

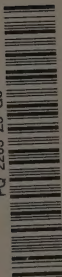
PQ

2205

Z5

G6

PQ 2205 Z5 G6



9669 6210 0090 E

SACRAMENTO STATE COLLEGE LIBRARY

This book is due on the last date stamped below.

Failure to return books on the date due will result in assessment of prescribed fines.

MAR 16 1970

MAR 20 1970
CSUS LIBRARY

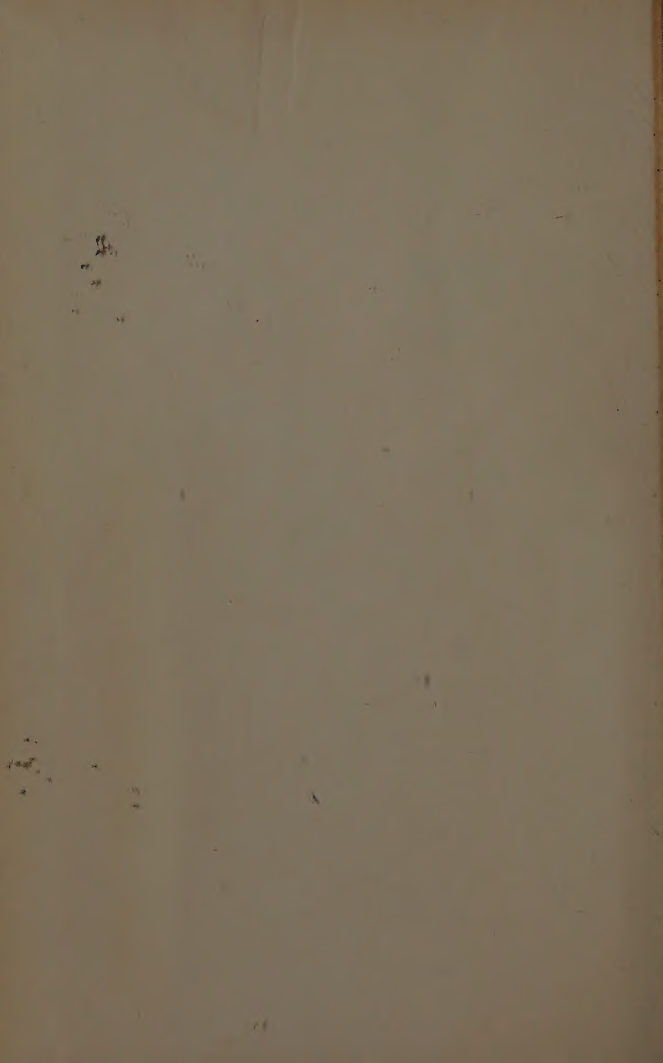
MAR 17 1988

MAR 1 1988

CSUS LIBRARY

MAY 13 1988

MAY 06 1988





NOUVELLES ÉTUDES
SUR
CHATEAUBRIAND
ESSAIS D'HISTOIRE MORALE
ET LITTÉRAIRE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

- Essai sur Taine, son œuvre et son influence**, d'après des documents inédits, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. 4^e édition revue et augmentée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).
- Pages choisies de Taine**, avec une introduction, des notices et des notes. 2^e édition. (4^e mille.) Un vol. in-16..... 3 fr. 50
- Blaise Pascal, Études d'histoire morale**, avec le portrait de Jacqueline Pascal. 2^e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).
- Chateaubriand, Études littéraires**. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
- Pages choisies de Chateaubriand**, avec une introduction, des notices et des notes. 2^e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
- Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe de Chateaubriand**, avec une introduction et des notes. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
- Livres et Questions d'aujourd'hui**. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
- Les Maîtres de l'Heure, Essais d'histoire morale contemporaine** (Pierre Loti, F. Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget). 2^e édition revue et corrigée (3^e mille). Un vol. in-16..... 3 fr. 50
- En Préparation :*
- La Religion de Chateaubriand** : les origines, l'évolution, l'influence. *Étude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIII^e et XIX^e siècles*. Un vol. in-16.
- Lamennais, son œuvre et son temps**.

AUTRES LIBRAIRIES

- Bibliographie critique de Taine**. 2^e édition refondue. Un vol. in-8°, Paris, Alphonse Picard..... 5 fr.
- Pascal. L'homme, l'œuvre, l'influence**. 3^e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16, Paris, Fontemoing.... 3 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)
- Pensées de Pascal**, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 7^e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud..... 1 fr. 20
- Opuscules choisis de Pascal**. 6^e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60
- Chateaubriand, ATALA**. Reproduction de l'édition originale, avec une *Étude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits. Un vol. petit in-18. Fontemoing..... 3 fr.
- Chateaubriand. Pensées, Réflexions et Maximes**, suivies du Livre XVI des *Martyrs* (texte du manuscrit). 3^e édition. Bloud..... 0 fr. 60
- Sainte-Beuve** : Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis* *Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis*. Un vol. in-16, 2^e édition. Paris, Calmann-Lévy..... 3 fr. 50
- Ferdinand Brunetière. Notes et Souvenirs**, avec des fragments inédits et un portrait. 3^e édition. Bloud..... 1 fr.
- Pensées chrétiennes et morales de Bossuet**. 4^e édition. Bloud.... 0 fr. 60
- Pensées de Joubert**. Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 4^e édition revue et corrigée. Bloud..... 1 fr. 30
- Les Confessions de saint Augustin**, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 5^e édition. Bloud..... 1 fr. 30
- Les Idées morales d'Horace**. 3^e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

VICTOR GIRAUD

1/

NOUVELLES ÉTUDES

SUR

CHATEAUBRIAND

ESSAIS D'HISTOIRE MORALE
ET LITTÉRAIRE

LA GENÈSE DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME » :
LES ANNÉES DE JEUNESSE ET LA CRISE RELIGIEUSE
DEUX ÉPISODES DE LA BIOGRAPHIE DE RENÉ :
CHATEAUBRIAND COMMIS VOYAGEUR EN BAS
LA TRAVERSÉE EN AMÉRIQUE D'APRÈS UN DOCUMENT INÉDIT
LES RELIQUES DU MANUSCRIT DES « MARTYRS »
LETTRES INÉDITES À PRAYSSINOUS ET AUX FRÈRES BERTIN
LE SILLAGE DE CHATEAUBRIAND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1912

Droits de traduction et de reproduction réservés.

A M. ERNEST DUPUY

*Hommage de mon respectueux et reconnaissant
dévouement.*

V. G.

SACRAMENTO STATE
COLLEGE LIBRARY

AVANT-PROPOS

Je l'avouerai avec ingénuité. Cette nouvelle série d'essais sur Chateaubriand a eu pour cause occasionnelle les conférences que M. Jules Lemaître a annoncées sur l'auteur du *Génie du christianisme*.

Ces conférences et le livre qui en résultera vont faire surgir, j'en suis convaincu, nombre d'études particulières ou générales sur le même sujet. Chateaubriand va revenir à la mode : on va découvrir son génie, lire et commenter ses œuvres, publier ses inédits, discuter sa personne et son influence. C'est le propre du véritable talent littéraire, — et personne aujourd'hui n'en a plus que l'auteur des *Contemporains*, — de rendre vivant tout ce qu'il touche. M. Jules Lemaître nous parlerait de Baour-Lormian ou de Népomucène Lemer cier qu'il saurait animer et nous rendre « actuelles » et intéressantes ces ombres vénérables et falotes. Il aura moins de mal à ressusciter René.

J'aurais pu, je le sais bien, — et j'en ai parfois été tenté, — ne pas faire ma partie dans ce concert d'éloges ou de critiques que l'on va entendre. J'aurais pu continuer à travailler silencieusement en mon coin,

et, tout en profitant des découvertes qu'on ne va pas manquer de faire dans ce vaste champ d'études, utiliser, à mon heure, et à ma façon, les recherches des autres et les miennes. J'aurais pu, en un mot, moi qui étudie Chateaubriand depuis vingt ans, risquer d'être le seul à n'en point parler aujourd'hui.

Il m'a paru, à la réflexion, qu'il y aurait là peut-être quelque excès de discrétion. Je me suis dit que peut-être ma « contribution » provisoire à l'étude de Chateaubriand serait-elle utile à d'autres. Et j'ai donc lié ma gerbe, et je ne me suis pas fait scrupule d'y ajouter quelques épis.

Je n'ai jamais beaucoup cru, — et je crois de moins en moins, — à ce que l'on appelait jadis la « critique scientifique ». Si l'on parvenait à la constituer, cette fameuse critique, ce serait le comble de l'insignifiance. Mais on n'y parviendra pas. La vraie critique restera ce qu'elle a toujours été : le libre et vivant témoignage d'un esprit sur un autre esprit, d'une âme sur une autre âme, — *homo additus libris*. Ce n'est pas à dire assurément qu'elle ne puisse comporter, qu'elle ne doive même comporter, et de plus en plus, une large part, je ne veux pas dire de *science*, mais de *connaissance*, d'information précise et positive, d'enquête objective et impersonnelle. Il faut, disait Taine, « ajouter à son esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits ». Et Brunetière n'avait pas assez d'ironies pour les critiques « qui affectent de s'ignorer les uns les autres », et, « quelque sujet qu'ils traitent », s'efforcent de « le traiter comme si personne avant eux ne s'en était avisé, n'y avait rien compris du tout, ou n'en avait rien dit que de parfaitement négligeable ». Il avait raison. La critique et l'histoire ne sont pas

exclusivement, elles sont, dans une large mesure, une œuvre collective.

Je n'ose me flatter qu'on ait grand profit à recueillir mon témoignage personnel sur Chateaubriand. Mais peut-être, sur certains points de détail, mes recherches contribueront-elles à diminuer un peu la part d'inconnu que comporte toujours l'étude approfondie d'une haute personnalité littéraire. C'est là toute mon ambition, et c'est aussi tout l'objet de ce livre.

VICTOR GIRAUD.

Versailles, janvier 1912.

NOUVELLES ÉTUDES SUR CHATEAUBRIAND

LA GENÈSE

DU

“ GÉNIE DU CHRISTIANISME ”

Il n'y a pas de grand livre que son auteur n'ait longtemps porté en soi, quelquefois à son insu, qui ne soit, pour ainsi dire, la somme de son expérience morale. Et tel est assurément le cas du *Génie du christianisme*.

I

LA BRETAGNE

« Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée

de rochers, toujours battue par les orages.... » Si, un demi-siècle avant Renan, au lieu de rêver sur l'Acropole aux « yeux fermés depuis deux mille ans », Chateaubriand avait composé une prière à Pallas, il aurait pu adresser à la Vierge d'Athènes ces harmonieuses et justes paroles. Fils de cette Bretagne qu'il a tant aimée, et qu'il a si poétiquement chantée, quelque chose de ce sol où, à chaque pas, le granit affleure, où forêts et landes, jadis surtout, étalaient leur muette tristesse, quelque chose de ces cieux humides et bas, de cette mer presque toujours irritée ou plaintive, oui, quelque chose de tout cela a passé dans le hautain et sombre génie de René. Certes, il serait bien téméraire de vouloir établir une connexion trop étroite, un rapport d'absolue et inéluctable nécessité entre un fait aussi général et aussi matériel que l'ensemble des conditions d'un milieu géographique, et cet autre fait, essentiellement individuel, et si ondoyant, si divers, une âme humaine dans l'infinie complexité de ses attitudes et de ses manifestations. Et cependant, s'il existe entre les deux ordres des rapports visibles, et je ne sais quelles secrètes harmonies et quelles mystérieuses « correspondances », sera-t-il défendu de les constater? Ne pourra-t-on admettre qu'au contact des mêmes phénomènes physiques, à la vue des mêmes paysages, l'imagination s'emplisse de visions particulières, la sensibilité se charge, pour ainsi parler, d'impressions très déterminées, bre que l'âme individuelle tout entière, surtout si elle

s'ouvre aisément aux actions du dehors, prenne d'assez bonne heure un certain pli, et devienne volontiers le miroir et comme la traduction ou la transposition morale de ce coin d'univers où le sort l'a placée? Et si enfin de nombreuses générations ont eu pour cadre de leurs existences successives ces mêmes horizons brumeux, cette même mer mugissante, est-ce que, transmises et renforcées peut-être par l'influence héréditaire, les dispositions intimes que la répétition des mêmes spectacles finit par imposer à la personnalité, n'iront pas se graver plus profondes dans l'âme d'enfant qui aura pour mission de les exprimer un jour?

C'est là, me semble-t-il, ce qui s'est produit pour Chateaubriand. Si l'on veut comprendre entièrement le grand écrivain, entrer pleinement dans l'intimité de son génie et de son œuvre, il faut voyager en Bretagne, aller voir de ses yeux quelques-uns des lieux où il a passé sa jeunesse, où ont vécu ses ancêtres. — Même aujourd'hui, malgré l'envahissante banalité moderne, elle demeure la plus originale de nos provinces, « cette pauvre et dure Bretagne, l'élément résistant de la France », comme la définit si bien Michelet¹. « Ce n'est point

1. Michelet, *Hist. de France*, éd. de 1852, Hachette, t. II, p. 6-22, et *la Mer*, Hachette, 1861, p. 25-27. — Voir, pour préciser et rectifier en plus d'un point, les intuitions de Michelet : E. Risler, *Géologie agricole*, Berger-Levrault, 1884, t. I, p. 77-98, 139-148; — L. Gallouédec, *Études sur la Basse-Bretagne* (*Annales de géographie*, 15 janvier, 15 octobre 1893, 15 juillet 1894); — M. Barrois, *les Divisions géographiques de la Bretagne* (*Annales de géographie*, 15 janvier et 15 mars 1897); — Onésime Reclus, *le Plus Beau Royaume*

une contrée plate, monotone et prosaïque. C'est au contraire une région pleine de contrastes, de grâces variées, imprévues et attirantes, et aussi de grandes harmonies, là riantes et radieuses, ici graves et solennelles, ailleurs mystérieuses et sombres. De son sol émane une vertu vivifiante, une poésie douce et forte montant vers le ciel comme un encens, et dont quiconque foule ce sol, — étranger ou indigène, — subit le charme pénétrant. » Ainsi s'exprime le dernier et le plus pieux de ses historiens¹, et l'on ne peut que lui donner raison. Oui, si variée qu'elle soit d'aspects, — car il y a plusieurs Bretagnes, — cette noble terre d'Armor, « riche d'âme et gueuse d'écus », ne ressemble à aucune autre, et l'on comprend, à la parcourir, la filiale et profonde tendresse qu'elle inspire à tous ses enfants. L'impression qui domine et se dégage assez vite de l'ensemble du pays, c'est une mélancolie, tantôt âpre et presque farouche, tantôt très douce, enveloppante et insinuante. La mélancolie, elle sort de partout en Bretagne, de ces côtes incessamment rongées par une mer implacable, de ce sol de granit, le plus ancien de notre France, usé et nivelé par les vents et les

sous le ciel, Hachette, 1899, *passim* et p. 649-654; et surtout peut-être, P. Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France* dans l'*Histoire de France* de M. Lavis, Hachette, 1903, p. 11-13, 323-329; — Cf. enfin G. Flaubert, *Par les Champs et par les Grèves* (*Voyage en Bretagne*), Charpentier, 1885; — A. Suarès, le *Livre d'Émeraude*, C. Lévy, 1902; — Ch. Le Goffic, *L'Âme bretonne*, Champion, 1902, 1^{re} série, *passim* et p. 3, 84, etc.; et F. Brunetière, *Le Génie breton*, dans ses *Derniers Discours de combats*, Perrin, 1907.

1. A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, Picard, 1895, t. 1, p. 1-2.

pluies¹, de ces brumes pénétrantes, de ces landes monotones, de ces arbres rabougris, courbés en deux par le noroît.... Et involontairement, le mot si juste de Renan vous remonte à la mémoire, et l'on se surprend à le murmurer tout bas : « Et la joie même y est un peu triste... »

Cette impression de tristesse, il n'est pas besoin, pour l'éprouver, d'aller s'asseoir à la pointe de Penmarc'h, ou d'aller contempler les sombres monuments mégalithiques de Locmariaquer ou de Carnac. Même quand on voyage dans la partie de la Bretagne qui, plus rapprochée de la Normandie, la rappelle à bien des égards, et surtout si c'est l'automne, on se sent vite gagné par cette sorte de charme triste, qui est si particulier à ce pays. Quelle ville plus lugubre que Rennes ! Dol, Dinan, Plancoët, — je choisis à dessein les horizons familiers à René, — jolis coins, certes, et d'où la grâce n'est point absente, mais qui, à l'ordinaire, ne suggèrent point des images joyeuses : le vert des arbres y semble plus sombre, le bleu du ciel plus gris qu'ailleurs, et le soleil toujours un peu humide, comme un sourire trempé de larmes.

Et maintenant allez à Combourg. Du haut de la vieille tour du Maure, si vous jetez un regard circulaire sur l'immense horizon, de toutes parts, vous n'apercevez que des bois : on pourrait se

1. Vers la fin de l'époque primaire, le sol breton était occupé par une haute chaîne de montagnes, analogue à nos Alpes, et qui, aujourd'hui, ne se survit guère à elle-même que par les tristes monts d'Arée : le point culminant actuel, le mont Saint-Michel de Braspart, n'a que 391 mètres d'altitude.

croire encore comme au centre de cette antique forêt de Brocéliande, si chère aux poètes bretons, si riche en douloureuses et subtiles légendes. Quand le vent souffle ou quand la pluie tombe, il semble vraiment que les fées qui y ont élu leur séjour vous viennent toucher de leurs ailes. Et le matin, aux bords de l'étang rêveur, ou vers le soir, quand le crépuscule descend lentement sur la terre, c'est comme un voile de mélancolie qui se répand doucement sur les choses; « les grandes voix de l'automne sortent des marais et des bois » : elles parlent à l'âme solitaire, elles lui tiennent le langage troublant et triste qu'elles tenaient déjà, il y a plus d'un siècle, au glorieux adolescent de Combourg.

« O Bretagne, ô très beau pays ! Bois au milieu, mer alentour ! » Ces deux vers d'un vieux poète rendent à merveille l'impression d'ensemble qu'on emporte d'un voyage en terre armoricaine. En Bretagne, la mer n'est jamais loin, et l'on conçoit sans peine que « le même nom maternel et puissant, *Armor* » ait jadis servi à désigner et le pays et l'Océan qui l'enserme. — Sur la côte septentrionale si curieusement déchiquetée, et toute parsemée d'écueils et d'ilots, les coins avenants sont rares. Là, la mer n'est point égayée par le joyeux soleil méditerranéen, ni même par la chaude et riieuse lumière qui, bien souvent, paraît-il, se joue sur les bords escarpés du Morbihan, et qui verse tant de grâce heureuse sur la jolie presqu'île de Rhuys, l'aimable patrie du peu mystique Le Sage.

Là, sur cette côte peu hospitalière, « une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements ». Là, fièrement campée sur son îlot de granit, embusquée derrière sa ceinture de remparts, Saint-Malo, la vieille cité des corsaires, la patrie de Surcouf et de Duguay-Trouin, de Lamennais et de Chateaubriand, semble encore surveiller la mer et méditer quelque sinistre entreprise. « Petite ville, riche, sombre et triste, dit Michelet, nid de vautours ou d'orfraies, tour à tour île ou presqu'île, selon le flux ou le reflux, tout bordé d'écueils sales et fétides, où le varech pourrit à plaisir. Au loin, une côte de rochers blancs, anguleux, découpés comme au rasoir. » Sur cette plage où l'auteur d'*Atala* joua tout enfant, au pied de ces sombres remparts, en face de cette mer qui tant de fois emporta ses rêves, comme lui on resterait de longues heures à « bêr aux lointains bleuâtres, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils ». La rêverie, le repliement de l'âme sur elle-même dans un isolement un peu farouche, ce sont des sentiments qu'on éprouve aisément ici. Et quand on est assis au Grand-Bé, et que la mer à nos pieds vient s'abattre, furieuse, écumante, ou bien encore, quand, par une nuit sans lune, on entend les flots se briser sur la grève avec un mugissement lugubre, alors on revit avec une intensité régulière les impressions inoubliables qui remplirent cette âme enfantine; alors, la poésie de l'Océan, dans ce qu'elle a de douloureux, de passionné et de voluptueux

tout ensemble, se révèle à nous avec une rare puissance. Et l'on comprend que René ait pu dire que « ces flots, ces vents, cette solitude furent ses premiers maîtres ». « Ces instituteurs sauvages » comme il les appelle, n'ont pas été sans lui apprendre quelque chose.

Amiel disait qu'un paysage est un état d'âme : il est au moins incontestable qu'un paysage crée, ou suggère un état d'âme. Mélancolie et poésie : il semble que ces deux mots expriment assez bien l'état d'âme que fait naître en nous le paysage breton.

II

LE GÉNIE BRETON

Cet état d'âme, la terre bretonne l'a fait naître aussi chez la plupart de ses enfants : idéalisme et tristesse, si ce n'est pas toute l'âme bretonne, tout le génie breton, nul doute que ces deux traits ne fassent partie intégrante de sa définition. Joignons-y un autre trait essentiel, et qui, lui aussi, tient peut-être au sol, un esprit « d'indomptable résistance et d'opposition intrépide¹ ». « En Bre-

1. Voir sur tout ceci, outre les ouvrages cités, p. 3-4 : F. Brunetière, *Discours académiques*, Perrin, 1901, p. 171-199; — E.-M. de Vogüé, *le Rappel des Ombres*, A. Colin, 1900, p. 145-159; — Renan, *Essais de morale et de critique*, C. Lévy, 1859, p. 375-456; — A. Fouillée, *Psychologie du peuple français*, Alcan, 1898, p. 110-112; — L. Séché, *le Dernier historien de la Bretagne* (*Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août 1902, p. 693-694); — Havelock Ellis, *The Genius of France* (*Monthly Magazine*, 1894); — Lady Blennerhasset, *Chateaubriand*, Mainz, Franz Kirchheim, 1903 (*Die Bretagne*, p. 12-20).

tagne, dit encore Michelet, sur le sol géologique le plus ancien du globe, sur le granit et le silex, marche la race primitive, un peuple aussi de granit. Race rude, d'une grande noblesse, d'une finesse de caillou¹. » Dans cette région que sa situation géographique a comme dérobée aux influences continentales, la race s'est maintenue plus intacte qu'ailleurs. Si elle n'est pas autochtone, elle est l'une des plus anciennes de toutes celles qui ont contribué à former la France; et, plus que toute autre, la nature extérieure a pu la marquer de son empreinte, la façonner à son image.

L'esprit d'obstination des Bretons est célèbre, et il s'est souvent manifesté dans leur histoire sous les formes les plus diverses : héroïsme inlassable, loyalisme invétéré, culte fervent de l'honneur², longue opposition parlementaire, révoltes et insurrections. Le Breton ne cède pas volontiers à ses adversaires, qu'il s'appelle Duguesclin ou La Chalotais, Moreau ou Lamennais. L'isolement où il vit, ses habitudes de concentration morale et de

1. *La Mer*, p. 26; — Cf. G. Bloch, *les Origines*, dans l'*Histoire de France* d'E. Lavisse, t. I, II, Hachette, 1900. L'élément celtique qui, en Bretagne est plus prépondérant que partout ailleurs peut-être en France, et qui a dû se fondre peu à peu avec les races primitives, a ici une double origine historique : la première migration continentale des Celtes au v^e siècle av. J.-C. et au v^e et vi^e siècle après J.-C., la migration des Celtes de la Grande-Bretagne qui fuyaient l'invasion saxonne : c'est à cette seconde migration qu'il faut faire remonter, semble-t-il, le celtique qui se parle encore dans quelques coins de notre Bretagne. (Voir Loth, *l'Émigration bretonne en Armorique*. Rennes, Baraise, 1884.)

2. *Potius mori quam fœdari est*, comme l'on sait, la devise traditionnelle de la Bretagne.

vie intérieure développent en lui l'attachement à son sens propre, la confiance en soi, l'orgueil, un orgueil ombrageux, irritable, passionné. Il tient à ses traditions, à ses morts, bref, à tout son passé, parce que son passé, c'est encore lui-même, un prolongement dans le temps de sa personnalité éphémère. Et de là chez lui un curieux mélange d'esprit traditionaliste et d'individualisme. Il accepte la tradition, il verserait même son sang pour elle, surtout si d'autres l'attaquent; mais du jour où elle lui serait imposée du dehors, où il ne lui serait point permis de la défendre à sa manière, il sera capable de se retourner violemment contre elle. Il a besoin qu'elle soit sa chose pour s'y conformer et pour y croire.

Le repliement sur soi produit l'orgueil : il engendre aussi la tristesse. Ceux-là seuls sont joyeux qui ne regardent jamais en eux-mêmes; on n'oublie pas la tragédie de la vie quand on médite sur le rôle qu'on y tient. L'âme bretonne est triste, invinciblement. Dans ses chants¹, dans ses poèmes, dans ses romans, dans ses légendes, dans ses fêtes, dans ses croyances, dans tout ce qui est expression spontanée de ses sentiments les plus intimes, cette mélancolie s'exhale, douce ou poignante, étrangement enveloppante, toujours. Et cette tristesse, loin de se fuir elle-même, se

1. Voir, par exemple, les *Trente Méthodies populaires de Basse Bretagne* recueillies et harmonisées par L.-A. Bourgault-Ducoudray, avec une traduction française en vers adaptée à la musique par François Coppée, Lemoine, 1885.

comptait aux idées funèbres. « La Bretagne, a-t-on dit excellemment, est avant toute chose le pays de la mort¹. » Dans aucune autre religion, — sauf peut-être en Pologne, le pays de l'Europe qui, à bien des égards, ressemble le plus à notre Armorique, — les « légendes de la mort » n'ont fleuri plus abondantes, plus douloureuses, plus naïvement terrifiantes. Et aujourd'hui, quand on lit les curieux ouvrages où on les a rassemblées, au frisson involontaire dont elles nous secouent encore, on se rend compte de la puissance de suggestion qu'elles doivent exercer sur des âmes simples, incultes, et qui si fréquemment, sur les côtes, sont aux prises avec les tragiques réalités de la mort.

« La mort, a écrit Schopenhauer répétant Platon, est le génie inspirateur de la philosophie » : la pensée de la mort est, à tout le moins, une grande préceptrice d'idéalisme. L'homme ne chercherait pas le sens de la vie, s'il ne savait qu'il

1. Anatole Le Braz, *la Légende de la mort en Basse-Bretagne*, avec une Introduction par L. Marillier; Champion; 1893, p. XLIV. (Il a paru de cet excellent ouvrage une 3^e édition, revue et corrigée, avec des notes sur les croyances analogues chez les autres peuples celtiques, par G. Dottin, sous ce titre : *la Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, 2 vol. in-12, Champion, 1912.) — « Il n'est pas de pays, dit encore M. Marillier (1^{re} éd., p. LXIX), où ceux qui ne sont plus restent ainsi mêlés aux vivants; les morts gardent, à vrai dire, leur place dans leur maison, le cimetière est comme un prolongement du foyer; on y va, si j'ose dire, causer avec les siens. » — « A chaque pas on y rencontre (en Cornouaille), symbolisée de cent façons la préoccupation obsédante de l'heure dernière et cette crainte, moins de la mort que de l'enfer, qui voile l'âme bretonne d'une indéracinable mélancolie. » (L. Galboudée, 3^e art. cit., p. 452.) — Cf. les autres ouvrages de M. Le Braz, *Vieilles Histoires du pays breton*, 1897; *Au Pays des pardons*, 1898, Champion; *la Terre du passé*, 1902, etc.

doit mourir, et s'il ne voyait pas mourir autour de lui; et la mort ne serait pas ce qu'elle est, « le royaume des épouvantements », si elle n'écartait pas impérieusement, d'un simple geste, les solutions superficielles et illusoire, le mensonge des mots qui trompent et qui n'expliquent pas. « Il faut parier, nous sommes embarqués »; et, quand le port est en vue, on n'a que faire des cartes fausses ou de dés pipés. Dans ces dispositions d'esprit et d'âme on s'aperçoit bien vite que la vie n'a pas de sens en elle-même et que, puisqu'il faut parier, seuls les paris dont l'enjeu est en dehors d'elle ont chance de n'être pas vains. Ainsi l'on est conduit à construire, au delà et au-dessus de la vie présente et soi-disant réelle, tout un monde de pensées, de rêves peut-être, et d'espérances, où l'âme froissée et meurtrie se réfugiera avec délices pour échapper à l'étreinte de la brutale réalité. L'âme bretonne est ainsi faite que ce monde idéal lui paraît plus réel et plus vrai que l'univers sensible, et qu'elle l'habite plus volontiers. Renan a écrit de pages charmantes et profondes sur cette passion d'idéalisme, sur ce goût de l'*aventure*, sur ce besoin irrésistible de fuir le réel¹, et de courir « sans fin après l'objet toujours fuyant du désir » qui caractérise si bien la race celtique. « Cette race, dit-il

1. Renan, *op. cit.*, p. 336; — Cf. aussi F. Brunetière, *Derniers Discours de combat*, p. 21-22. — On trouvera enfin sur cette curieuse disposition de la race celtique d'intéressants détails, et pris sur le vif, dans un roman anglais qu'on a traduit en français, de P.-A. Sheehan, *Âmes celtiques et âmes saxonnes*, *Luke Delmege*, Lethielleux, 1902, *passim*, et p. 385, 393.

admirablement, *veut l'infini*; elle en a soif, elle le poursuit à tout prix, au delà de la tombe, au delà de l'enfer. » « Terre de Bretagne, s'écrie un autre poète, E.-M. de Vogüé, terre de Bretagne qui finis le vieux monde et d'où il regarde le nouveau, marche mystérieuse placée au seuil de l'infini, quel est donc ton secret pour former des enfants qui, plus que tous les autres, *brament vers cet infini...¹* ? » Son unique secret, c'est peut-être de familiariser les âmes avec la pensée de la mort.

De cette soif d'idéalisme procède sans doute aussi l'étonnante « poésie des races celtiques² ». Certes,

1. E.-M. de Vogüé, *op. cit.*, p. 155-156. Je ne résiste pas au plaisir de détacher encore ici quelques-unes de ces nobles et éloquantes paroles dites sur le rocher du Grand-Bé au « nom de l'Académie française », pour le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand : « Ah ! comme il était bien de chez vous, comme il doit dormir en sécurité chez vous, ce fils d'élection du vieil Armor ! Nul n'a mieux représenté devant l'univers l'intransigeance de vos flertés, les peines sans nom de vos âmes sondeuses, ces aspirations sans limites qui gémissent sur la lande, qui vont vers la mer, montent dans le ciel, et ne s'arrêtent qu'à Dieu. Terre de Bretagne, qui finis le vieux monde..., tes fils ont fait entendre les plus grandes plaintes que la passion et la détresse intérieure ont inspirées, la plainte de Tristan, la plainte d'Yseult, la plainte de René, et, hier encore, l'appel décevant, mais toujours idéal et enchanteur, du Breton qui faisait sonner sur sa foi morte les cloches plaintives de la ville d'Ys. »

2. Voir encore pour tout ceci, outre les textes et travaux mentionnés par F. Brunetière (*Manuel*, p. 5 et 13), d'Arbois de Jubainville et Lot, *Cours de littérature celtique*, 9 vol., Fontemoing, 1883-1900, surtout les t. III, IV et V qui renferment la traduction du *Mabinogion*; un article de Renan (non recueilli en volume), sur les *Romans de la Table Ronde*, dans les *Débats* du 1^{er} novembre 1860; un bon chapitre de M. Lanson sur les *Romans bretons* dans sa *Littérature française*; l'article de G. Paris sur *Tristan et Yseult* dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1894; celui de Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1906, et enfin, avec ses autres travaux sur *Tristan*, ce délicat chef-d'œuvre

on peut concevoir, et il existe, en fait, des poésies purement naturalistes, qui s'efforcent et qui réussissent à se modeler sur le réel, à en suivre les contours, à en dessiner les formes visibles; mais ce ne sont ni les plus puissantes, ni les plus hautes, ni les plus « poétiques », pour tout dire : les *Émaux et Camées* ne valent pas les *Méditations*, et les *Idylles* de Théocrite ne valent pas la *Divine Comédie*. La vraie poésie, comme la vraie philosophie, est celle qui dédaigne le décor changeant des choses, et qui, sans s'arrêter aux apparences, va droit jusqu'à l'invisible. Pour avoir plus que tout autre adoré l'idéal et recherché l'éternel, la race bretonne a mérité de doter le monde moderne d'une poésie incomparable. Poésie exquise, où les sens n'ont presque point de part, poésie d'un charme si prenant que, jadis, il y a sept ou huit siècles, elle n'eut qu'à se révéler à nos pères pour enchanter, pour conquérir toute l'Europe chrétienne, et qu'aujourd'hui encore, à travers la musique de Wagner, elle suffit à verser l'apaisement dans nos âmes fatiguées et endolories.

L'idéalisme invétéré des Bretons se marque encore dans leur conception de l'amour. Cette race a littéralement inventé une nouvelle manière d'aimer. « Aucune famille humaine, je crois, dit Renan, n'a porté dans l'amour autant de mystère. Null autre n'a conçu avec plus de délicatesse l'idéal d'

d'intelligente restauration où M. Joseph Bédier nous a rendu *Roman de Tristan et Iseut*, Paris, Sevin, 1900 (avec Préface de Gaston Paris).

a femme et n'en a été plus dominée. C'est une sorte d'enivrement, une folie, un vertige. » Rien ici de cette grivoiserie narquoise qui déshonore les productions de l'esprit dit « gaulois », les *Contes* de La Fontaine et les *Chansons* de Béranger; rien non plus de cette griserie sensuelle qui est propre aux peuples du Midi. Mais un sentiment profond et grave qui remplit l'âme tout entière, qui l'exalte, qui l'élève au-dessus d'elle-même, qui la rend capable des plus nobles dévouements et des plus complets sacrifices, un sentiment dont l'ardeur n'exclut pas la pureté, et qui, dans ses erreurs mêmes, garde je ne sais quelle noblesse native et quel sérieux inaltérable; par-dessus tout peut-être, un besoin passionné de se donner, de s'oublier et de se fondre en autrui, et, dans cette ferveur d'immolation volontaire, une soif mystique d'adoration et d'immortalité, une irrésistible tendance à transfigurer, à diviniser l'être aimé, et, par delà la « sylphide » terrestre, à poursuivre obstinément l'idéale beauté dont elle est un pâle reflet. Conception dangereuse, certes, autant que séduisante, et qui, glorifiant la passion, la revêtant de tous les prestiges de la poésie, en proclame de fatalité, en légitime les égarements, en sanctionne la souveraineté, et, pour tout dire, en justifie l'obscur égoïsme; mais aussi conception qui, dans les âmes nobles, peut inspirer le dévouement, conseiller l'héroïsme, qui, en fait, a renouvelé, avec les mœurs, les littératures modernes, et à laquelle, peut-être, nous avons dû la chevalerie. L'amour ainsi conçu et ainsi

pratiqué, c'est plus que de la poésie : c'est déjà de la religion.

Et la religion, cette forme supérieure de l'idéalisme, est aussi l'un des éléments du génie breton. Le Breton est naturellement religieux ; tout l'y incline : son goût du mystère, sa passion de l'infini, sa curiosité de l'au-delà, sa tristesse, et « l'invincible attrait » qu'il a pour les choses de la mort, son désir d'immortalité¹, le tour de son imagination et ses facultés poétiques, son besoin d'aimer enfin, et d'aimer d'un amour éternel. Il faut dire plus ; il faut répéter le mot si juste de Renan, que le Breton est « naturellement chrétien ». « La douceur des mœurs et l'exquise sensibilité des races celtiques, écrit-il encore, jointes à l'absence d'une religion antérieure fortement organisée, le *prédestinaient au christianisme*. » Rien de plus exact. Pour ne toucher ici qu'un seul point de cette sorte d'harmonie préétablie qui existait entre l'âme bretonne et la religion chrétienne, songeons comme le culte de la Vierge mère s'accommodait bien de l'idée toute mystique que les Celtes se formaient de la femme². Aussi, la religion nouvelle n'eut-elle aucune peine à pénétrer en Armorique, à y implanter fortement ses dogmes, ses institutions et son esprit. D'autre part, comm

1. La croyance à l'immortalité de l'âme était un des dogmes fondamentaux de la doctrine druidique.

2. « Lisez l'étrange *Mabinogi* de *Pérédur*... ; ces pages sont humides, pour ainsi dire, du sentiment féminin. La femme apparaît comme une sorte de vision vague, intermédiaire entre l'homme et le monde surnaturel. » (Renan, *op. cit.*, p. 385.)

pour redoubler, consolider et perpétuer cette première influence, l'action des premiers évêques et des premiers saints, des moines « après à l'apostolat » a été, dans la vieille péninsule, plus profonde et plus heureuse peut-être que partout ailleurs : non seulement ils ont civilisé ; ils ont, à l'lettre, *fondé* le peuple breton d'Armorique. De ces services ne s'oublent guère. « Dans l'histoire des choses humaines, a-t-on pu dire, cette œuvre sur assure une gloire ineffaçable, et dans le cœur de tout Breton une reconnaissance mêlée de respect et de tendresse toujours vivante. ¹ »

Et c'est pourquoi, de nos jours encore, les croyances chrétiennes sont demeurées si vivaces sur le sol breton. On a tout dit sur la profondeur de la persistance de la foi religieuse dans la vieille province ; on sait l'influence qu'exerce sur ses paroissiens le curé breton, — « le recteur », comme ils disent, — et tout ce qu'il peut obtenir d'eux ². Taine, il y a cinquante ans, voyageant en Bretagne, notait avec curiosité l'attitude des fidèles de l'église : « Rien de véhément, d'ardent : seulement, ils ont l'air *pris tout entiers* ; c'est la pléni-

1. A. de la Borderie, *op. cit.*, p. 530. Et encore : « Ainsi dans l'âme de cette nation, l'idéal chrétien sous toutes ses formes... a été gravé par eux (les moines venus d'Outre-mer) à une telle profondeur que, depuis quatorze siècles, bien des révolutions ont passé, et bien des vicissitudes de toute sorte, sans pouvoir effacer cette empreinte sacrée. » Voir tout le chapitre intitulé *Rôle des moines bretons dans l'ordre moral et religieux*. — Cf. A. Le Braz, *Saints de Bretagne* (Débats du 30 juin 1901), et dans *l'Ame bretonne* Ch. Le Goffe (1^{re} série), le chapitre sur *les Saints* (p. 47-70).
2. Voir notamment dans *l'Ame bretonne* le chapitre sur *le Curé breton* (p. 218-231).

tude de la croyance et de l'attente¹. » — Qui n'a pas vu en effet prier dans une église bretonne ignore peut-être ce que c'est que la prière et que la foi. Le monde extérieur n'existe plus pour ces êtres que le bruit de nos pas n'a point troublés : les yeux ouverts, profonds, immobiles, semblent contempler l'invisible; les lèvres murmurent de vagues paroles, et disent la supplication tendre, l'appel balbutiant au Sauveur; les fronts les plus vulgaires, les plus chargés de rides et d'ennuis paraissent comme éclairés du dedans; tout le corps incliné, à la fois humble et confiant, exprime l'adoration, l'élan intérieur, le recueillement, l'attente. Quand il sortent de là, visiblement rassérénés, pacifiés, plus forts pour supporter la vie, un rayon d'idéal a lui sur leur misère, et, dans un acte d'amour, ils ont dit toute la poésie de leur âme au Dieu sensible au cœur....

« O pères de la tribu obscure au foyer de laquelle je puisai la foi à l'invisible, s'écrie René, quelque part, Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie, c'est que parfois je songe que vous m'avez transmis votre conscience, et que, par moi, vous arrivez à la vie et à la voix. » René, lui aussi, aurait pu parler ainsi. — Il fallait essayer de pénétrer jusqu'à cette « âme invisible et présente » de la terre d'Armor pour mieux comprendre ce qu'un historien breton a justement appelé « le plus grand poète de la race celtique, Chateaubriand ».

1. Taine, *Carnets de voyage*, Hachette, 1897, p. 39.

2. A. de La Borderie, *op. cit.*, p. 5.

III

L'APPORT HÉRÉDITAIRE DES CHATEAUBRIAND

C'était une idée chère à Goethe que toute famille si dure et se maintient dans son intégrité finit par produire à la longue un individu qui en masse puisamment tous les traits épars et successifs, qui l'exprime, en un mot, supérieurement tout entière : de telle sorte que, si l'on connaissait exactement la lointaine série d'ancêtres qui l'ont précédé dans la vie, on serait capable de prévoir en quelque manière et de caractériser d'avance l'homme de talent ou de génie dont la naissance serait comme l'idéale récompense des traditions pieusement transmises, des nobles efforts obscurs et des hautes vertus ignorées.

Nous ne connaissons pas assez, pour vérifier sur la pensée de Goethe, les « très vaillants chevaliers », les « barons puissants et généreux » qui, puis Brient ou Briant, fils aîné de Thiem, noble seigneur breton du XI^e siècle, jusqu'à René-Auguste Chateaubriand, comte de Combourg, le père du grand écrivain, se seraient « bornés à vivre dans leurs châteaux, en réputation d'honneur, d'hospitalité et de piété¹ ». Il n'est pourtant point

¹ *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand, Manuscrit 1826, Lévy, 1874, p. 5* (c'est une version, non pas tout à fait primitive, mais antérieure de plus de vingt ans au texte courant, très intéressante, des trois premiers livres des *Mémoires d'Outre-*

téméraire de croire que l'orgueil nobiliaire, que la hauteur aristocratique durent être de tradition dans une famille qui prétendait descendre des ducs de Bretagne, et qui se vantait d'avoir contracté des alliances avec les Rohan, les Tinténiaç, les Duguesclin, et même d'avoir mêlé son sang à celui des races royales de France, d'Angleterre et d'Espagne : « vieilles misères » sans doute, mais dont l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* n'a pas fait si « bon marché » qu'il veut bien le dire. D'autre part, si la devise primitive des Chateaubriand : « *Je sème l'or* » a eu apparemment sa raison d'être, elle convient trop bien encore à René pour que nous ne soyons pas tentés d'expliquer par une prédisposition héréditaire l'origine de ses fastueuses prodigalités². Et enfin, ne peut-on pas conjecturer qu'une famille, dont une seule branche a fourni au moins quatre croisés et un évêque à Nantes, qui a vu sortir d'elle nombre de gens d'Église³ et de hardis chevaliers, qui a « teint son sang les bannières de France⁴ », a dû transmettre à ses derniers rejetons, avec le culte de la religion des ancêtres et un grand fond de loy-

Tombe). — Cf. au dernier volume des *Mémoires*, dans toutes éditions, sauf l'édition Biré, les pages que Chateaubriand a intitulées *Généalogie de ma famille*, et René Kerviler, *Essai d'une bibliographie de Chateaubriand et de sa famille*, Vannes, Laforêt, 1893, p. 1-12.

1. *Mémoires*, éd. Biré, t. I, p. 9-11.

2. Mêmes dispositions chez son oncle, le curé poète : « Il dit tout ce qu'il avait. » (*Manuscrit de 1826*, p. 8-9.)

3. Notons pourtant qu'un Chateaubriand, en 1562, se fit protestant.

4. Devise actuelle des Chateaubriand, depuis saint Louis.

me, le goût de l'action, l'instinct combatif, et l'habitude chevaleresque de lutter, de se dépenser pour de hautes et nobles causes? L'ennemi déclaré « Buonaparte », l'homme d'État de la Restauration, l'adversaire des derniers Encyclopédistes, l'auteur enfin du *Génie du christianisme* n'aurait ainsi point démenti son origine.

A mesure que l'ordre des temps nous rapproche de lui, il semble que les traits de la physionomie familiale deviennent plus particuliers, plus précis, plus individuels. D'abord, nous voyons paraître une disposition littéraire : un de ses oncles paternels était voué à des recherches d'érudition historique; un autre, qui s'était fait prêtre, « avait la passion de la poésie »; la même faculté poétique se retrouvera chez son frère aîné, chez sa sœur, chez de Farcy, surtout chez sa sœur Lucile : décidément, la nature s'essaie; le grand écrivain, le grand poète est tout près de naître. Rude, violent, impétueux, infatué de sa race, chacun a présent à l'esprit l'admirable portrait que Chateaubriand a tracé de son père, vrai tempérament de corsaire et de négrier, qui, à force de courage, de volonté, de sévérité et d'habileté, tour à tour marin, négociant, armateur, finit par relever la fortune de sa maison et réussit à racheter Combourg. « Son caractère habituel était une tristesse profonde que l'âge augmenta, et un silence dont il ne sortait que par de brusques emportements. » Tristesse, ou plutôt hypochondrie, qui, à ce degré, est une maladie véritable, dont, malheureusement, il légua le germe à

plusieurs de ses enfants : ses quatre premiers né — signe caractéristique, — sont morts d'un épauchement de sang au cerveau; sa fille Lucile morte folle, et nul doute que ce qu'il y eut de morbide dans le caractère et dans le génie même de son illustre fils ne vint en partie de là. « J'ai du spleen, a écrit ce dernier, *tristesse physique, véritable maladie.* » Notons cet aveu, dès maintenant et méditons-le¹. La mère, en revanche, était vive et enjouée de nature, comme René quand il portait bien, et dans l'intervalle de ses crises. Elle était très pieuse aussi. « Pour la piété, ma mère était un ange. » Nous retrouverons cette disposition chez Mme de Farcy et chez son glorieux cadet.

Tel paraît avoir été l'apport héréditaire des C

1. *Mémoires*, éd. Biré, t. VI, p. 11. Voir toute la page très significative. Il serait bon qu'un physiologiste de profession, un biologiste doublé d'un psychologue, vint reprendre la question comme l'a fait, par exemple, le docteur Möbius pour J.-J. Rousseau, et nous dire avec précision ce qu'il y eu d'héréditaire, organique et de vraiment maladif dans la tristesse de Chateaubriand. — Voir aussi dans G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Champion, 1896, le chapitre un peu dispersé, mais fort intéressant, qui est intitulé : *les Deux Époux*.

Sur la « physiologie » de Chateaubriand, je signale simplement pour mémoire l'« Essai médical et littéraire » du Dr Masoin, *Chateaubriand, sa vie et son caractère* (*Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 1907); le *Chateaubriand*, « interprétation médico-psychologique de son caractère », du Dr Evrard Michel, Perrin, 1911; la brochure du Dr Potiquet, *Chateaubriand et l'hystérie*, « essai de psychologie », Paris, Laisney, 1911. Cela est le vide à peu près absolu, et nous prouve que la doctrine des médecins de Molière n'est pas morte encore. Quand donc des médecins qui veulent étudier des « cas » littéraires se contentent-ils d'être... médecins? — Cf. Dr Fernel (Dr Cabanès), *Névrosés littéraires : Chateaubriand* (*Revue thérapeutique des maladies nerveuses*, septembre et octobre 1911), et J. Bourdeau, *la Nerveuse Chateaubriand* (*Débats* du 31 octobre 1911).

Chateaubriand, leur part de contribution au génie et l'œuvre de celui qui devait rendre leur nom si glorieux. Nous tenons maintenant, semble-t-il, les principaux facteurs, à la fois physiques et moraux, qui, en se combinant d'une certaine manière, ont formé l'individualité de l'auteur d'*Atala*. E.-M. de Vogüé l'a dit avec justesse et avec force : « il s'est agité durant huit siècles¹ », — durant plus longtemps peut-être encore. Sur le petit être chétif et presque à demi mort qui, par une nuit d'horrible tempête, vint au monde le 4 septembre 1768 dans une sombre rue de Saint-Malo, le rêve triste d'une rude et forte race, l'orgueil batailleur, la passion et la foi d'une vieille lignée féodale avaient déjà mis leur empreinte. Sa volonté et la vie feront le reste.

IV

PSYCHOLOGIE DE CHATEAUBRIAND

Avant que celles-ci n'aient commencé leur œuvre, avant toute autre acquisition ou déformation ultérieure, quel était-il donc dans son fond, ce François-René de Chateaubriand auquel sa mère venait d'« infliger la vie » ? Il était, ce semble, tout désir et toute tristesse, l'un redoublant et renforçant l'autre, et l'un étant d'ailleurs inséparable de l'autre². Lui-même nous l'a dit avec

1. E.-M. de Vogüé, *Heures d'histoire*, A. Colin, 1893, p. 77.

2. Sainte-Beuve distingue dans Chateaubriand trois éléments

une insistance bien significative : « J'attrapai u
Tibulle : quand j'arrivai aux vers enchanteurs d
la première élégie : *Quam juvat...*, ce double sent
ment de volupté et de mélancolie sembla m
révéler ma propre nature ». Et une page plus loin
« *Une nature triste et tendre comme la mienne*¹... »

qu'il déclare mettre tous trois « sur la même ligne » : « la rêver
ou l'ennui »; le désir « au sens épicurien », et l'honneur; et
plupart des critiques ont repris et développé le même thème
quelques-uns simplifiant encore et donnant la prédominance
tel ou tel des divers éléments distingués par Sainte-Beuve. Po
M. Faguet (*XIX^e siècle*, p. 7-12), le « fond permanent » est « u
tristesse incurable », avec l'orgueil pour « caractère particulier
Pour E.-M. de Vogüé, Chateaubriand est « une âme de désir
(*Heures d'histoire*, p. 79) et c'est par le *désir*, mais au sens à
fois le plus large et le plus profond du mot qu'il nous expliq
tout René. Pour M. Lanson (*Hist. de la littér. française*, 1^{re} édi
p. 873), « l'orgueil est le fond de Chateaubriand », — et le fo
unique. — Pour ma part, je reprendrais volontiers les analys
de Sainte-Beuve, mais en les précisant un peu, et en essayant
graduer les éléments psychologiques qu'il a si finement démêl
Au fond, tout au fond de Chateaubriand, il me semble bien trouv
de la tristesse et du désir, — je prends ce dernier mot au se
d'E.-M. de Vogüé, et je ne sépare pas les deux éléments que
mets exactement sur la même ligne : bien entendu, cette doubl
disposition est une donnée héréditaire; elle n'est donc qu'en par
l'apport de Chateaubriand : mais qui discernera jamais le po
exact et précis où, en chacun de nous, notre personnalité co
mence, où elle devient nôtre véritablement, où elle se greffe pr
ainsi dire comme quelque chose de nouveau et d'inédit sur le tro
commun ? Tout ce que je veux dire, c'est que la *combinaison* p
ticulière qui s'est faite dans Chateaubriand de ces deux élém
originaires impersonnels, le désir et la tristesse, me par
être ce qui le différencie le plus de ses ancêtres ou des hom
de sa race, ce qui donc semble lui appartenir le plus en prop
Au contraire, je vois dans l'honneur ou dans l'orgueil, quelq
chose de moins original, de moins profond aussi, de moins prop
au seul Chateaubriand; et c'est par ce trait que je le rattacher
le plus volontiers à toute sa lignée.

1. *Souvenirs d'enfance*, etc., p. 81-82. L'épithète « double »,
importante au point de vue psychologique, toute la phrase : « U
nature triste et tendre... » ne figurent pas dans le texte cour

— Oui, c'est bien là le fond primitif et permanent de René, ce qui fait qu'il est lui, et non pas un autre, ce qui le distinguera de tel autre membre de sa famille, de tel autre Breton son contemporain, et, — autant que notre pauvre langage humain peut nous permettre de toucher le fond d'une âme étrangère, autant qu'une formule abstraite est susceptible de saisir en chacun de nous la « monade » irréductible et incommunicable, — ce sera là, si l'on veut, sa « faculté maîtresse », le double don qu'il apporte en naissant, que nul n'a eu *à ce degré et dans ces proportions*, et qui va renouveler l'imagination française.

Chateaubriand est né triste, et sa tristesse, il nous l'avoue, est « *physique* », elle est congénitale, comme nous disons, elle est une « véritable maladie ». On a voulu, — quelques gens bien portants, — voir là une simple attitude littéraire. Que c'est mal le connaître ! N'attachons, j'y consens, que peu d'importance à la multiplicité des déclarations pessimistes qui parsèment toutes ses œuvres. Elles ont pourtant bien leur éloquence, et que de fois l'on y sent vibrer une sincérité, une profondeur d'accent qui ne peut tromper ! « Je n'assiste pas à un baptême, à un mariage, sans sourire amèrement ou sans éprouver un serrement

des *Mémoires*. (Cf. édit. Biré, t. I, p. 93.) — La plupart des citations qui vont suivre sont tirées de ce *Manuscrit de 1826*. Je ne sais pourquoi les historiens et biographes de Chateaubriand n'ont jamais utilisé ce texte qui est presque toujours plus précis et plus développé que le texte ordinaire des *Mémoires*, et qui, comme on le verra, contient bien des traits et détails curieux et suggestifs.

de cœur : après le malheur de naître, je n'en connais pas un plus grand que celui de donner le jour à un homme¹. » Schopenhauer n'a pas de formule plus saisissante. Ce jour-là, Chateaubriand a oublié qu'il se disait chrétien. Mais ouvrez la correspondance : à chaque instant, et à tout propos, souvent hors de tout propos, sous mille formes, et avec mille variantes, c'est la même incantation douloureuse qui revient : Je m'ennuie, je suis affreusement triste, je suis las de tout, las des hommes, las de moi-même, las de la vie surtout, j'aspire à n'être plus, je voudrais n'être pas né. Dans l'une des plus anciennes lettres que nous ayons de lui, — il avait vingt et un ans, — cette disposition perce déjà : « Mille affaires, mille sentiments pleins d'amertume m'assiègent. Ton penchant à la mélancolie m'est commun, et c'est dans cette idée que je me suis permis de te raconter mes peines²... » Nous savons aussi par lui-même, — et il me semble que nous pouvons l'en croire sur parole, — que, plus jeune encore, vers seize ou dix-sept ans, dans une crise de « désespoir » et presque de folie, pris d' « un profond désir de la tombe », il « oublia sa religion³ » et tenta de mettre

1. *Manuscrit de 1826*, p. 79-80. — Même sentiment dans la *Lettre à Céluta des Natchez* : « J'ai vu, écrit René, avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait prolonger au delà de moi ».

2. Au chevalier de Châtenet, 28 mars 1789 (*Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration* : Edmond Géraud, fragments de journal intime publié par Maurice Albert, Flammarion, 1893, p. 175). — Cf. entre bien d'autres témoignages, la lettre à Mme Récamier du 6 novembre 1834 dans le *Manuscrit de 1826*.

3. *Manuscrit de 1826*, p. 161-163.

fin à ses jours. Nous n'avons pas ici à « lui disputer ses souffrances ». Mais qu'il est joli et qu'il est juste, le mot que lui disait une Irlandaise à Londres, en 1797 : « Vous portez votre cœur en écharpe¹ ! » Il était déjà blessé, ce cœur, quand Chateaubriand est venu au monde.

Cette tristesse native, que parfois venaient traverser de brusques sursauts de folle gaité, était accompagnée d'une autre disposition, assez morbide elle aussi, celle-là même que Sainte-Beuve, qui l'a trop bien connue, a complaisamment décrite dans son curieux roman de *Volupté*. De quelque nom qu'on l'appelle, « volupté », « désir », « vague des passions », il est partout dans Chateaubriand, ce besoin d'exaltation sentimentale qui se porte d'emblée sur tout objet, comme pour épuiser d'un élan toutes les jouissances qu'il semble promettre. Ce n'est pas seulement au « désir prolongé et toujours renouvelé d'une Ève terrestre » qu'il faut ramener, comme l'a fait malicieusement Sainte-Beuve, « cette flamme profane et trop chère » que, de tout temps, nous voyons briller en lui; l'amitié et l'amour, la gloire littéraire et la célébrité politique, l'art et la nature, la poésie et la religion, Chateaubriand a tout, — sauf l'argent, — également poursuivi de « l'ardeur de son désir² ». Et ce désir était en lui

1. Cf. dans nos *Pages choisies de Chateaubriand*, p. 19, le mot d'une autre Anglaise à Chateaubriand, en 1829.

2. Le mot est de *René* (*Génie*, 1^{re} éd., t. II, p. 180) : « Cette ardeur de désir qui m'avait suivi partout. »

si violent et si passionné, il en imaginait la satisfaction dans un rêve si lumineux de félicité suprême, que la réalité ne pouvait manquer de lui infliger les déceptions les plus amères, et que, retombant sur lui-même, il en concevait un redoublement de peine, de remords aussi et d'apre dégoût. — Si, seule peut-être de tous les biens qu'il a convoités, la religion ne lui a pas ménagé de mécomptes, et a résisté, somme toute, aux retours offensifs de ses humeurs noires et de son scepticisme, c'est que, par son objet même, elle se trouvait placée en dehors et au-dessus de ses prises, c'est qu'il n'a pu en éprouver, en réaliser, en épuiser dès ici-bas toutes les infinies promesses. Ainsi, tous les efforts qu'il faisait pour se fuir lui-même, pour échapper à ses sombres rêveries, l'y replongaient plus profondément encore, et, à son tour, l'amertume de sa tristesse aiguillonnait et exaspérait l'âcreté de son désir. Qui fera dans tout cela la part des fatalités organiques? Qui marquera le point précis où finit le domaine de la servitude, peut-être de la maladie physique, et où commence celui de la liberté morale? « J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée¹. » Ce mot des *Mémoires* ne me paraît pas une simple métaphore, et peut-être, pour juger équitablement Chateaubriand, faudrait-il en avoir approfondi le sens.

Dans cette âme orageuse et malade, âme de

1. Éd. Biré, t. VI, p. 475.

désir et de tristesse, l'hérédité lointaine avait déposé un germe plus noble, et qui semble avoir levé presque en même temps que les autres penchans que nous venons de noter. « Avec le vague penchant qui commençait à me tourmenter, naquit en moi le sentiment de l'honneur, principe exalté, qui élève un simple besoin à la dignité d'un sentiment, et qui maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption; sorte de passion réparative que la nature a placée auprès d'une passion dévorante¹. . . » Qu'on l'appelle comme on voudra, orgueil ou honneur, ce fut cette disposition intime, ce fut, si j'ose dire, ce geste héréditaire qui, dans une nature manifestement prédisposée aux pires égarements, prévint certaines fautes, empêcha certaines faiblesses, imposa certains renoncements, commanda certaines vertus, et mit au total sur l'ensemble de cette vie un cachet de dignité, et même de grandeur, qu'on ne saurait nier sans injustice.

Il nous reste à voir comment ce métal brut, comment cet original alliage d'orgueil, de désir et de tristesse a été trempé, et forgé par l'éducation, par le milieu, en un mot, par la vie.

1. *Manuscrit de 1826*, p. 83.

V

L'ÉDUCATION ET LE MILIEU FAMILIAL

S'il y a des éducations qui contrarient la nature, ce n'est pas celle que reçut « M. le chevalier » de Chateaubriand. Destiné vaguement à la marine, ce dernier-né d'une famille de dix enfants grandit sans amour et sans surveillance entre un père bizarre et despotique et une mère à la fois pieuse, évaporée et distraite. A peine au monde, on le met en nourrice à Plancoët, où on le laisse trois ou quatre ans, chez une pauvre paysanne qui, le voyant si chétif, le consacre à la Vierge pour obtenir son retour à la vie. Revenu au toit paternel, on le livre aux domestiques, à la bonne Villeneuve, qu'il se prend à aimer « avec fureur », restant pâmé de douleur une journée entière, « refusant toute nourriture¹ », un jour qu'on l'avait renvoyée, puis s'attachant avec passion à sa sœur Lucile, « la plus négligée et la moins aimée » des quatre filles, comme lui nature exaltée, tendre et malade, enfin vagabondant sur la plage, « compagnon des vents et flots », et là, s'emplissant l'âme et les yeux de toutes les impressions, de tous les rêves qui peuvent solliciter l'imagination d'un enfant de Saint-Malo.

1. *Manuscrit de 1826*, p. 24. Ces détails ne sont pas dans le texte courant des *Mémoires*.

Cependant, de temps à autre, cette vie abandonnée et triste d'enfant rudoyé, sauvage et fier s'éclairait de joies d'autant plus profondes qu'elles étaient plus rares, et qu'elles tombaient dans un terrain mieux préparé, sur une sensibilité plus repliée et plus vive. « Cette petite ville de Saint-Malo, remplie de hardis navigateurs et d'hommes habitués aux périls, se distinguait par sa piété. » Les grandes fêtes de l'année y revêtaient un caractère à la fois religieux, familial et presque patriotique, bien propre à frapper une âme d'enfant. « Noël, le premier jour de l'an, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean, *grâce à la religion*, étaient pour moi des jours de bonheur. Il n'y a que la Saint-François qu'on ne chômaît point. » Outre la cathédrale, « grande, sombre et religieuse », de nombreuses chapelles étaient ouvertes aux fidèles. Dans ces jours de fête, on y conduisait l'enfant avec ses sœurs. Il en revenait l'âme toute pleine de visions, d'émotions et de souvenirs.

Lorsque dans l'hiver, à l'heure du salut, la basilique était remplie d'une foule immense, que les autels étaient illuminés de toutes parts, qu'on voyait de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants tenant de petites bougies pour éclairer leur livre de prières, que la multitude, au moment de la bénédiction, chantait en chœur le *Tantum ergo*, que, dans l'intervalle des chants, on entendait le vent de la mer et les tempêtes de Noël qui ébranlaient les vitraux de l'église, j'éprouvais, tout enfant que j'étais, *un sentiment extraordinaire de religion*. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dit de joindre mes deux mains pour prier Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris. Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, je le voyais comme en

réalité, Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée, les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à l'Éternel. Je courbais mon front....

Il fallait citer cette page déchirée du *manuscrit* des *Mémoires d'Outre-Tombe*¹ : elle éclaire toute l'évolution religieuse de l'auteur du *Génie du christianisme*. Plus tard, quand il conçut l'idée de son grand ouvrage, ce sont tous ces pieux souvenirs qui lui sont remontés au cœur; ce sont les impressions ineffaçables d'une enfance peu ensoleillée, et dont les premières joies ont été la contemplation des « beautés poétiques et morales de la religion chrétienne² ».

Ces premières émotions religieuses rencontraient un écho au foyer paternel. Chrétien suffisant plutôt que pieux, à ce qu'il semble, peut-être même un peu entamé par l'esprit du siècle³, le père n'eut pas sans doute, à cet égard, grande action sur son fils. Mais la mère était fort pieuse, et elle paraît avoir veillé d'assez près à l'éducation religieuse de ses enfants : au fond, elle eût désiré

1. Je donne ici, d'après un fragment autographe, le texte probablement primitif, et en tout cas, antérieur à celui du *Manuscrit de 1826* (p. 33-34). Voyez, à cet égard, notre *Chateaubriand, études littéraires*. Hachette, 1904, p. 57-82.

2. Titre primitif du *Génie*, comme l'on sait.

3. « Mon père, nous dit Chateaubriand, ne descendait qu'une fois l'an à la paroisse pour faire ses Pâques; le reste de l'année, il entendait la messe à la chapelle du château. » (*Mémoires*, édit. Biré, t. I, p. 131.) On ne le voit point paraître à la cérémonie du relèvement du vœu, ni, chose plus significative, à celle de la première communion. Enfin, nous savons que « les déclamations de l'*Histoire philosophique des Deux Indes* le charmaient », et qu'« il appelait l'abbé Raynal un maître homme » (p. 192).

ne le « chevalier » se fit prêtre. « Voué à la sainte Vierge, nous dit celui-ci, on avait eu soin de me faire connaître et aimer ma protectrice.... La première chose que j'aie sue par cœur, c'est un antique de matelots. » A sept ans, on le conduit à Plancoët pour être relevé du vœu de sa nourrice; et l'imposante, la touchante cérémonie, le sermon du prieur qui, en lui rappelant l'exemple d'un de ses ancêtres, lui dit que lui aussi visiterait peut-être la Terre-Sainte, tout cela fit sur lui une impression profonde. « Combien il est essentiel, écrivait-il longtemps après, de frapper l'imagination des enfants par des actes de religion! Jamais dans le cours de ma vie je n'ai oublié le relèvement de mon vœu. *Il s'est présenté à ma mémoire au milieu des pires égarements de ma jeunesse. Je m'y sentais comme attaché à un point fixe autour duquel je tournais sans pouvoir me reprendre.* Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem, et j'ai fini par l'accomplir¹.... »

On fut de retour à Saint-Malo en octobre 1775, et les polissonneries sur la grève reprirent de plus belle. Cette éducation d'un futur officier de la marine royale parut enfin insuffisante. On

1. La version probablement primitive de ce récit a été publiée, après un fragment autographe, par M. Marcel Duchemin qui, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (janvier 1907), en a excellemment établi le texte critique. J'y note encore la curieuse réflexion que voici : « C'était la première fois de ma vie que j'étais décemment habillé; je devais tout devoir à la religion, même la propreté, que saint Augustin appelle une demi-virtu. »

décida de mettre l'enfant au collège; et, au mois de juin 1777, après un voyage mémorable « dans une énorme berline dorée » à travers la campagne bretonne, si riante dans sa parure printanière, après une première et rapide vision de Combourc, le vrai nid d'aigle perdu parmi les bois¹, — sous la conduite du bon abbé Portier², le jeune « hibou » « malgré ses pleurs », partit pour Dol.

VI

LE COLLÈGE, LES ÉTUDES ET LES LECTURES

Il s'apprivoisa lentement dans sa nouvelle « cage ». On lui enseignait le latin à l'insu de son père, qui n'avait voulu pour lui que des mathématiques, du dessin, des armes et de l'anglais. Il apprit toutes choses avec cette ardeur de passion qui était sa nature même : il avait une grande puissance de travail, une mémoire prodigieuse; et, s'il est vrai, comme il nous le dit, que « sa phrase latine se transformait si naturellement en pentamètre » qu'on l'avait surnommé l'*Élégiaque*, ce nous est un signe que, de très bonne heure,

1. Voir dans nos *Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe* (Hachette, 1911, p. 23-28), le texte probablement primitif de ces pages célèbres des *Mémoires*.

2. Et non *Pôrcher*, comme le disent par erreur les *Mémoires*. Voir là-dessus, et pour ce qui suit, F. Duinc, *Histoire civile et politique de Dol jusqu'en 1789*, H. Champion, 1911, p. 208-215. Chateaubriand a passé quatre années au collège de Dol (1777-1781).

urent s'éveiller en lui la faculté littéraire et le sens des « beautés poétiques ». Ce goût des lettres l'achemina bien vite à d'autres découvertes. Dans ce tempérament robuste et violent, sans cette âme excessive, l'éveil de la puberté fut singulièrement précoce et troublant. Le hasard des lectures acheva de bouleverser cette imagination déjà trop ardente : un Horace non châtié, une histoire effrayante des confessions mal faites » lui apportèrent en même temps la révélation de « deux empires si divers » et déposèrent en lui, s'il faut l'en croire, les germes de l'art de peindre avec quelque vérité les passions mêlées aux sentiments religieux ». Trop prompt à saisir tout ce que les textes des poètes anciens ou modernes, et même des moralistes chrétiens, peuvent recéler d'expérience de la vie réelle et d'allusions aux choses de l'amour, il se nourrissait de Virgile et de Lucrèce, de Tibulle et de Fénelon, de Massillon enfin, et mille pensées voluptueuses lui venaient de ces pages harmonieuses, de « ces descriptions séduisantes des désordres de l'âme ».

La foi, cependant, subsistait parmi tout cela, foi inquiète et troublée sans doute, et déjà mêlée de rêveries bien profanes, intacte pourtant, et que les traditions et les habitudes du collège, — qui avait été fondé en 1728 par l'évêque de Dol, et qui était dirigé par des prêtres, — étaient de nature à entretenir. La chapelle du collège n'existe plus ; mais l'admirable cathédrale demeure encore, et l'on aime à croire que René vint plus d'une fois

s'agenouiller sous ces sombres et religieuses voûtes, et qu'il apprit à aimer l'art gothique en contemplant ces splendides verrières et ces étonnantes, ces fines colonnettes, qui montent d'un noble élan vers le ciel, et qui, groupées en faisceaux de chaque côté du jubé, semblent s'être unies là pour porter à Dieu les humbles prières de tout un peuple de croyants.

L'époque de la première communion approchant, il eut, comme il était naturel, une grande recrudescence de piété. Il faut ici relire dans le *Mémoires d'Outre-Tombe* le récit de ses abstinences excessives, de ses troubles, de ses scrupules, de ses terreurs, de ses « sanglots de bonheur » au moment de l'absolution, et de ce qu'il appelle « tout le triomphe de son repentir ». — Il eut d'abord, et très forte, la révélation de la vertu, de la « beauté morale » du christianisme : « J'osais dire que c'est dès ce moment que j'ai été chrétien honnête homme. » D'autre part, ardent et tendu comme il l'était, il était mieux disposé que personne à comprendre, à sentir toute la poésie de « cette cérémonie touchante et sublime, dont il avait vainement, nous dit-il, essayé de tracer le tableau dans le *Génie du christianisme* ». Il fut vraiment pris tout entier, et remué et secoué jusqu'au fond de l'âme :

J'approchais, écrit-il, de la sainte table avec une ferveur que je ne voyais rien autour de moi. Je sais parfaitement ce que c'est que la foi par ce que je sentis alors. La présence réelle dans le Saint Sacrement m'était aussi sensi-

ue la présence de ma mère à mes côtés. Quand l'hostie fut éposée sur mes lèvres, *je me sentis comme tout éclairé en dedans. Je tremblais de respect....* Je conçus encore le courage des martyrs; car j'aurais pu dans ce moment confesser la foi au milieu des plus cruels supplices¹....

De telles émotions ne s'oublient guère. Quand une fois on les a éprouvées, elles font désormais partie intégrante de notre nature morale, et, aux moments de crise, ce sont elles surtout qui surgissent du fond de notre âme, et qui revivent en nous, avec un relief, une intensité d'autant plus grande parfois qu'on croit davantage en avoir perdu le souvenir.

Peu après, l'enfant quittait Dol pour Rennes où il resta deux ans. Là, dans « ce Juilly de la Bretagne », qui, en 1761, avait compté jusqu'à 4 000 élèves, et qui, trois ans plus tard, passait de la direction des Jésuites expulsés à celle de prêtres séculiers², il devait compléter ses études de latin, de grec, — il avait déjà pour cette langue un penchant décidé, — et de mathématiques. « Quoique l'éducation, nous avoue-t-il, y fût très religieuse, ma ferveur se ralentit. Le grand nombre de mes maîtres et de mes camarades multipliait les occasions de distraction et de chutes. » Puis, ce furent

1. *Manuscrit de 1826*, p. 98-99. Quelques-uns des passages que j'ai soulignés, et d'autres encore, n'ont point passé dans le texte courant des *Mémoires* (éd. Biré, t. I, p. 103). — Cf. *Génie*, I, I, chap. VII.

2. Voir Ogée et Marteville, *Rennes ancien et moderne*, t. I, p. 204, 235, 237; — Ducrest et Maillet, *Hist. de Rennes*, p. 229; — les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et les notes de l'édition Biré (t. I, p. 107-113).

à Brest, dans l'attente d'un brevet d'aspirant, le libres études, des « idées vagues » qui lui viennent « sur la société, ses biens et ses maux », les longues promenades sur le port, les rêveries sans fin au bord de la mer, des tristesses sans cause, mille aspirations sans objet, et tous les troubles d'une sensibilité débordante, tous les vagabondages d'une « jeune imagination qui se joue dans ces espaces immenses ». Un beau jour, — il avait seize ans, — il tombe comme du ciel à Combourg, déclare, pour « gagner du temps, sa volonté ferme d'embrasser l'état ecclésiastique » : « sa mère fur ravie » : on l'envoie à Dinan pour y compléter ses études classiques ; mais « il savait mieux le latin que ses maîtres » ; à chaque instant, sous mille prétextes, il revenait dans ce Combourg, où il avait déjà passé bien des vacances, où déjà il avait eu bien des échappées douloureuses ou troublantes sur la vie réelle, et qui l'attire par son charme de tristesse et de mystère. Et son père, « trouvant économie à le garder », le voilà « insensiblement fixé à Combourg ».

Et alors commence pour lui pendant deux années entre ses parents et sa sœur Lucile âgée de vingt ans, dans ce vieux château plein de souvenirs et de légendes, cette existence extraordinaire que nous a contée en des pages inoubliables¹. Existence

1. Voir marquis de Rosambo, *Réminiscences : Combourg, une vie de demeure de Chateaubriand*, Nantes, Grimaud, 1899 ; — abbé Guilotin de Courson, *Chateaubriand à Combourg*, Rennes, 1899 ; A. France, *Lucile de Chateaubriand, sa vie et ses œuvres*, Champic

positive et folle de jeune cheval lâché sans frein, sans contrôle et sans guide à travers ses passions naissantes. Dans ses courses effrénées parmi les landes et les bois, ou là-haut, dans son « donjon » solitaire, toutes les ardeurs de sa fouguese nature s'exaltent et se donnent carrière. Des premières fièvres de son adolescence, de ses premiers rêves de tendresse, de gloire et d'honneur, il se compose alors ce « fantôme d'amour », cette idéale « sylphide » qu'il devait toute sa vie poursuivre, création malade de son imagination débridée, sorte d'hallucination physique et morale dont les suites semblent l'avoir conduit comme aux bords de la folie et du suicide, et qui, en tout cas, ont mis ses jours sérieusement en danger¹. Jusqu'à quel point d'ailleurs a-t-il laissé passer quelque chose de son expérience intime dans la mystérieuse et malsaine histoire de *René*? La question est délicate; on n'ose y répondre, et la faute presque impardonnable de Chateaubriand est qu'il invite à la poser. Mais il paraît bien que ce fut cette sœur si tendre, la douce et tragique Lucile, qui lui révéla son génie, sa vocation de poète et d'écrivain. « Tu

1879; — F. Saulnier, *Lucile de Chateaubriand et M. de Caud*, Rennes, 1885; — A. Beaunier, *Lucile de Chateaubriand* (*Revue française*, 4 juin 1911).

1. Sur ce point encore, sur la manière précise dont nous devons comprendre et interpréter le chapitre des *Mémoires* intitulé *Révélation sur le mystère de ma vie*, nous serions bien aises d'avoir l'avis d'un psycho-physiologiste de profession. « Je m'étonne, a dit à ce propos, et fort justement E.-M. de Vogüé, qu'un furet de physiologie comme Sainte-Beuve n'ait pas vu tout ce qu'il y avait là pour lui. »

devrais peindre tout cela », lui dit-elle un jour, en l'entendant parler avec ravissement de la solitude. « Ce mot, ajoute-t-il, fut une révélation. *Je me sentis naître à une existence nouvelle, et me sembla qu'un vide immense se comblait dans mon sein....* Je me mis à bégayer des vers.... Jour et nuit je chantais mes bois et mes vallons. Je composai alors la petite pièce sur la forêt : *Forêt silencieuse*, que l'on trouve dans mes ouvrages. » Et Job et Lucrèce, et Dorat aussi, deviennent ses livres de chevet¹. Le grand poète que nous connaissons est né sur les bruyères de Combourg.

Cependant, il fallait prendre un parti. Sa mère un jour vint lui proposer d'entrer au séminaire. « Pendant que ma mère m'avait parlé, nous avoua-t-il, j'étais descendu dans mon cœur, je ne me dissimulais pas que ma *religion était affaiblie....* Je renonçai donc à l'état ecclésiastique. » Il déclare qu'il va partir pour le Canada ou pour les Indes, se fait envoyer à Saint-Malo où il rêvasse tristement pendant six mois sur sa grève natale, en face de cette mer qui lui a donné ses premières impressions poétiques, songeant peut-être à ce lointain Paris, la patrie née des gens de lettres, à ce Paris dont leur parlait son père quand, le soir, à Combourg, il daignait interrompre sa morne promenade, et leur raconter sa vie. « Il avait vu Paris, il en parlait comme d'un pays d'abomination et

1. *Manuscrit de 1826, p. 141-142.*

comme d'un pays étranger¹. » Soudain on le rappelle à Combourg : son père lui remet cent louis, un brevet de lieutenant au régiment de Navarre infanterie, sa vieille épée, et lui donne l'ordre, en l'embrassant, de partir sur-le-champ pour Rennes, et de là pour Cambrai, où son régiment est en garnison. « Alors, comme Adam après son péché, je m'avançai sur la terre inconnue, et le monde désert s'ouvrit devant moi. » Il n'avait pas dix-huit ans.

Essayons de nous le représenter tel qu'il était alors, le petit Breton sauvage et timide qui, un beau jour de l'année 1786, débarquait à Paris en compagnie de la pimpante Mme Rose. — C'est avant tout une âme mobile et chantante de poète que celle de cet adolescent rêveur qui, sans préparation morale suffisante, va maintenant entrer dans la vie. Il a développé, il a exalté en tous sens toutes les énergies latentes d'une imagination démesurée, d'une sensibilité inquiète, malade, frémissante. Au sein d'une nature « solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes, hérissées de rochers, sont battues d'un océan sauvage² », il a vécu d'une vie toute sentimentale, il s'est rempli l'âme et les yeux de grandioses, mélancoliques ou voluptueuses visions. Il a enfin pris conscience de son génie; il a « bégayé », il

1. *Manuscrit de 1826*, p. 130.

2. *Martyrs*, éd. princeps, t. I, p. 298.

a écrit des vers; il a dû se dire qu'il était né pour en écrire toujours et que déjà, au cours de son enfance refoulée et pensive, il avait ramassé la matière de plus d'un poème.

Des impressions de nature et des souvenirs d'enfance ne suffisent pas à faire un poète : il faut encore l'émulation littéraire, l'action, parfois souveraine, de certains livres. Il est assez malaisé de reconstituer les principales lectures de la jeunesse de Chateaubriand. A ne tenir compte que de celles qu'il avoue, elles ne laissent pas d'être assez significatives. La Bible, Lucrèce et Virgile, Tibulle et Horace, Fénelon et Massillon, Dorat enfin¹

1. Sur l'influence croissante et symptomatique de Tibulle dans la poésie d'alors, voir H. Potez, *l'Élégie en France avant le Romantisme*, C. Lévy, 1898, p. 84-85.

2. Il a aussi vu jouer le *Père de famille* de Diderot, et ne paraît pas en avoir été ravi. D'autres lectures sont à moitié avouées. « Je savais par cœur, — vers 1788, — dit-il, les élégies du chevalier de Parny. » Le *Manuscrit de 1826* (p. 132) nous apprend que les sœurs de Chateaubriand à Combourg lisaient *Clarisse* encore une lecture, évidemment, à mettre à son propre compte. Sans doute aussi les lectures habituelles de sa mère, Fénelon, Racine, Mme de Sévigné, *Cyrus* « qu'elle savait tout entier par cœur » et celles de son père, la *Gazette de Leyde*, le *Journal de Francfort*, le *Mercure de France*, l'*Histoire philosophique des Deux Indes*, devinrent assez promptement les siennes. Enfin, et surtout, enregistrons cette précieuse déclaration : « Je reconnais qu dans ma première jeunesse, Ossian, Werther, les *Réveries d'un promeneur solitaire*, les *Études de la nature* ont pu s'apparenter à mes idées; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir qu'ils me causaient des ouvrages où je me délectais. » (*Mémoires*, édit. Biré, t. I, p. 91, 281, 20, 192; t. II, p. 208.) — Assurément tous ces aveux ou demi-aveux ne satisfont pas entièrement notre curiosité. Nous voudrions savoir quelle impression exacte ces diverses lectures ont faite sur la jeune imagination de Chateaubriand : par exemple, le célèbre roman de Goethe, dont la première traduction française est de 1776, n'aurait-il pas été pour quelque

est-ce que, rien qu'à mentionner et à rapprocher ces noms, on ne voit pas se dessiner déjà et se lever en quelque sorte sous nos yeux l'idéal poétique qui flotte dans sa jeune imagination? Quelque chose de tendre et de passionné, de doux et de voluptueux tout ensemble, et « je ne sais quelle longueur de grâces¹ », voilà ce qu'il aime à trouver dans les anciens et chez les modernes qui ont réussi à franchir les portes des collèges ou du vieux château de Combourg et sont venus solliciter sa curiosité rêveuse. L'*Élégiaque*, comme l'appelait l'abbé Égault, est admirablement préparé à goûter cette « sensibilité » qui, depuis plus d'un demi-siècle, a envahi la littérature française.

De toutes ces lectures, quelques-unes n'ont-elles

chose dans sa tentative de suicide? D'autre part, avons-nous bien là toutes ses lectures essentielles à cette date? Parmi les écrivains étrangers, avait-il lu déjà, dans le texte ou dans une traduction, — il lisait l'anglais, — Young et Shakespeare? Parmi les classiques, ses professeurs de collège, ce qui est peu vraisemblable, lui auraient-ils laissé ignorer Pascal et Bossuet? Enfin, parmi les contemporains, connaissait-il déjà Prévost, Buffon, et Voltaire surtout? Ce sont là tout autant de questions auxquelles il est bien difficile de répondre, mais qu'il n'est peut-être pas mauvais de poser. L'essentiel, en tout cas, est que nous sachions, de la bouche même de Chateaubriand, qu'il a déjà pris contact avec « le grand Rousseau », comme il l'appellera dans son *Essai sur les Révolutions*. Et si, comme on peut le croire sans témérité, les années de Combourg ont été pour René fécondes en lectures de toute sorte, j'imagine qu'il n'a pas dû s'en tenir aux *Réveries* : l'*Émile*, l'*Héloïse*, les *Confessions* peut-être surtout (la première partie a paru en 1782) ont sans doute été dévorées par lui à cette époque, et sa propre ardeur a dû s'exalter au contact de ce verbe enflammé.

1. C'est en parlant de Fénelon que le Chactas des *Natchez* s'exprime ainsi.

pas déjà entamé le fond de croyances religieuses que lui a transmis sa famille? Peut-être; mais j'inclinerais à croire que l'éveil des premières passions y a contribué davantage. Si d'ailleurs sa ferveur a faibli, il ne semble pas que la foi proprement dite se soit éteinte dans son cœur. Il lui a dû ses premières jouissances; ses premiers rêves d'art, ses premières chimères amoureuses ont été étroitement associés et mêlés à des pensées chrétiennes. Il a pris l'habitude d'unir et de fondre ensemble ces trois inspirations si diverses. Et s'il est vrai que nos impressions d'enfance laissent en nous une trace indélébile, le chevalier de Chateaubriand aura beau se costumer en philosophe; il n'oubliera jamais entièrement que c'est le christianisme qui, tout d'abord, a rempli le vide de son âme ardente, et qui lui a révélé la poésie.

VII

LE PARIS DE 1787

« Né sauvage » et déjà « regrettant ses bruyères¹ », durant les trois jours qu'il y passa

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. I, p. 174-182. — Disons une fois pour toutes que tous les détails biographiques et toutes les citations dont la source n'est pas autrement indiquée sont tirés des *Mémoires*. On peut faire, je le sais, à l'utilisation des *Mémoires*, pour la reconstitution de la biographie psychologique de Chateaubriand, deux sortes d'objections préalables. D'abord, tous les faits rapportés par Chateaubriand sont-ils rigoureuse-

pour se rendre à Cambrai, entre son frère aîné, sa sœur Julie, la brillante Mme de Farcy, et l'infortuné cousin Moreau, le jeune chevalier ne fit tout d'abord qu'entrevoir le Paris mondain, dissipé, frivole, dont on lui avait tant parlé : il paraît l'avoir peu goûté. A Cambrai, il s'initie avec plaisir et avec succès à sa nouvelle vie de soldat, relisant le *Télémaque* auprès du tombeau de Fénelon, quand la mort subite de son père, sur-

ment exacts? Nous savons par exemple aujourd'hui que le récit de son voyage en Amérique est en partie fictif : cela ne doit-il pas nous induire en défiance à l'égard des autres récits contenus dans les *Mémoires*? — D'autre part, supposons même ce récit, en tant que *faits*, absolument exact. N'arrive-t-il pas à Chateaubriand, quand il évoque des souvenirs déjà lointains, ce qui arrive à chacun d'entre nous, je veux dire de projeter involontairement dans le passé ses dispositions actuelles? Cela est d'autant plus vraisemblable que Chateaubriand est poète, et que, comme tel, il doit avoir une pente invincible à transposer, à transformer la réalité. D'où il suit, semble-t-il, qu'en bonne, ou du moins en rigoureuse méthode, nous devrions ne tenir aucun compte des *Mémoires*. — Mais si l'on en vient à cette extrémité, qui ne voit d'abord que la biographie, même matérielle, de Chateaubriand sera réduite à fort peu de chose? En second lieu, — voyez les notes de l'édition Biré, — le récit du voyage en Amérique mis peut-être à part, presque partout où l'on a pu contrôler, le témoignage de Chateaubriand paraît bien n'être pas dépourvu d'une réelle et, parfois, d'une scrupuleuse exactitude. Voilà qui peut, dans une certaine mesure, calmer nos justes défiances et servir à nous mettre en garde contre un excès de scepticisme. Et sans doute la seconde objection subsiste. Mais il semble pourtant qu'à condition de contrôler toujours, là du moins où le contrôle est possible, à condition aussi d'être très sobre d'affirmations tranchantes, on puisse accepter en gros le témoignage des *Mémoires*. Si la vérité absolue risque de nous échapper plus d'une fois, la vraisemblance psychologique et morale a encore son prix : et pour y atteindre, le tact littéraire, le sens historique et critique, bref, toutes les qualités qui composent « l'esprit de finesse » sont plus précieuses — et plus difficiles à acquérir — que les rigueurs et les défiances systématiques de « l'esprit géométrique ».

venue le 6 septembre 1786, le rappelle brusquement à Combourg. Il pleura avec sincérité ce peu tendre; mais tout heureux de revoir « les landes de sa Bretagne », il s'attarde avec délice une fois les partages faits, dans les châteaux de ses sœurs. Il s'y serait peut-être attardé longtemps sans une lettre de son frère qui, désireux de « préparer les voies à sa propre élévation », le mande sur-le-champ à Paris : on lui a obtenu le titre de capitaine de cavalerie, on l'agrègera à l'ordre de Malte¹, le maréchal de Duras va le présenter à la Cour : la fortune s'offre à lui, brillante peut-être inespérée. Il accepte à contre-cœur de la suivre. A Versailles, les 17 et 19 février 1787, ses heureuses aventures de débutant², bien loin de lui servir d'encouragement, le dégoûtent à tout jamais du métier de courtisan; et, après un nouveau séjour à Paris, où, le travail et le théâtre aidant, peu à peu il s'apprivoise³, il retourne en Bretagne, prend garnison à Dieppe et revient enfin passer quelque temps à Fougères. Cependant, à voir tant

1. Voir abbé Guillotin de Corson, *Chateaubriand tonsuré* (*Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, 1892), et abbé Carrier, *la Vérité sur la tonsure de Chateaubriand*, 1892.

2. Voir le *Répertoire historique et biographique de la Gazette de France*, par le marquis de Granges de Surgères. II. Leclerc, 1902 t. I, p. 761.

3. « C'était à peu près Chactas à l'Opéra, écrit M. Faguet et ce sont bien ses premières impressions de sauvage à Paris que nous retrouvons dans les *Natchez*. » — Rien n'est plus exact. Et il faut dire aussi que, dans le récit d'Eudore, Chateaubriand a très habilement transposé d'autres impressions de sa vie parisienne. (Cf. *Martyrs*, éd. originale, t. I, notamment p. 112-115, 129, 146, 151-153.)

le milieu différents, ses idées et ses goûts se modifient; il se sent de moins en moins fait pour la vie et les distractions provinciales; et, en 1787, ou 1788¹, une occasion se présentant d'accompagner ses sœurs à Paris, il les suit.

C'était un curieux spectacle que celui qu'offrait le Paris d'alors. On connaît le mot si souvent cité de Talleyrand à Guizot : « Qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789 ne sait pas ce que c'est que le plaisir de vivre² ». Jamais en effet société plus brillante n'avait couru plus joyeusement à sa ruine. L'habile diplomatie de Vergennes, l'heureuse intervention de nos armes dans la guerre d'Amérique, avaient rendu à la France presque tout son ancien prestige. Les difficultés intérieures, les mauvaises récoltes, l'augmentation de la misère, le progrès des idées révolutionnaires, les mille symptômes précurseurs d'une grande crise qu'il

1. Il est assez difficile, à cause des données insuffisamment précises parfois que fournissent les *Mémoires*, d'établir avec une entière exactitude la chronologie de Chateaubriand.

2. *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. I, p. 6. — Voir aux pages 6-7 de cet ouvrage un vigoureux portrait de ces hommes de la fin du XVIII^e siècle, « enfants très divers du même temps, mais tous charmés de leur temps et d'eux-mêmes, et jouissant ensemble de leur commune ivresse à la veille du chaos ». — Cf. sur les dernières années de l'Ancien Régime, les ouvrages classiques de Tocqueville, Taine, Sorel; les correspondances et *Mémoires* du temps, en particulier ceux de Tilly, de Ségur et de Mme de Genlis; le *Tableau de Paris*, de Mercier; Caro, *la Fin du XVIII^e siècle*, 2 vol., Hachette; J. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les Origines du cosmopolitisme littéraire*, Hachette, 1893 (derniers chapitres); lady Blennerhassett, *Mme de Staël et son temps*, trad. française, Werthausser, 1890, t. I, p. 281-313; B. de Lacombe, *Talleyrand évêque d'Autun*, Perrin, 1903, p. 25-33; marquis de Ségur, *Au Déclin de la monarchie*, Lévy, 1910.

nous est si facile de relever aujourd'hui, ou passaient inaperçus, ou entretenaient dans les esprits les illusions les plus généreuses. Liberté, raison, humanité, nature, dans toutes les classes de la société, on se grise de ces grands mots vagues et sonores; on s'imagine qu'une ère nouvelle va s'ouvrir, et, comme le Loup de la fable, nos Français « déjà se forgent une félicité, qui les fait pleurer de tendresse ». Sous un roi si bon, si consciencieux, si honnête, comment tout ne finirait-il pas par s'arranger? — Et la vie de bals, de plaisirs et de fêtes reprenait de plus belle. L'incrédulité pour se faire, sous l'influence croissante de Rousseau, peut-être moins agressive, était tout aussi répandue et tout aussi railleuse. « Quelques bureaux d'esprit où on se moque de Dieu et de la religion et où on regarde comme des imbéciles ceux qui y croient », — le mot est de la comtesse de La Marck — voilà les salons parisiens de cette fin de siècle. Avec cela, une politesse exquise, et, parmi tous les signes d'une profonde décadence littéraire, une passion croissante de cosmopolitisme, et un goût resté très vif des choses de l'esprit. Depuis dix ans Voltaire et Rousseau étaient morts; d'Alembert et Diderot eux aussi avaient disparu; Buffon venait de mourir; Bernardin et Beaumarchais remplissaient seuls l'intérim du génie; on s'attendrissait auprès de l'un; on riait aux éclats avec l'autre. La cour et la ville venaient follement d'applaudir au *Mariage* et la Reine jouait Rosine à Trianon. On se croyait sûr du lendemain. Le 29 juin 1789, Necker disa

encore : « Quoi de plus frivole que les craintes conçues à raison de l'organisation des États généraux¹ ! » « La sécurité alla jusqu'à l'extravagance », pouvait plus tard Mme de Genlis. Et de Ségur à son tour : « Jamais réveil plus terrible ne fut précédé par un sommeil plus doux et par des songes plus séduisants² ».

Plus clairvoyant que bien d'autres, Chateaubriand a-t-il senti dès lors combien cette sécurité était trompeuse³ ? De bonne heure, en tout cas, il eut dans sa propre province, où il retournait quelquefois, un avant-goût des troubles qui allaient se déchaîner sur le pays. Il n'avait pas, à l'égard du nouvel ordre de choses qui se préparait, les préjugés de quelques-uns de sa caste. Il vit avec faveur les débuts de la Révolution ; mais le premier sang versé l'indigna. Spectateur impartial et curieux des premières journées révolutionnaires, un peu isolé dans son monde, en proie à des embarras d'argent et essayant, pour en sortir, du métier imprévu de commis voyageur en bas⁴, n'étant plus lié par son devoir militaire, puisque

1. De Barentin, *Mémoires*, p. 187.

2. *Mémoires, ou souvenirs et anecdotes*, t. I, p. 30. — Le 24 mai 1788, La Harpe espérait encore « qu'avec les lumières qui sont aujourd'hui répandues, l'extrême désordre finit par amener l'ordre ». (Lettre inédite.)

3. Voir l'*Essai sur les Révolutions*, éd. Garnier, in-8°, p. 462-463, 399.

4. Voyez à cet égard la très curieuse publication récente du marquis de Granges de Surgères, *Une gerbe de lettres inédites de Chateaubriand*. Paris, Henri Leclerc, 1911, et plus loin (p. 147-155) notre étude sur cet épisode de la vie de Chateaubriand.

son régiment s'était révolté et était dissous, sentant vaguement d'ailleurs que son heure n'était pas venue, il eut l'idée de passer aux États-Unis. Soit qu'il songeât sérieusement à découvrir un passage au Nord-Ouest de l'Amérique, soit qu'il tout simplement, il désirât voir de ses yeux quelques-uns des pays que la guerre de l'Indépendance et l'exotisme à la mode avaient rendus populaires et qu'il se proposât surtout, comme plus tard pour les *Martyrs*, d'« aller chercher des images et de la gloire pour se faire aimer¹ », il alla embrasser sa mère à Saint-Malo, et s'embarqua sur le *Saint-Pierre*, le 8 avril 1791.

VIII

FRÉQUENTATIONS, ÉTUDES ET LECTURES

Durant ces cinq années, il semble à première vue que la vie de Chateaubriand ait été celle de ces officiers galants et poètes, comme le XVIII^e siècle en vit un assez grand nombre. Certains aveux de *Mémoires*, les petits vers qu'il inséra en 1790 dans l'*Almanach des Muses*, les deux premières lettres que nous ayons de lui², nous font songer à Genti-

1. Une page des *Mémoires* (I, 307), a l'air de le laisser discrètement entendre.

2. Dans Edmond Géraud, *op. cit.*, p. 173-176. — Voir dans *Décade* du 30 prairial an X les quelques lignes de Ginguenê que Sainte-Beuve a malignement relevées dans une note de son *Chateaubriand*.

Bernard, à Bertin, à Parny, comme à son groupe naturel. En effet, c'est bien parmi les « petits poètes » de la fin du XVIII^e siècle que Chateaubriand débuta : leurs œuvres « firent les délices de sa jeunesse », et ce sont eux qui l'ont initié à la vie littéraire. Ginguené et Parny, Flins des Oliviers et Fontanes, Le Brun et la Harpe, voilà ses principales relations d'alors. Il ne connut personnellement, de son propre aveu, ni Marmontel, ni Rulhière, ni Palissot, ni Beaumarchais, ni Delille, ni les Chénier, et l'on peut conjecturer qu'il ne connut pas davantage Bernardin ou Ducis, Condorcet, Rivarol ou Volney. Au total, il vit de près quelques-uns des plus distingués représentants de la littérature contemporaine, et si l'on en juge, non d'après la verve caricaturale des *Mémoires*, mais d'après l'*Essai sur les Révolutions*, ce qu'il éprouva tout d'abord à leur égard, ce fut quelque chose comme une respectueuse admiration. « Lorsque j'ai vécu parmi eux, écrira-t-il dans l'*Essai*, je n'ai pu m'associer à leur gloire; je n'ai partagé que leur indulgence¹. » Nul doute qu'avec cette promptitude d'admiration qui caractérise la jeunesse, il n'ait bien vite adopté la plupart de leurs goûts, de leurs idées, de leurs préjugés même phi-

Chateaubriand (éd. de 1880, t. 1, p. 174-175), les passages cités des *Martyrs*, et plus loin, p. 158-159, les témoignages contemporains recueillis par Villemain. — Cf. Potez, *op. cit.*, p. 24-35.

1. *Essai*, édit. Garnier, p. 341. — Cf. p. 541, la note de l'*Exemplaire confidentiel* : « Je me dis et me dirai toujours : Que penseront La Harpe, Fontanes, Bernardin de Saint-Pierre? C'est le seul moyen de faire quelque chose de passable. »

losophiques et littéraires. Nous nous en apercevrons de reste.

Avec la société des gens de lettres, Chateaubriand fréquentait aussi celle que voyait son frère aîné : celui-ci avait épousé la petite-fille de Malesherbes. L'ancien directeur de la librairie prit en affection le « chevalier ». Comme lui, il éprouvait une vive sympathie pour les idées nouvelles; il partagea ses premières illusions sur les débuts de la Révolution; il encouragea ses projets de voyage; surtout il lui parlait de Rousseau, qu'il avait connu et aimé, « avec une émotion » que le jeune homme « ne partageait que trop » : c'est à lui que « le monde devait » l'« immortel *Émile*¹ »; et c'était assez pour que le jeune enthousiaste de Jean-Jacques reportât sur le vieillard la profonde tendresse qu'il éprouvait pour son dieu.

Car Rousseau est alors, manifestement, la grande influence que subit Chateaubriand, avec toute sa génération d'ailleurs². Il suffit de voir en quels termes il parle encore de lui, six ans plus tard dans l'*Essai*, pour deviner que, même s'il l'avait découvert avant de partir pour Paris, c'est alors surtout qu'il dut s'en nourrir avec passion. Aussi bien, c'est en 1790 que paraissent les six derniers livres des *Confessions* et les *Dialogues* : cette sensibilité exaspérée et malade, ces accents d'éléquence, cet amour ardent de la nature, cette langu

1. *Essai sur les Révolutions* (II, xvii), 1^{re} éd., t. II, p. 496-497.

2. Voir Lady Blennerhassett, *Mme de Staël*, t. I, p. 290-332. C'est en 1788 que Mme de Staël publie ses *Lettres sur Jean-Jacques*.

de poète en prose, tout dans cette œuvre était pour ravir le futur auteur de *René* : il dut prendre conscience de lui-même en lisant Rousseau.

Mais il ne s'en tient pas au seul Jean-Jacques. M. Faguet nous le représente « très ignorant à vingt ans », et mettant à profit ses loisirs pour « faire ses études ». De cette ignorance je suis moins sûr que M. Faguet : il faut, je crois, se délier de la prétendue paresse des poètes : leurs heures de rêverie sont souvent celles où ils lisent, et, quelquefois, où ils écrivent le plus. Mais, entre dix-huit et vingt-trois ans, si, à proprement parler, Chateaubriand ne « fait » pas ses études, il les refait, et il les achève. Voltaire et Diderot, Montesquieu et Buffon, Bayle et les Encyclopédistes, — l'*Essai* nous en est la preuve, — sont parmi ses livres de chevet. Assurément aussi il complète ses lectures d'œuvres étrangères : s'il connaissait déjà, ce qui me paraît probable, Ossian et *Werther*, Richardson et Shakespeare, il découvre Thomson et Gray, Young et Gessner. Il est sans doute à l'affût de toutes les œuvres nouvelles : il lit les *Incas* (1777), qui semblent bien lui avoir donné l'idée des *Natchez* ; il lit les *Études de la nature* (1784), et déjà peut-être songe à les récrire ; il lit, — on pressent avec quelle ferveur d'attendrissement et d'émulation, — *Paul et Virginie* (1787), et en lisant l'« adorable » idylle, rêve peut-être d'*Atala* ; il lit le *Voyage du jeune Anacharsis* (1788), et, avec tous ses contemporains, s'éprend d'antiquité classique. « J'avais

alors la rage du grec, nous avoue-t-il dans les *Mémoires* : je traduisais l'*Odyssée* et la *Cyropédie* jusqu'à deux heures, en entremêlant mon travail d'études historiques. » L'aveu est précieux à retenir, et nous fait entrevoir à quelle variété de travaux et de lectures se livrait Chateaubriand, durant ces fécondes années où il préparait son œuvre. — Parmi toutes les influences philosophiques et littéraires qui, à cette date, pouvaient s'exercer sur sa jeune pensée, il n'en est vraiment aucune à laquelle il ne se soit librement ouvert.

IX

L'ÉVOLUTION MORALE

Sous ce flot montant de lectures, des croyances plus robustes et plus réfléchies que les siennes auraient pu résister peut-être; encore y eût-il fallu, à défaut d'une volonté plus ferme, l'action d'un autre milieu, et aussi d'autres habitudes morales; le christianisme de Chateaubriand, déjà entamé, ce semble, ou du moins affaibli au moment où il quittait Combourg, s'évapora très vite au contact de la « philosophie » contemporaine. Dans quelles conditions exactement s'opéra cette rupture? Y eut-il une « crise »? Combien de temps dura-t-elle? et quels en furent les caractères? Quelles influences précises, quelles objections décisives emportèrent les dernières résis-

ances? Dans cette âme de jeune homme, la foi s'éteignit-elle par une sorte de dégradation lente, par l'infiltration progressive et insoupçonnée d'éléments hostiles, par le sourd travail intérieur de ces atomes subtils qui composent l'atmosphère d'une époque irréligieuse, et dont la force dissolvante est telle qu'un jour vient où, sans qu'on sache presque pourquoi, on se trouve dans l'incapacité de croire? Ou bien se fit-il en lui une substitution brusque d'un idéal moral à un autre? Et enfin, quelles furent les causes déterminantes et comme les éléments essentiels de son incroyance? Et doit-on la rapporter au respect humain, à l'orgueil intellectuel, ou au besoin d'émancipation morale? On voudrait répondre à ces questions; mais Chateaubriand a été si sobre d'explications sur ce délicat sujet, que c'est à peine si l'on ose hasarder quelques conjectures : s'il a eu sa « nuit de Jouffroy », l'écho n'en est point parvenu jusqu'à nous.

De chrétien zélé que j'avais été, nous dit-il dans les *Mémoires*, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. Ce changement dans mes opinions religieuses s'était opéré par la lecture des ouvrages philosophiques. Je croyais de bonne foi qu'un esprit religieux était paralysé d'un côté, qu'il y avait des vérités qui ne pouvaient arriver jusqu'à lui, tout supérieur qu'il pût être d'ailleurs. Ce benoît orgueil me faisait prendre le change.... Enfin, une chose m'achevait : le désespoir sans cause que je portais au fond du cœur.

Un autre texte nous permet de préciser davantage : c'est un fragment d'une *Préface* probablement primitive du *Génie du christianisme* :

Il faut avoir vécu comme nous au milieu des gens de lettres pour savoir combien cette fausse idée, que le christianisme est dépouillé de charme et de poésie a fait d'incrédules. On s'est persuadé peu à peu, sans examen, qu'une religion qui n'avait ni beaux noms à reproduire, ni rites sublimes ou gracieux à offrir devait être une religion de moines et de Vandales. *De là la conjuration de tous les hommes qui prétendent au bel esprit, de tous les artistes, de tous les talents contre elle.* Les trois divines personnes, leurs mystères profonds, les saints et les anges sont devenus un sujet éternel de railleries aussi cruelles que dégoûtantes. Le roseau et la couronne d'épines ont meurtri de nouveau la tête du Fils de l'Homme, et les gardes des tyrans se sont écriées comme autrefois : « Salut, roi des Juifs », *Salve rex Judæorum*¹.

Les deux témoignages concordent, et s'éclairent l'un l'autre. A l'en croire, il semblerait donc que ce fût surtout l'orgueil qui détacha René de ses croyances religieuses, et cette fièvre de pensée personnelle, cette ivresse d'affranchissement intellectuel qui sont si fréquents aux environs de la vingtième année. Au reste, tous ces écrivains qu'il admirait et qu'il considérait comme des esprits supérieurs, incrédules eux-mêmes, admettaient comme une vérité d'évidence que la supériorité de l'intelligence et du talent était désormais inconciliable avec l'humble foi des vrais croyants; et certes, il n'y avait pas à se dissimuler que, depuis plus d'un demi-siècle, le talent et le génie littéraires, et sinon toujours la force, la profondeur et la justesse, tout au moins la vivacité et la fécondité de la pensée s'étaient bien rarement rangées

1. *Œuvres de Chateaubriand*, éd. Furne, t. XII, p. 575-576.

du côté de la tradition. On pouvait donc se demander si l'avenir n'accentuerait pas encore l'irrémissible contradiction ; si le christianisme ne devait pas abdiquer désormais ses antiques prétentions à guider les sociétés modernes, à exercer la maîtrise des intelligences ; et si enfin faire profession d'incroyance, ce n'était pas faire acte de candidat sérieux à la distinction intellectuelle et à la gloire littéraire.

Tel paraît avoir été l'état d'âme du jeune homme qui, par une piquante coïncidence, au mois d'avril 1791, partait pour l'Amérique sur le même bateau que quelques Sulpiciens désignés par M. Émery pour aller à Baltimore fonder le premier séminaire catholique des États-Unis. Justement, c'est à l'un de ses compagnons de traversée que nous devons le document le plus révélateur que nous possédions peut-être sur cette époque de sa vie et de sa pensée. C'est le récit, un peu tardif, mais assez précis, d'un vieux prêtre, Édouard de Mondésir, alors tout jeune séminariste, que les faits et gestes du « bouillant » Chateaubriand, comme il l'appelle, semblent avoir beaucoup frappé¹. Tout « franc libertin » que fût alors le futur auteur d'*Atala*, et prompt au persiflage, il est fort loin pourtant d'être entièrement détaché des choses religieuses. Le jour du Vendredi-Saint, par exemple, il assiste à l'office sur le tillac. « Après

1. Voir ce document au complet publié et commenté plus loin, p. 156 et suiv.

le service, — nous conte l'excellent abbé, — il demanda à M. Nagot [le supérieur des Sulpiciens] permission d'adresser quelques paroles aux matelots, bons Bretons et bons catholiques. M. le supérieur y consentit. Alors notre nouveau missionnaire, prenant en mains un grand crucifix, se mit à haranguer l'équipage, et il débita des phrases extrêmement fortes et brûlantes, au point que, s'il se fût trouvé un juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer. »

Une autre fois, — car, « faute de mieux, et pour se désennuyer », le jeune « vicomte » prenait volontiers une part très active aux lectures de piété qui se faisaient en commun, — « M. Nagot lui fit observer qu'un livre ascétique ne se déclarait pas sur le ton de la tragédie. Le lecteur répondit qu'il mettait de l'âme à tout. » Le mot n'est-il pas bien caractéristique, et, si je l'ose dire, déjà bien « génie du christianisme » ? Est-ce que déjà l'on n'y voit pas percer une tendance à prendre les choses, et la religion elle-même, par leur côté dramatique et vivant, oratoire et pittoresque ? Les raisonnements gris, les formules prudemment traditionnelles, les « habitudes recueillies et solitaires » ne sont point son fait ; il a besoin d'éclat, de pompe et de sonorité ; il porte partout sa fougue intérieure ; il « artialise », comme eût dit Montaigne, jusqu'à la piété : « il met de l'âme à tout ».

Et l'on saisit là, sur le vif, quelques-unes des incohérences de pensée et des tendances assez contradictoires qui se disputent cette personnalité

issante, mais tumultueuse : on n'entasse pas en vain dans une tête de vingt ans tant de lectures, de si diverses. Il est incroyant ; et pourtant, la religion, à condition qu'elle parle à son imagination, l'attire encore. Du moins, et à en juger par ses poésies d'alors, il ne semble pas que son christianisme d'hier ait encore fait place au dogmatisme un peu simpliste et négateur des derniers encyclopédistes. « Athée avec délices » : le mot de Chénedollé sur Chénier ne s'applique assurément point à lui. — Un déisme plus sentimental et rationnel, avec, çà et là, de vagues aspirations antithéistiques, un résidu vaporeux et noble des rêves de Fénelon, des effusions de Rousseau, des tendrissements de Bernardin, voilà, ce semble, cette date, sa disposition dominante. Et l'on a aussi noté au passage cet aveu, — où ne se seraient reconnus ni Voltaire, ni Condorcet, ni d'Holbach, — sur « le désespoir sans cause qu'il portait au fond du cœur ». L'homme qui peut parler ainsi de lui-même n'a pas, à vingt-trois ans, achevé son histoire morale.

X

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE

« En mangeant notre gamelle sous la tente, écrit Chateaubriand, — c'est à propos de son passage à l'armée des princes, — mes camarades

me demandaient des histoires de mes voyages ils me les payaient en beaux contes; nous mentionnions tous comme un caporal au cabaret avec un conscrit qui paye l'écot. » Nous savons aujourd'hui, grâce à M. Bédier, que l'auteur d'*Atala* a traité tous ses lecteurs comme il avait fait de ses camarades de campement. Son voyage en Amérique, tel du moins qu'il nous l'a raconté, n'est souvent qu'un « beau conte », une fiction poétique. « Deux choses seulement sont assurées, conclut prudemment M. Bédier : la première, que Chateaubriand a débarqué à Baltimore le 10 juillet 1791 et qu'il est reparti d'Amérique cinq mois après, plus tôt peut-être, mais non plus tard; la seconde, qu'il n'a pu visiter aucune des régions où se dérouleront plus tard ses romans¹. » Renan disait qu'il y avait en lui un Breton doublé d'un Gascon : Chateaubriand aurait pu déjà tenir ce langage.

1. Joseph Bédier, *Études critiques*. Colin, 1903, p. 188. Il y a toute une « littérature », et qui sans doute n'est point encore épuisée, sur le voyage en Amérique. On la trouvera, très exactement dénombrée, dans un intéressant et impartial article de M. Pierre Martino, *A propos du voyage de Chateaubriand en Amérique*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet 1909. Cf. aussi Maurice Souriau, *les Idées morales de Chateaubriand*. Paris, Bloud, 1908. — Parmi ceux qui, avant lui-même, ont eu des doutes sur la réalité du voyage en Amérique, M. Bédier aura pu citer Tocqueville dans sa *Correspondance*. Dans ses lignes générales, l'argumentation de M. Bédier me paraît difficilement réfutable; mais peut-être, sur quelques points de détail, a-t-il poussé un peu trop loin le scepticisme : par exemple, — le fait a été vérifié depuis, — sur la réalité de la visite à Washington. M. G. Lanson (*Revue universitaire* du 15 avril 1902, p. 376) a une excellente page sur le droit, — d'ailleurs relatif, — qu'ont les poètes d'« artialiser » leur propre biographie.

S'il paraît bien établi que René n'a pu voir la patrie d'Atala, il est du moins assez vraisemblable qu'après une longue traversée et plusieurs relâches aux Açores, à Terre-Neuve et à l'île Saint-Pierre¹, il explora en partie la région qui s'étend de Baltimore jusqu'au Niagara². Peut-être aussi vit-il quelques sauvages. Mais surtout, mis en goût déjà par les suggestives descriptions du P. Charlevoix ou du P. Lafiteau³, il recueillit sur place des impressions de nature qui, fécondées par diverses lectures, donnèrent l'éveil à son génie de peintre et lui inspirèrent ses premiers chefs-d'œuvre. Quand, au mois de décembre 1791, à la nouvelle de l'arrestation du Roi à Varennes, obéissant à l'obscur poussée de son loyalisme breton, il se résout brusquement à rentrer en France, il n'a sans doute pas « vu les royaumes de la solitude », mais il a noirci beaucoup de papier, et sa palette de grand écrivain est toute prête.

1. Voir Anatole Le Braz, *la Première traversée de Chateaubriand, d'après des documents inédits* (Journal des Débats du 15 janvier 1910).

2. A-t-on observé, dans les Mémoires, quand Rivarol fait demander à Chateaubriand d'où il vient, que celui-ci répond tout simplement : « De Niagara » ?

3. Voir là-dessus les curieuses études de M. Gilbert Chinard, *Une nouvelle source d'Atala*, dans *Modern Language Notes*, mai 1910, et surtout *Chateaubriand en Amérique*, dans *Modern Philology*, juillet 1911. Il résulterait de ces recherches que Chateaubriand, dans plusieurs descriptions d'Atala, s'est inspiré des gravures jointes au texte des voyageurs, ses devanciers, plutôt que du texte lui-même.

XI

LE RETOUR EN FRANCE ET L'ARMÉE
DES PRINCES

Un vent de tempête le poussa rapidement sur les côtes de France, et, après un demi-nauffrage, — qui ne fut point perdu pour la littérature, *les Natchez* et *les Martyrs* en témoignent, — il débarqua au Havre, le 2 janvier 1792. Sans grand enthousiasme, et pour faire comme ceux de son monde, il se décida à émigrer. Mais auparavant, et pour faire plaisir aux siens, il accomplit avec une rare légèreté un acte dont la gravité semble lui avoir toujours échappé : pauvre, « tourmenté de la muse », ne se sentant d'ailleurs « aucune qualité du mari », il se laissa marier plus qu'il ne se maria avec une jeune fille qu'on croyait assez riche, « blanche, délicate, mince et fort jolie ». Mlle de la Vigne, qui, si elle eut peut-être « ses inconvénients », fut pour lui la plus gratuitement dévouée des épouses¹, et dont il pourra dire un jour, dans une phrase bien savoureuse : « Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon

1. Voir G. Pailhès, *Madame de Chateaubriand d'après ses Mémoires et sa Correspondance*, Bordeaux, Férét, 1887; — *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Champion, 1896; — *Madame de Chateaubriand, Lettres inédites à Clausel de Coussergues*, Bordeaux, Férét, 1888; — et L. Ladreit de Lacharrière, *les Cahiers de Madame de Chateaubriand*, Émile-Paul, 1909.

« toujours la force des devoirs ». Puis, il retourne à Paris : là, il reprend contact avec « ses anciens amis les gens de lettres », et sans doute leur lit quelques-unes de ses pages descriptives¹; il voit Bernardin et l'abbé Barthélemy; il revoit Malesherbes qui, bien guéri de ses illusions d'autrefois, l'encourage fortement à émigrer; et, après un pèlerinage qu'en fidèle disciple de Rousseau, il croit devoir faire à l'Ermitage, le 15 juillet 1792, il part pour Lille, et de là pour Tournay. A Bruxelles, « le quartier général de la haute émigration », il retrouve, avec son bagage, « ses précieuses paperasses dont il ne pouvait se séparer »; et, bientôt, las du spectacle de « l'émigration fatale », suivant son prétendu mot à Rivarol², il court tout droit « où l'on se bat ».

A Trèves, il rejoint la pauvre et vaillante armée des princes. La campagne fut rude. Déjà malade, « crachant le sang » sous le poids d'un havresac qui contenait, avec « un petit Homère³ », « le

1. Voir dans l'*Essai sur les Révolutions* (éd. Garnier, gr. in-8°, p. 623) la note de l'*Exemplaire confidentiel*.

2. Si Chateaubriand a vu là Rivarol, celui-ci ne paraît pas s'être souvenu de lui, car il parle dans ses *Carnets* de l'auteur du *Génie* comme d'un inconnu. (Cf. A. Le Breton, *Rivarol*, Hachette, 1895, p. 162.)

3. Ce culte d'Homère, à cette date, nous est confirmé d'une manière assez piquante par l'abbé de Mondésir, dans la relation dont j'ai parlé précédemment et qu'on trouvera plus loin (p. 156 et suiv.) : « Nous eûmes pendant la traversée plusieurs coups de vent. Une fois même, nous essayâmes une tempête. M. de Chateaubriand, plein de ses auteurs grecs, et grand imitateur des héros d'Homère, se fit, comme Ulysse, attacher au mât du milieu, où il fut couvert des vagues de la mer et bien battu du vent.

manuscrit de son voyage en Amérique », il s'asseyait au milieu des ruines, « relisant et corrigéant une description de forêt, un passage d'*Atala* dans les décombres d'un amphithéâtre romain ». Blessé au siège de Thionville d'un éclat d'obus atteint de la petite vérole au siège de Verdun, on lui délivra enfin un congé. Il songeait à se rendre à Ostende, et à s'embarquer pour Jersey, où se trouvait une partie de sa famille. Il fit ainsi deux cents lieues, miné de fièvre, la cuisse enflée s'arrêtant et tombant souvent, excitant la pitié ou l'horreur sur son passage¹. A Jersey, chez son oncle de Bédée, il resta quatre mois entre la vie et la mort. C'est là qu'il apprit la condamnation et l'exécution de Louis XVI. Ses sœurs et sa femme étaient revenues en Bretagne. Pour ne pas être à charge à son oncle, il s'embarqua, à peine guéri, pour l'Angleterre : il arriva à Londres le 21 mai 1793.

XII

LE MANUSCRIT PRIMITIF DES « NATCHEZ »

A travers tous ces événements et toutes ces misères, nous voudrions, pour retrouver la succession réelle de ses dispositions morales, pouvo

Mais bravant l'air et l'eau, il s'encourageait en criant : « O terre, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! »

1. Voir Masoin, *op. cit.*, et A. Counson, *Chateaubriand en Bretagne*, *Revue générale*, septembre 1909.

ser d'une autre source que celle des tardifs *Mémoires d'Outre-Tombe*. Mais la correspondance de Chateaubriand qui, en fait, ne dut pas être alors très active, présente ici, pour plusieurs années, des lacunes probablement irrémédiables¹. Et, d'autre part, nous pouvons affirmer que son *Voyage en Amérique* et ses *Natchez* sont assez loin de reproduire avec une suffisante exactitude ce manuscrit primitif et mystérieux, toujours perdu et toujours retrouvé², qu'il écrivait « parmi les sauvages mêmes », et qu'il corrigeait plus tard au milieu des ruines de Trèves³; et, dès lors, nous perdons le droit d'y chercher exclusivement la trace de ses divers états d'âme. A tout prendre, c'est peut-être dans les *Mémoires* que nous saisissons le mieux l'écho, lointain sans doute, et un peu poétisé ou transposé, mais le plus fidèle encore de ses impressions de voyageur et de soldat.

Et, bien entendu, il faut y joindre les ouvrages imprimés de Chateaubriand, dont l'idée première, sinon la rédaction définitive, date de cette époque. Voici ce qui paraît le plus vraisemblable à cet

1. Je ne compte pas la *Lettre écrite de chez les Sauvages du Niagara* (*Voyages, Œuvres*, édit. Ladvocat, t. VI, p. 51-56), qui pourrait bien n'avoir été ni envoyée, ni même écrite en 1791.

2. On s'est montré assez souvent un peu sceptique en ce qui concerne les conditions dans lesquelles ce fameux manuscrit aurait été retrouvé sous la Restauration. De différentes notes arables au cours de ces dernières années dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, il semble bien résulter, d'ores et déjà, que ce sont les sceptiques qui ont tort.

3. Voir pour l'histoire de ce manuscrit *Essai* (éd. Garnier), t. 623, note, p. 279. note, la *Préface* de la 1^{re} éd. d'*Atala*, et la *Préface* des *Natchez*; — Cf. J. Bédier, *op. cit.*

égard. « Très jeune encore », — c'est-à-dire, apparemment, pendant son séjour à Paris, et, ce semble sous l'influence de Rousseau et de Marmontel, — « il conçoit l'idée de faire *l'épopée de l'homme de nature* » : le sujet des *Natchez* lui paraissant particulièrement heureux, « il jette quelques fragments de cet ouvrage sur le papier » ; mais, les « vraies couleurs » venant à lui manquer, il va les chercher dans « les solitudes américaines ». Et c'est alors, selon toute probabilité, qu'il commence ce vaste manuscrit, — « le manuscrit tout à fait primitif de ses voyages, — où il aurait entassé les matériaux les plus divers : des fragments d'un journal de route, des *Tableaux de la nature*, des extraits et analyses de ses lectures, des observations d'histoire naturelle, la suite de son épopée, y compris les ébauches des deux épisodes d'*Atala* et de *René*. Et, soit que « ce premier manuscrit de 2383 pages in-folio » ait survécu tout entier, et, avec son auteur, ait été transporté en Angleterre, soit qu'« quelques feuilles détachées » seules en aient subsisté, soit enfin qu'il ait entièrement « péri dans la Révolution », et qu'il ait été reconstitué « à Londres sur le souvenir récent de ces ébauches », — nous pouvons hésiter et choisir entre ces trois hypothèses, — c'est de là que Chateaubriand a successivement tiré, pour les publier, plusieurs pages de *l'Essai sur les Révolutions* et du *Génie du christianisme*, *Atala* et *René*, le *Voyage en Amérique* et les *Natchez*. Même récrits et retouchés — et ils l'ont sûrement été au moment de la pub

tion¹, — ces divers écrits représentent donc en fond et même forme, les toutes premières œuvres en prose de Chateaubriand. — En combinant toutes ces données, il n'est pas impossible en dégager quelques indications sur la biographie morale de René entre 1791 et 1794, de son départ pour l'Amérique à son départ pour Londres.

XIII.

LES DISPOSITIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Il était allé chercher au Nouveau-Monde des impressions et des images nouvelles : il en rapporta une ample moisson. Un commerce prolongé avec l'Océan, le spectacle d'une terre encore vierge échevèrent de libérer le grand poète naturaliste qui était en lui. Jamais encore dans notre France les grandes scènes de la nature n'avaient aussi profondément ébranlé une sensibilité d'homme, ne lui avaient suggéré tout au moins d'aussi émouvantes phrases pour les exprimer. Comparés aux paysages de Chateaubriand, ceux de Rousseau, ceux de Bernardin lui-même semblent pâles et décolorés².

1. J'ai eu entre les mains un exemplaire d'épreuves des *Atches*, avec des corrections autographes de Chateaubriand.

2. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à comparer la fameuse *Nuit chez les sauvages de l'Amérique*, tant de fois remaniée, — voir à ce sujet notre *Chateaubriand, Études littéraires*, Hachette, 1904, p. 184-199, — à une autre *Nuit* de Bernardin de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie* (*Œuvres*, édit. d'Aimé-Martin, t. VI, p. 113), qui a évidemment servi de modèle à Chateaubriand.

« Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création, telle qu'elle sortit des mains de Dieu¹? » Lisez la suite, demandez-vous si jamais ce sentiment a été mieux rendu que par René:

Le sentiment de la nature est intimement lié au sentiment religieux : voyez Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre; voyez Ruskin. Mais, à moins que comme ce dernier, on soit très profondément chrétien², c'est bien plutôt à la disposition déiste, ou même panthéiste, qu'à la disposition proprement chrétienne que la nature vivement sentie et passionnément aimée nous incline d'ordinaire. Chateaubriand en est une preuve. « Je suis tombé écrit-il, dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait : je me sentais vivre *comme partie d'un grand tout* et végéter avec les arbres et les fleurs³. »

Ces vagues sentiments de religiosité naturaliste bien loin de les contredire et de les ruiner, s'accroissent modent fort bien de dispositions assez peu tendues à l'égard des religions positives. Une religion positive

1. *Voyages* (Œuvres complètes, édit. Ladvocat, t. VI, p. 71). — *Journal sans date*, s'il n'est pas une fiction, n'a pas dû être restitué de mémoire à Londres : car on ne concevrait pas qu'un mémoire d'homme, fût-elle même extraordinairement fidèle, pût ainsi retenir, à plusieurs années d'intervalle, et à une heure près, les divers moments successifs de ses impressions.

2. Voyez H.-J. Brunhes, *Ruskin et la Bible*. Perrin, 1901, ch. I.

3. *Voyages*, p. 112. — Récrivant cette page dans ses *Mémoires* (édit. Biré, t. I, p. 411) il dira : « Je me sentais vivre et végéter avec la nature dans une espèce de panthéisme ».

ve est une limitation, une « canalisation », si je puis dire, du sentiment religieux, et le propre du panthéisme est d'affranchir de toute contrainte, de toute formule la « catégorie de l'idéal ». Nous voyons par Chateaubriand lui-même que, s'étant embarqué sur le bateau avec un jeune Anglais converti par l'abbé Nagot, le directeur des Sulpiciens, et tout prêt à entrer dans les ordres, il essaya de le détourner de cet « insigne folie » et, au risque de s'attirer la haine des prêtres », tenta littéralement de le *déconvertir*. Il est alors, s'il faut l'en croire, assez peu sensible aux cérémonies religieuses : « Mais je prévis dès lors, — écrit-il dans l'*Essai*, — que Tulloch, — c'est le nom de cet Anglais, — s'échapperait. Nos prêtres se mirent alors à faire des processions, et voilà mon ami qui se monte la tête, court se placer dans les rangs, et se met à chanter avec les autres. » Ce ton, cette ardeur de propagande irréligieuse ne sont-ils pas bien significatifs ? Et René serait-il, comme nous le voyons, pris d'apostolat à rebours, s'il était aussi détaché qu'il le croit peut-être de la « religion romaine » ?

De fait, un soir, sur le bateau, la cloche de la prière venant à sonner, il va « mêler ses vœux à ceux de ses compagnons » ; et, sans doute, la grandeur, la majesté du spectacle lui inspire alors,

4. *Essai sur les Révolutions*, édit. Garnier, in-8, p. 603-606, note II, LIV). — Cf. p. 606-610, les réflexions d'un tour très voltairien que lui inspire la vue d'un couvent de moines aux Açores. — Tous ces détails nous sont d'ailleurs confirmés par le récit de l'abbé de Mondésir (voir plus loin, p. 136 et suiv.).

avec cette velléité religieuse, des sentiments bien profanes¹. Mais au retour, au moment du naufrage, un des matelots français, nous dit-il dans les *Mémoires*, « entonna ce cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, premier enseignement de mon enfance : je le répétais à la vue des côtes de la Bretagne, presque sous les yeux de ma mère² ». Le danger, la pensée de la mort, la vue de la Bretagne et le spectacle de la piété bretonne, tout cela, manifestement, lui a, si j'ose dire, rendu l'âme dans son état primitif; tout cela a fait surgir du fond de sa conscience les impressions religieuses de son enfance, et brusquement refoulée sous la couche, plus superficielle qu'il ne pense, de sentiments et d'idées qu'ont déposée dans son esprit ses lectures philosophiques.

« Le malheur est religieux, lisons-nous dans *Natchez*; la solitude appelle la prière. » Et nous étions plus assurés que cette singulière épopée n'eût pas été considérablement remaniée en vue de la publication en 1827, nous pourrions y noter longuement³, dans le choix des personnages, — René et le P. Souël notamment, — dans la composition de leurs caractères, — surtout si l'on y joint *Atala* et *René* qui en faisaient primitivement partie, — dans la curiosité des différen-

1. *Mémoires*, édit. Biré, t. I, p. 348-349. — Chateaubriand a dépeint cette scène, mais en idéalisant et en purifiant ses propres impressions, dans le *Génie du christianisme* (I, v, ch. XII).

2. *Mémoires*, t. I, p. 437.

3. *Natchez* (*Œuvres*, éd. Pourrat, t. XVI, p. 67, 68, 85, 86, 91, 135, 150, 244, 272, 273; — t. XVII, p. 58, 59, 60, 231, 233, 234,

mythologies et dans l'opposition des divers « merveilleux », dans maints détails et maintes réflexions, la persistance de la préoccupation religieuse; nous pourrions y relever aussi un trait qui ne laisse pas d'être parfois assez déplaisant, une sensualité violente et sombre qui volontiers s'accommode, s'aiguise, se renforce et se pimente du voisinage des choses de la religion. Mais encore une fois, à insister davantage, on risquerait peut-être de mêler et de confondre les diverses époques de la pensée de Chateaubriand.

Ouvrons les *Mémoires* : ils nous suffisent pour nous faire soupçonner dans le soldat-poète de l'armée de Condé un observateur attentif et curieux des choses et des cérémonies religieuses. A Tournay, il s'empresse d'aller visiter la cathédrale. Au siège de Thionville, il remarque les pratiques pieuses des paysans et la touchante figure d'un curé aveugle qui « avait perdu la vue dans les bonnes œuvres comme un grenadier sur le champ de bataille ». Il retrouve le cousin Moreau, et note qu'« il portait un chapelet ». Enfin quand, blessé, malade, ne pouvant plus marcher, il s'étend dans un fossé « pour ne se réveiller jamais », pensait-il, « je m'évanouis, ajoute-t-il, dans un sentiment de religion ». Nous n'avons aucune raison pour ne pas l'en croire sur parole.

Ainsi donc, il n'est certes pas chrétien, le jeune émigré de vingt-cinq ans qui, après une longue maladie, quitte Jersey pour l'Angleterre. Et même,

si, dans son for intime, il a été un défenseur très peu convaincu de la cause du « trône et de l'autel » c'est sans doute parce que, sous l'influence des philosophes, il ne la sent pas vraiment sienne. Mais c'est une âme passionnée, inquiète, — et inquiète des choses religieuses, — une âme prompte aux grands sentiments vagues, éprise d'art, de noblesse et de beauté. Enfin, c'est un homme qui a souffert, vraiment souffert, et qui même, à plusieurs reprises, a vu la mort de très près. Il lui reste à éprouver encore les misères de l'exil et les douleurs des séparations éternelles.

XIV

DU DÉPART POUR L'ANGLETERRE A LA CRISE RELIGIEUSE

Sur le bateau qui le conduisait à Southampton, Chateaubriand avait rencontré un compatriote érudit et lettré, M. Hingant, qui devint à Londres son compagnon d'exil et d'infortune. Repris par son mal, crachant le sang, condamné par les médecins à une mort prochaine, obligé de travailler pour vivre, René eut l'idée d'écrire sur les Révolutions comparées. Mais il fallait un éditeur et un libraire : un journaliste, homme de ressources, Breton lui-même, Peltier, l'une des plus curieuses figures de ce monde de l'émigration, se chargea de lui trouver l'un et l'autre. Il lui pro-

aura aussi, pour lui faire gagner quelque argent, les traductions du latin et de l'anglais¹ : Chateaubriand y travaillait le jour, et la nuit à son *Essai* : il était capable d'écrire douze à quinze heures par jour. De temps en temps, des courses rêveuses à travers Londres ou aux environs, ses maigres repas avec Hiugant, qui composait des romans, étaient son unique distraction. L'hiver cependant était venu, et avec lui, car les traductions n'arrivaient plus, les privations, le froid et la faim. Il faut relire ici dans les *Mémoires* le navrant récit de cette misère. Cinq jours durant, les deux amis vécurent d'un peu d'eau chaude et de miettes de sucre. « Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais. » Hiugant tenta de se suicider.

1. Il serait intéressant de savoir exactement lesquelles : je n'ai pu les découvrir. Cependant Chateaubriand nous dit lui-même (*Œuvres complètes*, édit. Ladvocat, t. XXII, *Préface des Mélanges et Poésies*, p. iij) qu'en 1793, « grand partisan du Barde écossais », il avait traduit presque toutes « les productions ossianiques » de John Smith : il a reproduit dans ce même volume trois de ces poèmes. D'autre part, à la fin de son *Essai sur la littérature anglaise*, il écrit : « Lorsque, au commencement de ma vie, l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil. » Dans une excellente étude sur les *Origines littéraires d'Alfred de Vigny* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1903), M. Ernest Dupuy a conjecturé fort ingénieusement que certains développements du *Paradis reconquis* auraient suggéré à Chateaubriand « les traits essentiels » du *Génie du christianisme*. Ses traductions de Milton n'auraient donc pas été inutiles au grand écrivain. — Cf. pour tout ce chapitre F. Baldensperger, *Chateaubriand et l'émigration de Londres*, dans *Études d'histoire littéraire*, t. II, Hachette, 1910.

Enfin, des secours leur vinrent, mais à peine suffisants pour les empêcher de mourir de faim. Heureusement, Peltier reparut : on demandait paraît-il, un émigré pour déchiffrer des manuscrits français du XII^e siècle : Chateaubriand part pour Beccles et pour Bungay, sous le nom de M. de Combourg. Y déchiffrat-il réellement les vieux manuscrits dont il nous parle ? Ce qui est plus sûr encore, bien qu'il ne nous en ait rien dit dans les *Mémoires*, c'est qu'il y donna des leçons de français. C'est là aussi qu'il apprit par les journaux la mort de Malesherbes, celle de sa belle-sœur et de son frère ; sa mère, sa femme et ses deux sœurs avaient été jetées en prison à Rennes ou à Paris et étaient menacées de mort à cause de sa propre émigration. Et c'est à Bungay enfin que, nouveau Saint-Preux, et moins oublieux de *la Nouvelle Héloïse* que de Mme de Chateaubriand, il ébaucha aux côtés de la charmante Charlotte Ives, ce début de roman qu'il devait si joliment nous conter plus tard, et qui a laissé ses traces dans *Atala*, dans *l'Atala Natchez*, et jusque dans *les Martyrs*¹.

En 1795 ou 1796, il revient à Londres, et, toujours poursuivi par l'image de Charlotte, plus passionné de gloire littéraire que jamais, il reprend avec ardeur ses travaux ; et, malgré un retour

1. Voir sur tout ceci le livre si curieux de M. Anatole Le Br. *Au pays d'exil de Chateaubriand*, Champion, Paris, 1909, son article intitulé *le Premier amour de Chateaubriand* dans *l'Opinion* du 25 juin 1910, et l'article de M. Ernest Dick sur *le Séjour de Chateaubriand en Suffolk*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de janvier-mars 1908.

offensif de la maladie, il publie, dans les premiers mois de 1797, son *Essai sur les Révolutions*. Le livre fit peu de bruit en France; il en fit davantage en Angleterre¹, surtout, ce semble, dans le monde de « la haute émigration ». Le jeune auteur y fut reçu, et y ébaucha des connaissances nouvelles : Christian de Lamoignon, qui devint son intime ami, Montlosier, le chevalier de Panat, l'abbé Delille : cette société élégante, raffinée, de mœurs parfois assez libres, paraît avoir deviné son mérite et encouragé ses débuts; peut-être même ne fut-elle pas sans quelque action sur l'orientation prochaine de sa pensée. Enfin, il revit Fontanes, qu'il n'avait guère fait qu'entrevoir à Paris, en 1789, et qui, proscrit au 18 fructidor, venait d'arriver à Londres. Les deux poètes se lièrent étroitement; l'un travaillait à sa *Grèce sauvée*, l'autre à ses *Natchez* : par l'imagination et par le cœur, sinon par l'esprit, ils étaient faits pour se comprendre; et quand, en juillet 1798, Fontanes fut rappelé en France, ils avaient contracté l'un avec l'autre une amitié qui ne devait cesser qu'avec la vie².

1. Je ne connais sur l'ouvrage qu'un seul article français, très élogieux d'ailleurs, mais anonyme, dans le *Républicain français* du 8 messidor an V (26 juin 1797). Deux revues anglaises au moins en ont parlé, la *Critical Review*, sans aucune espèce de sympathie (janvier-mai 1797, t. XIX, p. 494-497), et la *Monthly Review*, au contraire, avec de grands éloges (t. XXII, p. 540-547, art. XIV). Ajoutons enfin qu'un ministre anglican, le Révérend Chateaubriand, dans un sermon qui a été imprimé sous ce titre *The Ends and Advantages of an Establish'd Ministry*.

2. Voir Albert Cassagne, *la Vie politique de François de Chateaubriand*, Plon, 1911, p. 22-35.

En ce moment même, la mère de Chateaubriand se mourait à Saint-Servan. Une nouvelle période va maintenant s'ouvrir dans l'histoire de sa vie et de sa pensée.

XV

L' « ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS »

Pour nous faire connaître son état d'esprit d'alors, nous avons cette fois un document tout contemporain, et infiniment précieux : c'est l'*Essai sur les Révolutions*. Il faut le presser en tous sens, et tâcher d'en exprimer toute la substance psychologique.

Je sais peu de livres aussi incohérents que l'*Essai sur les Révolutions anciennes et modernes* et j'en sais peu, même au XVIII^e siècle, d'aussi mal composés. Il y a de tout dans cet ouvrage inachevé : de la philosophie et de la rhétorique, de la politique et de la géologie, de l'érudition et de la poésie, des fragments de voyages et des morceaux d'histoire, des confidences et de l'exégèse, de la raison et du sentiment, du ridicule et du sublime. Le tout entassé pêle-mêle, sans le moindre souci de l'art et de la logique, du bon goût et du bon sens. Personne au reste n'a été plus dur que Chateaubriand lui-même pour son premier ouvrage. « Littérairement parlant, — déclarait-il plus tard, — ce livre est détestable, et parfaitement ridicule. » C'était trop dire : le livre est surtout prodi-

gieusement mêlé. A côté de splendides descriptions, de pages écrites de génie, et qui, déjà, sont d'un grand maître, des rapprochements forcés et d'une puérilité choquante, Rousseau comparé à Héraclite, Annibal à Marlborough, Marat à Critias, et les Jacobins aux Spartiates. Avec cela, selon le mot de M. Faguet, « une érudition informe, mais extraordinaire », — une érudition dont, peut-être, ne faudrait-il pas vérifier de trop près les titres, car j'ai peur qu'elle ne soit souvent de seconde main, et que les « sources » n'en soient pas aussi nombreuses qu'on le pourrait croire. — mais qui, pour s'étaler, comme elle le fait, avec le naïf pédantisme de la jeunesse, n'en révèle pas moins une active curiosité d'esprit et une grande capacité de lecture.

A travers tout ce fatras, une idée pourtant se fait jour, et qui paraîtra intéressante, originale même, si l'on songe qu'elle est, au nom de l'histoire¹, la négation de cette religion antichrétienne du progrès continu, rectiligne, à laquelle Condorcet, dans un livre qui, selon le mot de Taine, est comme le testament philosophique du siècle tout entier, venait précisément de dresser un dernier autel. Aux yeux de l'auteur de l'*Essai*, l'homme a beau faire des révolutions, vouloir inventer du nouveau, il n'y parvient pas, il ne fait que se répéter lui-même. L'humanité tourne dans

1. A ce titre, l'*Essai* est une réponse tout à la fois à l'*Esquisse* de Condorcet et à l'*Essai sur les mœurs*.

un cercle, et son histoire est un perpétuel recommencement. Et un amer : A quoi bon ? où l'on sentait passer toute l'énergique vibration d'un profond sentiment personnel formait comme le *leitmotiv* et la conclusion dernière de l'ouvrage.

Et pourtant, l'auteur de l'*Essai* reste bien un disciple des Encyclopédistes, « Plein de son Raynal », — c'est lui qui l'avoue, — et de Voltaire, de Diderot, de Bayle et de Volney, Chateaubriand se fait l'écho docile de leurs préjugés « philosophiques ». La religion, toutes les religions, ont pour unique fondement « la crainte de la mort », et se confondent avec la « superstition ». « Les religions naissent de nos craintes et de nos faiblesses, s'agrandissent dans le fanatisme et meurent dans l'indifférence. » Les prêtres sont « des hommes adroits », qui exploitent par intérêt « ce penchant de la nature humaine à la superstition », « afin de dompter les peuples, par l'ignorance, au joug de la tyrannie civile et religieuse ». Pas de différence entre les divers cultes à cet égard. « Les prêtres de la Perse et de l'Égypte ressemblèrent parfaitement aux nôtres. Leur esprit se composait également de fanatisme et d'intolérance¹. » Voltaire, on le voit, n'aurait pas mieux dit.

1. *Essai* (*Œuvres complètes de Chateaubriand*, t. I, Paris, Garnier, s. d., gr. in-8), p. 363, 354, 362, note 5; 569, 567, 410, 596. — Je renvoie à cette édition, parce qu'elle est la seule qui contienne les notes de ce qu'on est convenu d'appeler, je ne sais trop pourquoi, l'*Exemplaire confidentiel* : c'est un exemplaire sur lequel, peu après la publication de l'*Essai*, Chateaubriand avait écrit des notes manuscrites assez curieuses. Cet exemplaire, acquis par

Il eût aussi largement approuvé la façon quelque peu sommaire dont l'auteur de l'*Essai* esquissait l'histoire des origines chrétiennes. D'abord, « rien ne paraît moins prouvé que l'existence du Christ ». Mais n'allons même pas jusque-là. « Admettons la réalité de sa vie et l'authenticité des Évangiles. De la simple lecture de ceux-ci résulte le renversement de la divinité de Jésus. » Il n'est qu'« un homme extraordinaire » qui « ressuscitait, il est vrai, des morts, *parmi la canaille* ». « Quant à sa résurrection, un peu de vin et d'argent aux gardes en explique tout le mystère. » — Pareille simplicité d'explication pour l'histoire du développement chrétien : « Le mystère de la Trinité est emprunté de l'école de Platon. » « Pourquoi ces abominables spectacles » que nous offre l'histoire de la Réforme ? « Parce qu'un moine s'avisa de trouver mauvais que le Pape n'eût pas donné à son ordre plutôt qu'à un autre la commission de vendre des indulgences en Allemagne. » « Enfin le Régent parut, et de cette époque il faut dater presque la chute totale du christianisme. » Et Chateaubriand de conclure dans une note de son *Exemplaire confidentiel* : « Cette objection est insoluble et renverse de fond en comble le système chrétien. *Au reste, personne n'y croit plus*¹. »

Sainte-Beuve, a été racheté, après la mort du critique, par la famille du grand écrivain. On trouvera ces notes aux pages 324, 325, 330, 389, 463, 469, 470, 504, 508, 509, 510, 521, 522, 529, 536, 538, 541, 542, 565, 587, 593, 607, 623 de l'édition Garnier.

1. *Essai*, p. 589, 569, 590, 580, 582, 587.

Assurément, il n'y croit plus lui-même, à ces « hochets sacrés », comme il les appelle; mais serait d'ailleurs assez embarrassé d'exposer sa propre croyance. Dans une même page, il loue Pythagore et ses « sublimes notions de la divinité », et il parle des « absurdités du spinozisme »; ailleurs, à la suite des stoïciens, il justifie le suicide¹. Ses notes de l'*Exemplaire confidentiel* nous le montrent singulièrement sceptique à l'égard de l'immortalité de l'âme, et inclinant même à l'athéisme²; mais dans tout cela, rien de ferme, rien de définitivement arrêté. On sent un esprit disputé entre des influences et des doctrines contradictoires, une pensée qui n'a pu faire encore l'unité en elle-même, une âme désemparée, flottante, qui, parmi ses négations et ses doutes, cherche visiblement où se prendre.

C'est qu'en effet ce disciple des Encyclopédistes oublie bien souvent les leçons qu'ils lui ont inculquées. S'il est plein de Raynal, il est plein aussi et surtout de Rousseau, — pour la personne

1. *Essai*, p. 427, 387, 497.

2. « Quelquefois je suis tenté de croire à l'immortalité de l'âme, mais ensuite la raison m'empêche de l'admettre. D'ailleurs pourquoi désirerais-je l'immortalité?... Ne désirons donc point survivre à nos cendres, mourons tout entiers, de peur de souffrir ailleurs. Cette vie-ci doit corriger de la manie d'être » (p. 565). — « Voilà mon système, voilà ce que je crois. Oui, tout est chance, hasard, fatalité dans ce monde, la réputation, l'honneur, la vertu même; et comment croire qu'un Dieu intelligent nous conduit? Voyez les fripons en place, la fortune au scélérat, l'honnête homme volé, assassiné, méprisé. Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le dieu d'Épicure; il est trop grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires, et nous sommes laissés sur ce globe à nous dévorer les uns les autres. » (p. 536).

œuvre duquel il n'a pas assez d'hyperboles¹, — et de Bernardin de Saint-Pierre, dont il admire très sérieusement « le génie mathématique ». À leur école à tous deux, il a d'abord appris l'importance souveraine des questions religieuses. Toute la dernière partie de l'*Essai sur les Révolutions*, — presque le quart de l'ouvrage, trente et un chapitres sur cent vingt-six, — est consacrée à ces questions : visiblement, elles le hantent, et le passionnent de plus en plus. Quand il en vient aux objections des philosophes contre le christianisme, il se défend bien de les prendre à son propre compte : « Je rapporte, dit-il, les raisonnements des autres sans les admettre. » Et à la fin, il renvoie aux « raisons victorieuses » des apologistes chrétiens : il est vrai que l'*Exemplaire confidentiel* ajoute ici en note : « Oui, qui ont débité les platitudes, mais j'étais bien obligé de mettre cela à cause des sots. » — Admettons, comme nous l'avons fait tout à l'heure, qu'il faille là-dessus prendre Chateaubriand au mot, et que, dans son for intérieur, il ait, à de certains moments, pleinement souscrit aux conceptions et aux négations des Encyclopédistes. Ce n'est pas du moins qu'il ait pour eux une grande sympathie, et, toutes les fois qu'il parle de « la secte athée », en son propre nom, c'est en termes singulièrement méprisants. Il a une page des plus

1. Voir *Essai*, p. 269, 270, 271, 302, 319, 342, 343-345, note; 394, 395, 398, 399 et note 3; 401, note a; 404, 459, 511, 521, 553-557 et les notes; 559, 584 et notes a et d; 605, note; 619 et note.

dures sur « l'immoralité », la « turpitude », « sales romans » des philosophes. Il reproche l'un, Helvétius, ses « livres d'enfants », à l'autre, Diderot, les « mauvaises raisons » dont il défend son « pur athéisme », à tous leur « rage » de destruction. « Voltaire, écrit-il, n'entend rien de métaphysique; il rit, fait de beaux vers et distille l'immoralité. » Et, dans un noble mouvement, adjure « cette cruelle philosophie » qui « plonge le peuple dans l'impiété et ne propose aucun autre palladium à la morale » « de ne point ravir l'infortuné sa dernière espérance¹ ».

Il va plus loin encore. L'un des tout derniers chapitres du livre est intitulé : *Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme?* Et après avoir écarté, entre autres hypothèses improbables, celle du triomphe de la religion naturelle, s'écrie : « Cependant, il faut une religion, ou la société périt. En vérité, plus on envisage la question, plus on s'effraye. » Chateaubriand a bien raison de nous avertir par une note ultérieure qu'« il y a dans cette idée un principe d'ordre ». En réalité, c'est la pensée maîtresse de son *Génie du christianisme* qui vient de lui apparaître : le dépassé déjà, et rectifié, l'égoïste et aristocratique mot de Voltaire : Il faut une religion pour le peuple. Nous voilà bien loin maintenant de la simple doctrine encyclopédique.

1. *Essai sur les Révolutions*, p. 388, note; 586, 593, 584, 559, 548, 593.

2. *Essai*, p. 611, 610, note a.

Et déjà cette pensée se précise dans son esprit sous sa plume; déjà, pour animer cette formule abstraite, des souvenirs, des regrets, de vagues aspirations vers une réalité vivante et prochaine naissent ou renaissent dans son âme. Il se demande quelque part d'où vient « cette vague inquiétude particulière à notre cœur ». « Je n'en sais rien, répond-il; peut-être d'une aspiration secrète vers la Divinité. » Il compose un hymne d'une admirable beauté de forme, — et qu'il reprendra dans le *Génie*, — à ce Dieu inconnu dont « il adore les secrets en silence ». Il fait plus.

Si la morale la plus pure, — écrit-il, — et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes sont les attributs de la Divinité, qui pourra nier celle de Jésus-Christ?

C'est le mot fameux de Jean-Jacques, sans doute, mais plus affirmatif, ce semble, sous cette forme interrogative, que dans le texte de l'*Émile*. Et toute la page qui suit (« Le Christ, dans sa glorieuse ascension, ayant disparu aux yeux des hommes... ») implique une adhésion, momentanée peut-être, mais plus complète cependant, que les déclarations les plus religieuses du Vicaire savoyard¹. Et l'on conçoit sans peine que, relisant trente ans plus tard de tels passages, — dont il serait facile de multiplier le nombre², — Cha-

1. *Essai*, p. 462, 564-565, 570-571.

2. « Homme, s'écrie-t-il quelque part, serais-tu assez misérable pour ne point espérer dans ce Père des affligés qui console ceux qui pleurent? » (p. 466); voir toute la page qui est très

teaubriand ait pu écrire : « Ces cris religieux échappés tout à coup et comme involontairement du fond de l'âme, prouvent mieux mes sentiments intérieurs que tous les raisonnements de terre. »

Ce n'est pas tout encore. Le même homme vient de dire que « l'esprit dominant du sacerdoce est l'égoïsme, le fanatisme, la haine », insère, à la page suivante, un éloge des curés français vibrant et si ému qu'il pourra le transporter tout entier dans le *Génie du christianisme*¹. « On peut conjecturer, ajoute-t-il, de cet état du clergé en France, que le christianisme y subsistera encore longtemps... Le protestantisme serait mal calculé pour mes compatriotes. » A propos de l'Angleterre, il déplore que « la religion n'y ait pas d'extérieur », et, chose bien curieuse, il prête aux « philosophes modernes » ses propres préférences à l'égard de la « secte romaine ». Nous sommes décidément, fort loin ici des rêves d'« installation » protestante auxquels, à la même époque se livrait Mme de Staël pour le compte de la République française². Enfin, dans une re-

éloquente et fort curieuse; voir aussi, page 506, ce qu'il dit des Évangiles et de « leur divin auteur ». — « O mes compatriotes, d'infortune, écrit-il encore, je voudrais pouvoir sécher vos larmes. Mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des hommes. » (p. 507).

1. *Essai*, p. 599-600; cf. p. 596. — Il y a bien d'autres passages de l'*Essai* rapportés dans le *Génie*; on trouvera les principaux aux pages 395, 402, 508, 510, 520, 531, 565, 566, 572, 600, 610, 627.

2. *Essai*, p. 602, 693. Voici ce dernier passage : « Nous sommes

quable page, voici qu'il s'avise des « beautés poétiques de la religion chrétienne » :

Une religion a bien des charmes, écrit-il, lorsque, prostré au pied des autels, dans le silence redoutable des catacombes, on dérobe aux regards des humains un Dieu persécuté; tandis qu'un prêtre saint, échappé à mille dangers, et nourri dans quelque souterrain par des mains pieuses, célèbre peut-être à la lueur des flambeaux, devant un petit nombre de fidèles, des mystères que le péril et la mort environnent.

Ailleurs encore :

Si le christianisme avait trouvé dans les malheurs des hommes une cause de ses premiers succès, cette cause agit dans sa plus grande force au moment de l'invasion des Barbares.... Les prêtres seuls pouvaient protéger les peuples. Ce qui restait encore d'habitants attachés à l'ancien culte, se rangea sous la bannière du christianisme. Si jamais la religion a paru grande, c'est lorsque, sans autre force que la vertu, elle opposa son front auguste à la fureur des barbares, et, les subjuguant d'un regard, les contraignit de dépouiller à ses pieds leur férocité native¹.

En vérité, ne croirait-on pas lire une page du *Génie du christianisme*? De fait, le livre presque tout entier, idée générale, thèmes essentiels, tendances caractéristiques, est enveloppé et comme

fort bien, fait dire Chateaubriand à ces philosophes argumentant contre les chrétiens, que vous n'auriez jamais converti les peuples au christianisme sans la solennité du culte. *C'est en quoi nous préférons la secte romaine.* Il est ridicule d'être luthérien, calviniste, quaker, etc., de recevoir à quelque différence près l'absurdité du dogme et de rejeter la religion des sens, la seule qui convienne au peuple. — Voir dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1899 l'article de M. Paul Gautier sur Mme de Staël et la République.

1. *Essai*, p. 371, 374.

perdu dans l'*Essai sur les Révolutions* sous l'amas des lectures et des déclamations philosophiques¹; et il suffira d'une crise morale pour l'en dégager.

« L'*Essai*, a dit avec raison Chateaubriand n'était pas un livre impie, mais un livre de doute et de douleur. » Livre profondément sincère d'ailleurs, et dont les contradictions mêmes nous font saisir sur le vif la diversité des influences qui se disputent cette âme ardente et mobile. Tantôt, docilement, et comme du bout des lèvres, avec une sécheresse qui ne laisse pas d'être significative, il répète sans originalité les leçons d'irréligion qu'il a puisées dans le commerce et dans les livres des philosophes; tantôt, avec une chaleur toute personnelle d'accent, il exprime son inquiétude, et sa curiosité croissante des choses religieuses. Évidemment, son siège n'est pas fait, et il n'a pas dit encore son dernier mot. Car que son livre, en posant tout à la fin le problème religieux, s'abstienne de conclure, cela prouve au moins que pour lui la question reste ouverte encore. Et, sans doute, nous sommes éclairés par ce qui va suivre, et nous avons aujourd'hui beau jeu à prévoir l'avenir. Mais il semble pourtant qu'à lire de près cet « étonnant » *Essai sur les Révolutions*, comme l'appelait, paraît-il, Armand Carrel, un lecteur

1. En extrayant un certain nombre de pages de l'*Essai sur les Révolutions* et en les publiant à la suite les unes des autres, on pourrait composer un véritable *Génie du christianisme* abrégé. Voir à cet égard nos *Pages choisies de Chateaubriand*, Hachette, 1911, p. 47-52.

contemporain et clairvoyant aurait pu pressentir que l'auteur était à la veille d'une crise religieuse.

XVI

ÉVOLUTIONS MORALES CONTEMPORAINES

Le propre des grands événements tels que la Révolution française est de déterminer dans une foule d'âmes des états moraux qui tantôt les rapprochent, tantôt les opposent violemment les uns aux autres. On se croyait différent, et on se retrouve semblable. On se croyait frère, et on se retrouve ennemi. Il est facile de vérifier la première observation à propos d'un certain nombre de contemporains de Chateaubriand, dont l'évolution peut servir à éclairer la sienne.

Presque en même temps que l'*Essai sur les Révolutions* paraissaient, également sous l'anonyme, deux ouvrages dont les auteurs allaient jouer, eux aussi, un rôle dans l'histoire des idées de leur temps. Ce sont la *Théorie du Pouvoir*, de Bonald, et les *Considérations sur la France*, de Joseph de Maistre¹.

S'il est un homme qui n'ait guère évolué dans sa vie, et qui soit déjà tout entier dans son premier livre, c'est bien cet adversaire né de l'évolution,

1. *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile démontrée par le raisonnement et par l'histoire*, par M. de B***, gentilhomme français, 1796, 3 vol. in-8 (s. l.); — *Considérations sur la France*, Londres [Bâle], 1797, in-8; iv-242 p.

cet admirateur de « M. Bossuet » qui s'appelle M. de Bonald. Les idées, ou plutôt l'idée qu'il professe dans cet ouvrage, il semble l'avoir eue de toute éternité : et cette idée, c'est que le salut n'est pas seulement de la France, mais des sociétés modernes est dans le retour aux principes monarchiques et surtout catholiques¹. Du moins, cette idée, la Révolution, en le créant écrivain, lui en a fait prendre plus fortement conscience. A la lumière des événements contemporains, il a compris plus nettement que le Chateaubriand de l'*Essai* l'excellence et la nécessité sociales de la religion. « Première loi fondamentale des sociétés civiles, écrit-il, RELIGION PUBLIQUE² », — c'est lui qui souligne ainsi; — et toute la seconde partie de son livre est une véritable et fort curieuse apologétique sociale du christianisme. « D'autres, dit-il, ont défendu la religion de l'homme; je défends la reli-

1. Je dis : surtout : car si déjà, dans la *Théorie*, Bonald opère la fâcheuse alliance, et qu'on lui a si souvent reprochée, « du trône et de l'autel », — au point qu'il ne craint pas d'écrire : « Telle est en peu de mots la marche et l'analyse de mes preuves de la nécessité, ou, ce qui est la même chose, de la divinité de la religion chrétienne, et de la nécessité, oserais-je dire, de la divinité du gouvernement monarchique » (t. II, p. 480), — néanmoins, sentant peut-être obscurément le danger de cette confusion, il fait ailleurs ce précieux aveu : « La religion, sans la constitution politique, peut conserver un peuple, et la constitution politique sans la religion ne peut défendre la société » (t. I, p. 60). — Voir le Bonald de MM. Paul Bourget et Michel Salomon, Bloud, 1904, et les remarquables études de M. Christian Maréchal sur la *Philosophie de Bonald* (*Annales de philosophie chrétienne*, août, septembre, octobre 1910).

2. *Théorie*, t. I, p. 49. Voir d'autres vigoureuses formules de la même pensée, p. 64, 249, 250, etc., et à la fin du tome II, une intéressante réfutation de l'*Esquisse* de Condorcet.

tion de la société¹. » Et il tient parole. S'il est vrai, comme le prétend le fils de Bonald, que Bonaparte ait reçu la *Théorie du Pouvoir*, et qu'il l'ait lue avec attention, la leçon ne dut pas être perdue pour le futur négociateur du Concordat².

Bonaparte lut aussi, puisqu'il les acheta, paraît-il, à Milan, les *Considérations sur la France*, dont la cinquième édition était alors en vente. Sous une forme plus ramassée et plus brillante, avec des vues d'avenir parfois singulièrement profondes, Joseph de Maistre y exprimait des idées analogues à celles de Bonald. « Toutes les institutions imaginables, écrivait-il, reposent sur une idée religieuse, ou ne font que passer. » Et, fort de cette conviction, il déclarait que « tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire³ ». C'était répondre, en la posant avec plus

1. *Théorie*, t. II, p. 5. Ailleurs, Bonald parle d'« une démonstration de l'existence de Dieu, d'une évidence sociale, si j'ose, ajoute-t-il, me servir de cette expression » (t. I, p. 56-57).

2. *Notice*, etc., au t. VIII, p. 453 des *Œuvres de Bonald*, 4^e édit., Bruxelles, Gérant, Ch. de Mat, 1845 : cette édition, publiée par la Société nationale pour la propagation des bons livres, est la meilleure des *Œuvres complètes*; on y a réimprimé la *Théorie* aux t. III et IV. — Cf. l'Allocution de Bonaparte aux curés de Milan (5 juin 1800) : « Nulle société ne peut exister sans morale, et il n'y a pas de bonne morale sans religion. Il n'y a donc que la religion qui donne à l'État un appui ferme et durable. Une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole.... La France, instruite par ses malheurs, a enfin rouvert les yeux, elle a reconnu que la religion catholique était comme une ancre qui pouvait seule la fixer dans ses agitations. »

3. *Considérations*, édit. originale, p. 77. Voir tout ce chapitre v.

de netteté, à la question même que Chateaubriand, on l'a vu, soulevait à la fin de son livre; et, chez les deux écrivains, c'est le spectacle des événements de France qui a provoqué cette rencontre d'idées et de préoccupations. Car si Joseph de Maistre, lui, n'a jamais cessé d'être chrétien, il semble pourtant qu'il ait été, dans la première période de sa vie, bien plus entamé par l'esprit du siècle que ne l'a jamais été Bonald. Ses premiers discours nous le montrent sous l'influence de Rousseau; il était en relations avec les illuminés de Lyon, avec Saint-Martin et son école; il était affilié à la franc-maçonnerie; à Turin même, il passait pour un « jacobin¹ ». C'est la Révolution qui, en faisant de lui un émigré et un publiciste, a fixé ce mysticisme inquiet, ce vague besoin d'échapper aux formules traditionnelles, et l'a définitivement rangé aux côtés de Bonald.

Maistre et Bonald sont des croyants : Rivarol, lui, n'en est pas un; mais c'est un homme d'esprit et de goût, et, comme tel, de très bonne heure, il a compris, et, s'il faut l'en croire, il a même un jour essayé de faire entendre à Voltaire que « l'impiété est la plus grande des indiscretions ». La Révolution devait lui faire déclarer qu'elle est la plus dangereuse des erreurs sociales. En 1797, dans ce *Discours préliminaire* qui, à bien des égards, est comme l'esquisse d'un *Génie du chris-*

1. Voir, au tome I des *Œuvres complètes de J. de Maistre*, Lyon, Vitte, 1884, in-8, la *Notice* de son fils, p. viii.

ianisme écrit par un incrédule impartial et respectueux : « Il me faut, écrivait-il, comme à l'univers, un Dieu qui me sauve du chaos et de l'anarchie de mes idées.... Le vice radical de la philosophie, c'est de ne pas pouvoir parler au cœur. Or l'esprit est le côté partiel de l'homme ; le cœur est tout.... Tout État, si j'ose le dire, est un vaisseau mystérieux *qui a ses ancres dans le ciel*.... » Joseph de Maistre lui-même n'aurait pas mieux dit.

« Si nous ne devons mourir que quand La Harpe sera chrétien, aurait dit un jour Chamfort, nous sommes immortels. » Ce jour devait arriver pourtant. Ce disciple-chéri de Voltaire², qui avait applaudi comme tant d'autres au début de la Révolution, devenu suspect de modératisme à son tour et l'une des victimes de la Terreur, jeté en prison³, menacé de mort, se mit à lire les

1. C'est la formule même, on l'a noté, de Bonaparte, dans l'*Allocution* citée plus haut. — Voir sur Rivarol le livre si savant, si spirituel et si vivant que M. André Le Breton lui a consacré (Hachette, 1895). M. Le Breton a trouvé dans les *Pensées inédites* de Rivarol une bien curieuse note concernant Chateaubriand. La voici : « On me fit lire à Hambourg une esquisse sur le *Génie du christianisme*, imprimée à Londres, qui annonce un ouvrage plus complet et plus étendu. Il y a du Fénelon et du Bossuet dans cette esquisse, et l'auteur, qui est jeune encore, nous promet un homme religieux et un grand écrivain. » (p. 162).

2. Voir sur La Harpe les deux articles de Sainte-Beuve (*Lundis*, t. V), celui de Paul Albert dans son *Dix-huitième siècle*, et surtout le *Mémoire* placé en tête des *Œuvres choisies et posthumes* de M. de La Harpe, Paris, Migneret, 1806, 1 vol. in-8. Nous n'avons pas encore sur cet écrivain le livre que réclamait déjà Sainte-Beuve, et qu'il mériterait autant que bien d'autres.

3. Les ennemis de La Harpe, — il en avait beaucoup, comme

Psaumes, où, jusqu'alors, il n'avait cherché que des « beautés poétiques », à les traduire et à les commenter au point de vue littéraire¹, puis, bientôt frappé des « beautés d'un ordre supérieur² » que cette lecture lui révélait, il y joignit celle de l'Évangile et de quelques autres livres, et rapidement, mais graduellement, il se sentit « rendu à la foi ». Un mot de l'*Imitation* fit le reste³. Lui aussi, il pleura et il crut. Remis en

on le sait, — ont essayé de faire entendre que « le mandat d'arrêt » avait été la cause unique de son brusque revirement; il ressort d'une note de La Harpe (*Du Fanatisme*, etc., 1^{re} édit., 1797, p. 77-78) qu'il n'avait pas attendu le « mandat d'arrêt » pour condamner les excès révolutionnaires.

1. Ce travail a été l'origine du livre que La Harpe a publié en 1798, chez Migneret, le *Pseautier*, en français, traduction nouvelle... précédée d'un *Discours sur l'esprit des Livres saints et le style des Prophètes*, ouvrage qui serait à rapprocher, d'une part, du livre de Sylvain M[aréchal], *Pour et contre la Bible* (à Jérusalem, l'an de l'ère chrétienne, 1801, in-8), et, d'autre part, de certaines pages du *Génie du christianisme* (II, vi).

2. Ce sont les expressions mêmes de l'auteur anonyme du *Mémoire*. Je note dans ce *Mémoire* un mot de Saint-Lambert, rapporté par La Harpe, et fort curieux à cette date : « Le seul de ces athées avec qui j'aie été lié, écrivait La Harpe, c'est M. de Saint-Lambert qui me pardonnait ma croyance en Dieu comme un système plus poétique qu'un autre » (p. LI).

3. *Mémoire*, p. LIII-LV. — Le « cas » de La Harpe présente tant d'analogies avec celui de Chateaubriand, qu'il me paraît bon de céder ici la parole à La Harpe lui-même : « Je tombai, écrit-il, la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune espèce de comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux. » (p. LV-LVI). — Sainte-Beuve dit excellemment : « Cette conversion soudaine de La Harpe, ce qu'elle laissa subsister du vieil homme en lui, ce qu'elle y modifia peut-être par endroits, mériterait toute une étude morale. »

liberté, il se fit, et non sans courage, d'abord dans ses leçons du Lycée, puis dans une série de brochures, le défenseur ardent des idées qu'il avait d'abord combattues. « Même politiquement parlant, écrivait-il dans l'un de ces opuscules, il est d'une impossibilité absolue qu'un ordre social quelconque subsiste sans une religion, sans un culte public¹. » On croirait lire une formule de Bonald. Et combien d'autres idées de La Harpe ne lui sont-elles pas communes avec Joseph de Maistre, avec Bonald, avec Chateaubriand²! Chose plus caractéristique encore, il entreprend une *Apologie de la Religion* qu'il n'a pu achever, mais dont il nous a laissé d'intéressants fragments. Il pouvait mourir d'ailleurs : il avait lu et salué le *Génie du christianisme*.

Il n'est pas le seul qui, quelques années plus tard, en ouvrant ce livre célèbre, y ait comme retrouvé l'écho de sa propre expérience et l'image

1. *Du Fanatisme*, etc., p. 39.

2. Voyez, entre autres, *du Fanatisme*, p. 106, le passage qui commence par : « Vous avez rétabli la liberté du culte... » on croirait lire une page du *Génie*. Et dans la *Préface* de son *Apologie*, à propos d'une lecture du sermon de la Cène : « C'est alors que je m'écrie : *Que la religion est belle!* Elle est belle comme le ciel dont elle est descendue; elle est grande comme le Dieu dont elle est émanée; elle est douce comme le cœur de J.-C. qui nous l'a apportée. » (*Oeuvres choisies*, etc., t. IV, p. 78.) — A en juger par les fragments qui nous en restent, l'*Apologie* de La Harpe aurait eu surtout un caractère philosophique : mais elle offre, comme on peut voir, plus d'un trait commun avec l'apologétique surtout esthétique de Chateaubriand, auquel il a dû sans doute donner plus d'un conseil; et Peltier, en annonçant le *Génie* dans son *Paris*, déclarait même que le livre avait été écrit en collaboration avec La Harpe, et contenait des notes de ce dernier.

de son histoire morale. Joubert lui-même, le délicat, l'exquis et religieux Joubert, après une enfance pieuse et plusieurs années passées parmi les Pères de la Doctrine chrétienne, était venu à Paris; il y avait fréquenté La Harpe, Marmontel, d'Alembert, Diderot surtout, dont la fougue, les allures de prophète le séduisirent profondément. Il « connut toutes les passions », et toutes les audaces de la pensée. Sa mère qu'il aimait fort, et dont il a parlé en termes touchants, avait bien souffert de ces écarts. « Elle a eu bien des chagrins, disait-il plus tard, et moi-même, je lui en ai donné de grands par ma vie éloignée et philosophique. Que ne puis-je les réparer tous ! » Il n'avait pas, à ce qu'il semble, attendu la Révolution pour commencer l'évolution qui devait, selon son mot, « le ramener aux préjugés ». Dans deux mystérieux opuscules, qu'on nous a révélés récemment, et dont il paraît bien l'auteur, on peut le voir « par un long détour » reprendre « le chemin de la vérité ». Mais la Révolution dut précipiter le retour. « La Révolution, a-t-il écrit, a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant trop horrible. » Et parmi bien d'autres *pensées* qui sont tout autant d'hommages pieux rendus au « génie du christianisme », je note celle-ci qui les résume presque toutes : « La religion est la poésie du cœur; elle a des enchantements utiles à nos mœurs; elle nous donne et le bonheur et la vertu¹. »

1. *Pensées*, édit. Raynal, p. 4, 21 (I, LX). — Cf. toutes les pensées du titre I, en particulier les *pensées* LIII, LXI, LXII, LXV,

Fontanes¹ est inséparable de Joubert, « le seul homme, disait-il, que j'estime, chérissse et honore sans restriction ». Ils s'étaient connus à Paris. D'origine protestante, mais élevé par une mère catholique, par un prêtre janséniste et par les oratoriens de Niort, la vie facile du monde et des lettres avait entraîné le jeune Fontanes dans son tourbillon. Il s'était épris de Voltaire. Mais de son éducation première il avait gardé un certain tour d'imagination et de sensibilité volontiers religieux, sinon chrétien : *la Chartreuse, le Jour des morts*² nous en sont la preuve. La Révolution lui inspira une profonde horreur pour l'anarchie sociale. En

LXVIII, LXX, CVII, CXII, CXIX, CXXVII. — Voir sur Joubert notre édition des *Pensées* (Bloud, 1909), et notre étude de la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1910. — Il y aurait encore, et surtout si l'on remontait aux sources, et aux manuscrits utilisés par M. de Raynal, tout un livre à écrire sur la vie et l'œuvre de ce rare et original écrivain.

1. Voir, sur Fontanes, l'article de Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, t. II), et son *Chateaubriand*; les *Mémoires d'Outre-Tombe*; les *Correspondants de Joubert*; Louis Bertrand, *la Fin du classicisme et le retour à l'antique*, p. 329-340; Henri Potez, *op. cit.*, p. 331-349; G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, et *Du nouveau sur Joubert*; Albert Cassagne, *op. cit.* — Fontanes est encore un de ces sujets qui mériteraient tout un livre.

2. Dans son *Paris* du 24 octobre 1795, Peltier publiait le *Jour des Morts*, et il écrivait à ce propos : « On se rappelle le mot de Voltaire à un jeune poète qui le consultait sur le parti qu'il devait prendre dans son ouvrage sur Dieu : *Le parti de Dieu, c'est le plus poétique*. Entre les idées religieuses qui peuvent émouvoir l'âme et intéresser l'imagination, la Fête des Morts est particulièrement propre à produire cet effet... Et si l'on joint à cette puissance des idées religieuses le charme des tableaux analogues de la nature, on est sûr d'atteindre le véritable but des beaux-arts, c'est-à-dire de toucher et de plaire. L'auteur du *Jour des Morts* y a complètement réussi. » (T. III, p. 172.) — Ces lignes n'ont pu manquer de tomber sous les yeux de Chateaubriand, et nous pouvons être assurés qu'elles n'ont pas été perdues pour lui.

1790, il écrivait à Joubert : « Ce n'est qu'avec Dieu qu'on se console de tout. J'éprouve de jour en jour combien cette idée est nécessaire pour marcher dans la vie. J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal... que de vivre à la merci de mes opinions ou sans principes, comme l'Assemblée nationale; il faut de la religion aux hommes, ou tout est perdu ¹. » Un peu plus tard, dans le *Mémorial* et dans son enseignement à l'École centrale, il prêchait le retour aux idées conservatrices en politique, en religion, en littérature : il démontrait que les grands écrivains du siècle de Louis XIV méritaient mieux le titre de « penseurs » que les « rhéteurs » et les « sophistes » de l'âge qui a suivi; bref, il préludait déjà à ce rôle d'apologiste discret, et d'inspirateur ou de conseiller qu'il devait jouer bientôt auprès de Chateaubriand. Nul doute que les entretiens de Fontanes à Londres n'aient été singulièrement utiles au futur auteur du *Génie du christianisme*.

Le « génie du christianisme » : la formule était si heureuse, elle répondait si bien à un état et à un désir de l'opinion publique, qu'un autre que Chateaubriand allait la découvrir de son côté, et à l'insu même de celui qui devait en faire la fortune. Cet autre écrivain, c'est Ballanche ². Dans

1. *Correspondants de Joubert*, p. 55.

2. Sur Ballanche, voir les études de Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. II); de J.-J. Ampère, *Ballanche* (Paris, René, 1848), de M. Faguet (*Politiques et Moralistes*, t. II), et les ouvrages de M. Ch. Huit, *la Vie et les Œuvres de Ballanche*. Paris, Vitte, 1904.

un livre dont la première ébauche date de 1797, qu'il a intitulé *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, il disait, à propos du *Télémaque* : « Ce beau livre est fondé tout entier sur une base mythologique : mais combien de choses, et ce sont les plus belles, qui n'ont pu être inspirées que par le génie du christianisme ! » La voilà, la forte et magique parole qui bientôt sera lancée comme un défi ou comme une devise au jeune siècle qui se lève. « Cette même religion, écrit-il encore, à qui nous devons tant et de si grands bienfaits, est encore le principe fécondateur de tous nos succès dans la littérature et les arts¹. » Et tout le livre n'est que l'illustration de cette idée, dont l'auteur a très nettement senti toute la « nouveauté ». Né à Lyon, élevé dans une famille croyante, il ne semble pas que

et de M. Gaston Frainnet, *Essai sur la philosophie de Ballanche*, Picard, 1903. — Cf. notre *Chateaubriand*, 1904, p. 93-112. — On trouvera dans un volume en préparation de M. Joseph Buche sur *Ballanche* de curieux détails sur les rapports des deux écrivains.

1. *Du sentiment*, p. 182, 183. Voir tout le chapitre intitulé : *De la religion catholique (De ses monuments, de sa morale, de son influence sur la littérature et les arts)*. — Cf. encore, p. 179 : « Poètes, car c'est aussi à vous que je parle, sans doute ces merveilles ineffables sont bien au-dessus de votre génie ; mais ne croyez cependant pas que vous ne puissiez vous parer des ressources de la mythologie ; ah ! loin de vous ce blasphème que Boileau a le premier osé proférer ! » Dans son *Introduction*, il énumère les plus récents des « apologistes ou des historiens du sentiment », Adam Smith, Bernardin, Rivarol et... Kant, et il se donne pour leur continuateur. Le livre *Du sentiment*, publié en 1801, n'a pas été réimprimé dans les *Œuvres complètes* de Ballanche. « C'est un *Génie du christianisme* enfantin, dit un peu durement M. Faguet, mais qui a paru avant le *Génie du christianisme*. » Voir, p. 166, un curieux passage où Ballanche semble appeler de ses vœux, pour exprimer ses propres idées, un plus puissant écrivain que lui.

jamais Ballanche se soit détaché des croyances héréditaires. Mais il a, jeune encore, connu maladie et de terribles souffrances physiques ; il a vu dans sa ville natale, où la Révolution épouvantable, le sang couler à larges flots : il s'est replié sur lui-même ; il a, plus qu'on ne le fait d'ordinaire à son âge, approfondi et vécu son christianisme, et il y a trouvé non seulement le principe d'une « palingénésie sociale », mais encore une « Poétique universelle ».

Rassemblons maintenant tous ces traits épars à cette date, entre 1797 et 1800, l'âme française achève sa douloureuse et sanglante expérience. Pendant près d'un siècle, elle a joué avec les idées pures ; elle s'est enivrée d'abstractions ; elle a tout en dérision, elle a tenté de ruiner et d'abolir ce qu'elle appelait un « préjugé », et ce qui, à l'insu, la faisait vivre. Puis, l'heure de la tourmente venue, elle a vu se réaliser dans les faits son lointain idéal : brusquement, sans transition, elle a rencontré comme face à face cet « homme de la nature » dont on lui avait dit tant de merveilles. Subitement, les visions les plus sanglantes, les spectacles les plus horribles, se sont trouvés associés par elle aux idées et aux paroles dont elle s'était si plus naïvement enchantée. « Fraternité ou la mort. Le lien social dissous, la société, selon l'expression de Taine, « devenant un coupe-gorge ou un mauvais lieu », l'incertitude du lendemain, les menaces perpétuelles de dénonciation ou de m

voilà par quelles réalités brutales se traduisait pour elle l'abandon de l'ancien idéal. En même temps, le souvenir, poétisé par le malheur, des antiques services sociaux rendus par l'idée chrétienne, la vue presque quotidienne des nobles dévouements secrets qu'elle inspirait encore, tout préparait dans les âmes la lente revision d'un procès sans doute prématurément jugé. De toutes parts, sous la pression des malheurs publics, chacun redescend au fond de sa conscience, et beaucoup y retrouvent le christianisme qu'ils en avaient cru disparu : de toutes parts des conversions se produisent. On se dit non seulement qu'il faut une religion pour le peuple ; mais beaucoup reprennent à leur compte le mot du moraliste : « Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux être peuple¹. » A travers les esprits les plus divers lentement se fait jour l'idée du fondement chrétien de l'institution sociale². Autour de cette idée centrale, et qu'on approfondit en tous sens, plus qu'on n'avait fait encore, des idées connexes, et jadis inaperçues, viennent se grouper peu à peu. Si la société a besoin du christianisme, si, de toutes les religions connues, le christianisme est socialement la meilleure et la plus parfaite,

1. Dans un petit livre contemporain du *Génie, Du retour à la religion*, par Paul Didier, 2^e édit. Paris, 1802, je lis ceci : « Ils blasphèment ceux-là qui disent qu'il faut une religion pour le peuple, et qui semblent ne la croire digne que de lui, ou lui seul digne d'elle.... Le peuple, c'est tous les citoyens » (p. 66-67).

2. M. F. Baldensperger a très bien montré que cette idée apparaît fréquemment dans les ouvrages de l'émigration française à Londres. (*Chateaubriand et l'émigration française de Londres, Études d'histoire littéraire*, Hachette, 1910, t. II.)

pourquoi son excellence se bornerait-elle à l'ordre strictement social et moral? Et puisqu'il n'y a pas de société véritable, de société vraiment humaine sans art et sans littérature, pourquoi le christianisme, même dans ce domaine que, sur la foi du vieux Boileau, on paraissait lui interdire jusqu'alors, ne ferait-il pas sentir son heureuse, sa divine influence?... Pourquoi ne serait-il pas capable de fournir ce principe de renaissance artistique et littéraire que, dans l'universelle décadence du goût et de l'art, on cherche partout sans parvenir à le trouver?... Le *Génie du christianisme* est dès lors pensé, rêvé, deviné, appelé par tout ce qu'il y a de jeune et de vivant dans l'âme française contemporaine; il ne manque plus qu'un grand écrivain — et un converti — pour l'écrire.

XVII

LA CRISE RELIGIEUSE

A Londres, malgré le demi-succès de son *Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand avait renoncé à en publier la suite, et il travaillait obscurément, tristement à ses *Natchez*. Fontanes avait deviné son génie : certains fragments du poème en prose lui avaient paru « admirables ». « Travaillez, lui écrivait-il, mon cher ami, devenez illustre. Vous pouvez : l'avenir est à vous. » Et Chateaubriand lui répondait, en lui avouant son découragement.

sa tristesse : « *Il y a déjà six ans que je vis pour ainsi dire de mon intérieur*, et il faut à la fin qu'il s'épuise. Et puis, cet Argos dont on se ressouvient toujours, et qui, après avoir été quelque temps une grande douceur, devient une grande amertume ¹ ! » Notons le mot : « *Il y a six ans.* » Depuis six ans, en effet, c'est-à-dire depuis qu'il avait quitté le sol français, René avait vécu d'une vie surtout intérieure ². Il avait connu la vraie souffrance, physique et morale. De telles dispositions sont singulièrement favorables aux examens de conscience complets, à l'entière franchise avec soi-même et avec les autres ³. « *J'ai profité de ces leçons*, disait-il plus tard ; la vie sans les maux qui la rendent grave est un hochet d'enfant. »

A cette expérience toute personnelle de la vie venaient se joindre les leçons fortuites du dehors. A Londres, à Beccles, à Bungay il avait pu faire connaissance avec le protestantisme anglais, et la froideur de son culte, les habitudes bourgeoises et mondaines de ses ministres avaient dû plus d'une fois choquer ou révolter ce tempérament d'artiste ⁴. D'autre part, les choses du catholicisme lui étaient

1. Lettre du 15 août 1798, publiée par G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 35-37.

2. « *Le moi se fait remarquer chez tous les auteurs qui, persécutés des hommes, ont passé leur vie loin d'eux.* » (*Notice en tête de l'Essai sur les Révolutions*, 1^{re} édition.)

3. « *Dans la pratique journalière de l'adversité, j'ai appris de bonne heure à évaluer les préjugés de la vie.* » (*Essai*, édit. Garnier p. 271.)

4. *Essai*, p. 600, 602-603. — Cf. *Mélanges littéraires*, édit. Pourrat, p. 11-14.

redeviennent plus familières et plus sympathiques. Il avait entrevu ces admirables « prêtres martyrs que les Anglais saluaient en passant », et dont l'action va se faire si efficacement sentir sur les débuts du mouvement d'Oxford; il les observe disant leur bréviaire; il travaille à orner des chapelles dans de vieilles masures pour de douloureux anniversaires, et il s'avoue « tout ému d'une oraison funèbre prononcée par un curé émigré »; il aime à s'égarer enfin et à rêver sous les voûtes de Westminster : stations d'artiste, certes, et d'artiste épris de l'art gothique, mais aussi d'homme en quête d'émotions religieuses².

C'est qu'aussi bien il est alors dans un très curieux état d'exaltation sentimentale dont témoignent assez son aventure avec Charlotte Ives, cette page de l'*Essai*, et toutes ses lettres de cette époque³. L'exil, la misère, la solitude matérielle e-

1. *Mémoires*, édit. Biré, t. I, p. 320-321, 324. — Il a vu, entre autres, à Londres (*Mémoires*, t. II, p. 160), le célèbre abbé Carron l'un des directeurs de Lamennais. — Voir F. Plasse, *le Clergé français réfugié en Angleterre*. Palmé, 1886, 2 vol. in-8; Ab. Sicard, *l'Ancien clergé de France*, t. III. Paris, Lecoffre, 1903; P. Thureau-Dangin, *la Renaissance catholique en Angleterre*, t. I. Paris, Plon.

2. « Une fois, je m'oubliai dans l'admiration de cette architecture pleine de fougue et de caprice. Dominé par le sentiment de la *castité sombre des églises chrétiennes*, j'étais à pas lents. (*Mémoires*, t. II, p. 116.) — Il est alors assez préoccupé des questions d'art : voir sa curieuse *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages*, datée de Londres, 1793. (*Œuvres complètes*, édit. Ladvocat, t. XXII, p. 3-15.)

3. Voir, entre autres, le chapitre de l'*Essai* intitulé : *Aux infatigables*. Le ton de ses premières lettres à Fontanes est très monté, très passionné, déclamatoire, si l'on veut, mais touchant d'évidente sincérité : « Adieu, croyez au sincère, au très sincère att

morale, les angoisses publiques et privées, la pensée d'une fin prochaine ont tendu tous les ressorts de son être intime. Une sensibilité toute prête à déborder, qui se contient à peine et qui, au moindre choc, va s'épandre, voilà ce qu'on sent vibrer dans tout ce qu'il écrit alors. Il y a des armes prêtes à couler dans ce style. C'est exactement l'état si finement décrit par le poète :

On a dans l'âme une tendresse
Où tremblent toutes les douleurs....

Les rêves poétiques dont il se repaît ne lui suffisent point. Nous l'avons vu, dans l'*Essai sur les Révolutions*, tourmenté et comme obsédé, et de plus en plus, par le problème religieux, et sur ce point non plus, il n'est pas parvenu à se satisfaire : il passe d'un extrême à l'autre avec une sorte d'impatience fébrile où se manifeste surtout une douloureuse incertitude. Les critiques dont son livre a été l'objet ont dû lui faire retourner la question sous toutes ses faces¹; et s'il avait été tenté de trop

chement de votre ami des terres de l'exil » (13 août 1798). — « Quel long silence... et que de choses d'amitié on aurait à vous dire! » (19 août 1799.) — « Le ciel m'est témoin que les miens (mes yeux) n'ont jamais cessé d'être pleins d'eau toutes les fois que je parle de vous.... Il (Dieu) aura désormais avec vous toutes mes pensées. » (27 octobre 1799.) J'anticipe ici, mais à dessein. — Voir également la pièce intitulée *les Tombeaux champêtres*, élégie imitée de Gray, que Chateaubriand publiait le 14 décembre 1797 dans le *Paris* de Peltier (par M... de St-Malo, auteur de l'*Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*).

1. J'ai indiqué plus haut les principaux articles dont l'*Essai* a été l'objet. Chateaubriand a répondu à ses critiques par une lettre que Peltier a publiée dans son *Paris* du 10 juillet 1797, et que j'ai réimprimée dans mon *Chateaubriand*, Hachette, 1904, p. 287 : « Je

pencher du côté des Encyclopédistes, le souvenir de ses conversations avec Fontanes aurait suffi à le détacher de cette « philosophaillerie » que le rédacteur du *Mémorial* détestait si fort. Mais Fontanes était parti. Chateaubriand était plus « isolé », plus « triste », plus « malheureux » que jamais. Plus que jamais aussi il éprouvait ce vague et impérieux besoin de tendresse que l'amitié de Fontanes avait rempli quelque temps. « *Si vous avez quelque humanité*, lui disait-il, à la date du 15 août 1798, écrivez-moi souvent, très souvent. » Quelques jours après, il apprenait la mort de sa mère.

Le coup fut rude, et l'émotion profonde. Chateaubriand avait pour sa mère une réelle tendresse : n'était-elle pas, avec Lucile, l'être qui l'avait le plus et le mieux aimé¹? Pauvre mère! elle était

ne suis point théologien, y disait-il, et je suis prêt à reconnaître tout ce qu'on voudra. Si j'ai avancé des erreurs, je les désavoue. Je respecte aussi bien que le Rév. Mr Symons la Religion et ses ministres, *je pense comme lui qu'un peuple d'athées serait un peuple de scélérats....* Que dois-je penser d'après toutes ces contradictions?... Qu'il faut se contenter d'être simples de cœur, amis des malheureux, adorateurs de celui qui voit et juge les hommes, et laisser les disputes d'opinion à ceux qui s'occupent de songes.... »

1. Sans doute, elle avait été une éducatrice un peu distraite; sans doute, elle avait eu pour son fils aîné une préférence marquée. Mais Chateaubriand n'était pas homme, au moment de la mort, à se souvenir des torts qu'on avait pu avoir envers lui. Il nous dit qu'il a pleuré son père. Je crois qu'il avait la sensibilité plus *altruiste* qu'on ne l'a prétendu quelquefois. Dans une lettre un peu postérieure à la nouvelle de la mort de sa mère, et écrite sous le coup de l'émotion que lui causa la mort de Mme de Farcy, on lit ces paroles, dont l'accent ne saurait tromper : « ... Dieu qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition, ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il fallait le frapper, puisque c'était lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort et le faible de son ouvrage.

morte loin de lui, « sur un grabat » : à soixante-douze ans, elle avait connu la prison, les mauvais traitements ; elle avait vu périr sur l'échafaud un de ses enfants ; elle avait pleuré enfin sur les égarements de son dernier né, de ce fils pour lequel elle avait rêvé le sacerdoce, et aujourd'hui devenu l'ennemi de cette foi chrétienne qui seule l'avait soutenue dans ses propres épreuves.... Et peu à peu, voilà que du fond de son trouble et parmi ses larmes, surgissent, avec le remords « d'avoir empoisonné les vieux jours de sa mère », les poétiques émotions de sa pieuse jeunesse : il revoit ces radieuses nuits de Noël dans la vieille cathédrale malouine, et toutes ces imposantes cérémonies qui avaient enchanté son âme peu choyée d'enfant : il s'attendrit, il s'attarde à ces touchants souvenirs.... Mille pensées, hier peu écoutées, viennent maintenant l'assaillir. Est-il donc si sûr de son incroyance ? A-t-il donc de si bonnes raisons pour prendre contre sa mère le

Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers lui.... » (Lettre du 25 octobre 1799.) — Pourquoi Sainte-Beuve qui le premier a publié cette lettre de Chateaubriand (*Lundis*, t. X, et *Chateaubriand*, t. I, p. 177-182), après avoir déclaré « qu'elle prouve sa sincérité », et comme pour rattraper cet aveu, s'empresse-t-il aussitôt d'ajouter : « sa sincérité, je ne dis pas de fidèle (cet ordre supérieur et intime nous échappe), mais sa sincérité d'artiste et d'écrivain ? » En vérité, si cette lettre, comme l'a dit encore Sainte-Beuve, « est évidemment celle d'un homme qui croit à sa manière, qui prie, qui pleure, — d'un homme qui s'est mis à genoux avant et après, pour parler le langage de Pascal », je me demande, je ne dis pas ce qu'un critique comme Sainte-Beuve, je ne dis même pas ce qu'un « fidèle », mais ce qu'un prêtre même, et un prêtre janséniste, pourrait bien exiger de plus. —

parti de ses bourreaux? *L'Essai* est là pour répondre : n'y a-t-il pas entassé autant d'arguments pour que contre les croyances maternelles?... Et son trouble augmente : il touche à un moment décisif, à l'une de ces heures de sincérité absolue où le fond de l'être apparaît, où les grands partis pris qui engagent toute la vie morale s'imposent avec une nécessité inéluctable : il faut « parier ». Entre la foi de sa mère et celle des terroristes, il ne peut plus reculer : il doit choisir....

Faire cause commune avec les meurtriers, et non avec les victimes : à cette seule pensée, tout son être se révolte. L'obscur poussée de son hérédité bretonne, une sorte d'horreur instinctive à l'idée de ne point penser comme les ancêtres, le souci chevaleresque de l'honneur¹, le besoin de défendre une cause, sinon désespérée, au moins momentanément vaincue, tout cela s'agite et s'échauffe en lui, tout cela l'incline fortement à croire.... Et pourtant, il hésite encore : est-il bien sûr que la vérité soit du côté où le porte son cœur?... Mais qui donc lui a transmis la douloureuse nouvelle? C'est sa sœur, Mme de Farcy, hier brillante, adorée, folle de poésie et de littérature, aujourd'hui « convertie » elle aussi, et devenue, par ascétisme chrétien, l'ennemie de ce qui l'avait enchantée jadis. Et elle supplie son frère d'imiter son exemple, de se convertir, de « renoncer à

1. « C'est l'honneur qui a fait l'émigration; c'est l'honneur qui a rappelé aux idées religieuses. » (Mme de Duras, note finale d'*Édouard*, citée par M. Baldensperger, *op. cit.*)

« écrire » ! Aura-t-il donc un moindre courage ? « Si tu savais, lui disait-elle, combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère !... » Oui, sa sœur dit vrai : on ne peut jamais avoir raison contre une mère mourante. Il renoncera donc à écrire ; et, jetant au feu « avec horreur » et avec larmes des exemplaires de son livre, dans la sincérité de son repentir, dans le sacrifice volontaire de sa vocation d'écrivain, dans la profondeur de sa douleur filiale, il retrouve la force de croire et de faire redescendre en lui le Dieu qui l'avait quitté. Il pleure, et il croit¹.

1. C'est là, comme on sait, le mot célèbre de la *Préface* de la 1^{re} édition du *Génie du christianisme*. Dans cette *Préface*, Chateaubriand a arrangé, dramatisé et, si je puis dire, symbolisé un peu les choses : « Elle (ma mère), y écrit-il, chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus ; elle était morte des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru. » — Tout cela n'est vrai qu'en gros. Mme de Chateaubriand est morte le 31 mai 1798, Mme de Farcy le 26 juillet 1799 ; la lettre par laquelle Mme de Farcy annonçait à son frère la mort de leur mère est datée, d'après Chateaubriand lui-même, du 1^{er} juillet 1798, et elle lui est certainement parvenue avant la mort de Mme de Farcy, qu'il a apprise entre le 19 août et le 27 octobre 1799. Une lettre à Fontanes datée du 19 août 1799 nous montre le *Génie du christianisme* déjà assez avancé : il est donc probable que la nouvelle de la mort de Mme de Chateaubriand parvint à son fils dans les derniers mois de 1798, — il l'ignore encore le 15 août ; — et ce fut alors qu'eut lieu la crise religieuse et que le *Génie* fut conçu sous sa première forme. La nouvelle de la mort de Mme de Farcy reçue un an plus tard n'a fait que redoubler et fortifier l'impression produite par la mort de Mme de Chateaubriand ; et la lettre du 27 octobre 1799 publiée par Sainte-Beuve doit nous rendre un

... Mais pourquoi renoncer à écrire? Cette littérature qui a fait tant de mal, est-elle donc incapable de faire quelque bien? Serait-ce donc un si mauvais emploi de sa vie que de mettre au service de la religion les dons d'écrivain et de poète même qu'on s'accorde à lui reconnaître? Et l'exemple de Pascal, un converti lui aussi, de saint Augustin, et de tant d'autres, se présente à sa pensée : ils n'ont pas brisé leur plume, eux : pourquoi donc briserait-il la sienne?... Et l'idée d'un grand livre à écrire germe aussitôt en lui, un livre qui serait une expiation en même temps qu'une apologie, un livre de converti et un livre d'artiste, un livre où la ferveur de sa foi reconquise et l'ardeur de son culte pour le beau, tout serait rapporté à leur unique source, à Dieu : « Je dirigerai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, *certain* que je suis que *là gît la souveraine beauté et le souverain génie*¹. » Est-ce que la religion n'est pas une poésie?

écho assez fidèle des sentiments éprouvés par Chateaubriand un an plus tôt. C'est en ce sens que l'on peut interpréter son témoignage rappelé plus haut.

1. Chateaubriand à Fontanes, 25 octobre 1799. — Je n'ai pas cru devoir poser ici la question si souvent soulevée de la sincérité religieuse de Chateaubriand. A mes yeux, c'est là une fausse question; et il me semble que cela ressort surabondamment du livre, d'ailleurs trop long et incomplet tout ensemble, de M. G. Bertrin sur ce sujet. (Paris, Lecoffre, 1900.) D'abord, j'estime, avec M. Faguet, qu'« il ne faut douter de la sincérité de personne »; et, pour ma part, je ne me reconnais pas plus le droit de suspecter la sincérité religieuse de Chateaubriand que la sincérité de l'irréligion de Voltaire ou de Renan. Veut-on poser à tout prix la question? J'ajouterai donc qu'y ayant regardé de fort près, et qu'ayant même, jadis, trop docilement accueilli les habiles, — et perfides, — insinuations de Sainte-Beuve, j'ai fini par trouver bien peu sérieuses les raisons qu'on faisait valoir pour justifier

Est-ce qu'elle n'a pas inspiré quelques-uns des plus beaux génies et des plus grands écrivains de tous les pays? Les plus belles pages de son *Essai sur les Révolutions*, celles qu'on a le plus louées, celles qui sont le plus révélatrices du talent dont il se sent loué, ne sont-elles pas justement, — chose bien suggestive, — celles qui sont comme un involontaire hommage au christianisme? Il est donc lui-même la preuve vivante que l'inspiration chrétienne, bien loin de lui nuire, favorise au contraire l'éclosion du génie littéraire. Et sans doute

la thèse de l'insincérité, et il m'a paru que cette thèse avait contre elle les textes les plus formels, les témoignages les plus décisifs, et la vraisemblance psychologique la plus entière. — Souvent aussi, on a fait un peu dévier le débat, et confondu la question de la sincérité avec celle de la *qualité* ou de la *nature* du christianisme de Chateaubriand. Christianisme de poète ou d'artiste! s'écriait-on un peu dédaigneusement, et, je crois, non sans quelque injustice. Mais d'abord, outre qu'il peut arriver à un poète de voir plus profondément et plus loin qu'un pur logicien, l'objection ne vaut que pour ceux qui s'imaginent bien naïvement que, dans les grands partis pris qui sont au fond de l'incrédulité comme de la croyance, seule la raison pure intervient, alors qu'en fait l'imagination et la sensibilité jouent *toujours* un rôle. Et, en second lieu, si la « foi du charbonnier » est chose parfaitement légitime et respectable, pourquoi la foi du poète le serait-elle moins que celle du théologien ou du philosophe? — Enfin, de ce que la vie de Chateaubriand n'a pas été parfaitement exemplaire, de ce qu'il a été trop souvent, suivant le mot de Veuillot, « un chrétien honoraire », il n'en faut rien induire contre la sincérité de ses convictions religieuses : à ce compte, que devrait-on penser du christianisme de Louis XIV, par exemple? Tout ce qu'on peut et doit dire, c'est que Chateaubriand apologiste a manqué, dans une certaine mesure, d'autorité morale, et que sa vie a fait tort à son œuvre. Et, pour conclure, on peut préférer au christianisme de Chateaubriand celui de Newman et celui de Pascal; on peut regretter que sa foi religieuse n'ait pas été accompagnée et comme doublée d'une pensée plus forte et surtout d'une vie morale plus parfaite. Mais à aucun moment de sa vie, on n'a le droit, — historiquement ou psychologiquement, — d'en suspecter la sincérité.

les deux éléments ne sont point nécessairement solidaires; mais ils peuvent se prêter l'un à l'autre un mutuel appui ou se faire l'un à l'autre une guerre mutuelle. Voltaire et Rousseau, par exemple, auraient-ils fait tant de mal à la religion, s'ils n'avaient pas été des écrivains de génie? Précisément, il y a à refaire leur œuvre contre eux-mêmes. Pascal est mort sans avoir pu achever le grand ouvrage qu'il méditait. Écrivons à notre tour le livre rêvé par Pascal, mais adaptons-le aux besoins des temps nouveaux. Il se proposait, entre autres choses, — ce sont ses propres expressions — de « rendre la religion aimable » : faisons de ce dessein notre objet essentiel. Toute la philosophie du siècle qui s'achève a vécu sur cette idée que le christianisme était un retour à la barbarie primitive, qu'il était la plus immorale des « superstitions ». Montrons que c'est là le contraire même de la vérité historique; et faisons en un mot l'apologie *de la Religion chrétienne par rapport à la Morale et aux Beaux-Arts*¹.

1. Titre tout primitif du *Génie*. (Lettre à Fontanes du 19 août 1790. — L'idée religieuse est si naturellement associée chez Chateaubriand à l'idée esthétique que, dans une prière composée par lui probablement à Rome après la mort de Mme de Beaumont, on lit ceci : « Être éternel, objet qui ne finit point et devant qui tout s'écroule, seule réalité permanente et stable, vous seul méritez qu'on s'attache à vous.... En vous contemplant, ô beauté divine, on sent avec transport que la mort n'étendra jamais ses horribles ombres sur vos traits divins. » — Ailleurs, dans le *Voyage en Italie* (édit. Ladvocat, t. VII, p. 191), il écrit : « Jésus-Christ était-il le plus beau des hommes, ou était-il laid? Les Pères grecs et les Pères latins se sont partagés d'opinion : je tiens pour la beauté. » Chateaubriand a toujours tenu pour la beauté.

XVIII

CONCEPTION DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

L'idée était de celles qui ne pouvaient manquer d'agir puissamment sur une âme d'artiste disposée, comme celle de Chateaubriand, à concevoir toutes choses *sub specie pulchritudinis*. Elle était si heureuse et si féconde, elle ramassait en les précisant tant de pressentiments obscurs, tant d'aperçus lointains ou récents, tant de velléités intimes, elle répondait si bien aux mille suggestions concordantes de la pensée contemporaine, bref, en lui et en dehors de lui, elle faisait si directement écho à tout un monde de préoccupations, de désirs et de rêves, qu'elle dut, en s'offrant à son esprit, lui faire l'effet d'une sorte de révélation. « Une espèce de fièvre, nous dit-il, me dévora pendant tout le temps de ma composition. » On s'explique cela sans peine. Il avait enfin trouvé sa voie. Le chrétien et l'artiste, le lettré et le moraliste, le romancier et l'historien, le chevalier et le peintre, tous les aspects de son génie et de sa personne morale, il allait pouvoir les exprimer dans son œuvre nouvelle. Les parties mortes de l'esprit de son temps, celles qui, dans l'*Essai*, entravaient son essor et paralysaient son originalité naissante, il venait de les répudier sans retour ; il sentait que l'esprit d'un nouveau siècle venait de lui apparaître, et qu'il avait pour mission de lui donner une forme et de

lui prêter une voix. A cette tâche il se promettait bien de ne point faillir. D'emblée, le livre qu'il venait d'entrevoir pouvait le placer à la tête de la jeune génération littéraire, et, comme ces dieux d'Homère qui en trois pas franchissent le ciel, il allait peut-être, en deux ouvrages, atteindre à la gloire que les Rousseau et les Voltaire, les Bossuet et les Pascal avaient parfois si laborieusement conquise....

Le *Génie du christianisme* était né.

APPENDICE I

UR LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME » PRIMITIF.

Les bibliographes considèrent comme l'édition originale du *Génie du christianisme* celle qui parut, le mercredi 24 germinal an X (14 avril 1802), en cinq volumes in-8, chez le libraire Migneret. Cette édition n'est pourtant pas, à proprement parler, la véritable édition originale. Elle avait été précédée de deux autres éditions manquées et non mises dans le commerce, mais imprimées, au moins partiellement, l'une à Londres en 1799-1800, et l'autre à Paris en 1800-1801. On trouvera sur ces deux éditions avortées d'intéressants détails dans la *Préface* de l'édition officielle de 1802 et dans la *Correspondance*, malheureusement trop clairsemée, de Chateaubriand.

Ces deux éditions, — dont la connaissance et l'étude seraient, nous pouvons l'affirmer, si instructives, — ont été détruites. Si quelques exemplaires de l'une et de l'autre ont actuellement échappé au naufrage, nous l'ignorons. J'ai raconté, ailleurs, dans mes *Études littéraires sur Chateaubriand*, les multiples recherches, jusqu'à présent infructueuses, auxquelles je me suis livré pour tâcher de retrouver, dans leur teneur intégrale, ces premières versions du *Génie*. Tout d'ailleurs

dans mes efforts n'a pas été vain, et j'ai pu découvrir quelques fragments épars de ces deux versions. Peut-être quelque autre chercheur sera-t-il plus heureux que moi et pourra-t-il mettre la main sur ces documents qui intéressent à un si haut degré l'histoire morale et littéraire du grand écrivain.

Pour l'instant, ce que nous connaissons le mieux ou le moins imparfaitement, de ces deux états primitifs du *Génie*, c'en est le plus ancien, celui de « l'édition de Londres ». Les « variantes » en ont été publiées, — on ne sait exactement par qui, ni dans quelles conditions d'intelligence, d'exactitude et de conscience, — dans plusieurs des éditions des *Œuvres complètes* de Chateaubriand : l'édition Pourrat, l'édition Furne, l'édition Garnier. Il est assez vraisemblable que ces variantes ont été communiquées par Chateaubriand lui-même; mais on voudrait en être sûr et l'on regrette surtout l'absence des indications précises qu'un travailleur contemporain n'eût pas manqué de nous donner, et qui nous permettraient de nous représenter avec une parfaite netteté l'exemplaire « bonnes feuilles » que Chateaubriand rapportait de Londres au mois de mai 1800.

Peut-être tout espoir de retrouver un autre exemplaire de ces bonnes feuilles n'est-il pas entièrement perdu. Du moins quelque espoir m'est rendu par un article sur *Chateaubriand inédit* que je lis dans une récente livraison de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, sous la signature de M. Pierre Dubois. Dans une vieille revue de 1819, la *Ruche d'Aquitaine*, qui était dirigée par Edmond Géraud, M. Pierre Dubois a retrouvé un chapitre de l'édition de Londres, intitulé *les Athées*, et qui ne figure pas dans les éditions courantes du *Génie*. Mais il figure parmi les « variantes de l'édition de Londres », telles que nous les lisons dans

trois éditions mentionnées plus haut. Ce curieux chapitre a même une petite histoire que M. Dubois aurait pu nous conter, ou nous rappeler. Ce fut l'un de ceux sur lesquels s'exerça la censure du nouveau régime.

La censure consulaire, — nous dit dans ses *Mémoires* Chateaubriand, avec cette ironie hautaine et cinglante qu'il savait si bien manier, — la censure consulaire, qui devint bientôt impériale, se montrait fort chatouilleuse à l'égard des rois : leur personne, leur honneur et leur vertu lui étaient chers d'avance. La police de Fouché voyait déjà descendre du ciel, avec la fiole sacrée, le pigeon blanc, symbole de la candeur de Bonaparte et de l'innocence révolutionnaire. Les sincères croyants des processions républicaines de Lyon me forcèrent de retrancher un chapitre intitulé *les Rois athées*, et d'en disséminer çà et là les paragraphes dans le corps de l'ouvrage.

Et voici en quels termes, dans *la Ruche d'Aquitaine*, Edmond Géraud présentait à ses lecteurs ce chapitre sacrifié du *Génie* :

Le fragment que l'on va lire est extrait d'une première édition du *Génie du christianisme*, imprimée à Londres en 1800, et que l'auteur, avant son retour à Paris, s'empressa de supprimer, la jugeant beaucoup trop imparfaite. Dans cette édition, dont il n'existe aujourd'hui qu'un ou deux exemplaires tout au plus, se trouvaient une foule de morceaux qui furent entièrement refondus. On regrette que le chapitre suivant, intitulé : *les Rois athées*, n'ait pu trouver place dans les éditions publiées depuis cette époque....

Comment Edmond Géraud, — cet écrivain bordelais, dont M. Gaston Maugras, Charles Bigot et Maurice Albert ont publié les fragments d'un curieux *Journal intime*, — comment Edmond Géraud s'était-il procuré ce précieux exemplaire ? On ne sait. Ce qui est sûr, c'est qu'il l'a eu entre les mains, ainsi que d'autres manuscrits de Chateaubriand, et cela dès 1811. Voici,

en effet, ce qu'on lit dans son *Journal intime*, sous la date d'avril 1844 :

Plus j'avance dans la lecture des manuscrits de Chateaubriand, plus j'ai occasion de remarquer combien son imagination si riche, si féconde, et toujours si affamée de merveilles, avait besoin d'être réglée par le goût et les conseils de quelques amis sûrs.... Si son *Génie du christianisme* eût paru avec toutes ces exagérations que sans doute on lui fit retrancher, l'ouvrage et l'auteur eussent pour jamais été submergés par le ridicule. [Voilà un jugement qui eût fait plaisir à Sainte-Beuve....] *L'édition du Génie qu'il fit faire à Londres doit être recherchée par les curieux* comme un monument remarquable de ce que peut oser un talent plein de verve et d'essor, quand il n'est dirigé par aucun critique.

Géraud a raison. Mais comme il aurait dû préparer aux « curieux » des satisfactions plus complètes que celles qu'il leur fournit ! Si, comme il est probable, c'est lui qui a simplement communiqué cet exemplaire de l'édition anglaise du *Génie* dont il devait plus tard extraire un chapitre, que n'en a-t-il pris copie ! ou, tout au moins, que n'a-t-il noté avec quelque précision les différences que présentait cet exemplaire avec les éditions courantes ! Mais, au reste, peut-être l'a-t-il fait. Seulement, nous l'ignorons encore. Nous demandons qu'on fasse un supplément d'enquête parmi ses papiers : le personnage vaut d'ailleurs qu'on l'étudie plus à fond qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Et enfin, est-il bien sûr qu'il n'y eût, au temps d'Edmond Géraud « qu'un ou deux exemplaires, tout au plus », de cette édition de Londres ? Dans une note datée de 1800 et que son dernier biographe, M. André Le Breton, a retrouvée et publiée, Rivarol écrivait : « On me fit lire à Hambourg une esquisse sur le *Génie du christianisme*, imprimée à Londres, qui annonçait

un ouvrage plus complet et plus étendu. Il y a du Fénelon et du Bossuet dans cette esquisse, et l'auteur, qui est jeune encore, nous promet un homme religieux et un grand écrivain. » Il semble aussi que Balanche ait eu communication du volume rapporté d'Angleterre. Pour que trois écrivains différents, à notre connaissance, eussent entre les mains ce précieux ouvrage, il faut sans doute que l'imprimeur anglais en ait tiré un plus grand nombre d'exemplaires qu'Edmond Géraud ne veut bien le dire. Et si cela est, je pose encore une fois publiquement la question :

Où trouver aujourd'hui l'édition du *Génie* imprimée à Londres ?

Je souhaite que cette question soit entendue du plus grand nombre possible de chercheurs. Celui qui saurait y répondre, et nous aiderait à faire entrer à la Bibliothèque nationale ce premier *Génie du christianisme* rendrait aux Lettres françaises un très signalé service.

APPENDICE I

SUR DEUX LETTRES INÉDITES DE BOISSONADE ET DE LAMENNAIS A CHATEAUBRIAND

I

Dans son intéressant ouvrage sur *Chateaubriand son temps* (Michel Lévy, 1861, in-8), M. de Marcellin vient à parler (p. 77) de l'édition du *Génie du christianisme* en 9 volumes petit in-18 publiée chez Ballanché à Lyon, en 1804; et il ajoute: « J'ai vu depuis un précieux exemplaire de cette même édition, surchargé de notes marginales écrites de la main de l'auteur, dans une bibliothèque si doctement choisie de M. Cousin. »

Cet exemplaire existe encore; et on le trouvera, en compagnie d'autres éditions rares ou précieuses, à la Bibliothèque Victor Cousin, à la Sorbonne. On se rappelle quel bibliophile infatigable et insatiable était Cousin. La bibliothèque qu'il a laissée contient de véritables trésors, insoupçonnés, je le crains, de la plupart des travailleurs. En ce qui concerne le seul Chateaubriand qu'elle possède: l'édition princeps (aujourd'hui introductible) de l'*Essai sur les Révolutions*; la 1^{re} édition

l'Atala; les 1^{re}, 3^e, 4^e, 5^e éditions du *Génie du christianisme*. On a là comme la preuve matérielle de la vive admiration que Cousin professait pour Chateaubriand, et qui nous est attestée par son dernier biographe : « En 1829, écrit Barthélemy Saint-Hilaire (t. II, p. 314 de son livre sur Cousin), M. de Chateaubriand écrivait à M. Cousin des billets presque illisibles, tant sa main était mauvaise, et qui étaient sans importance. Il jouissait alors de toute sa gloire. Les rapports ne furent que très passagers : fort polis, ils ne furent jamais intimes, quoique M. Cousin professât pour M. de Chateaubriand une admiration qui dépassait peut-être les bornes de la justice envers l'auteur d'*Atala* et des *Natchez*¹. »

Revenons à l'édition du *Génie* signalée par M. de Marcellus. Les « notes marginales » dont nous parle ce dernier sont tout simplement des corrections manuscrites visiblement destinées à une nouvelle édition de l'ouvrage. Elles sont d'ailleurs très intéressantes, ces corrections, aussi intéressantes que nombreuses (il y a bien peu de pages, si même il y en a, qui n'en aient au moins une); et celui qui voudrait enfin nous donner une édition critique du *Génie du christianisme* aurait là sous la main, presque toute préparée, une partie assez importante de son travail. Car toutes ces corrections ont passé (j'ai vérifié le fait) dans l'édition suivante du

1. Quoique n'aimant guère Cousin, ni comme homme, ni comme « penseur », je l'en croirais plus volontiers sur Chateaubriand que Barthélemy Saint-Hilaire. — Les billets dont il est ici question (ils sont exactement au nombre de six) se trouvent également dans l'un des cartons de la Bibliothèque Victor Cousin. Il est vrai qu'ils n'ont pas une très grande importance; mais ils sont beaucoup moins illisibles que ne le prétend Barthélemy Saint-Hilaire. Enfin, ils ne sont pas tous les six de 1829 : l'un est daté de 1843, et Chateaubriand l'a écrit pour remercier Cousin de la communication des lettres de Rancé.

Génie (en 3 vol. in-8 à Lyon, chez Ballanche, 1809). Or, cette édition, — la cinquième, — ne différant guère pour le texte¹ des éditions postérieures, les corrections qui y ont été introduites nous présentent à peu près le dernier état de la pensée de l'auteur. On comprend d'ailleurs que les « propriétaires-éditeurs » de l'ouvrage, dans leur « avertissement » aient tenu à présenter cette 5^e édition comme « supérieure, sous tous les rapports, aux éditions précédentes », en raison des « nombreuses corrections » faites par l'écrivain. « Nous avons inséré, disent-ils encore, dans le chapitre II du livre VI^e de la 2^e partie, un morceau de M. de Chateaubriand sur les quatre Évangélistes, qui ne se trouvait que dans l'Abrégé de son ouvrage. Les premiers éditeurs de cet Abrégé y avaient ajouté quelques notes que nous les avons conservées. Il est facile de les reconnaître; elles sont suivies de ces mots : *Note de l'Éditeur*. — Pour *Atala* et *René*, nous avons suivi l'édition in-12 de ces deux épisodes, publiée en 1805 chez M. Le Normant, et définitivement corrigée par l'auteur.... Un peu plus loin, je lis ce curieux passage : « Si de nombreuses éditions sans nombre, des contrefaçons multipliées, des traductions dans toutes les langues de l'Europe prouvent le mérite d'un ouvrage, celui du *Génie du christianisme* ne peut plus être contesté; depuis *« Voyage du jeune Anacharsis »*, aucun livre sérieux n'a eu un succès aussi général et aussi soutenu. » Le rapprochement est au moins original².

1. Je dis : pour le texte, car en ce qui concerne les notes, éclaircissements, et les épisodes (*Atala*, *René*, la *Lettre à Fontenelle sur la campagne romaine*) il y a eu d'importantes modifications dans les éditions ultérieures.

2. Ne pourrait-on pas attribuer ces lignes à Ballanche, — l'auteur de ces poèmes imités de l'antique, *Antigone* et *Orphée*, — qui était l'un des « propriétaires-éditeurs » du *Génie du christianisme*?

A l'époque où Chateaubriand préparait cette 5^e édition, et corrigeait son texte sur l'exemplaire conservé par Cousin, il reçut de Boissonade la lettre suivante, dont Cousin nous a conservé aussi l'original, et qu'on trouvera en tête du « précieux exemplaire » :

Paris, rue Hauteville n° 35.

18 mars 1808.

Monsieur,

Je viens d'apprendre par Monsieur Bertin que vous fesiez réimprimer à Lyon votre *Génie du christianisme*. Cela m'a donné l'idée de vous communiquer quelques remarques. Je les ai faites en relisant dernièrement votre bel ouvrage. Je me servais de la petite édition de Ballanche (1804).

T. I, p. 153. Votre note sur le nom de Dieu m'a semblé peu exacte. Souffrez que je le dise, au risque de me tromper.

(Suit toute une discussion très savante parsemée de mots hébreux en écriture hébraïque, et que je n'ai pas cru devoir reproduire.)

T. I, p. 177. Dans ce beau récit du serpent enchanté par la flûte d'un Canadien, je crois que le mot *brandit* ne peut pas être neutre, et la phrase : « Sa double langue *brandit* comme deux flammes » n'est pas assez correcte.

T. III, p. 36. Vous ne vous rappelez de morts ressuscités dans l'antiquité qu'Alceste et Herès. Vous avez oublié, Monsieur, la résurrection d'Hippolyte dont Virgile a parlé en si beaux vers (*En.*, VIII, 767) :

Namque ferunt fama Hippolytum...

... et amore Dianæ.

Esculape, qui le ressuscita à la prière de Diane, fut, pour avoir violé la loi des Parques, foudroyé par Jupiter. (*Schol. Philostr. Her.*, p. 524.) Mais ce ne fut pas là le seul miracle d'Esculape. Apollodore (*Bibl.*, III, 40, 3) dit sur le témoignage de différents auteurs qu'il rendit la vie à Capanée, à Lyeurgue, à Tyndare, à Hyméneus, à Glaucus. Télésarque cité par le Scholiaste d'Euripide (*Alc.*, 2), parle encore de la résurrection

d'Orion tentée par Esculape. Voyez les notes de MM. Heyne et Clavier sur le passage cité d'Apollodore et celles de Valekenaer sur l'*Hippolyte* d'Euripide, p. 318.

T. VI, p. 115. « Les serpents à sonnettes *bruissaient* de toutes parts. » Dans un article du *Journal de l'Empire* (6 mars), j'ai récemment exprimé la crainte que le mot *bruissaient*, employé aussi par M. Bernardin de Saint-Pierre, ne fût contraire à l'usage et à la règle des grammairiens et de l'Académie. — Dans la même page vous écrivez « un rapide lozange (*sic*) de feu » : mais ce mot paraît être féminin.

Je lis, Monsieur, vos productions avec le plus vif plaisir, et en même temps avec la plus grande attention. Cette lettre vous le prouve. L'intérêt que je prends au noble sujet que vous avez traité, et, permettez-moi de le dire, à la gloire de l'auteur, m'a engagé à vous soumettre ces remarques, que je devrais plus modestement appeler mes doutes.

J'ai l'honneur d'être

Monsieur,

Votre obéissant serviteur.

BOISSONADE.

Dans cette lettre nous retrouvons bien le Boissonade érudit et philologue avant tout, dont Sainte-Beuve a si joliment parlé (*Nouveaux Lundis*, t. VI), l'homme que le même Sainte-Beuve nous montre ailleurs s'évertuant en ingénieuses « conjectures » sur les vers de Lamartine et transformant naïvement en « fautes de lecture » de pures et simples incorrections. (*Portraits contemporains*, t. I, p. 246, n. 1.) Cette fois du moins, ses observations ne furent pas perdues. Dans l'édition suivante de son livre, Chateaubriand corrigea en effet le passage sur Dieu, les fautes *brandit*, *bruissaient*, mais il laissa subsister un *lozange de feu*¹. Enfin, à propos

1. Pour être tout à fait exact, il faut observer que la soi-disant faute *bruissaient* (le passage incriminé par Boissonade était un passage d'*Atala* qui faisait alors partie du *Génie du christianisme*)

des morts ressuscités (*Seconde partie, livre I, chap. iv*), il cita dans une note, mais en en modifiant légèrement le texte, la rectification de Boissonade, et il la fit précéder de ces aimables lignes : « Voici ce que portait la première édition [il aurait dû dire : les quatre premières]. Depuis ce temps, l'un de nos meilleurs philologues, aussi savant que poli, M. Boissonade, m'a envoyé la note suivante des hommes ressuscités dans l'antiquité païenne par le secours des dieux ou de l'art d'Esculape. »

Et voilà qui nous montre un Chateaubriand plus « docile à la critique » qu'on ne l'a dit quelquefois¹.

II

Le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale possède un certain nombre de fragments inédits de Chateaubriand (fonds français, n° 12454-5)².

A la page 71 du manuscrit 12454, j'ai trouvé une lettre autographe de Lamennais à Chateaubriand qui

n'a pas été corrigée dans les éditions séparées d'*Atala*. Littré, qui cite précisément ce passage de Chateaubriand à l'article *bruire* (il prétend le tirer d'*Atala*, 252) lit : *bruyaient* : ce qui me fait croire qu'il a dû consulter une édition où *Atala* était encore insérée dans le *Génie*. Des observations qu'il présente sur le mot *bruire* comme sur le mot *losange*, on peut conclure que l'usage moderne a, sur ces deux points, donné raison à Chateaubriand contre Boissonade.

1. Ce ne fut pas la seule fois que Boissonade rendit un service de ce genre à Chateaubriand. Il revit en épreuves les *Martyrs* et l'*Examen des Martyrs*, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Voir à ce sujet : Boissonade, *Critique littéraire sous le premier Empire*, Didier, 1863, in-8, t. I, p. LXVI-LXVIII; et t. II, p. 592, 629, etc.

2. Depuis que ceci a été écrit, ces fragments ont été publiés par M. Anatole Feugère dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (juin et septembre 1909).

intéressera peut-être les amateurs d'inédit et les admirateurs des deux grands écrivains ¹. La voici. Elle n'est pas complètement datée; mais la *Vie de Rancé* étant de 1844, il est facile de compléter la date.

Mon illustre ami,

J'achève à l'instant même de lire la *Vie de Rancé*, que je n'avais pu me procurer plutôt (*sic*). Je me hâte de vous remercier du souvenir que vous m'y accordez ², et de tout le plaisir que m'a fait l'ouvrage. Ce n'est pas seulement l'histoire d'un homme, c'est la peinture d'un siècle, d'une grande et brillante société qui ne renaîtra point. Il est vrai qu'en échange nous avons l'austérité de la Bourse, et la sagesse, et le patriotisme, et l'éloquence de nos députés, sans compter les cellules que leur philanthropie nous prépare pour y faire pénitence et nous y réformer sur l'incomparable modèle de leurs vertus.

Parmi tant de choses que l'on voudrait garder dans sa

1. Notons ici, puisque l'occasion s'en présente, que la Bibliothèque nationale possède aussi les manuscrits autographes des *Paroles d'un Croisant* (n. a. fr. 4340) et de l'*Esquisse d'une philosophie* (n. a. fr. 4271-74). Rien n'est plus facile à lire que l'écriture de Lamennais.

2. Lamennais fait sans doute allusion au curieux passage qui termine le livre II de la *Vie de Rancé* :

« De nos jours, l'auteur de *l'Indifférence en matière de religion*, repoussé dans ses réformes, a continué de croire qu'elles s'accompliraient : une voix, est-il persuadé, partira on ne sait d'où; l'Esprit de sainteté, d'amour, de vérité remplira de nouveau la terre régénérée.

« Voilà ce que pense l'immortel compatriote dont je pleurerai en larmes amères tout ce qui pourrait nous séparer sur le dernier rivage. Rancé, qui s'accotait contre Dieu, acheva son œuvre; l'abbé de La Mennais s'est incliné sur l'homme : réussira-t-il? L'homme est fragile et le génie pèse. Le roseau en se brisant peut percer la main qui l'avait pris pour appui. »

Ce passage est à rapprocher des superbes pages, si généreuses, si intelligentes, d'une charité si sereine que Chateaubriand a consacrées à Lamennais dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. (Cf. nos *Pages choisies de Chateaubriand*, p. 308-310.)

mémoire, vous avez des pages ravissantes de fraîcheur et de grâce, qu'on relit, qu'on relit encore, et qui paraissent toujours plus belles. Pourquoi nous dire, ce seront les dernières? Le génie ne vieillit point. Continuez d'enchanter et nous, et ceux qui viendront après nous. Il y a des chants d'automne comme des chants de printemps, et ceux-là ne sont ni les moins touchants, ni les moins mélodieux.

Respect, dévouement et admiration,

F. LAMENNAIS.

Ce 18 mai.

Évidemment, on ne saurait prétendre que cette lettre « jette un jour tout nouveau » sur les rapports de Lamennais et de Chateaubriand. Mais n'est-il pas piquant de voir Lamennais faire sa partie dans cette conspiration générale d'indulgence qui accueillit la publication de la *Vie de Rancé*¹? Il s'était parfois montré plus sévère, — je dis même au point de vue littéraire, — pour celui qu'il appelait en 1844 « son illustre ami ». « Sa dernière brochure, écrivait-il le 18 janvier 1833 à Montalembert (il s'agit du *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry*), sa dernière brochure m'a paru quelque chose d'étonnant pour le langage. Il faut être bien sûr de sès lecteurs pour se permettre d'écrire de cette façon-là. Ce mélange de Ronsard avec la langue et les formes de style de notre époque et l'espèce de recherche et d'affectation propre à Chateaubriand forme le plus curieux composé que je vis oncques².... » On admettrait ce jugement sous la plume de Lamennais, si les *Paroles d'un Croyant*, « ce

1. Voir par exemple, dans les *Portraits contemporains* (t. I, p. 45), l'article de Sainte-Beuve, qui est du 15 mai 1844, et dont on s'est fait, non sans quelque raison, une arme contre lui, après la publication du *Chateaubriand et son groupe*.

2. La lettre d'où ce passage est tiré a été publiée par M. Forgues dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1897.

pastiche de génie », comme disait si bien Renan, étaient écrites d'un style plus simple que la *Vie de Rancé* elle-même. En réalité, Lamennais écrivain et penseur, est un disciple immédiat, un héritier direct de Chateaubriand. « Chose curieuse, dit excellemment M. Gabriel Monod, ce sont trois Bretons, trois fils de cette race celtique sérieuse, curieuse et mystique, qui ont en France représenté tout le mouvement religieux de notre siècle : Chateaubriand, le réveil du catholicisme par la poésie et l'imagination; Lamennais, la reconstitution du dogme, puis la révolte de la raison et du cœur contre une Église fermée aux idées de liberté et de démocratie; Renan, le positivisme scientifique uni au regret de la foi perdue et à la vague aspiration vers une foi nouvelle¹. » On pourrait discuter sur les termes; mais l'idée prise en elle-même n'en est pas moins d'une incontestable et ingénieuse justesse. Trois livres font époque dans l'histoire religio-littéraire du XIX^e siècle; et ce sont, à n'en pas douter, le *Génie du christianisme*, l'*Essai sur l'indifférence* et la *Vie de Jésus*. Assurément, il y a entre ces trois œuvres des différences que, moins que personne, je songe à méconnaître. Mais pour qui voudrait les étudier dans leurs multiples origines, dans leurs transformations successives², dans la vraie nature de leur

1. G. Monod, *Renan, Taine et Michelet* (Paris, C. Lévy, 1894), p. 44.

2. J'ai déjà parlé des divergences de texte que présentent les éditions successives du *Génie du christianisme*. — Le 1^{er} volume de l'*Essai sur l'indifférence* a paru, sous l'anonyme, à la fin de 1817. (Paris, Tournachon-Molin et Le Sage, in-8°.) La 2^e édition a été publiée l'année suivante (1818, même libraire); elle a été « revue et corrigée », et je suis très tenté de croire, sans du reste en être sûr, que ce second texte n'est pas le texte définitif. La même année 1818 a vu paraître la 3^e édition du livre. — Quant à la *Vie de Jésus*, dont on sait le prodigieux succès (parue le mercredi 24 juin 1863, à la fin de l'année elle était arrivée à la

succès et de leur influence, les rapports qu'elles présentent entre elles paraîtraient si nombreux, et les affinités si curieuses, qu'il n'hésiterait pas à établir de l'une à l'autre la plus authentique des filiations. Pour ne pas compliquer les questions¹, tenons-nous en aux rapports, selon moi, trop peu étudiés encore, entre Lamennais et Chateaubriand. Il y a telles pages de l'*Essai sur l'indifférence* qu'on pourrait croire textuellement tirées du *Génie du christianisme*². Et d'autre part, nous savons que le titre primitif de l'*Essai* était *Esprit du christianisme*³, titre qui nous marque assez nettement

10^e édition, et la *Bibliographie de la France* du 10 juin 1864 annonça la 12^e édition), il ne semble pas que les 12 premières éditions présentent entre elles d'importantes divergences : du moins, elles ont toutes le même nombre de pages (LIX-466 p.). Mais la 13^e édition « revue et augmentée » (elle est annoncée par la *Bibliographie de la France* du 14 septembre 1867), a été très profondément remaniée, de l'aveu même de l'auteur : elle a LV-538 pages. Je crois bien que le texte de cette 13^e édition est le texte des éditions actuelles.

1. A ceux qui ne voudraient trouver aucune ressemblance entre le *Génie du christianisme* et la *Vie de Jésus* on peut du moins faire observer que ce sont peut-être les deux livres du siècle qui ont été le plus habilement « lancés » par leurs auteurs. Mais ce n'est pas la seule.

2. Cf. par exemple au t. I de l'*Essai sur l'indifférence* (chap. ix), le passage qui commence par ces mots : « Enfin, la mort si terrible.... »

3. Il est curieux de noter que ce titre *Esprit du christianisme*, lequel est évidemment inspiré du célèbre titre de Montesquieu : *Esprit des Lois* (mais, au fait, ne pourrait-on pas en dire autant du titre : *Génie du christianisme*?) il est curieux, dis-je, de noter que ce titre n'était pas nouveau à l'époque où Lamennais songeait à l'employer. Est-ce pour cela qu'il y a renoncé? J'ai là un petit livre des plus médiocres intitulé : *L'Esprit du christianisme, précédé d'un précis de ses preuves et suivi d'un plan de la conduite*, par l'auteur du livre intitulé : *le Comte de Valmont ou les Égaréments de la raison*. (Paris, 1803, an XI, Librairie de la Société typographique.) L'auteur est un certain abbé Gérard, non seulement romancier, mais poète à ses heures, et qui a cru devoir joindre des *Poésies chrétiennes et morales* à ce

chez son auteur la prétention et le désir de rivaliser avec Chateaubriand, et de refaire son œuvre.... Ce sont là, je le sais bien, des observations qui, pour valoir tout leur prix, auraient besoin d'être reprises, justifiées et développées. Peut-être cependant n'étaient-elles pas inutiles à présenter, — ne serait-ce que pour légitimer la publication de la lettre qu'on a lue plus haut. Puisque d'ailleurs j'ai soulevé la question des rapports de Lamennais et de Chateaubriand, qu'on me permette, pour finir, de citer encore un fragment de Chateaubriand, que j'ai tout lieu de croire inédit, et qui intéressera peut-être ceux qui s'occupent des mêmes questions que moi. Je l'ai trouvé au verso de la page 39 du manuscrit 12434. Il est suivi des mots : « 3^e partie. *Carrière politique. Les lieux et les paysages.* » Or, « *les lieux et les paysages* », c'est précisément le titre d'un des chapitres de la partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* où Chateaubriand nous raconte son ambassade de Rome, en 1827. Je crois donc qu'il faut rattacher ce fragment à ce chapitre; et, pour ma part, je l'insérerais assez volontiers entre le paragraphe qui se termine par la phrase : « Chose singulière! ce sont les yeux français

petit livre où il pille Chateaubriand sans le nommer. Chateaubriand ne lui en a pas tenu rigueur: et, dans la *Défense du Génie du christianisme*, pour répondre à ceux qui lui reprochaient d'être en même temps que l'auteur du *Génie* celui d'*Atala*, il s'autorise précisément de l'exemple qui lui était fourni par l'auteur du *Comte de Valmont* ou les *Égaréments de la raison*. Il paraît que ce « roman pieux » avait eu un grand succès, puisqu'en 1803 il était arrivé à la onzième édition: cette onzième édition, nous disent les éditeurs, « a été augmentée d'un volume, qu'on peut se procurer séparément, et qui a pour titre *la Théorie du bonheur*, auquel il est, en effet, si propre à nous conduire ». J'en veux bien croire sur paroles les éditeurs: mais je pense qu'il est heureux, pour la cause qu'ils défendaient, que le *Génie du Christianisme*, et *Atala* aient fait oublier et l'*Esprit du christianisme*, et le *Comte de Valmont*, et même la *Théorie du bonheur*. Renan a parlé du *Comte de Valmont* dans les *Souvenirs d'enfance*, p. 255-258.

ui ont le mieux vu la lumière de l'Italie » et celui qui ouvre par ces mots : « J'ai relu ma lettre à M. de Fontanes sur Rome... ». (*Mémoires d'Outre-Tombe*, Bruxelles, Méline, Cans et C^{ie}, 1830, t. IV, p. 404.) Voici ce fragment :

La vive imagination de l'abbé de Lamennais, quoiqu'alors préoccupée, peint merveilleusement ces routes de la capitale du monde. Les palais superbes abandonnés et déserts qui les bordent, les colombes qui nichent sur les corniches d'une salle peinte par Raphaël, les capriers sauvages enfonceant leurs racines entre les marbres disjoints, « alors que trois obscurs chrétiens s'en allaient vers la cité si longtemps dominatrice et reine, vrais représentants d'un autre âge par la simplicité naïve de leur foi¹ ».

1. On pourra rapprocher ce fragment inédit d'un passage de la *Vie de Rancé*, où il est aussi question de Lamennais (*Livre II*) : « Il (Rancé) faisait consister sa repentance à ne rien voir; ses yeux étaient fermés à ces ruines dont l'abbé de La Mennais nous fait une peinture admirable. » Suit une citation des *Affaires de Rome*.

APPENDICE III

SUR UNE LETTRE DE CHATEAUBRIAND

M. Louis Thomas, a publié dans le *Mercur de France*, mais avec quelques fautes de lecture, et sous une date inexacte, une très intéressante lettre inédite de Chateaubriand. Cette lettre, l'une des plus anciennes que nous ayons de l'auteur d'*Atala*, provient de la Bibliothèque publique d'Avignon. Elle a eu, comme on le verra, pour « cause occasionnelle » un curieux article du *Journal des Débats*, article que M. Thomas a ignoré, et qu'il y a peut-être lieu de tirer de l'oubli. Voici tout d'abord la lettre de Chateaubriand, rétablie dans l'intégrité de son texte :

Au C^t M. N. S. Guillon, chez le C^t Le Normant, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n^o 42 à Paris.

Samedi 25 septembre [1802].

Je m'empresse, Monsieur, de vous remercier de votre politesse. Le Père Aubry a véritablement quelques traits du Père Jogues. J'avais fait entendre dans ma première préface que c'était un personnage réel. Je l'ai même cité avec le martyr de plusieurs autres missionnaires dans le livre des Missions (4^e vol[ume] du *Génie du chr[istianisme]*).

On a pris pour de beaux mensonges ce qui était d'éton-

antes vérités, des miracles de la charité chrétienne. Mais il y a que des hommes comme vous, Monsieur, qui sentent les charmes de la vérité toute nue; le reste veut des illusions et des voiles. Vous observez avec un excellent esprit que si j'avais écrit *Atala* et le *G[énie] du chr[istianisme]* dans le style ordinaire des apologistes et des théologiens, je n'eusse pas trouvé vingt lecteurs.

Agréez, Monsieur, je vous supplie, mes très humbles salutations.

CHATEAUBRIAND.

Cette lettre est une réponse à un article que l'abbé Nicolas-Sylvestre Guillon, — un des collaborateurs habituels des *Débats*, qui fut plus tard doyen de la Faculté de théologie de Paris, puis évêque *in partibus* de Maroc, — avait publié dans le numéro du 3 vendémiaire an XI (23 septembre 1802) sur un mauvais « roman historique » imité d'*Atala*, *Aménaïde ou les Martyrs de la Foi*, par le « citoyen » L. Ponet. L'abbé Guillon y insistait sur les dangers de la lecture des romans. Mais comme ce fut là, d'après lui, l'un des moyens employés par la « philosophie mensongère » pour séduire l'opinion publique, il a bien fallu emprunter à l'erreur ses propres armes pour défendre la bonne cause.

Ainsi la vérité, ajoutait-il, pour trouver grâce, a eu besoin des voiles du mensonge; ainsi l'ingénieux et savant auteur des *Égarements de la raison* (M. l'abbé Gérard) consolait la religion et la vertu des outrages que le roman leur avait faits en déposant sur leurs chastes autels ce bel ouvrage, si riche d'imagination, d'éloquence et de sensibilité [le bon abbé Guillon exagère]; et sous la plume du *Comte de Valmont*, comme sous l'habit de Mentor, Minerve, une seconde fois, faisait entendre les leçons de la sagesse. C'est dans le même esprit que M. de Chateaubriand a composé son *Atala*. Il veut prouver que le christianisme sait épurer la flamme de l'amour sans en altérer l'énergie. Comment

accréditer cette vérité d'expérience auprès de lecteurs frivoles et prévenus ? Il adopte la forme et le style du roman comme étant plus favorable à la lutte des sentiments qu'il doit peindre. C'est le génie qui fait amende honorable à la religion ; mais soulevez cette gaze transparente que l'éloquent écrivain a empruntée d'un art trop souvent coupable : dans le plus intéressant de ses personnages, dans ce bon et si vénérable Père Aubry, vous allez reconnaître un homme, un prêtre, dont le nom et les vertus sont consacrés par l'histoire. Les voyages du pieux missionnaire dans ces affreux climats, pour y conquérir des âmes à la foi, l'intrépidité de son rôle, ce beau caractère de douceur et de tolérance mis en contraste avec le fanatisme cruel des sauvages, son martyre enfin à la suite d'une vie qui fut un long miracle de charité évangélique, *tous ces détails se retrouvent dans le premier volume de l'Histoire de la Nouvelle France, par le Père Charlevoix, à l'article du Père Jogues : il n'y a de changé que le nom et le style.*

Comme tous les ouvrages supérieurs, le roman d'*Atala* a dû faire naître des critiques sévères et de mauvaises imitations ; voici à quoi se réduit celle que le citoyen Ponet débite sous le titre d'*Aménaïde, ou les Martyrs de la foi...*

C'est cet article qui, le jour même de sa publication, a provoqué les « remerciements » de Chateaubriand, et la lettre qu'on a lue tout à l'heure. Cette lettre est-elle, d'ailleurs, d'un homme très satisfait que l'on ait, — un siècle avant M. Bédier, — révélé au public, avec une aussi grande précision, l'une des « sources » les plus authentiques d'*Atala* ? Je ne sais ; mais il me semble sentir percer, sous la « politesse » des termes, une petite pointe de mauvaise humeur. Chateaubriand voudrait bien, si je ne m'abuse, et tout en avouant sa dette, en se vantant même de l'avoir le premier publiquement reconnue, Chateaubriand voudrait bien maintenant l'atténuer un peu et la restreindre. « Le P. Aubry a véritablement *quelques traits* du P. Jogues. » Il est du reste parfaitement exact que Chateaubriand a parlé

u P. Jogues dans le *Génie du christianisme* : « Mais aussi quels hommes que les Brébœuf, les Lallament, les Jogues qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle France ! » (1^{re} édit., t. IV, p. 197.) Il a même loyalement renvoyé au livre du P. Charlevoix. Il est très vrai aussi que dans la « première préface », — non pas du *Génie*, comme le dit M. Louis Thomas, mais d'*Atala*, — il « a fait entendre » que le Père Aubry était un « personnage réel » : « Il est certain qu'un missionnaire français a fait les choses que j'ai rapportées ». (1^{re} édit. d'*Atala*, p. xxiii-xxiv.) Mais enfin, toutes ces indications sont un peu vagues ; elles n'expriment pas aussi nettement qu'on pourrait le souhaiter la nature des emprunts considérables que Chateaubriand a faits pour la composition de son personnage au savant Jésuite. Et peut-être, dans le fond de son cœur, n'est-il pas très enchanté qu'un indiscret journaliste les lui rappelle en public. L'abbé Guillon ignorait sans doute que les grands écrivains comme les grands fleuves, aiment souvent à cacher leurs « sources ».

M. Bédier, qui est plus modeste que Chateaubriand, ne m'en voudra pas, je l'espère, de lui avoir signalé l'un de ses obscurs devanciers.

APPENDICE IV

SUR DEUX CONTREFAÇONS D' « ATALA » ET DE « RENÉ »

Dans une note ajoutée en *post-scriptum*, dans la troisième édition d'*Atala* à l'*Avis sur cette troisième édition*, Chateaubriand s'exprime ainsi :

J'apprends dans le moment qu'on vient de découvrir à Paris une contrefaçon des deux premières éditions d'*Atala*, et qu'il s'en fait plusieurs autres à Nancy et à Strasbourg. J'espère que le public voudra bien n'acheter ce petit ouvrage, que chez Migneret et à l'ancienne Librairie de Dupont.

Je crois bien avoir là sous les yeux une de ces contrefaçons. Elle m'est communiquée par M. Francis Charmes. C'est un petit volume, petit in-18 de 155 pages (en y comprenant le faux titre, la *Lettre publiée dans le « Journal des Débats »* et dans « le Publiciste », et la *Préface*) imprimé avec de médiocres caractères sur de mauvais papier. Différents signes extérieurs la distinguent de la véritable édition originale, dont j'ai donné, en collaboration avec M. Joseph Girardin, une reproduction aussi fidèle que possible¹, et que donc je ne m'attarderai pas à décrire longuement. Je rappelle

1. Un volume petit in-18, Paris, Fontemoing, 1906.

simplement que la véritable édition originale, imprimée sur bon papier vélin avec de jolis caractères Didot, comprend xxiv pages (paginées à part avec des chiffres romains) de titres et préfaces, et 210 pages de texte. Elle doit être extrêmement rare : je ne connais, pour ma part, que l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, celui de la Bibliothèque Victor Cousin, et un exemplaire possédé par un particulier. Pour la distinguer rapidement de la contrefaçon que j'ai décrite, indiquons simplement, outre la différence de pagination, les deux signes que voici. La véritable édition originale, à la page du titre, porte : « A Paris, chez Migneret, imprimeur, rue Jacob, n° 1186; et à l'ancienne librairie de Dupont, rue de la Loi, n° 288 ». La contrefaçon reproduit assez fidèlement cette mention, comme du reste toute la page du titre, mais imprime : n° 228¹. D'autre part, l'édition originale a, en titre courant, *Atala*; la contrefaçon n'a pas de titre courant.

La contrefaçon se vendait-elle le même prix que l'édition originale? C'est ce que j'ignore. Mais j'imagine qu'elle a dû être tirée à un plus grand nombre d'exemplaires que la véritable édition princeps. Du moins, j'en connais, outre l'exemplaire de M. Charmes, deux autres : l'un possédé par un particulier, et qui présente les mêmes caractères, et un autre, qui m'a été signalé en 1903 comme figurant dans un catalogue de Damascène-Morgand sous la rubrique suivante :

39 853. Chateaubriand, *Atala, ou les amours de deux sauvages dans le désert*, par Fr.-Aug. Chateaubriand. Paris, Migneret, 1801, in-16 de 155 pp. broché, 35 francs.

1. Les deux premières éditions (non contrefaites) portent 288; mais la 3^e porte bien 228, ce qui tendrait à prouver que la contrefaçon a correctement rectifié le faux numéro donné par les deux premières éditions authentiques, — si la 5^e édition ne donnait pas aussi 288.

Cette édition non citée a été publiée simultanément avec l'édition originale en 210 pp. si elle n'est pas antérieure.

La mention du catalogue est incomplète et doit être inexacte. Il semble bien que nous soyons là tout simplement en présence d'un autre exemplaire de la contrefaçon que j'ai décrite.

*
* *

M. Charmes me communique également un autre petit volume, beaucoup plus rare, ce me semble, et où je crois bien voir aussi une contrefaçon. En voici le titre exact :

René, | ou | les Effets des passions, | par | F.-A. Chateaubriand. | Pour servir de suite à Atala, ou les | Amours de deux sauvages dans le désert; | par le même Auteur. | A | Paris, | 1802.

C'est un volume petit in-16, à toutes marges, de 106 pages (la page de titre, recto et verso n'est point paginée), joliment imprimé sur vélin. Le texte m'a paru identique au texte de l'édition originale de *René*, lequel, comme l'on sait, a paru pour la première fois dans l'édition originale du *Génie du christianisme*, en 1802. Trois choses me font croire à une contrefaçon pure et simple de l'épisode du *Génie* :

D'abord, la très nette déclaration de Chateaubriand dans la *Préface* de l'édition d'*Atala* et *René* qu'il a publiée en 1803, à Paris, chez Le Normant, et qui passe, avec raison, pour la véritable édition originale de ces deux épisodes réunis :

René, — y dit-il, — *René* qui accompagne *Atala* dans la présente édition n'avait point encore été imprimé à part.

Je n'ai, pour ma part, absolument rien relevé qui infirmât cette déclaration.

En second lieu, si le livre n'était pas une contrefaçon, il serait bien étonnant qu'il ne portât pas d'indication de libraire ou d'éditeur.

Et enfin, je relève dès la première page, une indication singulièrement naïve, et qui me paraît prouver jusqu'à l'évidence, que la contrefaçon a été exécutée sur l'édition originale du *Génie*. Après les premiers mots du roman : « En arrivant chez les Natchez, René », le copiste ici, met un « appel », et reproduit tout simplement en note la note du *Génie* que voici : « Voyez *Atala*, à la fin du troisième tome ».

Dans son *Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille* (Vannes, Lafolye, 1895), M. René Kerviler (p. 25) signale un volume qu'il décrit trop brièvement ainsi :

René ou les effets des passions, pour faire suite à *Atala*. Leipzick, 1802, in-12.

Et il ajoute : « *René*, était, comme *Atala*, un épisode du *Génie du christianisme*. L'édition de Leipzick en 1802, en fut détachée sans l'aveu de l'auteur, qui s'opposa toujours à ce que *René* parût séparément, et autorisa seulement, à partir de 1805, à le joindre à *Atala*. »

Cette contrefaçon de Leipzick est-elle, comme j'inclinerais à le penser, celle-là même que nous avons décrite? Ou bien y a-t-il eu en 1802 deux contrefaçons différentes de *René*? Je sou mets ce petit problème de bibliographie chateaubrianesque à M. Marcel Duchemin, qui va prochainement nous donner une édition critique de *René* dans la collection des *Textes français modernes*.

Profitons enfin de l'occasion pour poser, à qui pourra la résoudre, une question bibliographique tout

à fait connexe de celle que je viens d'effleurer. Une lettre de Chateaubriand à Fontanes, sous la date du 6 novembre 1802, et écrite d'Avignon, nous apprend qu'il y eut aussi une contrefaçon du *Génie du christianisme* :

Si l'on ne contrefait que les bons ouvrages, mon cher ami, je dois être content. J'ai saisi une contrefaçon d'*Atala*¹ et une du *Génie du christianisme*. La dernière était l'importante; je me suis arrangé avec le libraire; il me paie les frais de mon voyage, me donne de plus un certain nombre d'exemplaires de son édition qui est en quatre volumes et plus correcte que la mienne, et moi, je légitime mon bâtard, et le reconnais comme seconde édition.

Les cinq volumes de l'édition originale du *Génie du christianisme* se vendaient dix-huit francs, brochés. Chateaubriand nous dit dans ses *Mémoires* que son contrefacteur lui vendit ses quatre volumes « au prix raisonnable de neuf francs l'exemplaire ». Or, la véritable édition princeps est parfois reliée elle aussi en quatre volumes (elle l'est aussi en trois, et même en deux). Je n'ai jamais eu, pour ma part, la contrefaçon entre les mains. Si quelque lecteur en possédait un exemplaire, ne pourrait-il pas la décrire plus longuement que ne l'a fait Chateaubriand, et nous indiquer quelques-uns des autres signes qui permettraient de la distinguer aisément de l'édition parisienne?

1. « Arrivé à Avignon la veille de la Toussaint, un enfant portant des livres m'en offrit : j'achetai du premier coup trois éditions différentes et contrefaites d'un petit roman nommé *Atala*. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, t. II, p. 310.) — La lettre n'en signale qu'une. Faut-il conclure à un accident de mémoire grossissante? Cela semble assez probable.

APPENDICE V

UN FRAGMENT INÉDIT DES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

Sainte-Beuve disait que *l'Esprit des Lois* est « la reprise idéale des lectures de Montesquieu ». Je dirais volontiers que les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont assez souvent la reprise idéale des ouvrages antérieurs de Chateaubriand.

En voici un exemple qui me paraît assez caractéristique.

On sait qu'il existe à la Bibliothèque nationale, sous le numéro 12454 (nouvelles acquisitions, fonds français) un manuscrit composé de fragments, pour la plupart inutilisés, des *Mémoires d'Outre-Tombe*. L'origine de ces fragments, non autographes pour le plus grand nombre, nous est suffisamment indiquée par la note que nous lisons au verso de la page 61, et que voici :

J'ai recueilli moi-même ces fragments de M. de Chateaubriand, pendant que j'étais secrétaire chez lui; et de même quelques manuscrits qui m'étaient restés. Je les cède à M. Bricon ce jourd'hui 20 janvier 1845.

ED. L'AGNEAU.

Le premier de ces fragments a pour titre :

Génie du Christianisme : Suite. — Influence de l'ouvrage. — Ce qu'il a rectifié dans les jugements et les études diverses.

On le retrouvera, mais avec des modifications et des transpositions plus ou moins considérables, au livre I de la deuxième partie des *Mémoires*. Or, tel qu'il est dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale, il est en grande partie composé de deux passages rapportés, l'un de la *Défense du Génie du christianisme*, l'autre de la *Préface* que Chateaubriand a composée pour l'édition du *Génie* qu'il a publiée en 1828.

Afin qu'on puisse bien se rendre compte de la nature des remaniements successifs que Chateaubriand a fait subir à son texte primitif, nous publions en face l'une de l'autre la version du manuscrit de la Bibliothèque nationale et celle de la *Préface* et de la *Défense du Génie*, mettant entre crochets les passages supprimés ou ajoutés, et nous rejetons en note les variantes du texte actuel des *Mémoires*.

MANUSCRIT DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Si les journaux du temps n'attestaient, la révolution opérée par le « *Génie du christianisme* », il serait décent de me taire; mais ne me considérant que dans mes relations avec les destinées de l'humanité, je suis obligé d'admettre des faits accomplis; s'ils peuvent être différemment jugés, leur existence n'en est pas moins avérée¹.

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »
(PRÉFACE DE 1828).

Si [les critiques] du temps, les journaux, [les pamphlets, les livres,] n'attestaient l'effet du *Génie du christianisme*, il ne me conviendrait pas d'en parler; mais [n'ayant jamais rien rapporté à moi-même,] ne m'étant jamais considéré que dans mes relations [générales] avec les destinées de mon pays, je suis obligé de reconnaître des faits [qui ne

1. Ce premier paragraphe ne se retrouve pas dans le texte définitif des *Mémoires*.

MANUSCRIT DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

1 La littérature se teignit des couleurs de mes tableaux religieux comme les affaires ont gardé la phraséologie de mes écrits sur la cité : la Monarchie selon la Charte, par exemple, a été le rudiment de notre gouvernement représentatif et mon article du *Conservateur* sur les intérêts moraux et les intérêts matériels a laissé ces deux désignations à la politique.

Un épisode du *Génie du christianisme* qui fit moins de bruit alors qu'*Atala*, a déterminé un des caractères de la littérature nouvelle 2.

3 Ce qu'un critique impartial, voulant entrer dans l'esprit de mon travail, était en droit d'exiger de moi, c'est que les épisodes de l'ouvrage eussent une tendance visible à faire aimer la Religion et en démontrassent l'utilité : or,

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »
(PRÉFACE DE 1828).

sont contestés de personne] : ils ont pu être différemment jugés, leur existence n'en est pas moins avérée,

La littérature se teignit [en partie] des couleurs du *Génie du christianisme* 2.

« DÉFENSE DU GÉNIE DU
CHRISTIANISME ».

[Tout] ce qu'un critique impartial, qui veut entrer dans l'esprit de l'ouvrage, était en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de cet ouvrage eussent une tendance [bien] visible à faire aimer la religion et à

1. *Mémoires*, édition définitive : *Quoi qu'il en soit*, la littérature... (édit. Biré, t. II, p. 822).

2. Ici s'arrête dans la *Préface* de 1828 le passage rapporté par Chateaubriand dans son texte des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

3. Ce paragraphe, dans le texte définitif des *Mémoires* (édit. Biré, t. II, p. 281), est placé avant celui que nous venons de citer : « *Quoi qu'il en soit*, la littérature... désignations à la politique », — et il se poursuit par le développement : « Mais au surplus, si *René* n'existait pas... », que nous retrouverons plus loin dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale.

4. Tout le développement qui va suivre n'a pas été conservé dans le texte définitif des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

MANUSCRIT DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

la nécessité des cloîtres pour certains malheurs, et [pour] ceux-là mêmes qui sont les plus grands, la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René? J.-J. Rousseau introduisit le premier parmi nous des rêveries désastreuses; le roman de Werther développa depuis ce germe de poison. Les couvents offraient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvaient auprès de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société des espèces de solitaires tout à la fois passionnés et philosophes qui, ne pouvant renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront

« DÉFENSE DU GÉNIE DU
CHRISTIANISME ».

en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains malheurs [de la vie], et ceux-là mêmes qui sont les plus grands; la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies, que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René? [L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide.] C'est J.-J. Rousseau [qui] introduisit le premier parmi nous ces rêveries [si] désastreuses [et si coupables]. [En s'isolant des hommes, et s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une foule de jeunes gens, qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la vie.] Le roman de Werther a développé depuis ce germe de poison. [L'auteur du « Génie du christianisme », obligé de faire entrer dans le cadre de son apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude.] Les couvents offraient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives, que la nature ap-

MANUSCRIT DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.« DÉFENSE DU GÉNIE DU
CHRISTIANISME ».

dans une misanthropie orgueilleuse qui les conduira à la folie ou à la mort,

pelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvaient auprès de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes, et l'occasion d'exercer souvent de rares et sublimes vertus. Mais depuis la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société [(comme en Angleterre)], des espèces de solitaires tout à la fois passionnés et philosophes, qui ne pouvant [ni] renoncer aux vices du siècle, ni aimer ce siècle, [prendront la haine des hommes pour de l'élévation du génie,] renonceroient à tout devoir divin et humain, se nourriront à l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront [de plus en plus] dans une misanthropie orgueilleuse, qui les conduira [bientôt] à la folie ou à la mort.

¹ Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, je pris la punition de René dans le cercle de ces malheurs qui appartiennent moins à l'individu

Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, [l'auteur a pensé qu'il devait] prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs qui appar-

1. Tout le développement qui va suivre n'a pas été conservé non plus dans le texte définitif des *Mémoires*.

MANUSCRIT DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient à la Fatalité. *J'aurais* choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine : il ne restait, que celui d'Erope et de Thyeste chez les Grecs, ou d'Ammon et de Thamar chez les Hébreux ; et, bien qu'il ait été aussi transporté sur notre scène, il est toutefois moins connu que l'autre.

« DÉFENSE DU GÉNIE DU
CHRISTIANISME ».

tiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient à la Fatalité. [L'auteur] eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité par Racine : il ne restait que celui d'Erope et de Thyeste¹ chez les Grecs, ou d'Ammon et de Thamar chez les Hébreux² ; et bien que ce sujet ait été aussi transporté sur notre scène³, il est toutefois moins connu que le premier. [Peut-être aussi s'applique-t-il mieux au caractère que l'auteur a voulu peindre. En effet les folles rêveries de René commencent le mal et ses extravagances l'achèvent : par les premières, il égare d'abord l'imagination d'une faible femme ; par les dernières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se réunir à lui : ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la faute.]

Ici cessent dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale les passages rapportés de la *Défense du Génie du christianisme*, ou de la *Préface* de 1828. Le

1. Sen. *In Atr. et Th.* Voir aussi Canacé et Macarcus, et Caune et Byblis dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrrha, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles. (Note de Chateaubriand.)

2. *Reg.*, 13, 14. (Note de Chateaubriand.)

3. Dans l'*Abufar* de M. Ducis. (Note de Chateaubriand.)

développement qui suit a été conservé dans le texte définitif des *Mémoires*, avec un certain nombre de variantes que nous reproduirons en note.

Au surplus¹, si « René » n'existait pas, je ne l'écrirais plus; s'il m'était possible de le détruire, je le détruirais²: [*il a infesté l'esprit d'une partie de la jeunesse, effet que je n'avais pu prévoir, car j'avais au contraire voulu la corriger*]. Une famille de Renés poètes et de Renés prosateurs a pullulé; on n'a plus entendu [*bourdonner*³] que des phrases lamentables et décousues; il n'a plus été question que de vents, d'orages⁴, de *maux*⁵ inconnus livrés aux nuages et à la nuit; il n'y a pas de grimaud sortant du collège, qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes⁶, qui à seize ans n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie, qui dans l'abîme de ses pensées ne se soit livré au vague de ses passions, qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, *qui*⁷ n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus.

Dans *René*, j'avais exposé une infirmité de mon siècle; mais *c'est* une folie⁸ aux [*autres*] romanciers d'avoir voulu rendre universelles les affections en dehors de tout, [*exprimées dans « René » et depuis dans « Childe-Harold »*⁹]. Les sentiments généraux qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour sont inépuisables, ils fourniront toujours des inspi-

1. Texte définitif des *Mémoires*: Mais au surplus... (édit. Biré, t. II, p. 281).

2. *Id.*, *ibid.*: je le détruirais. Une famille de Renés poètes... (*id.*, *ibid.*, p. 281).

3. *Id.*, *ibid.*: on n'a plus entendu que des phrases... (édit. Biré, t. II, p. 281).

4. *Id.*, *ibid.*, de vents et d'orages.

5. *Id.*, *ibid.*: de mots. — Ce doit être là une faute de lecture, et le vrai texte paraît bien être celui du manuscrit de la Bibliothèque nationale.

6. *Id.*, *ibid.*, des hommes; de *bambin* qui à seize ans....

7. *Id.*, *ibid.*, et échevelé, et n'ait étonné....

8. *Id.*, *ibid.*, mais *c'était* une autre folie aux romanciers....

9. *Id.*, *ibid.*, en dehors de tout. Les sentiments généraux....

*raisons nouvelles au talent capable de les développer*¹; mais [dans²] les manières particulières de sentir, les individualités d'esprit et de caractère ne peuvent s'étendre et se multiplier dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit: il ne reste rien à recueillir dans ce champ, après la main qui l'a moissonné la première; une *maladie* de l'âme n'est pas un état permanent et naturel; on ne peut la reproduire, en faire une *littérature*, en tirer parti comme d'une passion générale incessamment modifiée au gré des artistes qui la manient et en changeant la forme.

Le fragment m'a paru intéressant et curieux, et il m'a semblé qu'il valait la peine d'être connu et publié, sinon sous sa forme primitive, — car le texte tout à fait primitif des *Mémoires d'Outre-Tombe* nous échappe la plupart du temps, — tout au moins tel que, à un moment donné, Chateaubriand comptait l'insérer dans son œuvre.

1. Texte définitif des *Mémoires*, p. 282 : sont inépuisables, mais manières particulières....

2. *Id.*, *ibid.* : mais les manières particulières. — Le « dans » du manuscrit de la Bibliothèque nationale doit être un lapsus.

DEUX ÉPISODES

DE LA

JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND

I

RENÉ COMMIS VOYAGEUR EN BAS

Il ne s'en est point vanté dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, — pas plus qu'il ne s'est vanté d'avoir été quelque temps, durant son exil en Angleterre, comme l'en a dûment convaincu M. Anatole Le Braz, un modeste « maître d'école ». Mais la chose est sûre cependant : elle vient d'être surabondamment prouvée par le marquis de Granges de Surgères, dans une précieuse brochure¹. Le grandiose et somptueux auteur du *Génie du christianisme*, François-René, « chevalier de Chateaubriand, officier au régiment de Navarre », a fait à vingt-deux ans le noble métier de commis voyageur... en bas!

1. Marquis de Granges de Surgères, *Une gerbe de lettres inédites de Chateaubriand*, Paris, Henri Leclerc, 1911.

Vous lisez bien. « Bas blancs ordinaires », « bas mêlés gris », « bas à petites côtes », « bas jaspés gris naturel », le poète des *Natches* n'a pas eu son pareil pour distinguer ces différentes espèces les unes des autres, pour les évaluer à leur juste prix, pour reconnaître les « espèces les plus marchandes », et pour en trouver le placement. Et il fait des comptes admirables de précision et de belle ordonnance. Ses factures sont irréprochables. Mieux encore, il sait que tel client n'est pas très solvable, et il en avertit prudemment son correspondant : « Je n'ai pas pu refuser, mais je vous préviens que votre marchandise serait exposée, et Dieu me garde de vous faire courir aucun risque ! » En un mot, René est le modèle des commis voyageurs. L'illustre Gaudissart était pour la corporation un patron quelque peu compromettant : elle peut désormais s'enorgueillir de compter parmi ses ancêtres le plus grand écrivain du XIX^e siècle français.

* *

En quelles circonstances tragi-comiques René s'avisa-t-il de revêtir, l'an de grâce 1790, ce « costume » au moins imprévu, et qu'André Beaunier lui-même, en dépit de toute sa perspicacité, aurait été bien empêché de découvrir ? C'est ce qui ressort assez clairement des dix lettres autographes qu'a publiées M. de Granges de Surgères, et des judicieuses explications dont il les a accompagnées. « J'ai ici, — écrit Chateaubriand, aux environs du

15 mars 1790, — j'ai ici une dette d'honneur qu'il me faut acquitter sous peine, comme vous le savez, d'être déshonoré et de me brûler la cervelle sur-le-champ. Cette dette tombe le 25 de mars.... Je n'ai, comme vous le voyez, pas une minute à perdre pour trouver la somme, ou il va de mon état, de mon honneur et peut-être de ma vie. » « Réponse sur-le-champ, insiste-t-il. Songez en grâce que vous me perdriez. » En quoi consistait exactement cette dette d'honneur que le jeune chevalier veut acquitter à tout prix? Nous l'ignorons; nous savons seulement qu'elle se montait à 5000 livres environ. Mais tout fait croire que ces besoins d'argent où se débat — déjà! — notre héros n'ont point pour origine une conduite parfaitement exemplaire.

Car il mène alors, de toute évidence, la vie fort dissipée de ces officiers galants et poètes, dont le XVIII^e siècle a vu fleurir la race. Certains aveux des *Mémoires*, les petits vers qu'il insère en 1790 dans l'*Almanach des Muses* ne nous laissent aucun doute à cet égard. Les deux premières lettres que nous ayons de lui, au chevalier de Châtenet, sont d'un fort mauvais sujet, et presque d'un *roué* : le ton dont il y parle de sa sœur, « la comtesse Lucile », — la douloureuse et tragique Lucile, — est, à tout le moins, très désobligeant; il y est question enfin d'une certaine Eugénie, qui doit être une bien aimable personne, à en juger par ce qu'on dit d'elle, car elle aime « la sensibilité », et les « choses tendres et spirituelles » sont

de nature à lui plaire.... O Vierge des dernières amours, tendre et spirituelle Juliette Récamier, voilez-vous la face!...

Or donc, en 1790, le chevalier de Chateaubriand a des dettes. Et, pour les éteindre, car il est homme d'honneur, voici l'ingénieux procédé auquel il a recours. Il a pour ami le fils d'un ancien régisseur de sa famille, Pierre-Félix de La Morandais, lequel d'ailleurs lui est un peu parent, et qui, tout en résidant en Suisse, dirige, avec un certain M. Piochon, d'Angers, une manufacture de bas de fil. Il se fait adresser pour la somme dont il a besoin, un certain nombre de paires de bas, soit à Paris, soit à Fougères, où il va souvent, et où habite sa sœur, la comtesse de Marigny; il les vend, et utilise, pour ses besoins personnels, les sommes qui lui sont versées directement par les divers acheteurs, à charge de les rembourser plus tard à l'obligeant La Morandais. Il est probable que si ces opérations eussent été connues de son frère aîné, celui-ci aurait marqué très vivement son mécontentement et eût trouvé sans doute que « le chevalier » dérogeait : notre commis voyageur improvisé les lui a, en tout cas, toujours cachées, il le dit expressément; mais il semble bien n'avoir pas été aussi mystérieux à l'égard de sa sœur, Mme de Marigny, qui, en son absence, devait être chargée de rembourser La Morandais. Qui sait? Peut-être aidait-elle son entreprenant cadet à « placer » quelques-unes des « balles » qu'on expédiait à Fougères.

On serait curieux de savoir à quelles personnes Chateaubriand pouvait bien vendre les cent soixante-cinq douzaines de bas qu'il recevait de la maison La Morandais-Piochôn. Il semble peu probable qu'il ait fait le commerce de détail. « J'espère, écrit-il à Piochon, j'espère vous procurer un débouché considérable de votre marchandise par les connaissances que j'ai. » Ailleurs, il s'inquiète des droits à payer : « En disant, demande-t-il, que ce sont des bas pour le compte du Roi pour mon régiment, éviterai-je les droits ? » Ceci nous fait supposer qu'un certain nombre de ces paires de bas ont été utilisées par les soldats du Roi Très Chrétien. Et il est assez piquant de voir Chateaubriand revendre à son propre régiment les bas qui lui permettaient de payer ses dettes d'honneur.

*
* *

Si les lettres qu'a découvertes et publiées M. de Granges de Surgères ajoutent quelques traits imprévus à la biographie de René, elles n'ajoutent rien, absolument rien, — et presque au contraire ! — à sa gloire d'écrivain. Je défie qui que ce soit de retrouver, même en germe, dans ces dix lettres de jeunesse, le futur auteur d'*Atala* et de l'*Itinéraire*, l'homme qui a écrit peut-être quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature épistolaire du XIX^e siècle. Ni M. de La Morandais, ni

M. Piochon n'ont dû écrire d'un autre style.
Jugez-en :

Voici ce qu'il y a de plus nouveau ici. C'est la fameuse affaire des colonies qui a été jugée à l'Assemblée nationale. Elle a décrété que les colonies étaient maîtresses de se faire la constitution que bon leur semblerait. Aussi on [n'] a parlé ni des nègres, ni de rien, et voilà les colons bien heureux, qui vont faire tout ce *qui* voudront pour leur fortune : c'est un beau pays maintenant à habiter. Vous qui êtes en Suisse, vous jouissez de la paix et de la nature, tandis, que nous autres, habitants de la France, nous sommes encore plongés dans le chaos. Adieu, je suis celui qui [est] toujours prêt à vous rendre tous les services qui dépendront de lui comme Breton et ami.

Je vous dirai, comme vous vous intéressez à moi que je touche au moment d'avoir une bonne place aux Iles. Si je réussis, et que vous vouliez me confier votre frère, je pourrais l'y avancer ou lui procurer des moyens de fortune.

Ailleurs :

Si vous pouviez fixer le lieu où vous désireriez toucher votre argent, cela me ferait grand plaisir parce que, pendant mon absence en Amérique, au moins il n'y aurait qu'une seule personne chargée de cela, et ça donnerait moins d'embarras, parce que cette personne ayant ordre de payer tous les ans au même terme, et sur votre demande, une somme de tant serait préparée à ça, et vous n'auriez aucune peine, ni aucun retard....

J'ai cherché pour ce que vous m'aviez parlé de l'*Encyclopédie* : il n'y a pas d'autres éditions plus nouvelles que la dernière par ordre de matières.

Au reste, nous avons eu du bruit depuis hier, au sujet du dernier décret sur la vente des biens du clergé. Le peuple a voulu se jeter sur le vicomte de Mirabeau et sur l'abbé Maury, au sortir de l'Assemblée, et sans la garde nationale qui s'est fort bien conduite, il serait arrivé des accidents funestes. Le décret ne fut pas porté hier; c'est aujourd'hui qu'il doit avoir lieu et, à neuf heures du soir que je vous écris ceci, je ne sais pas encore ce qui a été décrété....

En vérité, est-ce bien là du Chateaubriand? Et ce commis voyageur en bas n'a-t-il pas signé ses lettres d'un nom frauduleusement emprunté? On pourrait se poser la question si, d'abord les premières lettres que nous connaissions déjà de René différaient beaucoup de celles-ci pour le style; et ensuite, — et sans parler de divers détails qui en authentiquent le contenu, — si l'authenticité extérieure de ces lettres ne nous était comme garantie par la manière même dont elles nous sont parvenues. Conservées dans la famille de La Morandais, elles ont été communiquées par un des descendants de cette famille. D'autre part, plusieurs lettres sont fermées par un cachet de cire rouge aux armes tantôt des Marigny, tantôt des Chateaubriand, et tantôt des La Celle de Châteaubourg.... Il faut en prendre notre parti : le Chateaubriand que nous connaissons n'était, si je l'ose dire, pas encore né; du moins, il n'était pas né encore à la vie littéraire.

Et voici qui est plus curieux encore. L'écriture de ces lettres ne ressemble en rien à celle qui est si connue des amateurs d'autographes. Elle est, certes, bien caractéristique, la grande écriture tourmentée, hautaine, peu lisible de René. Ici, dans ses lettres de 1790, l'écriture, nous dit-on, est si lisible qu'elle en est « banale », « avec ses lettres de moyenne hauteur, légèrement inclinées sur la droite ». Ce changement d'écriture a-t-il été inconscient et progressif, ou bien, au contraire, s'est-il fait de propos délibéré? Et Chateaubriand a-t-il voulu mettre

comme un abîme entre l'époque où il signait ses lettres « le chevalier de Chateaubriand, officier au régiment de Navarre », — et où il vendait des bas de fil, — et celle où il écrivait fièrement au bas d'une *Lettre célèbre sur Mme de Staël : l'Auteur du Génie du christianisme?* Nous l'ignorons, comme, hélas! nous ignorons tant de choses....

■
* *

Ce que nous savons bien, par exemple, et ce que nous confirment ces lettres de jeunesse, c'est qu'en dépit des nombreux expédients qu'il imagina, au cours de sa longue carrière, pour assurer l'indépendance et l'aisance de sa vie matérielle, René fut toujours à court d'argent. Il aurait pu mourir millionnaire, comme Victor Hugo, ou comme Voltaire : il ne l'a pas su. « O argent que j'ai tant méprisé, — écrivait-il dans ses *Mémoires*, — et que je ne puis aimer, quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer? » Il a préféré délibérément la gloire : nous ne pouvons lui en faire un trop grand crime.

Il y a dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* un bout de dialogue bien savoureux entre le roi Charles X exilé à Prague et Chateaubriand, ambassadeur officieux de la duchesse de Berry. René, depuis près d'un demi-siècle, a appris à écrire :

— Combien, Chateaubriand, vous faudrait-il pour être riche ?

— Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un patard ce soir.

Le roi me secoua l'épaule avec la main :

— A la bonne heure ! Mais à quoi diable mangez-vous votre argent ?

— Ma foi, Sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun goût et ne fais aucune dépense : c'est incompréhensible ! Je suis si bête qu'en entrant aux Affaires étrangères, je ne voulus pas prendre les 25 000 francs de frais d'établissement, et qu'en sortant, je dédaignai d'escamoter les fonds secrets....

Il a toujours été ainsi. Rien ne l'a enrichi, pas plus son métier de ministre, que son métier de commis-voyageur. « Je sème l'or » : cette devise de sa famille, on dirait qu'il a voulu à tout prix s'en montrer digne. Il a semé l'or avec une royale prodigalité, sur toutes les routes où l'ont tour à tour conduit son humeur aventureuse et les caprices de sa destinée. C'était un poète. Il a bien pu, quelque temps, revêtir le costume, il n'avait pas l'âme d'un vrai commerçant.

II

RENÉ A VINGT-DEUX ANS
LA TRAVERSÉE EN AMÉRIQUE
(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

Quelques lettres de jeunesse, une courte poésie publiée dans l'*Almanach des Muses*, voilà, croyons-nous, les seuls documents directs, authentiques et contemporains que nous possédions sur le Chateaubriand d'avant l'*Essai sur les Révolutions*.

A l'en croire lui-même, nous n'en serions pas réduits à ces minces épaves de la vingtième année pour nous faire une idée de ses sentiments et de ses préoccupations d'alors. N'avons-nous pas de lui des poésies, des lettres même, des notes de voyage, une « épopée », enfin, qu'il a publiées plus tard, mais qui datent bien de cette époque? — Il est vrai : mais si l'on peut admettre que ces différentes œuvres, sous leur forme première, ont bien été conçues et rédigées avant l'*Essai*, qui nous prouve que René, infatigable correcteur, comme l'on sait, de ses propres brouillons, n'ait pas retouché et remanié plus ou moins profondément ces essais juvéniles avant de les livrer au public? Dans le *Mercur de France* du 14 messidor an X (3 juillet 1802), il publiait sous l'anonyme une *Nuit d'automne par un jeune homme âgé de seize ans*. Or, la pièce figure, mais beaucoup plus longue, et avec une quinzaine de variantes,

— exactement dix-sept, — parmi ces *Tableaux de la nature de 1784 à 1790*, qu'il a recueillis en 1828 dans ses *Poésies diverses*. C'était là ce qu'il appelait « n'avoir rien ou presque rien changé à ces vers ». Est-il même sûr que le texte de 1802 soit de tous points conforme au texte primitif? Et si, comme c'est probable, on peut en dire autant de la *Lettre écrite de chez les sauvages du Niagara*, de la *Lettre sur les arts du dessin*, du *Voyage en Amérique* et des *Natchez*, on voit combien, à parler en toute rigueur, il serait imprudent d'utiliser comme documents psychologiques absolument sûrs et minutieusement datés ces écrits dont l'exacte origine nous échappe.

Un autre document, infiniment précieux, à ce qu'il semble, sur la jeunesse de Chateaubriand, ce sont les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Et, de fait, si nous ne les avons pas, nous aurions fort peu de chose à dire de ses premières années de formation et d'apprentissage. Mais les *Mémoires*, en même temps que des *Mémoires* proprement dits, sont aussi un véritable poème, et il est parfois difficile de savoir où le poème finit, et où l'autobiographie commence. N'a-t-on pas montré que le fameux voyage en Amérique est en partie une fiction¹, et faudrait-il beaucoup de constatations comme celle-là pour nous faire rejeter presque entièrement le témoignage des *Mémoires d'Outre-Tombe*? Je crois, pour ma part, que l'on aurait tort. Je

1. Joseph Bédier, *Chateaubriand en Amérique* (*Études critiques*, Armand Colin, 1904).

crois que les *Mémoires* contiennent beaucoup plus de réalité concrète, de faits dignes de foi qu'on ne serait tenté de le supposer sur cet unique exemple. Mais enfin, il faut avouer que la question se pose. Et, d'autre part, les faits rapportés dans les *Mémoires* fussent-ils reconnus matériellement exacts, ce serait encore une question de savoir s'il n'est point souvent arrivé à Chateaubriand, quand il évoque des souvenirs déjà lointains, ce qui arrive à chacun d'entre nous, je veux dire de projeter involontairement dans le passé ses dispositions actuelles d'esprit et d'âme. La dernière rédaction des *Mémoires* est bien postérieure aux événements qu'ils racontent. De toutes façons, nous ne pouvons accepter sans vérification et sans contrôle ce témoignage direct, mais peut-être arrangé, et, en tout cas, posthume de René sur lui-même.

Et les moyens indirects de contrôle, tout au moins pour la première période de sa vie, sont à la fois très rares et à peu près insignifiants. Il serait facile de faire tenir en une page tout ce que nous savons de Chateaubriand jusqu'en 1797, j'entends de source sûre, soigneusement vérifiée et extérieure à lui-même. Quelques lignes assez mystérieuses de Ginguené dans ses « extraits » sur le *Génie du christianisme*, et que Sainte-Beuve a malignement relevées dans une note de son *Chateaubriand*, deux témoignages, intéressants d'ailleurs, l'un de M. de Pommereuil, le futur directeur de la librairie sous l'Empire, l'autre du chevalier de Panat, et que Villemain nous a

transmis, c'est là, je crois, tout ce que nous avons sur la vie de Chateaubriand à Paris et sur ses dispositions morales à la veille de son départ pour l'Amérique. « Chateaubriand a du talent, disait M. de Pommereuil. Je l'ai connu d'ailleurs dans ma jeunesse, avant 1789 : j'ai soupé au café avec lui et quelques gentilshommes bretons de ma parenté. Il ne disait pas un mot. » Et le chevalier de Panat : « Je l'ai deviné de bonne heure, et j'en parlais ainsi à Fontanes, qui pensait comme moi. Dès 1789, au départ de Lally et de Mounier, je voulais l'emmener en émigration. Il hésitait ; il était amoureux ; et puis, il avait déjà cette mélancolie qui est la sœur de l'inaction ; mais dès lors aussi, dans quelques promenades en tête à tête, et une fois avec Fontanes et Rivarol, il me parut plein de génie, quoique à demi fou. Il exposait son plan de découverte d'un passage au nord-ouest des États-Unis d'Amérique.... »

Or, voici qu'à ces trop rares témoignages sur cette période de la vie de Chateaubriand, un autre, plus précis et plus circonstancié, vient se joindre aujourd'hui. On sait que, par une coïncidence assez curieuse, Chateaubriand, au mois d'avril 1794, partait pour l'Amérique sur le même bateau que quelques Sulpiciens, désignés par M. Émery pour aller à Baltimore fonder le premier séminaire catholique des États-Unis. Le premier évêque américain, Mgr Carrol, avait été sacré en Angleterre, le 15 août 1790. M. Nagot, le directeur du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, l'avait vu à Londres et

lui avait proposé de se rendre à Baltimore pour y fonder un séminaire. L'idée avait été approuvée à Rome, et, quelques mois après, M. Nagot partait avec trois prêtres et cinq séminaristes, dont deux Américains et deux Anglais¹. L'unique séminariste français s'appelait Édouard de Mondésir.

Il était du diocèse de Chartres : il était né à Nogent-le-Rotrou le 7 mars 1770. Élève de la communauté sulpicienne des Robertins où il était entré en 1787, il avait été envoyé, en 1790, au Canada. Mal préparée, cette première mission n'aboutit pas. A son retour, au mois d'octobre 1790, Édouard de Mondésir entra au petit séminaire de Saint-Sulpice. Il resta douze ans aux États-Unis. Rentré en France, il fut vicaire de Saint-Louis de Versailles, puis directeur de l'École secondaire de Nogent-le-Rotrou, son pays natal. Sept ans plus tard, il fut nommé proviseur du lycée de Moulins. En 1821, il accepta le poste de curé de Coudray, près de Chartres, qu'il occupa pendant seize ans. En 1842, deux ans avant sa mort, — il mourut le 7 mars 1844, — M. Faillon, qui réunissait de toutes parts des matériaux pour la *Vie de M. Émery* que devait écrire M. Gosselin²,

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion à la fin du XVIII^e siècle*, par Jauffret, Paris, Le Clerc, 1803, t. II, p. 404 et suiv. : *Relation du voyage de plusieurs prêtres françois et anglais, partis de France le 8 avril 1791 pour aller fonder un séminaire à Baltimore*. On a publié dans cette *Relation* quelques lettres de M. Nagot et des prêtres qui l'accompagnaient.

2. La *Vie* imprimée de M. Émery, en deux volumes, n'est qu'un abrégé d'une *Vie* manuscrite, rédigée par M. Gosselin en personne, et qu'il est regrettable qu'on n'ait pas cru devoir publier tout au long.

s'adressa à lui et le pria de rassembler et de rédiger ses souvenirs. « Heureusement que les vieillards se souviennent de loin plutôt que de près, écrivait l'abbé de Mondésir à M. Faillon le 1^{er} août 1842. Savez-vous, Monsieur, que vous me faites rebrousser chemin dans la vie de cinquante-trois à cinquante-quatre ans? C'est une forte tâche pour une pauvre tête de soixante-treize ans qui, depuis quatre ans, n'a pu composer un seul sermon, tant il y a de vide dans son cerveau.... Je vais me mettre à méditer le passé, à me rappeler tant de bonnes choses et des hommes si bons!... » Et le vieillard tint parole. Du 2 août au 21 octobre 1842, il rédigea une série de petits cahiers, écrits au recto et au verso, — en tout 130 pages, — qui ont été réunis au tome IV des *Matériaux pour servir à la Vie de M. Émery*. Ce précieux recueil manuscrit, en douze volumes, qu'on a mis si souvent à contribution pour l'histoire religieuse de la fin du XVIII^e et des premières années du XIX^e siècle, était conservé, il y a quelques années, à la bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice. C'est là que j'ai pu consulter tout à loisir le très intéressant récit de l'abbé de Mondésir¹. Celui-ci y parle longuement

1. Je ne puis assez dire combien l'obligeante érudition de M. Levesque, bibliothécaire, et de M. Mourret, directeur au séminaire, a facilité mes recherches et de combien de renseignements divers je leur suis ici redevable. Ce sont eux, d'abord, qui ont découvert le document essentiel que je publie ci-dessous, et qui m'en ont révélé l'existence. Qu'ils me permettent de leur exprimer ici ma respectueuse gratitude. M. l'abbé Clerval, professeur à l'Institut catholique de Paris, m'a aussi fourni fort aimablement diverses indications biographiques relatives à l'abbé de Mondésir.

de Chateaubriand, et, comme on va voir, d'une manière qui ne laisse pas d'éclairer d'un jour assez curieux les dispositions d'esprit de René à cette date. Laissons maintenant déposer sans l'interrompre ce véritable témoin « d'outre-tombe » :

Nous voici, Monsieur, au 21 mars 1791, jour de mon départ pour les États-Unis, qui était précisément l'anniversaire de mon départ pour le Canada. Vous allez, Dieu merci, me perdre à peu près de vue. On se rendit, chacun de son côté, à Saint-Malo. Là était un bâtiment frété pour nous mener à Baltimore, mais qui, en passant, déchargerait sa cargaison à l'île Saint-Pierre, de Terre-Neuve, ce qui nous valut une traversée de 104 jours. — Voici les passagers que le capitaine Desjardins, de Saint-Malo, s'était engagé à débarquer à Baltimore : MM. Nagot, Garnier, Texier, Le Vadoux, sulpiciens : M. Lavau, chanoine de Tours, ami intime de M. Nagot ; cinq élèves, Tullow et Floyd, jeunes Anglais convertis, Périnault, jeune Canadien, sortant avec moi du *petit séminaire* Saint-Sulpice, un jeune Américain que M. de La Fayette avait amené en France pour son éducation. J'ai oublié le nom de l'Américain. Je me souviens seulement qu'une fois débarqué il nous échappa pour retourner dans sa famille. — Périnault, qui était de Montréal même, ne tarda pas à être rappelé au Canada. Floyd fit un peu de théologie, fut ordonné prêtre et devint un Jean-François Régis. Étant allé sur un vaisseau qui venait des îles françaises, pour y assister le capitaine, catholique et mourant, Floyd y gagna la fièvre jaune, l'apporta à Baltimore et en mourut le premier de tous, dans la maison de Mgr l'Évêque où il logeait. Tullow, bel homme, d'une belle figure, d'un caractère doux, retourna en Angleterre, où il se maria bientôt à une riche veuve qui revenait de l'Inde. — J'étais le cinquième élève à bord. Nos messieurs emmenaient avec nous : 1^o un maître d'école de Saint-Malo et sa femme, destinés pour la paroisse catholique de Philadelphie ; 2^o un nommé Louis, valet de chambre du chanoine de Tours ; 3^o et enfin M. le vicomte de Chateaubriand qui a fait bruit et besogne dans le monde et qui vou-

drait bien en faire encore, sans compter qu'il en fera même après sa mort.

Voilà le personnel de l'émigration.

A Saint-Malo, il fut sérieusement question de nous mettre en prison ; nous ne dûmes notre *exeat* qu'à un petit jureur, membre du comité, qui fit de la philanthropie à notre profit.

M. Garnier me mena voir un M. Le Sure, élève de Saint-Sulpice, secrétaire particulier de Mgr l'Évêque. Le bon abbé avoua naïvement à M. Garnier qu'il ne faisait pas exactement son oraison ; mais qu'il n'avait pas manqué un seul jour à dire son chapelet. Il me revient une foule d'anecdotes de ce genre, tant de mon premier que de mon second voyage, précieux souvenirs pour moi, mais qui encombreraient mon récit, déjà un peu diffus. Je ne dois vous dire que des choses qui puissent vous servir tellement quellement. Il faut pourtant que je vous arrête sur M. de Chateaubriand, notre compagnon de voyage. Le jeune vicomte, chevalier de Malte, à tête chevaleresque, ayant déjà beaucoup lu et beaucoup observé, ne savait comment tuer le temps à bord. Il assistait volontiers, faute de mieux et pour se désennuyer, à nos exercices spirituels, non pas à l'oraison ni au chapelet, sans doute, mais généralement à la lecture de piété qui se faisait en commun. Nous lisions alors l'*Âme élevée à Dieu*, le P. Rodriguez, *De la perfection chrétienne*. Or, le bouillant Chateaubriand aimait mieux faire la lecture à haute voix que l'écouter en silence. C'était souvent son tour. M. Nagot lui fit observer un jour qu'un livre ascétique ne se déclamaît pas sur le ton de la tragédie. Le lecteur répondit qu'il mettait de l'Âme à tout. Cette leçon du maître fit que le rôle de lecteur ne convenait plus au vicomte. Le jour du vendredi saint, on adora la croix, et M. Le Vadoux officia sur le tillac. Il parla bien, et nous étions tous suffisamment édifiés. M. de Chateaubriand, après le service, demanda à M. Nagot permission d'adresser quelques paroles aux matelots bons Bretons et bons catholiques. M. le Supérieur y consentit. Alors notre nouveau missionnaire, prenant en main un grand crucifix, se mit à haranguer l'équipage, et il débita des phrases extrêmement fortes et brûlantes, au point que, s'il se fût trouvé un Juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer. Cette scène fut le pendant de celle qui avait eu lieu en présence de Crillon, de

valeureuse et héroïque mémoire, qui entendant à pareil jour, dans une église, le récit de la Passion du Sauveur, tira son sabre et s'écria de colère et d'enthousiasme : « Où étais-tu, brave Grillon ! »

Nous eûmes, pendant la traversée, plusieurs coups de vent. Une fois même, nous essuyâmes une tempête. M. de Chateaubriand, plein de ses auteurs grecs, et grand imitateur des héros d'Homère, se fit, comme Ulysse, attacher au mât du milieu où il fut couvert des vagues de la mer et bien battu du vent. Mais bravant l'air et l'eau, il s'encourageait en criant : « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! »

Le chevalier, je dirais presque le Don Quichotte, qui aimait à faire des essais souvent téméraires, voulut prendre un bain de mer dans l'Océan même. Les matelots eurent beau lui demander s'il en avait déjà pris, et, sur sa réponse que non, cherchèrent à le détourner d'une fantaisie dangereuse : il fallut lui céder. On nous fit descendre tous, prêtres et lévites, dans la chambre. Le baigneur se mit tout nu, on lui passa des sangles et des cordages sous les aisselles, et il fut ainsi descendu sur le sol humide. A peine ses pieds y eurent-ils porté, que le héros s'évanouit, et qu'il fallut se hâter de le hisser à bord, crainte aussi qu'un requin ne le coupât en deux. Revenu à lui sur le tillac, il se mit à dire : « Eh bien ! je sais maintenant à quoi m'en tenir. »

Un jour, la vigie signale : « Terre, terre ». C'étaient les îles Açores, M. de Chateaubriand aussitôt de descendre dans la chambre où nos messieurs étaient en train de psalmodier leur office et de leur dire de prendre garde à eux, au sujet des Açores, que tel Pape avait excommunié quiconque planterait ces îles portugaises soit en Europe, soit en Afrique (je ne sais lequel des deux). Notre chevalier de Malte, défenseur de l'Église, en nous donnant un échantillon de son érudition ecclésiastique, nous fit douter si, dans l'occasion, il ne persiflerait pas la cour de Rome aussi prestement qu'un franc libertin. On jeta l'ancre en face de la petite île Gracieuse. Le capitaine alla y faire des vivres ; le chevalier l'accompagna en vrai touriste qui veut tout voir, pour ensuite pouvoir parler de tout (quoique souvent ce genre de pèlerins ne se fasse nul scrupule de raconter comme vu de leurs yeux ce qu'ils n'ont ni vu ni pu voir). M. de Chateaubriand revint le lendemain avec des provisions de bouche

et surtout force nouvelles, partie forgées, partie embellies. Il faisait l'éloge du supérieur d'un couvent de Saint-Pierre d'Alcantara, composé de deux cents religieux ; mais il voulait nous faire accroire qu'après avoir soupé à deux heures du matin avec un de ces moines, il avait entendu la messe de ce même moine au lever de l'aurore. Il disait encore qu'il avait rencontré parmi ces religieux un matelot anglais et calviniste qui avait déserté, pris le froc dans l'île, et fini par dire messe, ne sachant ni lire ni écrire. J'écris ici ces menqueries incroyables, dans la crainte qu'elles ne se lisent plus tard, dans un ouvrage posthume de l'auteur, dont nous sommes déjà menacés de son vivant. Avis donc aux lecteurs futurs !

Nous avions jeté l'ancre sur un récif qui coupa le câble, et l'ancre fut perdue. Le capitaine voulait rendre responsables de cette perte ceux qui avaient frété son bâtiment. Le bon sens disait que c'était au capitaine jetant l'ancre à savoir où il la jetait. La cause fut plaidée à Saint-Pierre devant un jury de six capitaines de vaisseau, qui condamnèrent leur confrère. Nous avions pour avocat M. de Chateaubriand : il eût été difficile de mieux choisir. C'est, sans contredit, un homme de talent, de parole et d'action. Mais en lui, dans ses écrits et dans sa conduite, *sunt bona mixta malis*. Son *Génie du christianisme* fut une bonne fortune à l'époque où il paraissait ; il n'en est pas moins vrai que le champion de la bonne cause, croyant bien faire et se mêlant de parler sur la divinité de Jésus-Christ, a plus que frisé le socinianisme. Il ne sera pas, celui-là, mon docteur de théologie, et je suis en outre bien décidé à ne pas le prendre pour mon maître de philosophie, ni de morale, ni de politique chrétienne, depuis qu'il s'est avisé de faire du libéralisme et même de l'illumineisme devant les cardinaux de la sainte Église romaine, au nom du roi de France dont il était l'ambassadeur à Rome. Aussi le doyen du Sacré-Collège, devenu depuis le Pape Léon XII^e, lui donna-t-il une belle et bonne leçon, comme à un écolier. M. de Chateaubriand jouit d'une grande renommée, et moi, Monsieur, tout en admirant ce que la Providence a mis d'admirable en lui, je l'appelle, de son vivant : *Magni nominis umbra*. — De bonne foi, Monsieur, que sont tous ces faiseurs de livres et de systèmes en comparaison de l'abbé

Émery (comme l'appelait Bonaparte), ce saint et docte prêtre, successeur de Moïse et d'Élie, se plaçant avec eux sur le Thabor, pour y rendre témoignage à la vérité : n'innovant rien, n'altérant rien, conservant tout : sachant écrire et parler aussi bien que nos philosophes et nos orateurs du siècle : ayant une tête fortement organisée, capable de soutenir et de continuer longtemps un pénible travail d'esprit : versé dans la connaissance de l'histoire, habile à se servir de l'expérience du passé, pour apprécier le présent et prévoir l'avenir : âme désintéressée, vrai pauvre d'esprit, riche de ses vertus et des dons du ciel ? Je ne vois rien de solide, ni qui soit digne de louanges, hors de la sainte Église catholique et de la communion des saints. J'en reviens à l'idée que fait naître en moi la vue de M. de Chateaubriand. Notre monde intellectuel, politique et littéraire d'aujourd'hui ressemble aux Champs-Élysées du paganisme : il est peuplé d'ombres. On les prend pour des êtres vivants : ils sont morts. Je dirais volontiers avec Scarron : « Et je vois l'ombre d'un cocher qui, prenant l'ombre d'une brosse, en brossait l'ombre d'un carrosse. » Vraiment, Monsieur, à force de faire des progrès dans la région des lumières en tout genre, nous allons retomber dans « ces temps d'ignorance » dont parlait saint Paul au milieu de l'Aréopage. Ah ! faites donc, Dieu aidant, une bonne vie de M. Émery. Qu'on sache enfin ce que c'est qu'un homme vraiment « grand devant Dieu », c'est-à-dire en réalité. Nous ne savons plus ce que nous disons, *vera rerum vocabula amisimus*. On fait l'apothéose de tout ce qui donne signe de vie. Ah ! la maladie de nos beaux esprits, la voici : *Amor sui, laudumque immensa cupido*. M. Émery ne cherchait point sa gloire propre à lui ; il ne voulait que celle de son maître. Ce qu'il savait, ce n'était pas la *poésie*, mais la *substance* même de la religion. Et ce qu'il savait, il le pratiquait. Parmi nos savants, dont nous lisons de belles pages sur l'Évangile, combien peu en font la règle de leur conduite ! *Vident meliora probantque, deteriora sequuntur*.

Ce témoignage a, je le sais, contre lui d'être postérieur d'un demi-siècle aux faits qu'il rapporte. De plus, l'abbé de Mondésir paraît bien ne mettre en œuvre que de simples souvenirs, et non pas

des lettres ou des notes contemporaines des événements eux-mêmes; et il faut sans doute se défier un peu de la mémoire d'un homme de soixante-treize ans. En d'autres termes enfin, on voudrait pouvoir contrôler ses dires. Cependant, et sans parler ici de la bonne foi manifeste du témoin, il y a quelque chose d'assez juste dans ce qu'il nous disait tout à l'heure au sujet des « vieillards qui se souviennent de loin plutôt que de près » : c'est là, je crois, un fait d'expérience assez courante. D'autre part, les allures originales de Chateaubriand semblent bien avoir frappé vivement son compagnon de traversée, et la réputation croissante du grand écrivain aidant, elles ont dû se graver profondément dans son souvenir. Les traits, les mots mêmes qu'il nous rapporte sont d'ailleurs de ceux que l'on n'invente guère, et qu'il est bien difficile de déformer¹. Ajoutons qu'on ne peut l'accuser d'être un admirateur trop fervent, et donc aveugle, de René. Au fond, il a peu de sympathie pour l'auteur du *Génie du christianisme* : il se fait volontiers l'écho des préjugés de son milieu à l'égard de l'apologiste laïque, — et trop laïque, selon lui, — de la religion chrétienne. Ce « libéralisme » dont Chateaubriand a donné tant de preuves et fourni tant de gages lui est infiniment suspect. Un peu plus

1. Le témoignage de l'abbé de Mondésir a d'ailleurs été confirmé et complété depuis par l'auteur d'une *Vie* manuscrite de l'abbé Garnier, conservé au séminaire de Saint-Mary à Baltimore, et dont M. Anatole Le Braz a publié le récit dans son article sur la *Première traversée de Chateaubriand* (*Journal des Débats* du 15 janvier 1910).

loin, à propos de Lamennais, pour lequel il est fort dur, il écrit : « Je rougis, le cœur me manque quand je lis dans mon journal que l'auteur du *Génie du christianisme* va faire visite à cette plume satanique. Je suis tenté de dire : *Vir duplex animo, inconstans est in omnibus viis suis.* » Mais, par-dessus tout, ce qui me fait ajouter foi au témoignage de l'abbé de Mondésir, c'est la confirmation singulière qu'il vient apporter aux déclarations des *Mémoires d'Outre-Tombe* et de l'*Essai sur les Révolutions*, et à l'idée que, d'après ces textes, nous pouvions nous former de Chateaubriand à vingt-deux ans. Peut-être convient-il d'insister quelque peu là-dessus.

Tout d'abord, nous savions par les *Mémoires* que, durant son séjour à Paris, Chateaubriand s'était, avec tous ses contemporains, vivement épris d'antiquité classique. « J'avais alors la rage du grec, nous dit-il : je traduisais l'*Odyssée* et la *Cyropédie* jusqu'à deux heures, en entremêlant mon travail d'études historiques. » Nous ne savions pas, mais nous ne sommes pas étonnés, et nous sommes bien aises d'apprendre que son admiration pour Homère allait jusqu'à imiter d'aussi près Ulysse.

Le jeune Anglais converti, du nom de Tullow, dont nous parle l'abbé de Mondésir, nous était déjà connu par les *Mémoires* et par l'*Essai*. « Je m'accoutai avec Tulloch, écrit Chateaubriand dans les *Mémoires*; comme j'étais alors profond philosophe, je l'invitais à revenir chez ses parents. » L'*Essai* est ici moins discret. Tulloch

voulait entrer dans les ordres. Chateaubriand essaya de le détourner de ce qu'il appelait alors une « insigne folie », et, au risque de « s'attirer la haine des prêtres », tenta littéralement de le *déconvertir* : « T... me promit tout, et nous nous liâmes d'une tendre amitié.... Mais je prévis dès lors que T... m'échapperait. Nos prêtres se mirent à faire des processions, et voilà mon ami qui se monte la tête, court se placer dans les rangs et se met à chanter avec les autres. » Et Chateaubriand, en rééditant son *Essai* en 1826, et en déplorant sa « fureur de propagandisme », confirme les renseignements fournis par l'abbé de Mondésir : « J'ai retrouvé à Londres, en 1822, M. T... : il ne s'est pas fait prêtre; il est resté dans le monde; il s'est marié. » L'abbé de Mondésir ne paraît pas avoir rien su de l'influence exercée par Chateaubriand sur le jeune Anglais; mais elle nous est attestée par un autre témoignage, celui de M. Garnier, l'un des compagnons de M. Nagot. Dans une *Vie* manuscrite de M. Émery, qui doit dater des environs de 1840, M. Garnier, parlant des difficultés qu'éprouva, à ses débuts, le séminaire fondé à Baltimore, écrit : « Tulloch, protestant converti et fils d'un ministre anglican, jeune homme de beaucoup de talent, et qui malheureusement connut trop pendant la traversée, M. de Chateaubriand, qui alors ne pensait pas bien, se dégoûta de son état et revint en Angleterre ¹. »

1. *Vie de M. Émery*, par M. Garnier (manuscrit conservé à Saint-Sulpice), p. 53. Ce témoignage est accepté et commenté par

La « philosophie » de Chateaubriand, dont on vient de voir les effets, allait-elle d'ailleurs jusqu'à lui faire inventer de toutes pièces l'histoire des moines des Açores? J'en suis moins sûr que le bon abbé, qui ne veut y voir que des « menteries incroyables ». Pour ma part, je ne trouve rien là d'in vraisemblable. Si ces histoires avaient été imaginées à plaisir, Chateaubriand les eût-il reproduites, en termes presque identiques, dans l'*Essai sur les Révolutions*? Surtout, y serait-il revenu, comme il l'a fait, avec plus de discrétion d'ailleurs, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*? Si l'abbé de Mondésir avait lu l'*Essai*, dans l'édition de 1826, il aurait pu faire son profit de cette note nouvelle ajoutée par l'auteur à son premier récit : « Qu'est-ce que prouve cette anecdote de matelot devenu moine aux Açores? Rien du tout! Qu'est-ce que prouve la licence d'un couvent de moines placé dans une petite île, loin des regards des supérieurs ecclésiastiques? Rien du tout. Ce récit de mauvais ton, et qui sent son sous-lieutenant d'artillerie,

M. Gosselin, *Vie* (manuscrite) de M. Émery, t. I, p. 622-623. Par une curieuse coïncidence, ce jeune séminariste anglais était celui sur lequel on comptait peut-être le plus. Voici, en effet, ce qu'on lit dans une *Histoire* (manuscrite) du séminaire de Baltimore, par M. Faillon, 1864 (p. 39-40) : « Avant le départ, M. Nagot écrivit à Mgr Carroll et lui fit connaître par leurs noms tous ceux qui devaient composer le nouveau séminaire. Ce prélat fut très satisfait d'apprendre que les prêtres de Saint-Sulpice amèneraient avec eux des séminaristes et que les exercices commenceraient dès leur arrivée. Il se réjouit aussi de savoir que M. Tulloch serait du nombre et promit d'écrire à son évêque, sans doute dans l'espérance d'obtenir de ce prélat l'excorporation de ce jeune homme, et de l'attacher à l'église des États-Unis. »

était un très méchant argument dans mon système. » Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que le jeune homme, en « franc libertin », éprouve un malin plaisir à conter son aventure, et à scandaliser ses pieux compagnons de traversée. Il ne s'est pas mis impunément à l'école de Voltaire et des Encyclopédistes; il leur a emprunté le tour habituel de leur raillerie; il a épousé tous leurs préjugés. « De chrétien zélé que j'avais été, nous dit-il dans les *Mémoires*, j'étais devenu un esprit fort, c'est-à-dire un esprit faible. Ce changement dans mes opinions religieuses s'était opéré par la lecture des ouvrages philosophiques. Je croyais de bonne foi qu'un esprit religieux était paralysé d'un côté, qu'il y avait des vérités qui ne pouvaient arriver jusqu'à lui, tout supérieur qu'il pût être d'ailleurs. Ce benoît orgueil me faisait prendre le change. »

Il n'était pas pourtant aussi détaché qu'il voulait le croire de cette « religion romaine » qu'il tournait volontiers en dérision. Un soir, sur le bateau, nous disant les *Mémoires*, la cloche de la prière sonnant, il va « mêler ses vœux à ceux de ses compagnons ». Et, il est vrai, la grandeur, la majesté du spectacle lui inspirent alors, parmi ses velléités religieuses, des sentiments bien profanes. Mais enfin, ce simple geste, si l'on veut, est bien du même homme qui assiste aux lectures ascétiques des Sulpiciens, et qui, un vendredi saint, prêche aux marins bretons. Et c'est bien le même homme encore qui, dans les *Mémoires*, nous cite ce trait

de lui-même. Au retour, au moment du naufrage, un des matelots français, écrit-il, « entonna ce cantique à Notre-Dame de Bon Secours, premier enseignement de mon enfance : *je le répétais à la vue des côtes de la Bretagne, presque sous les yeux de ma mère* ». Tous ces témoignages concordent¹. René a beau railler les moines et jouer à l'esprit fort; il est préoccupé et inquiet des choses religieuses; elles l'attirent, quoi qu'il fasse; et, sous le disciple de Voltaire, le Breton à l'âme naturellement mystique ne tarde pas à reparaitre.

Écartons maintenant tout cet appareil critique; et, à travers les témoignages et les textes, essayons de ressaisir et tâchons de nous représenter ce jeune homme de vingt-deux ans qui, en 1791, part pour l'Amérique et en rapportera bientôt la première ébauche d'*Atala*². — De son enfance peu choyée et rêveuse, il a gardé l'habitude de vivre volontiers replié sur lui-même. Nature passionnée et ardente, mélancolique et voluptueuse, dans la sombre demeure de Combourg, son imagination s'est

1. Sur d'autres points de détail encore, le récit de l'abbé de Mondésir confirme celui des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Par exemple : « Le vaisseau, écrit Chateaubriand, s'était trouvé en danger par la levée d'un fort sud-est. On vira l'ancre, mais engagée dans des roches, on la perdit, comme on s'y attendait. » Chateaubriand, à vrai dire, raconte un peu différemment son bain en pleine mer. Entre ces deux versions, je m'abstiendrai de choisir.

2. L'abbé de Mondésir raconte (p. 176) que dans son premier voyage au Canada, il a vu « le dernier survivant de trois sauvages qu'on avait amenés en France sous Louis XIV ». On peut se demander si ce ne serait pas à la suite de conversations avec lui que Chateaubriand aurait imaginé le personnage de Chactas.

exaltée, sa sensibilité s'est développée sans nulle contrainte. Tout ce qui pouvait servir de pâture à cette « ardeur de passion » qui le tourmente, poésie, tendresse fraternelle, religion, il a tout embrassé avec sa fougue habituelle. A Cambrai, à Paris, il a vécu de la vie quelque peu dissipée des officiers poètes. Visiblement, il aspire de toute son ambition à la gloire des lettres. Il se met en rapport avec la plupart des écrivains du temps; il s'ouvre à toutes les influences livresques qui peuvent alors s'exercer sur sa jeune pensée; il s'éprend à la fois de Rousseau et d'Homère, de l'exotisme à la mode et de l'irréligion contemporaine. Et son incrédulité même est une des formes de son ardent désir de réputation littéraire : il admet comme une vérité d'évidence que « *le christianisme est dépouillé de charme et de poésie* » et n'est en un mot qu'« une religion de moines et de vandales ». Libéré de ces entraves au génie, il a conçu l'idée d'une vaste épopée en prose sur laquelle il compte pour conquérir la renommée. Mais il sent que les couleurs justes lui manquent; et, rien alors ne le retenant en France, il part pour l'Amérique : il veut découvrir un passage au nord-ouest des États-Unis, mais surtout, il va « chercher des images et de la gloire ». — « *Je cherche du nouveau*, disait-il au chevalier de Panat; il n'y a rien à faire ici.... A quoi bon émigrer de France seulement? J'émigre du monde; je mourrai en route, ou je reviendrai quelque chose de plus que je ne serai parti. » D'humeur aventureuse et

hardie, passionnément avide de sensations nouvelles et d'impressions inédites, — « *il met de l'âme à tout* », comme il dit, même aux lectures pieuses auxquelles le hasard le fait assister. Comme le mot est bien de lui ! Comme on le voit découvrant, dans ces croyances mêmes qu'il ne partage plus, mais qui l'attirent encore, une âme de « beauté » qu'il n'a peut-être pas encore soupçonnée ! Comme on le voit s'avisant déjà, tout incrédule qu'il est encore, de cette « poésie » de la religion chrétienne qu'il mettra un jour si éloquemment en lumière ! Et, dans ce nouveau missionnaire laïque qui, se substituant au prêtre, un grand crucifix à la main, harangue les matelots bretons, les enflamme de son verbe éclatant, je vois, comme en un vivant symbole, apparaître et poindre déjà le futur apologiste du *Génie du christianisme*.

LES RELIQUES

DE

MANUSCRIT DES « MARTYRS »

On croyait perdu le manuscrit des *Martyrs*, comme le sont sans doute ceux d'*Atala* et de *René*, du *Génie du christianisme* et des *Natchez*. Et cette perte était particulièrement regrettable. On sait quel artiste, et même quel virtuose de style était Chateaubriand. Aucun écrivain peut-être, — non pas même Flaubert, — n'a mieux connu et plus complètement éprouvé ce qu'on a si joliment appelé « le souci de la perfection qui stérilise » ; aucun peut-être n'a plus scrupuleusement travaillé, remanié, corrigé ses propres écrits. « Dans ma jeunesse, nous dit-il quelque part, j'ai souvent écrit douze et quinze heures sans quitter la table où j'étais assis, raturant et recommençant dix fois la même page. L'âge ne m'a rien fait perdre de cette faculté d'application. » « Je travaille douze et quinze heures par jour », lisons-nous en effet dans une lettre inédite datée du 20 novembre 1824.

Or, il se trouve que *les Martyrs* sont peut-être, de toutes les œuvres de Chateaubriand, celle qu'il a le plus consciencieusement retouchée avant de la livrer à l'impression. « Le travail était de conscience, nous déclare-t-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* ; j'avais consulté des critiques de goût et de savoir : MM. de Fontanes, Bertin, Boissonade, Malte-Brun, et je m'étais soumis à leurs raisons. Cent et cent fois, j'avais fait, défait, et refait la même page. De tous mes écrits, c'est celui où la langue est la plus correcte. » De semblables déclarations étaient faites pour piquer notre curiosité : on eût donné beaucoup pour retrouver tous ces brouillons successifs, pour pouvoir étudier de près ces retouches et ces « repentirs », bref, pour surprendre en quelque sorte le grand écrivain à sa table de travail, en plein labeur et en pleine fièvre de composition littéraire ; une étude de ce genre, si elle était possible, ne saurait manquer d'être très révélatrice de sa tournure spontanée de pensée et de ses procédés d'art et de style.

Cette étude, il faut renoncer à pouvoir jamais l'entreprendre. Chateaubriand n'était pas homme à conserver, pour l'édification des critiques futurs, le souvenir trop précis de ses tâtonnements et la suite minutieuse de ses ratures. Mais il avait gardé le manuscrit définitif de son poème en prose, et il en avait fait hommage à son vieil ami, M. Bertin aîné, l'un des deux directeurs du *Journal des Débats*. Du précieux manuscrit, il ne subsiste aujourd'hui que deux fragments, assez considérables, il est vrai,

et, si je ne m'abuse, l'intérêt en est assez grand pour nous faire regretter la disparition du reste, et en même temps, pour nous en consoler un peu¹.

Deux « livres » presque entiers, sur vingt-quatre, ont été conservés : le livre XVI, — celui-ci est complet, et de l'écriture d'un secrétaire : — c'est celui qui contient les trois harangues de Symmaque, d'Hiéroclès et d'Eudore en présence de Dioclétien et de Galérius ; et le livre XIX, — il y manque les cinq ou six premières pages, — dont les trois quarts sont de la main de Chateaubriand, lequel a d'ailleurs fait des corrections sur toutes les parties non autographes : c'est celui qui nous raconte le baptême de Cymodocée, son départ pour la Grèce, et, à la suite d'une violente tempête, son arrivée en Italie. A différents signes, — le nom des ouvriers typographes y figure encore, — on peut reconnaître que ces fragments appartaient au manuscrit même qui fut envoyé à l'impression, et donc, et en un certain sens, au manuscrit définitif du poème. Je dis : en un certain sens : car, sans parler même des nombreuses corrections et ratures dont ces deux livres, surtout le second, portent la trace, ils présentent, si on les compare au texte imprimé, de si nombreuses et de si importantes variantes, que l'on peut conclure que Chateaubriand a dû revoir et corriger de fort près

1. Ces fragments nous avaient été confiés par feu Mme la comtesse de Rayneval, née Bertin de Vaux, et nous avons eu la bonne fortune de contribuer à les faire entrer à la Bibliothèque Nationale.

plusieurs séries d'épreuves. Il était de ces écrivains pour lesquels le mot « définitif » n'offre guère de signification.

*
* *

Quoi qu'il en soit, la simple comparaison des deux seules versions qui nous aient été conservées, celle des fragments manuscrits et celle de l'édition originale¹, n'est pas sans nous fournir de curieuses indications sur la manière de travailler de Chateaubriand et sur son idéal de style. — D'une manière générale, il abrège plus qu'il n'ajoute; il resserre plus qu'il ne développe; il recherche manifestement la simplicité croissante. Pour cela, il fait tout d'abord une guerre acharnée aux épithètes oiseuses qui se pressent, — car il a le style naturellement fleuri et luxuriant, — dans sa rédaction première. Par exemple, il écrira d'abord, ou il dictera, — car les fragments non autographes semblent avoir été dictés : — « Comme le sabot *obéissant* circule sous

1. Le texte de l'édition originale (1809), — voir là-dessus, notre *Chateaubriand, Études littéraires*, p. 205-251, — n'est pas le texte définitif. Chateaubriand a remanié encore une fois son texte, qui désormais ne variera plus, dans la 3^e édition des *Martyrs*, qu'il a donnée en 1810. Il n'a fait, dans cette 3^e édition, aucune correction au livre XIX, et il n'en a fait qu'une, assez peu importante, au livre XVI. *Atala* et le *Génie du christianisme* ont été en librairie corrigés d'avantage : nous connaissons en effet au moins sept versions imprimées et différentes du *Génie*, et une dizaine d'*Atala*. L'étude des variantes de ces deux ouvrages nous amènerait à des conclusions sensiblement analogues à celles que nous présentons tout à l'heure à propos des corrections des *Martyrs*.

le fouet d'un enfant *volage*, comme le fuseau *léger* descend et remonte entre les doigts de la matrone.... » Les trois épithètes soulignées ont disparu du texte imprimé. Ailleurs, il commence par écrire : « Tous deux entrèrent dans Ptolémaïs sous ce voile *secourable*. » Puis, il efface « *secourable* », et, ne pouvant renoncer encore à un qualificatif, il écrit en surcharge « *mystérieux* », qu'un nouveau scrupule lui fait effacer, puis rétablir, mais non pas définitivement, car il a proscrit tout adjectif de la phrase que nous lisons dans l'édition originale.

Voici, au reste, un exemple assez caractéristique de la nature des abréviations, ou, pour mieux dire, des allègements qu'il fait subir à son texte primitif. Il s'agit du récit de la tempête :

Quel spectacle s'offrit à leurs yeux ! Le vaisseau s'était échoué sur un banc de sable *qui s'étendait de l'une à l'autre rive*. A deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevait à pic au-dessus des flots. Quelques matelots *avaient été* emportés par la lame, *et* nageaient dispersés sur le vaste *abîme* ; les autres, *vêtus d'une seule tunique*, se tenaient accrochés aux cordages et aux ancres.

Voici ce que cette version du manuscrit est devenue dans l'édition originale du poème :

Quel spectacle ! Le vaisseau s'était échoué sur un banc de sable ; à deux traits d'arc de la proue, un rocher lisse et vert s'élevait à pic au-dessus des flots. Quelques matelots, emportés par la lame, nageaient dispersés sur le gouffre immense ; les autres se tenaient accrochés aux cordages et aux ancres.

On le voit, les détails inutiles, les phrases de remplissage ont disparu ; l'expression, un peu

vague et banale, « vaste abîme », a été remplacée par une autre plus parlante et plus poétique : « gouffre immense ». On ne saurait nier que la recherche de la concision n'ait ici inspiré à Chateaubriand des corrections singulièrement heureuses.

D'autres corrections ou suppressions n'ont pas été motivées par des raisons d'ordre purement littéraire. Quand Dorothe et Cymodocée se sont fait reconnaître de Pamphile, prêtre de Ptolémaïs, celui-ci s'écrie dans le manuscrit autographe :

Quoi ! c'est là l'épouse de notre défenseur ! c'est là cette vierge dont l'histoire retentit dans toute la Syrie ! *Fille de Jérusalem, que vous êtes belle !* Je suis Pamphile de Césarée, et j'ai connu jadis Eudore en Égypte. *Fille de Jérusalem, que vous êtes belle !* Que votre gloire est grande et merveilleuse !...

L'exclamation deux fois répétée : « Fille de Jérusalem, que vous êtes belle ! » était sans doute quelque peu déplacée dans la bouche d'un prêtre ; elle a entièrement disparu du texte définitif. Chateaubriand, qui n'a pas toujours, qui a même rarement le premier jet chaste, — le texte primitif de l'épisode de Velléda eût été probablement fort instructif à cet égard¹, — Chateaubriand, parlant

1. L'édition originale, — rappelons-le ici, — a gardé la trace des vivacités probables du texte primitif. En voici quelques traits, qui ont naturellement disparu à partir de la 3^e édition :

« Saisissant Velléda dans mes bras, je m'écriai avec une sorte de rage : « Tu seras aimée !... Velléda, ne songeons plus qu'à vivre l'un pour l'autre ; renouons à nos dieux, étouffons nos remords dans les plaisirs. Pourquoi ces dieux nous ont-ils donné

ailleurs du baptême de Cymodocée dans les eaux du Jourdain, avait primitivement écrit : « Les flots se divisent autour des chastes appas de la jeune catéchumène... » Il s'est heureusement corrigé sur l'épreuve; et posant, comme dit le poète,

Posant sur sa beauté son respect comme un voile,

« autour de la jeune catéchumène », écrit-il simplement dans l'édition originale, qui supprime aussi, quelques lignes plus loin, plusieurs épithètes trop indiscretement admiratives.

De même que la convenance morale, la vraisemblance psychologique n'est pas toujours respectée dans le manuscrit envoyé à l'impression. Par exemple, dans le discours d'Hiérocès, certains traits sont de trop; certaines paroles, qui n'ont pas été déplacées dans la bouche d'un terroriste, le sont dans la sienné :

Eh bien! — s'écrie-t-il, — eh bien! un peu de sang coulera! *Ce sang est-il donc si pur?* Nous nous attendrions sans doute sur le sort des criminels, *car la philosophie rend le cœur sensible*; mais nous admirerons la loi qui frappera les victimes, pour la consolation des sages et *le progrès des lumières*.

des passions invincibles? Qu'ils nous punissent, s'ils le veulent, des dons qu'ils nous ont faits! J'ai puisé dans ton sein la fureur de ton amour, et puisque la vertu nous échappe, méritons du moins les supplices de l'éternité par toutes les délices de la vie. »

« Telles furent mes exécrationnelles paroles. Confondant déjà Jésus-Christ et Teutatès.... La vierge de Sayne, *une vestale*, a été outragée.... »

L'épisode de Velléda avait été déjà, dans l'édition originale, l'objet d'un « carton » que n'a pas signalé M. Georges Vicaire en son précieux *Manuel de l'amateur de livres au XIX^e siècle* : on trouvera plus loin (p. 283-284) le texte de l'édition non cartonnée.

Ces quelques lignes sont devenues ceci dans le texte imprimé :

Eh bien ! un peu de sang coulera ! Nous nous attendrions sans doute sur le sort des criminels, mais nous admirerons, nous bénirons la loi qui frappera les victimes pour la consolation des sages et *le bonheur du genre humain.*

Ailleurs enfin, ce sont des raisons de prudence qui ont déterminé la suppression du passage que voici, et où les allusions à Napoléon étaient décidément trop visibles :

Cyrille et les vieux évêques s'étaient opposés à cette démarche. Vous ne suivez pas, disaient-ils au fils de Lasthénès d'une voix sévère, vous ne suivez pas les préceptes du Dieu qui peut-être va vous appeler à lui. Galérius est votre souverain légitime. Il ne vous est pas permis de songer à briser son sceptre. Ah ! laissez-le jouir de ce trône dont vous le voulez précipiter. Il y trouvera des dégoûts qui vous vengeront assez. Le pouvoir a une amertume secrète que la vertu seule peut adoucir, et quiconque règne sur les hommes pour les rendre malheureux, est cent fois plus à plaindre que ses victimes.

Ces maximes de résignation et d'indulgence étaient d'autant plus belles qu'elles sortaient de la bouche d'un martyr. Mais le sang de Philopremén qui coulait dans les veines d'Eudore se soulevait malgré lui contre la licence de l'autorité absolue. Selon le jeune chrétien, se soumettre à la tyrannie, c'est légitimer l'esclavage. Cette pensée de révolte qu'approuvait la morale humaine, mais que repoussait la morale plus sublime de la religion, était une véritable erreur, et Dieu punit souvent une faute commise par de hautes vertus plus sévèrement qu'un crime enfanté par de grands vices.

Cette suppression, et quelques autres qui nous sont révélées par l'exemplaire non cartonné, ne furent point suffisantes. « Cet ouvrage, écrivait

plus tard Chateaubriand, me valut un redoublement de persécution sous Bonaparte : les allusions étaient si frappantes dans le portrait de Galérius et dans la peinture de la cour de Dioclétien, qu'elles ne pouvaient échapper à la police impériale, d'autant plus que le traducteur anglais, qui n'avait pas de ménagements à garder, et à qui il était fort égal de me compromettre, avait fait dans sa préface remarquer les allusions. Mon malheureux cousin, Armand de Chateaubriand, fut fusillé à l'apparition des *Martyrs*; en vain je sollicitai sa grâce : la colère que j'avais excitée s'en prenait même à mon nom. »

*
* *

Mais c'est surtout dans le livre XVI, et plus particulièrement encore dans le discours d'Eudore, qu'abondent les remaniements, les retouches et les suppressions. Le discours d'Eudore est abrégé de près de moitié. A vrai dire, les pages supprimées dans le texte imprimé ne sont pas toutes, et malheureusement, inédites. Tout un développement assez long du manuscrit sur le peuple juif est rapporté purement et simplement de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*¹, avec quelques modifications et variantes, bien entendu. Quelques-unes de ces variantes, nécessitées par les besoins de la « cou-

1. On trouvera ce développement dans l'*Itinéraire*, édition originale, t. III, p. 45-48.

leur locale », sont assez amusantes à relever : le « cimenterre » est devenu une vulgaire « épée » ; le « gouverneur turc » s'est transformé en un « proconsul romain ». On voit par là que Chateaubriand ne se donnait pas beaucoup de peine pour « transposer » du mode narratif au mode épique ses impressions de voyageur.

Un autre développement, beaucoup plus long encore, et qui n'a point passé non plus du manuscrit dans le texte imprimé, est tout simplement le chapitre, à peine retouché çà et là, du livre III de la quatrième partie du *Génie du christianisme*, intitulé : *De Jésus-Christ et de sa vie*. Et il est assez curieux de voir qu'il s'adapte fort bien au discours d'Eudore, comme si, en l'écrivant pour le *Génie*, Chateaubriand songeait déjà aux *Martyrs*, et au parti qu'il pourrait un jour tirer de ces pages. La vérité est que le ton, volontiers oratoire ou même lyrique, de certains fragments du *Génie*, se prêtait assez aisément à des « utilisations » de ce genre.

Enfin, deux autres fragments de ce même discours sont vraiment inédits, ou du moins, — car il faut toujours prendre ses précautions en pareille matière, — je les crois tels, ne les ayant retrouvés dans aucun des ouvrages de Chateaubriand. Ils sont assez longs et assez intéressants pour être tirés de l'oubli.

Le premier sert comme d'introduction ou de prélude au long extrait du *Génie du christianisme* que Chateaubriand a inséré dans le discours d'Eudore :

C'est donc la condition peu élevée de Jésus-Christ et de ses disciples qui attire au Sauveur du monde les mépris d'Hiérocès? C'est en cela même que consiste la merveille, et je le montrerai tout à l'heure. Notre accusateur ne peut nier les vertus du Fils de l'Homme, mais il ajoute que Socrate avait prêché la même morale. Non, Hiérocès, la morale de Socrate ne fut jamais aussi tendre, aussi sublime que celle de mon divin Maître; vous le verrez bientôt. Par quelle dérision impie vient-on opposer les miracles d'un Apollonius aux miracles de Jésus-Christ? Ah! si j'avais la foi et la vertu des premiers chrétiens qui avaient vu le Rédempteur, et qui semblaient avoir retenu quelques rayons de sa gloire, je ferais sortir du tombeau le lépreux, le boiteux et l'aveugle! Prince, ils paraîtraient devant votre trône et vous diraient mieux que moi quel fut le Dieu qui les guérit!

Toutefois, j'essayerai de vous le faire connaître.

Le second fragment, le plus important, est une sorte d'abrégé de « l'histoire du peuple d'Israël ». La célèbre formule de Renan sur le désert essentiellement monothéiste s'y trouve déjà, sinon en propres termes, tout au moins comme pressentiment très net, plus net même, ce me semble, que dans le texte imprimé¹. Voici cette page, dont cinq ou six lignes à peine ont passé dans la rédaction définitive : nous soulignons d'ailleurs au passage ces lambeaux de phrases conservés :

1. Renan, qui a si souvent médité de Chateaubriand, l'avait beaucoup lu et pratiqué, et il s'en est souvenu jusque dans la fameuse *Prière sur l'Acropole* : « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. » — Cf. ces lignes du récit d'Eudore, dans *les Martyrs* (liv. IX, édition originale, t. I, p. 298) : « L'Armorique... région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers, sont battues d'un Océan sauvage. »

— Princes, je commence par les Hébreux. Ces Juifs que l'on vous a peints comme des esclaves égyptiens révoltés contre leurs maîtres, n'ont point une pareille origine. Ils eurent pour ancêtres de vénérables mortels qui portaient dans l'Orient le nom de Patriarches, et qui vivaient sous des tentes au milieu des troupeaux. Ces Patriarches étaient les dépositaires des plus vieilles traditions des peuples; ils étaient comme la branche aînée du genre humain. Par une suite d'aïeux, dont les noms étaient connus, ils remontaient jusqu'au premier homme. Ce premier homme désobéit à Dieu, pécha et mourut. Sa postérité fut souillée de son crime. Il lui fallait un Rédempteur qui la rendit à ses fins primitives; ce Rédempteur est venu de nos jours, c'est Jésus-Christ.

En prononçant *ce grand nom*, l'orateur s'interrompit, tous les chrétiens du Sénat s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit aussitôt :

— Une aventure touchante fit descendre en Égypte Jacob, chef des Patriarches, et tige de la Nation des Hébreux. Les Hébreux furent opprimés, Moïse les délivra; Dieu rompit le bras de Pharaon et précipita dans la Mer Rouge le cheval et le cavalier. L'Éternel nourrit son peuple au désert, et Moïse conduisit les Israélites à la vue de la Terre promise.

Cette Terre promise, objet des railleries d'Hiéroclès, cette petite vallée de pierre aurait dû paraître toutefois quelque chose d'assez grand aux yeux mêmes de la philosophie.

Le royaume des Hébreux était placé entre les deux empires de l'Égypte et de la Syrie. Si la capitale des Juifs eût été bâtie dans les plaines de la Palestine ou de la Galilée, elle fût tombée sans résistance au pouvoir des Mèdes ou des Égyptiens. Jérusalem au contraire, retirée au milieu des montagnes, opposait ses roches comme des remparts à l'esclavage. Les Romains savent ce qu'il leur en a coûté pour renverser cette cité malheureuse.

Outre cette grande raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile, il s'en présentait une autre à des hommes d'un génie un peu plus profond que l'accusateur des chrétiens. Les Juifs vivant dans la plaine non loin des ports de la mer, se seraient tournés vers le commerce où les entraîne naturellement leur génie. Or le commerce ronge et dissout bientôt le caractère des nations.

Le législateur voulait faire des Hébreux un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait pas par lui-même. Il renferma donc les Hébreux dans la montagne. Séparés du reste du monde, ceux-ci prirent insensiblement la haine des coutumes étrangères, et cet amour de leurs propres usages qui les mirent à l'abri des innovations. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement. Tout chez les seuls adorateurs d'un Dieu unique tendit à l'unité. Ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre : le livre contenait leurs destinées. De temps en temps, des Prophètes élevaient la voix au milieu de ce grand peuple solitaire, et lui annonçaient un Messie, des récompenses et plus souvent des malheurs. Les lieux mêmes où les enfants de Jacob se conservaient pour l'avenir nourrissaient en eux ces passions exaltées, sans lesquelles les hommes sont incapables de grandes actions. Sous leurs pieds une poussière brûlante, sur leurs têtes un ciel d'airain, autour d'eux des rochers nus, des campagnes de sel, des lacs coulant du bitume, non loin d'eux dans les cavernes d'Habron les tombeaux de leurs pères. C'étaient là les seuls objets offerts aux regards comme aux méditations d'Israël. [Étaient-ils menacés de la servitude? Ils pouvaient redescendre de la montagne, retrouver leurs camps dans le désert; et revoir le terrible Sina où la loi leur fut donnée au bruit de la foudre¹.]

Moïse est-il ainsi parvenu au but qu'il s'était proposé? à créer une espèce de peuple éternel dont aucune révolution de la terre ne pût altérer les mœurs? Princes, jugez-en vous-mêmes....

Ce développement, si remarquable qu'il fût en lui-même, formait évidemment longueur. Chateaubriand l'a sacrifié, ou plutôt il l'a condensé en dix lignes. Il a fait de même pour les considérations qui suivent, et qui sont celles qu'il a défini-

1. Ce passage entre crochets a été barré de la main de Chateaubriand.

tivement placées dans l'*Itinéraire*, — l'*Itinéraire* ayant paru après les *Martyrs*, il aurait pu ne pas les faire figurer dans le second ouvrage. — Quant à l'extrait du *Génie*, outre qu'il faisait longueur lui aussi, il n'est pas étonnant qu'au dernier moment, Chateaubriand ait reculé devant ce trop commode « remploi ».

Ainsi donc, — et c'est la conclusion qui ressort de ces rapides observations, — si les deux fragments qui nous ont été conservés du manuscrit des *Martyrs* ne nous apprennent pas tout ce que notre curiosité voudrait savoir sur l'écrivain et sur son œuvre, ils nous renseignent cependant sur ses tendances d'esprit et sur son idéal d'art. Naturellement porté aux longs développements, aux minuties du détail, aux morceaux de bravoure, aux couleurs voyantes et chatoyantes, sinon même aux jolieses et aux bigarrures, enclin d'autre part à l'étalage d'une personnalité quelque peu morbide et d'une sensualité quelque peu déplaisante, mais sachant d'ailleurs, de par son éducation et sa culture classiques, tout le prix de la concision, de la simplicité, de la propriété d'expression, de la justesse et de l'harmonie des lignes, et de ce que les anciens rhéteurs appelaient si bien la « convenance ». Chateaubriand s'est courageusement appliqué à réagir contre son propre tempérament, contre une partie de lui-même. Son goût est devenu plus sévère et plus pur; son « romantisme » de pensée et de forme s'est peu à peu assagi; et, sans rien

perdre de ses qualités natives, il s'est efforcé, ce qui est le propre du grand écrivain, de les incorporer au commun patrimoine, et d'en enrichir, sans la rompre, notre souple et vivante tradition littéraire.

*
* *

Il ne suffit pas d'avoir indiqué l'intérêt littéraire de ces deux fragments. Il y a lieu d'en présenter un texte critique.

La partie non autographe comprend 23 feuillets simples (de 20×25 cent.), tous séparés, écrits au recto et au verso et numérotés de 1 à 46. Suivant la disposition que nous avons adoptée ailleurs¹, en publiant un fragment autographe du manuscrit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et qui a paru commode et claire à divers critiques qui l'ont adoptée, nous allons en reproduire ci-dessous le texte critique, rejetant en note les variantes du texte imprimé, imprimant en italiques et mettant entre crochets les passages barrés par Chateaubriand, et figurant, dans l'interligne, par d'autres caractères, ses corrections autographes².

1. Dans notre *Chateaubriand, Études littéraires*, p. 67-77.

2. Ce fragment-ci n'étant pas de la main de Chateaubriand, nous ne tenons compte ni de l'orthographe, ni de la ponctuation du secrétaire.

LES MARTYRS

OU

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION

LIVRE XVI

Argument

LES HARANGUES

« Très clément empereur Dioclétien, toujours Auguste, et vous, très heureux prince César Galérius; si jamais vos âmes divines donnèrent une preuve éclatante de leur piété¹, c'est sans doute² dans l'affaire importante qui rassemble le très auguste Sénat aux pieds de votre Éternité³. Il

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 104) et suiv. : de leur *justice*....

2. *Id.*, *ibid.* : c'est dans l'affaire....

3. *Id.*, *ibid.* : de vos *Éternités*.

Proscrirons-nous les adorateurs du nouveau Dieu? Laissons-nous les chrétiens jouir en paix du culte de leur divinité? Telle est la question que l'on propose au Sénat.

« Que Jupiter et les autres Dieux vengeurs de l'humanité me préservent de faire jamais couler du sang et des larmes! Pourquoi persécuterions-nous des hommes qui remplissent tous les devoirs du citoyen? Les Chrétiens exercent des arts utiles; leurs richesses alimentent le trésor de l'État; ils servent avec courage dans nos armées; ils ouvrent souvent dans nos conseils des avis pleins de sens, de justesse et de prudence. D'ailleurs, ce n'est point par la violence que l'on

s'agit de prononcer sur les dieux de la patrie, sur les dieux de Romulus et de Numa, qu'ont adoré Camille, Scipion, Paul-Émile, et au milieu desquels brillent aujourd'hui nos divins empereurs, les Dieux augustes.

« Abandonnerons-nous le culte de ces divinités tutélaires pour le nouveau Dieu qui s'est établi dans l'Empire? Proscrirons-nous au contraire ce Dieu étranger et ceux qui adorent ses images? Telles sont, très religieux empereurs, les questions que vous proposez au glorieux Sénat.

« C'est une vérité reconnue depuis longtemps que Rome a dû l'empire du monde à sa rare piété envers les immortels. Elle a élevé des autels à tous les Génies bienfaisants, à la Petite Fortune, à l'Amour filial, à la Paix, à la Concorde, à la

parviendra au but désiré. L'expérience a démontré que les Chrétiens se multiplient sous le fer des bourreaux. Voulez-vous les gagner à la religion de la patrie? Appelez-les au temple de la Miséricorde et non pas aux autels des Euménides.

« Mais après avoir déclaré ce qui me semble conforme à la raison, je dois, avec la même justice, manifester la crainte que m'inspirent les Chrétiens. C'est le seul reproche que l'on puisse légitimement leur faire : il est certain que nos dieux sont l'objet de leur dérision et quelquefois de leurs insultes. Que de Romains se sont déjà laissé entraîner par des raisonnements téméraires! Ah! nous parlons d'attaquer une divinité étrangère, songeons plutôt à défendre les nôtres! Rattachons-nous à leur culte par le souvenir de tout ce qu'elles ont fait pour nous. Quand nous serons bien convaincus de la grandeur et de la bonté de nos dieux paternels, nous ne craindrons plus de voir la secte des Chrétiens s'accroître et se grossir des déserteurs de nos temples.

« C'est une vérité.... »

Justice, à la Liberté, à la Victoire, au Dieu Terme qui seul ne se leva point devant Jupiter, dans l'auguste assemblée¹ des Dieux. A qui donc cette famille divine pourrait-elle déplaire²? Quel homme oserait refuser des hommages à une si belle troupe de Dèités³? Voulez-vous remonter plus haut? Vous trouverez les noms mêmes de notre patrie, nos traditions les plus antiques liées à notre religion et faisant partie de nos sacrifices. Renoncerez-vous⁴ au souvenir de cet âge d'or, règne de bonheur et d'innocence que tous les peuples envient à l'Ausonie? Y a-t-il rien de plus touchant que ce nom de Latium donné à la campagne de Laurente, parce qu'elle fut l'asile d'un Dieu persécuté⁵? D'où il advint que nos pères, en récompense de leur vertu, reçurent du ciel un cœur hospitalier, et que⁶ Rome servit de refuge à tous les infortunés bannis. Que d'intéressantes aventures, que de noms illustres attachés à ces migrations des premiers temps du monde, Diomède, Philoctète, Idoménée, Nestor! Ah! quand une vieille forêt⁷ couvrait la montagne où s'élève

1. *Var.*, édit. de 1809, t. II (p. 105) et suiv. : dans l'assemblée...

2. *Id.*, *ibid.* : Cette famille divine pourrait-elle déplaire aux Chrétiens?

3. *Id.*, *ibid.* : à de si nobles déités?...

4. *Id.*, *ibid.* : Vous trouverez le souvenir...

5. *Id.*, *ibid.* : d'un dieu persécuté? Nos pères, en récompense...

6. *Id.*, *ibid.* : et Rome...

7. *Id.* (p. 106) *ibid.* : quand une forêt...

ce Capitole, lorsque de pauvres chaumières¹ occupaient la place de nos palais², que ce Tibre si fameux ne portait encore que le nom inconnu d'Albuna, on ne demandait point ici s'il fallait abandonner les Dieux de la patrie³! Pour se convaincre de la puissance de Jupiter, il suffit de considérer la faible origine de cet empire. Quatre petites sources ont formé ce⁴ torrent du peuple romain qui a ravagé la terre : Albe, le cher pays et le premier amour des Curiaces, qui montre encore leur grand tombeau couronné de gazon⁵, les guerriers latins qui s'unirent aux guerriers d'Énée, les Arcadiens d'Évandré qui transmirent aux Cincinnatus l'amour des troupeaux et le sang des Hellènes, doux germes de l'éloquence chez les rudes nourrissons d'une louve; enfin, les Sabins qui donnèrent des épouses aux compagnons de Romulus; les vieux Sabins⁶ vêtus de peaux de brebis, conduisant leurs troupeaux avec une lance, vivant de laitage et de miel et se consacrant à Cérès et à Hercule, l'un le génie, et l'autre le bras du laboureur.

« Ces dieux qui ont opéré tant de merveilles en faveur du peuple romain, ces dieux qui ont inspiré

1. *Var.*, édit. de 1809, t. II (p. 106) et suiv. : lorsque des chaumières....

2. *Id.*, *ibid.* : de ces palais....

3. *Id.*, *ibid.* : si le Dieu d'une obscure nation de la Judée était préférable aux dieux de Rome....

4. *Id.*, *ibid.* : le torrent....

5. *Id.*, *ibid.* : des Curiaces; les guerriers latins....

6. *Id.*, *ibid.* : de Romulus; ces Sabins....

Fabricius¹ et Caton, ces Dieux qui protègent aujourd'hui² les cendres de ces citoyens illustres³, ne peuvent être⁴ des divinités sans pouvoir et sans vertu⁵. Irons-nous chercher sur un rivage désert la tombe de Pompée, pour y effacer ces mots : « Aux Dieux mânes ? » Ah ! laissons du moins l'Élysée à ce grand homme à qui nous ravîmes sa patrie.

« Divin empereur⁶, je suppose que Rome chargée d'années apparaisse tout à coup à vos yeux sous les voûtes de ce Capitole, et qu'elle s'adresse ainsi à votre Éternité :

« Grand Prince, ayez égard à cette vieillesse où
 « ma piété envers les Dieux m'a fait parvenir.
 « Libre comme je le suis, je m'en tiendrai⁷ à la
 « religion de mes ancêtres. Cette religion a mis
 « l'univers sous ma loi. Les sacrifices ont éloigné
 « Annibal de mes murailles, et les Gaulois du
 « Capitole. Quoi ! l'on renverserait⁸ cette statue
 « de la Victoire sans craindre de soulever mes
 « légions ensevelies aux champs de Zama ? N'au-
 « rais-je été préservée des plus redoutables

1. *Var.*, édit. de 1809, t. II (p. 107) et suiv. : ont inspiré Numa, Fabricius....

2. *Id.*, *ibid.* : qui protègent les cendres....

3. *Id.*, *ibid.* : les cendres illustres de nos citoyens....

4. *Id.*, *ibid.* : de nos citoyens, ces dieux au milieu desquels brillent aujourd'hui nos Empereurs, sont-ils des divinités?...

5. *Id.*, *ibid.* : sans vertu?

6. *Id.*, *ibid.* Dioclétien, je suppose....

7. *Id.*, *ibid.* : je m'en tiendrai toujours à la religion....

8. *Id.*, *ibid.* : l'on renverserait un jour cette statue....

« ennemis que pour être déshonorée par mes
« enfants dans ma vieillesse? »

« C'est ainsi, ô puissant Empereur, que vous
parle Rome suppliante. Voyez se lever de leurs
vieux¹ tombeaux, sur le chemin d'Appius ces
vieux² républicains vainqueurs des Volsques et
des Samnites, dont vous révérez³ ici les images;
ils montent à ce Capitole qu'ils remplirent de
dépouilles opimes. Ils viennent couronnés de la
branche du chêne, unir leur voix à la voix de la
patrie. Ces mânes sacrés n'avaient point rompu
leur sommeil de fer, pour la perte de nos mœurs
et de nos lois; ils ne s'étaient point réveillés au
bruit des proscriptions de Marius ou des fureurs
du Triumvirat; mais la cause du ciel les arrache
au cercueil; et ils la viennent⁴ plaider devant
leurs fils. Princes, ne changez donc point pour un
culte nouveau⁵ nos belles fêtes et nos pieuses
cérémonies⁶. Nous ne demandons point la persé-
cution des chrétiens⁷, mais nous désirons que
leurs autels ne soient pas préférés aux nôtres. On

1. *Var.*, édit. de 1809, t. II (p. 108), et suiv. : de leurs
tombeaux....

2. *Id.*, *ibid.* : ces républicains, vainqueurs....

3. *Id.*, *ibid.* : dont nous révérons ici....

4. *Id.*, *ibid.* : viennent la plaider....

5. *Id.*, *ibid.* : leurs fils. *Romains séduits par la religion
nouvelle, comment avez-vous pu changer pour un culte
étranger nos belles fêtes....*

6. *Id.*, *ibid.* : cérémonies! *Princes, je le répète, nous ne
demandons....*

7. *Id.*, *ibid.* : des Chrétiens. On dit que le Dieu....

dit que le Dieu qu'ils adorent est un Dieu de paix et de justice; nous ne refusons point de l'admettre dans notre Panthéon avec Jupiter¹, car nous souhaitons, très clément² Empereur, que les Dieux de toutes les religions vous protègent³, mais quant à ces Dieux eux-mêmes, laissons les choses comme elles ont toujours été et comme elles seront toujours. »

En achevant de prononcer ces mots, Symmaque salua de nouveau la statue de la Victoire, et reprit sa place au milieu⁴ des sénateurs. Les esprits étaient différemment agités : les uns, charmés de la dignité du discours de Symmaque, se rappelaient ces jours où les Hortensius et les Cicéron plaidaient au Sénat les causes les plus importantes, comme au conseil public de l'univers⁵. Les autres blâmaient la modération du Pontife⁶ et sa trop grande indulgence. Satan, à demi trompé⁷, n'avait plus d'espoir que dans Hiéroclès et cherchait à détruire l'effet de l'éloquence du grand-prêtre; les anges de lumière profitaient au contraire de cette éloquence pour

1. *Var.*, édit. de 1809, t. II (p. 108) et suiv. : dans le Panthéon : car nous souhaitons...

2. *Id.*, *ibid.* : très pieux Empereur....

3. *Id.*, *ibid.* : vous protègent; mais que l'on cesse d'insulter Jupiter. Dioclétien, Galérius, sénateurs, indulgence pour les chrétiens, protection pour les Dieux de la patrie.

4. *Id.*, *ibid.* : et se rassied au milieu....

5. *Id.*, *ibid.* : les jours des Hortensius et des Cicéron; les autres blâmaient...

6. *Id.*, *ibid.* : du pontife de Jupiter. Satan....

7. *Id.* (p. 109), *ibid.* : Satan n'avait plus....

ramener le Sénat à des sentiments plus humains. On voyait s'agiter les casques des guerriers, les toges des sénateurs, les robes et les sceptres des augures et des aruspices; on entendait un murmure confus, signe équivoque du blâme et de la louange. Comme on voit¹ un champ où l'ivraie et d'inutiles fleurs de pourpre et d'azur s'élèvent au milieu du froment d'or; si quelque zéphir se glisse dans la forêt diaprée, d'abord les plus frêles épis courbent leurs têtes² tour à tour, ensuite le souffle croissant tourmente la moisson entière³ et balance en tumulte les gerbes fécondes et les plantes stériles. Tel paraissait dans le Sénat le mouvement de tant d'hommes divers⁴, ceux-ci, froment précieux; ceux-là, détestable ivraie. Les courtisans regardaient curieusement Dioclétien et Galérius, afin de régler leurs opinions sur celles de leurs maîtres; César donnait des signes d'impatience et d'emportement⁵, mais le visage d'Auguste était impassible, Hiéroclès en se levant fixa de nouveau l'attention de l'assemblée⁶. Il s'enveloppa dans son manteau de philosophe⁷ et garda quelque temps un air sévère et pensif. Initié à toutes les

1. *Var.*, édit. de 1809, t. II (p. 109) et suiv. : de la louange.

Dans un champ....

2. *Id.*, *ibid.* : courbent leurs têtes; *bientôt* le souffle....

3. *Id.*, *ibid.* : le souffle croissant balance en tumulte....

4. *Id.* (p. 110), *ibid.* : tant d'hommes divers. Les courtisans....

5. *Id.*, *ibid.* : des signes d'emportement....

6. *Id.*, *ibid.* : Hiéroclès se lève; il s'enveloppe....

7. *Id.*, *ibid.* : dans son manteau, et garde....

ruses de l'éloquence athénienne, armé de tous les sophismes de l'école¹, souple, adroit, railleur, hypocrite, affectant une élocution concise et sentencieuse, parlant² d'indépendance en servant la tyrannie, d'humanité en demandant le sang de l'innocent; méprisant les leçons du temps et de l'expérience, voulant, à travers mille maux, conduire le monde au bonheur par des systèmes; esprit faux, s'applaudissant de sa justesse : tel était l'orateur qui parut dans la lice pour attaquer toutes les religions, et surtout celle des chrétiens.

laissait (A)

Galérius [*qui permettait*] un libre cours aux blasphèmes de son ministre; Satan poussait au mal l'ennemi des^(B) [*genre humain*] fidèles : et l'espoir de perdre Eudore animait l'amant de Cymodocée : le démon de la fausse sagesse, sous la figure d'un patriarche³ de l'école, nouvellement arrivé d'Alexandrie, se place auprès du philosophe. Hiéroclès⁴, après un moment de silence, déploya tout à coup ses bras; il rejeta son manteau en arrière, posa les deux mains sur son cœur, s'inclina jus-

(A). La rature, marquée par les crochets, et la correction en plus petits caractères de l'interligne sont de la main de Chateaubriand. Les ratures et corrections de Chateaubriand seront toujours figurées ainsi.

(B). *Des* est écrit en surcharge par-dessus *du*.

1. *Var.*, édit. de 1809, t. II (p. 440) et suiv. : de tous les sophismes, souple....

2. *Var.*, 1^{re} édit. et suiv. : parlant d'humanité en demandant....

3. *Id.*, *ibid.* : figure d'un *chef* de l'école....

4. *Id.* (p. 444), *ibid.* : auprès d'*Hiéroclès* : celui-ci après....

qu'au pavé du Capitole, en saluant Auguste et César, et prononça¹ ce discours :

« Valérius Dioclétien, fils de Jupiter, empereur éternel, Auguste huit fois consul, très clément, très divin, très sage; Valérius Maximianus Galerius, fils d'Hercule, fils adoptif de l'empereur, César éternel et très heureux; Parthique, triomphateur, amateur de la science et vérissime philosophe; Sénat très vénérable et sacré. Vous permettez donc que ma voix se fasse entendre? Troublé par cet honneur insigne, comment pourrais-je m'exprimer avec assez de force ou de grâce? Pardonnez à la faiblesse de mon éloquence, en faveur de la vérité qui me fait parler.

« La terre dans sa fécondité première enfanta les hommes; les hommes, par hasard et par nécessité, s'assemblèrent pour leurs besoins communs. La propriété commença; les violences suivirent; l'homme ne put les réprimer; il inventa les Dieux.

« La religion trouvée, les tyrans en profitèrent. L'intérêt multiplia les erreurs; les passions y mêlèrent leurs songes.

« Les hommes, oubliant l'origine des Dieux, crurent en effet qu'ils existaient² : on prit pour le consentement unanime des peuples, ce qui n'était que le consentement unanime des passions. Les

1. Var., 1^{re} édit. de 1809, t. II (p. 111) et suiv. : de silence, déploie... il rejette... pose... s'incline... et prononce....

2. Id. (p. 112), *ibid.* : L'homme, oubliant l'origine des Dieux, crut bientôt à leur existence....

tyrans, en écrasant les hommes, eurent soin de faire élever des temples à la piété et à la miséricorde, afin que les infortunés crussent aussi qu'il y avait des Dieux.

« Le prêtre, d'abord trompeur, ensuite trompé, se passionna pour son idole; le jeune homme, pour les grâces divinisées de sa maîtresse, le malheureux, pour les simulacres de sa douleur; de là le fanatisme, le plus grand des maux qui ait affligé l'espèce humaine.

« Ce monstre, portant un flambeau, parcourut les trois régions de la terre. Il brûla, par la main des mages, les temples de Memphis et d'Athènes. Il alluma la guerre sacrée qui livra la Grèce à Philippe. Bientôt, ô douleur¹ ! si une secte odieuse venait à s'étendre, de nos jours même, et malgré le progrès des lumières, on verrait l'univers plongé dans un abîme de malheur.

« C'est ici, princes éternels², que je tâcherai de peindre les maux que le fanatisme a faits aux hommes, en vous dévoilant l'origine et les progrès d'une des religions³ à la fois la plus ridicule et la plus horrible que la corruption des peuples ait engendrée.

« Que ne m'est-il permis d'ensevelir dans un profond oubli ces honteuses turpitudes ! Mais je suis appelé à la défense de la vérité : il faut sauver

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 412) et suiv. : Bientôt, si une secte....

2. *Id.* (p. 413), *ibid.* : princes, que je tâcherai....

3. *Id.*, *ibid.* : les progrès de la religion la plus ridicule....

mes empereurs¹, il faut éclairer le monde. Je sais que j'expose mes jours au ressentiment d'une faction dangereuse. Qu'importe ! un philosophe² doit fermer son cœur à toute crainte comme à toute pitié quand il s'agit du bonheur de ses frères, et des droits sacrés de l'humanité.

« Vous connaissez ce peuple appelé juif³, que sa lèpre et ses déserts séparent du genre humain, ce peuple odieux qu'extermina le divin Titus. C'était dans l'origine des esclaves égyptiens⁴.

« Un certain fourbe appelé Moïse, par une suite de crimes et de prestiges grossiers, délivra ses frères⁵ de la servitude. Il les conduisit au milieu des sables de l'Arabie. Il leur⁶ promettait au nom d'un⁷ Dieu Jéhova une terre où coulerait le lait et le miel.

« Après quarante années d'erreurs, ils⁸ arrivèrent à cette terre promise, dont ils égorgèrent les habitants. Ce jardin délicieux était la stérile Judée, petite vallée de pierres, sans blé, sans arbres, sans eaux.

« Retirés dans leur repaire de brigands, ils⁹ ne

1. Var., 1^{re} édit. de 1809, t. II (p. 113) et suiv. : mon empereur....

2. Id., *ibid.* : Qu'importe : un *ami de la sagesse* doit....

3. Id., *ibid.* : ce peuple que sa lèpre....

4. Id., *ibid.* : le divin Titus. Un certain fourbe....

5. Id., *ibid.* : délivra *ce peuple* de la servitude. Il le conduisit....

6. Id., *ibid.* : il lui promettait....

7. Id. (p. 114), *ibid.* : au nom du dieu....

8. Id., *ibid.* : après quarante années, *les Juifs* arrivèrent....

9. Id., *ibid.* : dans leur repaire, *ces brigands* ne se firent....

se firent remarquer que par leur haine pour¹ le genre humain. Ils vivaient au milieu des adultères, des meurtres, des cruautés.

« Que pouvait-il sortir d'une pareille race? (C'est ici le prodige) une race plus exécrationnelle encore, les Chrétiens. Ils ont surpassé en folie, en crimes, les Juifs leurs pères.

« Les Hébreux, que trompaient des prêtres fanatiques, attendaient dans leur impuissance et dans leur bassesse un monarque qui devait leur soumettre le monde entier. Le bruit se répand un jour que la femme d'un vil artisan a donné naissance à ce roi si longtemps promis. Une partie des Juifs s'empresse de croire au prodige.

« Celui qu'ils appellent leur Christ vit trente ans caché dans sa misère. Après ces trente années, il commence à dogmatiser. Il s'associe quelques pêcheurs qu'il nomme ses apôtres. Il parcourt les villes, il se cache au désert, il séduit des femmes faibles, une populace crédule. Sa morale est pure, mais sans surpasser² celle de Socrate; ses miracles sont moins éclatants que ceux du grand philosophe Apollonius³.

« Bientôt il est arrêté pour ses discours séditieux et condamné à mourir sur la croix. Un jardinier dérobe son corps. Ses apôtres s'écrient que Jésus

1. *Var.*, 1^{re} édit. de 1809, t. 41 (p. 114) et suiv. : leur haine contre le genre humain....

2. *Id.* (p. 115), *ibid.* : sa morale est pure, dit-on, mais surpasse-t-elle celle de Socrate?...

3. *Id.*, *ibid.* : de Socrate. Bientôt il est arrêté....

est ressuscité. Ils prêchent leur maître à la foule étonnée. La superstition s'étend. Les chrétiens deviennent une secte nombreuse.

« Un culte né dans les derniers rangs du peuple, propagé par des esclaves, caché d'abord en des lieux déserts, s'est chargé peu à peu des abominations que le secret et des mœurs basses et féroces doivent naturellement engendrer : ainsi la cruauté et l'infamie font-elles la partie principale de ses mystères.

« Les chrétiens s'assemblent la nuit au milieu des morts et des sépulcres. La résurrection des cadavres est le plus absurde comme le plus doux de leur entretien. Assis à un festin abominable, après avoir juré haine aux Dieux et aux hommes, après avoir renoncé à tous les plaisirs légitimes, ils boivent le sang d'un homme sacrifié, et dévorent les chairs palpitantes d'un enfant. C'est ce qu'ils appellent leur pain et leur vin sacré !

« Le repas fini, des chiens affreux, dressés aux crimes de leurs maîtres, entrent dans l'assemblée et renversent les flambeaux. Alors les Chrétiens, plus infâmes que les bêtes des bois¹, se cherchent au milieu des ténèbres, s'unissent au hasard par d'horribles embrassements, les pères avec les filles, les fils avec les mères, les frères avec les sœurs : le nombre et la variété des incestes fait le mérite et la vertu.

1. Var., 4^{re} édit. de 1809, t. II (p. 116) et suiv. : Alors les Chrétiens se cherchent....

« Quoi ! ce n'était pas assez d'avoir voulu amener
séditieux

les hommes au culte d'un [*malfaiteur*] justement puni d'un supplice infâme¹ ? Ce n'était pas un assez grand crime d'avoir essayé d'abrutir à ce point la raison humaine, et d'éteindre les lumières de la philosophie² ; il fallait encore que les chrétiens fissent de leur religion une école de mœurs les plus dépravées et de forfaits les plus inouïs³.

« Ce que je viens d'avancer aurait-il besoin d'autres preuves que la conduite des Chrétiens ? Partout où ils se glissent, ils font naître les⁴ troubles. Ils débauchent les soldats de nos armées ; ils portent la désunion dans les familles. Ils séduisent des vierges crédules ; ils arment le frère contre le frère, l'époux contre l'épouse ; puissants aujourd'hui, ils ont des temples, des trésors, et ils refusent de prêter serment aux empereurs dont ils tiennent ces bienfaits. Ils insultent aux sacrées images d'Auguste⁵, ils aiment mieux mourir que de sacrifier à ses autels. Dernièrement encore, n'ont-ils pas laissé la divine mère de César⁶ Galérius offrir seule des victimes pour son fils, aux

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 116) et suiv. : justement puni du dernier supplice. Ce n'était....

2. *Id.*, *ibid.* : d'abrutir à ce point la raison humaine, il fallait encore....

3. *Id.*, *ibid.* : l'école des mœurs les plus dépravées, des forfaits les plus inouïs....

4. *Id.*, *ibid.* : naître des troubles....

5. *Id.* (p. 117) et suiv. : images de Dioclétien....

6. *Id.*, *ibid.* : mère de Galérius....

génies innocents des montagnes? Enfin, joignant le fanatisme à la dissolution¹, à l'erreur, ils voudraient précipiter la statue de la Victoire du Capitole², arracher de nos sanctuaires nos³ Dieux paternels!

« Il est vrai que je ne défendrai point⁴ ces Dieux qui, dans l'enfance des peuples, ont dû⁵ paraître nécessaire à des législateurs habiles. Nous n'avons plus besoin de ces ressources. La philosophie⁶ commence son règne. Désormais on n'élèvera d'autel qu'à la raison⁷ et à la vertu. Le genre humain se perfectionne chaque jour. Ne le voyons-nous pas à la douceur du gouvernement sous lequel nous vivons? Jamais le monde fut-il plus éclairé, plus libre, plus heureux⁸? Un temps viendra sans doute⁹ que tous les hommes, soumis à la seule pensée, se conduiront par les clartés de l'esprit. Je ne soutiens donc ni Jupiter, ni Mitra, ni Sérapis. Mais si l'on conserve¹⁰ une religion dans l'Empire,

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 117) et suiv. : à la dissolution, ils voudraient....

2. *Id.*, *ibid.* : précipiter du Capitole la statue de la Victoire, arracher....

3. *Id.*, *ibid.* : arracher de leurs sanctuaires vos Dieux paternels!...

4. *Id.*, *ibid.* : Qu'on ne croie pas cependant que je défende ici ces Dieux....

5. *Id.*, *ibid.* : ont pu paraître....

6. *Id.*, *ibid.* : La raison commence....

7. *Id.*, *ibid.* : qu'à la vertu....

8. *Id.*, *ibid.* : chaque jour. Un temps viendra....

9. *Id.*, *ibid.* : viendra que tous les hommes....

10. *Id.* (p. 118), *ibid.* : Si l'on conserve encore une religion....

l'ancienne réclame auprès de nous¹ une juste préférence. La nouvelle est un mal qu'il faut extirper par le fer et par le feu ; il faut guérir les Chrétiens eux-mêmes de leur propre folie. Eh bien ! un peu de sang coulera ! Ce sang est-il donc si pur² ? Nous nous attendrions sans doute sur le sort des criminels, car la philosophie rend le cœur sensible³ ; mais nous admirerons⁴ la loi qui frappera les victimes, pour la consolation des sages, et le progrès des lumières⁵. »

Hiéroclès achevait à peine son discours, que, Galérius donnant le signal, des applaudissements redoublés s'élèvent de toutes les parties de la salle⁶ ? César, l'œil en feu, le visage rouge de colère⁷, semblait déjà prononcer l'arrêt fatal des Chrétiens. Les courtisans levaient les mains au ciel, comme saisis d'horreur et de crainte. Les soldats⁸ frémissaient de rage en songeant que ces⁹ impies voulaient renverser l'autel de la Victoire. Le peuple redisait avec indignation¹⁰ les incestes

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 418) et suiv. : réclame une juste....

2. *Id.*, *ibid.* : coulera ! Nous nous attendrions....

3. *Id.*, *ibid.* : le sort des criminels, mais nous admirerons....

4. *Id.*, *ibid.* : nous admirerons, nous bénirons la loi....

5. *Id.*, *ibid.* : la consolation des sages et le bonheur du genre humain....

6. *Id.*, *ibid.* : que Galérius donna le signal des applaudissements....

7. *Id.*, *ibid.* : des applaudissements. *L'œil en feu, le visage rouge de colère, César semblait....*

8. *Id.*, *ibid.* : de crainte ; ses gardes frémissaient....

9. *Id.*, *ibid.* : en songeant que des impies voulaient....

10. *Id.*, *ibid.* : redisait avec effroi les incestes....

nocturnes, et les repas de chair humaine. Hiéroclès était porté au ciel comme un héros¹; c'était un véritable ami des princes, un courageux républicain, un Socrate, un défenseur de la vertu². Dans l'enthousiasme général, on lui pardonnait d'avoir paru plus favorable aux opinions des philosophes qu'aux Dieux de la patrie. Le prince des ténèbres³ échauffait les préjugés et les haines; ravi des paroles du proconsul, peu lui importait d'aller à son but par l'athéisme ou par l'idolâtrie⁴. Secondé de toutes les puissances de l'enfer, il augmentait le bruit et le tumulte et donnait au mouvement du Sénat quelque chose de prodigieux. Comme le sabot obéissant circule sous le fouet d'un enfant volage, comme le fuseau léger⁵ descend et remonte entre les doigts de la matrone, comme l'ébène ou l'ivoire roule sous le ciseau du tourneur, ainsi les esprits étaient agités. Dioclétien seul paraissait immobile⁶; ni colère, ni haine, ni

1. *Var.*, 4^{re} édit., 1809, t. II (p. 118) et suiv. : de chair humaine. *Les sophistes qui environnaient Hiéroclès le portaient au ciel : c'était....*

2. *Id.* (p. 118-119); 3^e édit. (t. III, p. 63) : c'était l'intrépide ami des princes, le véritable ami du peuple, le défenseur des principes, le soutien de la vertu, un Socrate! Satan échauffait....

Édit. *Ladvocat*, t. III. p. 17 : c'était l'intrépide ami des princes, le véritable ami des principes.

3. *Id.*, *ibid.* : un Socrate! *Satan* échauffait....

4. *Id.*, *ibid.* : du personnel, il se flattait d'aller plus sûrement à son but par l'athéisme que par l'idolâtrie.

5. *Id.*, *ibid.* : comme le sabot circule sous le fouet de l'enfant, comme le fuseau descend....

6. *Id.*, *ibid.* : immobile; on ne voyait sur son visage ni colère....

amour. Mais ¹ les Chrétiens répandus dans l'assemblée se montraient abattus et consternés. Constantin surtout était plongé dans une douleur profonde; il jetait par intervalles un regard inquiet et attendri sur Eudore. Le fils de Lasthénès se leva, sans paraître ému de la défaveur de César, des bassesses des courtisans et des clameurs de la foule. Son habit de deuil, sa noble figure, encore embellie par l'expression d'une sainte tristesse, attira d'abord ² tous les regards. Les anges du Seigneur, formant un cercle invisible autour de lui, le couvraient de lumière, et lui donnaient une assurance divine. Du haut du ciel, les quatre Évangélistes, penchés sur sa tête, lui dictaient secrètement les paroles qu'il fallait répéter. On entendait dire de toutes parts dans le Sénat : « C'est le Chrétien ! Comment pourra-t-il répondre ? » Chacun cherchait vainement dans ses traits, à la fois si calmes et si animés, l'expression des crimes dont Hiéroclès avait accusé les fidèles. Lorsque des chasseurs, croyant surprendre au bord d'un fleuve un ³ épervier vorace ou quelque affreux vautour, découvrent tout à coup un beau ⁴ cygne qui nage majestueusement ⁵ sur l'onde;

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 118-119) et suiv.; — 3^e édit., t. III, p. 63 : ni amour. Les Chrétiens répandus....

2. *Id.* (p. 120), *ibid.* : sainte tristesse, attirèrent tous les regards....

3. *Id.*, *ibid.* : au bord d'un fleuve un affreux vautour....

4. *Id.*, *ibid.* : découvrent tout à coup un cygne....

5. *Id.*, *ibid.* : qui nage sur l'onde....

surpris et¹ charmés, ils s'arrêtent; ils contemplent l'oiseau chéri des Muses; ils admirent la candeur² de son plumage, la fierté de son port, la grâce de ses mouvements : ils prêtent déjà l'oreille à ses chants harmonieux. Le cygne de l'Alphée ne tarda pas à se faire entendre : Eudore s'incline devant Auguste et César; ensuite sans saluer la statue de la Victoire, sans faire de gestes, sans chercher à séduire ou l'oreille ou les yeux, il parle en ces mots, avec une noble simplicité³ :

« Auguste, César⁴, peuple romain, au nom de ces hommes victimes d'une haine injuste et d'une cruelle persécution⁵, moi, Eudore, fils de Lasthénès, natif de Mégalopolis en Arcadie, et l'un des persécutés⁶, salut.

« Hiéroclès a commencé son discours par excuser la faiblesse de son éloquence; moi, je vous dirai sincèrement que⁷ je ne suis qu'un soldat plus accoutumé à verser mon sang pour mes princes qu'à demander, en termes fleuris, le massacre d'une foule de vieillards, de femmes et d'enfants. Je remercie d'abord Symmaque de la modération qu'il a montrée envers mes frères. Le respect que

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 120) et suiv. : charmés, ils s'arrêtent....

2. *Id.*, *ibid.* : ils admirent la blancheur de son plumage....

3. *Id.*, *ibid.* : il parle en ces mots : « Auguste....

4. *Id.* (p. 121), *ibid.* : César, Pères conscrits, peuple romain....

5. *Id.*, *ibid.* : d'une haine injuste, moi Eudore....

6. *Id.*, *ibid.* : en Arcadie, et Chrétien, salut....

7. *Id.*, *ibid.* : du Sénat. Je ne suis qu'un soldat....

je dois au chef de l'Empire me force à me taire sur le culte des idoles¹. Hiéroclès lui-même ne vient-il pas de m'abandonner l'existence de ces Dieux, qu'un autre philosophe a voués depuis longtemps à la dérision? Hélas! ces idoles qu'un peuple infortuné réclame le guériront-elles de ses maux? Ces Dieux morts ne sauvent personne de la mort; ils ne délivrent point le faible de la main du puissant; ils ne retirent point l'homme de la nécessité et de la misère : cette sublime puissance n'appartient qu'au Dieu que je sers.

« Toutefois, l'effet d'une religion quelconque est si salutaire à l'âme que Symmaque² a parlé des Chrétiens avec douceur, et qu'Hiéroclès demande leur sang au nom d'une philosophie qui ne reconnaît de puissance céleste que la vertu³. Le grand-prêtre pourrait cependant regarder les

1. Var., 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 121) et suiv. : Sur le culte des idoles. *J'observerai cependant que les Camille, les Scipion, les Paul-Émile, n'ont point été de grands hommes parce qu'ils suivaient le culte de Jupiter, mais parce qu'ils s'éloignaient de la morale et des exemples des divinités de l'Olympe. Dans notre religion, au contraire, on ne peut atteindre au plus haut degré de la perfection qu'en imitant notre Dieu. Nous plaçons aussi de simples mortels dans les éternelles demeures; mais il ne suffit pas, pour acquérir cette gloire, d'avoir porté le bandeau royal, il faut avoir pratiqué la vertu : nous abandonnons à votre ciel les Néron et les Domitien.*

Toutefois, l'effet d'une religion....

2. Id. (p. 124), *ibid.* : à l'âme que le Pontife de Jupiter a parlé....

3. Id., *ibid.* : avec douceur, tandis qu'un homme qui ne reconnaît point de Dieu demande notre sang au nom de l'humanité et de la vertu....

Chrétiens comme des ennemis personnels et des rivaux dangereux; Hiéroclès, au contraire, qui parle de lumière et de philanthropie, devrait, sans distinction de culte, embrasser les Chrétiens dans son amour de l'humanité¹. Eh quoi! Hiéroclès, c'est sous le manteau que vous portez, sous cette enseigne de la sagesse² que vous voulez semer la désolation dans l'Empire? Pères conscripts

[et vous

[Vénérables images des consuls, grave Caton élo-
Cicéron] Pères conscripts

quent défenseur des opprimés^(A)], n'êtes-vous point indignés d'entendre un magistrat subalterne, un sophiste de l'école proscrire sans examen un million de citoyens romains³.

[Eh! quoi, Hiéroclès, vous ne songez pas que vous serez juge au milieu de ce carnage? que vous verrez tourmenter les victimes; que vous contemplerez les pleurs des mères, que l'odeur des chairs consumées montera jusqu'à vous? Certes, il faut être aussi courageux que vous l'êtes pour tenir ferme sur un pareil champ de bataille. Mais je vous

(A). Ce passage entre crochets et en italiques a été barré de la main de Chateaubriand, qui a écrit dans l'interligne, puis effacé : *et vous Cicéron*, et puis écrit encore et cette fois conservé : *Pères conscripts*.

1. Var., 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 122) et suiv. : de la vertu. Eh quoi! Hiéroclès...

2. Id., *ibid.* : que vous portez, que vous voulez semer....

3. Id., *ibid.* : dans l'Empire! Magistrat romain, vous provoquez la mort de plusieurs millions de citoyens romains....

dois avertir, Hiéroclès, que^(A)] le sang des martyrs est une semence féconde; les vierges chrétiennes enfantent des hommes qui reviennent à la vie pour ne plus mourir, et ces vierges, vous ne l'ignorez pas, puisque vous êtes un déserteur de nos autels, savent quelquefois se dérober aux poursuites de ceux qui les recherchent. Oui¹,

Princes

[*Pères conscrits*], notre accusateur est un apostat, et il se confesse athée. Les provinces le chargent de péculat et d'oppression²; il sait lui-même quel titre je pourrais ajouter à ces titres. Symmaque³, au contraire, est un homme pieux, dont l'âge, la science et les mœurs sont également respectables.

Dans toute cause criminelle (B)

(A). Tout ce passage entre crochets est barré de la main de Chateaubriand, qui l'a remplacé par les lignes que voici écrites par lui (cf. plus loin, p. 225, n. A) :

« Car il ne faut pas⁴ vous le dissimuler : nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons vos cités, vos colonies, vos camps⁵, vos tribus, les (a) Palais, le Sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples⁶. Mais, Hiéroclès, si vous comptez exterminer les Chrétiens par ce meurtre immense, je dois vous avertir de

[prévenir] votre erreur. »

(B). Le passage entre crochets et en italiques a été barré de la main de Chateaubriand, qui a écrit *Princes* dans l'interligne.

(C). De la main de Chateaubriand.

(a). Les est écrit en surcharge sur vos.

1. Var., 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 122) et suiv. : que vos temples. Princes, notre accusateur est un apostat....

2. Var., 1^{re} édit. et suiv. : que vos temples. Princes....

3. Id., *ibid.* : il se confessé athée : il sait lui-même....

4. Id. (p. 123), *ibid.* : Symmaque est un homme....

5. Id., *ibid.* : citoyens romains. Car, *Pères conscrits*, vous ne pouvez vous le dissimuler....

6. Id., *ibid.* : vos colonies, vos camps, le palais....

On prend en considération le caractère des témoins. Symmaque nous excuse, Hiéroclès nous dénonce : lequel des deux doit être écouté ? Auguste, César, Pères conscrits, peuple romain, daignez me prêter une oreille attentive. Je vais reprendre la suite des accusations d'Hiéroclès, et ¹ vous dévoiler la religion des Chrétiens.

1. Var., 1^{re} édit., t. II (p. 123) et suiv. : d'Hiéroclès, et défendre la religion de Jésus-Christ. A ce grand nom l'orateur s'arrêta ; tous les Chrétiens s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit :

« Je ne remonterai point comme Hiéroclès jusqu'au berceau du monde pour en venir à la question du moment. Je laisse aux disciples de l'école ce vain étalage de principes odieux, de faits altérés et de déclamations puériles. Il ne s'agit ici ni de la formation du monde, ni de l'origine des sociétés : tout se borne à savoir si l'existence des Chrétiens est compatible avec la sûreté de l'État, si leur religion ne blesse ni les mœurs ni les lois, si elle ne s'oppose point à la soumission que l'on doit au chef de l'Empire ; en un mot, si la morale et la politique n'ont rien à reprocher au culte de Jésus-Christ. Cependant, je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer la singulière opinion d'Hiéroclès touchant les Hébreux.

« La raison politique de l'établissement de Jérusalem, au centre d'un pays stérile, était trop profonde pour être aperçue de l'accusateur des Chrétiens. Le législateur des Israélites voulait en faire un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait point par lui-même ; il les enferma donc dans la montagne. Leurs lois et leur religion furent conformes à cet état d'isolement : ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre. Quatre mille ans se sont écoulés et ce peuple existe encore. Hiéroclès, montrez-nous ailleurs un exemple d'une législation aussi miraculeuse dans ses effets, et nous écouterons ensuite vos railleries sur le pays des Hébreux. »

Un signe d'approbation échappé à Dioclétien....

(C) « Princes, je commence par les Hébreux. Ces Juifs que l'on vous a peints comme des esclaves égyptiens révoltés contre leurs maîtres, n'ont point une pareille origine. Ils eurent pour ancêtres de vénérables mortels qui portaient dans l'Orient le nom de Patriarches, et qui vivaient sous des tentes au milieu des troupeaux. Ces Patriarches étaient les dépositaires des plus vieilles traditions des peuples : ils étaient comme la branche aînée du genre humain. Par une suite d'aïeux, dont les noms étaient connus, ils remontaient jusqu'au premier homme. Ce premier homme désobéit à Dieu, pécha et mourut. Sa postérité fut souillée de son crime. Il lui fallait un rédempteur qui la rendit à ses fins primitives ; ce rédempteur est venu de nos jours, c'est Jésus-Christ. »

En prononçant ce grand nom, l'orateur s'interrompit, tous les Chrétiens du Sénat s'inclinèrent, et la statue de Jupiter trembla sur son autel. Eudore reprit aussitôt :

« Une aventure touchante fit descendre en Égypte Jacob, chef des Patriarches, et tige de la nation des Hébreux. Les Hébreux furent opprimés. Moïse les délivra ; Dieu rompit le bras de Pharaon et précipita dans la mer Rouge le cheval et le cavalier. L'Éternel nourrit son peuple au désert, et Moïse conduisit les Israélites à la Terre Promise.

« Cette Terre Promise, objet des railleries

(C). Le passage qui commence ici est, à ma connaissance, inédit, et ne figure que dans le manuscrit.

d'Iliéroclès, cette petite vallée de pierres, aurait dû paraître toutefois quelque chose d'assez grand aux yeux mêmes de la philosophie.

« Le royaume des Hébreux était placé entre les deux empires de l'Égypte et de la Syrie. Si la capitale des Juifs eût été bâtie dans les plaines de la Palestine ou de la Galilée, elle fût tombée sans résistance au pouvoir des Mèdes ou des Égyptiens. Jérusalem, au contraire, retirée au milieu des montagnes, opposait ses rochers comme des remparts à l'esclavage. Les Romains savent ce qu'il leur en a coûté pour renverser cette cité malheureuse.

« Outre cette grande raison politique de l'établissement de Jérusalem au centre d'un pays stérile, il s'en présentait une autre à des hommes d'un génie un peu plus profond que l'accusateur des Chrétiens. Les Juifs, vivant dans la plaine non loin des ports de la mer, se seraient tournés vers le commerce où les entraîne naturellement leur génie. Or le commerce ronge et dissout bientôt le caractère des nations. Le législateur voulait faire des Hébreux un peuple qui pût résister au temps, conserver le culte du vrai Dieu, au milieu de l'idolâtrie universelle, et trouver dans ses institutions une force qu'il n'avait pas par lui-même.

« Il enferma donc les Hébreux dans la montagne. Séparés du reste du monde, ceux-ci prirent insensiblement la haine des coutumes étrangères, et cet amour de leurs propres usages qui les mirent à l'abri des innovations. Leurs lois et leur reli-

gion furent conformes à cet état d'isolement. Tout chez les seuls adorateurs d'un Dieu unique tendit à l'unité. Ils n'eurent qu'un temple, qu'un sacrifice, qu'un livre : le livre contenait leurs destinées. De temps en temps, des Prophètes élevaient la voix au milieu de ce peuple solitaire, et lui annonçaient un Messie, des récompenses et plus souvent des malheurs. Les lieux mêmes où les enfants de Jacob se conservaient pour l'avenir nourrissaient en eux ces passions exaltées, sans lesquelles les hommes sont incapables de grandes actions. Sous leurs pieds une poussière brûlante, sur leurs têtes un ciel d'airain, autour d'eux des rochers nus, des campagnes de sel, des lacs coulant du bitume, non loin d'eux dans les cavernes d'Habron les tombeaux de leurs pères, c'étaient là les seuls objets offerts aux regards comme aux méditations d'Israël

des [Israélites]. [Étaient-ils menacés de la servitude? Ils pouvaient redescendre de la montagne, retrouver leurs camps dans le désert, et revoir le terrible Sina où la loi leur fut donnée, au bruit de la foudre ^(A)].

« Moïse est-il ainsi parvenu au but qu'il s'était proposé? à créer une espèce de peuple éternel dont aucune révolution de la terre ne pût altérer les mœurs? Princes, jugez-en vous-mêmes.

^(B) Parmi les ruines de Jérusalem, souffrez un

(A). Ces ratures et cette correction dans l'interligne sont de la main de Chateaubriand.

(B). A partir d'ici, jusqu'à : « rendre à la fin des siècles »

moment que je vous fasse contempler un étonnant spectacle. C'est là que deux espèces de peuples¹ trouvent dans leur foi de quoi surmonter leurs misères². Là vivent des³ Chrétiens, que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni craintes, ni persécutions⁴, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un proconsul⁵, le soir les retrouve au pied du Calvaire où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes.

« Jetez maintenant⁶ les yeux entre la montagne de Sion et le temple détruit⁷; voyez cet autre petit peuple qui vit séparé⁸ des habitants de la

[p. 220] le passage ne figure pas dans les éditions imprimées des *Martyrs*, mais il figure dans l'*Itinéraire*, avec les variantes que nous indiquerons ci-dessous.

1. *Var. Itinéraire*, édit. originale (t. III, p. 45) et suiv. : Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent....

2. *Id.*, *ibid.* : surmonter tant d'horreurs et de misères....

3. *Id.*, *ibid.* : vivent des religieux chrétiens....

4. *Id.*, *ibid.* : de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements; ni menaces....

5. *Id.*, *ibid.* : par un gouverneur turc, le soir....

6. *Id.*, *ibid.* : pour le salut des hommes. Leur front est serein... que des mains armées de javelots. [Entre ces deux membres de phrases, il y a, dans l'*Itinéraire*, un développement d'une page que nous ne reproduisons pas ici]. Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi du désert, brillante de clarté, jetez les yeux entre....

7. *Id.* (p. 46), *ibid.* : et le Temple; voyez....

8. *Id.*, *ibid.* : qui vit séparé du reste des habitants....

cité; objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre les insultes¹ sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête, il la présente à l'épée². Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira pendant la nuit l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat³. Pénétrez sous les huttes dégoûtantes où s'est retiré⁴ ce peuple : vous le trouverez dans une affreuse [*misère*]^(A) pauvreté⁵, faisant lire un livre mystérieux à [*leurs*]^(B) des enfants, qui le feront lire à leur tour⁶ à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a mille ans⁷, ce peuple le fait encore. Il a assisté trois fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager⁸. Quand on voit les Juifs dispersés sur la

(A). Cette correction semble avoir été faite par le copiste; et comme le mot *misère* a été conservé dans le texte de l'*Itinéraire*, cela semblerait indiquer qu'il écrivait sous la dictée de Chateaubriand.

(B). Rature du copiste, semble-t-il.

1. *Var.*, *Itinér.* (1^{re} édit., t. III, p. 45) et suiv. : il souffre toutes les avanies sans demander....

2. *Id.*, *ibid.* : il la présente au cimetière. Si quelque membre....

3. *Id.*, *ibid.* : dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du Temple de Salomon. Pénétrez....

4. *Id.* (p. 48), *ibid.* : Pénétrez dans la demeure de ce peuple....

5. *Id.*, *ibid.* : dans une affreuse misère, faisant....

6. *Id.*, *ibid.* : qui à leur tour le feront lire à leurs....

7. *Id.*, *ibid.* : il y a cinq mille ans....

8. *Id.*, *ibid.* : dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut le décourager; rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit....

terre, selon la prophétie d'un apôtre chrétien¹, on est surpris sans doute. Mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il les faut retrouver à Jérusalem, il faut voir ces anciens² maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays³; attendant sous toutes les oppressions un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la croix qui porta le véritable Messie, par cette croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes⁴, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. De vastes empires⁵ ont disparu de la terre, et un petit peuple dont l'origine précéda celle de ces grands peuples existe encore⁶ dans les décombres de sa patrie⁷. Eh! qu'[y] a-t-il de plus merveilleux⁸ que cette rencontre des Juifs et des Chrétiens⁹ au pied du Calvaire? Les premiers s'affligent à l'aspect du

1. *Var.*, *Itinér.*, 1^{re} édit. t. III (p. 48) et suiv. : selon la parole de Dieu, on est surpris....

2. *Id.*, *ibid.* : voir ces *légitimes* maîtres....

3. *Id.*, *ibid.* : pays; *il faut les voir* attendant....

4. *Var.*, *Itin.* : la Croix qui les condamne et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent....

5. *Id.*, *ibid.* : aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu....

6. *Id.*, *ibid.* : existe encore sans mélange dans les décombres....

7. *Id.*, *ibid.* : de sa patrie. Si quelque chose parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il....

8. *Id.* (p. 48), *ibid.* : de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que....

9. *Id.*, *ibid.* : cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied....

tombeau¹ de Jésus-Christ ressuscité; les seconds se consolent² auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles! »

A ces derniers mots d'Eudore³, un signe d'approbation échappé à Dioclétien interrompit le fils de Lasthénès. Insensible aux mouvements oratoires de Symmaque et aux déclamations d'Hiéroclès, l'Empereur fut frappé des grandes raisons politiques présentées par le défenseur des fidèles. Les froides railleries du philosophe avaient disparu devant des considérations d'une nature plus haute. Eudore s'était étendu sur ce sujet avec une merveilleuse⁴ adresse, afin de toucher le génie du Prince, avant de parler des Chrétiens. Le parti modéré du Sénat, qui redoutait Galérius Publius, préfet de Rome, dévoué à César, mais ennemi d'Hiéroclès, les courtisans toujours attentifs aux impressions du maître, les Chrétiens dont le sort était encore suspendu, tous s'aperçurent des sentiments favorables de Dioclétien et⁵ donnèrent de grandes louanges à l'orateur. Les soldats, les centurions, les tribuns s'étaient laissé toucher à la vue de leur⁶ frère d'armes, de ce brave général,

1. *Var.*, *Itinér.* (p. 48) : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de....

2. *Id.*, *ibid.* : la seconde se consolant auprès....

3. Ici reprend dans la 1^{re} édition, 1809 (t. II, p. 124) et suiv., le texte des *Martyrs*. — *Var.* : « ... sur le pays des Hébreux. » Un signe d'approbation....

4. *Id.*, *ibid.* : s'était étendu sur ce sujet avec adresse....

5. *Id.*, *ibid.* : de Dioclétien : ils donnèrent....

6. *Id.*, *ibid.* : à la vue de leur général obligé de défendre....

obligé de défendre sa vie contre les accusations d'un rhéteur : cette noble race d'hommes revient facilement à des opinions généreuses¹ ; ceux qui avaient servi sous Eudore reconnaissaient avec plaisir le son de cette voix grave et sonore qui les rassurait en face de l'ennemi, lorsque, près d'en venir aux mains, on voyait pâlir la ligne entière des guerriers. Tant de raison, unie à tant de beauté et de jeunesse, avait intéressé la foule toujours passionnée. La douleur de Constantin s'était changée en allégresse. Il encourageait son ami par ses gestes et ses regards. Les anges de lumière, redoublant de zèle autour de l'orateur chrétien, lui donnaient à chaque moment de nouvelles grâces², prolongeaient le son de sa voix comme d'harmonieux échos³ et soutenaient avec des parfums célestes ses forces épuisées. Lorsqu'une neige éclatante et virginale⁴ tombe de la voûte éthérée, souvent l'aquilon s'apaise ; les champs muets reçoivent avec joie les flocons nombreux qui vont mettre les plantes à l'abri des glaces de l'hiver : ainsi, quand le fils de Lasthénès eut recommencé⁵ son discours, l'assemblée fit un profond silence,

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 125) et suiv. : opinions généreuses. Tant de raison....

2. *Id.* (p. 126), *ibid.* : de nouvelles grâces, et prolongeaient....

3. *Id.*, *ibid.* : comme d'harmonieux échos. Lorsqu'une neige....

4. *Id.*, *ibid.* : neige éclatante tombe....

5. *Id.*, *ibid.* : le fils de Lasthénès recommença son discours....

afin de recueillir ces paroles pures qui semblaient descendre du ciel, pour prévenir la désolation de la terre.

« Princes, dit-il¹, je viens de parler du tombeau de mon Dieu, et c'est ce tombeau sacré que je suis maintenant appelé à défendre. Hiéroclès rit des Chrétiens qui croient à la résurrection de la chair. Il veut savoir sans doute comment des hommes réduits en poussière pourront revenir à la vie? Qu'il me dise d'abord comment il est, je lui dirai comment il sera. Quant à cet Homme-Dieu dont un jardinier doit avoir dérobé le corps, on ne peut nier pourtant que cet Homme-Dieu n'ait trouvé quelque moyen de rompre les chaînes de la mort, et d'échapper à la garde romaine. [*Trop d'yeux ont aperçu ce déserteur de la tombe, trop d'oreilles ont entendu ses paroles : on ne trompe pas aisément les regards d'une mère.*] ^(A)

« C'est donc la condition peu élevée de Jésus-Christ

(A). Barré de la main de Chateaubriand. — Tout ce paragraphe et ceux qui vont le suivre jusqu'à : « Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre... » sont inédits et ne se retrouvent que dans le manuscrit.

1. Var., 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 125) et suiv. : Princes, dit-il, je n'entrerai point dans les preuves de la religion chrétienne : une longue suite de prophéties, toutes vérifiées, des miracles éclatants, des témoins sans nombre, ont depuis longtemps attesté la divinité de celui que nous appelons le Sauveur. Sa vertu sublime est reconnue de l'univers ; plusieurs Empereurs romains, sans être soumis à Jésus-Christ, l'ont honoré de leurs hommages ; des philosophes fameux ont rendu justice à la beauté de sa morale, et Hiéroclès lui-même ne la conteste pas.

Il serait bien étrange... [voir la suite, p. 231].

et de ses disciples qui attire au Sauveur du monde les mépris d'Hiéroclès? C'est en cela même que consiste la merveille, et je le montrerai tout à l'heure. Notre accusateur ne peut nier les vertus du Fils de l'Homme, mais il ajoute que Socrate avait prêché la même morale. Non, Hiéroclès, la morale de Socrate ne fut jamais aussi tendre, aussi sublime que celle de mon divin maître; et vous le verrez bientôt. Par quelle dérision impie vient-on opposer les miracles d'un Apollonius aux miracles de Jésus-Christ? Ah! si j'avais la foi et la vertu des premiers Chrétiens qui avaient vu le Rédempteur, et qui semblaient avoir retenu quelques rayons de sa gloire, je ferais sortir du tombeau le lépreux, le boiteux et l'aveugle! Prince, ils paraîtraient devant votre trône et vous diraient mieux que moi quel fut le Dieu qui les guérit!

« Toutefois, j'essayerai de vous le faire connaître.

(A) « Vers le temps de l'apparition du Rédempteur sur la terre, les nations étaient dans l'attente de quelque personnage fameux. Une ancienne et constante opinion¹ était répandue dans l'Orient

(A). Tout ce développement, jusqu'à : « un soupir de miséricorde » (p. 231) est la reproduction, avec des variantes, d'un chapitre du *Génie du christianisme* (IV^e partie, liv. III, chap. II, *De Jésus-Christ et de sa vie*). Nous donnerons les variantes par rapport au texte de la 5^e édition du *Génie* (à Lyon, chez Ballanche, 1809), celui que Chateaubriand eut sous les yeux, mais qu'il avait déjà retouché depuis 1802.

1. Var., *Génie du christianisme*, édit. de 1809, t. IV, p. 89 : et constante opinion, dit Suétone, était répandue.

qu'un homme s'élèverait de la Judée et obtiendrait l'empire universel¹. Vos historiens confessent cet oracle et depuis trois mille ans les prophètes des Juifs ne cessaient d'annoncer le Messie.

« Cependant ^(A) le ciel prépare les voies du Fils de l'Homme. Les nations longtemps désunies de mœurs et de gouvernement² entretenaient des inimitiés héréditaires; tout à coup le bruit des armes cesse, et les peuples, réconciliés ou vaincus, viennent se perdre dans le peuple romain.

[« D'un côté, la religion et les mœurs sont parvenues à ce degré de corruption qui produit de force les changements³; de l'autre, les dogmes de l'unité d'un Dieu et de l'immortalité de l'âme commencent à se répandre. Ainsi les chemins s'ouvrent de toutes parts à la nouvelle doctrine⁴, qu'une langue uni-

(A). Cependant a été rajouté en marge de là main de Chateaubriand.

1. Var., *Génie du christianisme*, édit. de 1809, t. IV, p. 89 : universel. Tacite raconte le même fait presque dans les mêmes mots. Selon cet historien, « la plupart des Juifs étaient convaincus, d'après un oracle conservé dans les anciens livres de leurs prêtres, que dans ce temps-là (le temps de Vespasien) l'Orient prévaudrait, et que quelqu'un, sorti de Judée, régnerait sur le monde.

Josèphe parlant de la ruine de Jérusalem (suit une page, qu'il est inutile de citer ici, et à laquelle je renvoie. Elle se termine par : «... avouèrent Jésus-Christ pour le libérateur promis par les prophètes ».)

2. Id. (p. 94), *ibid.* : de mœurs, de gouvernement, de langage, entretenaient....

3. Id., *ibid.* : de force un changement dans les affaires humaines; de l'autre....

4. Id., *ibid.* : s'ouvrent à la doctrine évangélique, qu'une langue....

verselle va servir à propager. Ce vaste Empire¹ romain se compose de nations, les unes sauvages, les autres policées² : la simplicité du Christ, pour les premières; ses vertus morales pour les secondes; pour toutes, sa miséricorde et sa charité sont des moyens de salut que le ciel ménage. Ces moyens sont si efficaces que les Chrétiens couvrent déjà la face de la terre, car, Prince, il ne faut pas vous le dissimuler³, nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons⁴ vos cités, vos îles, vos camps, vos colonies⁵, vos tribus, vos décuries⁶, le Palais, le Sénat, le forum : nous ne vous laissons que vos temples⁷.] ^(A)

« A la grandeur des préparations naturelles, s'unit l'éclat des prodiges; les vrais oracles, depuis longtemps muets dans Jérusalem, recouvrent la voix, et les fausees sibylles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient; un chœur⁸

(A). Tout ce paragraphe a été barré de la main de Chateaubriand. Les dernières lignes ont été reportées par lui plus haut (cf. p. 211, n. B).

1. *Var., Génie*, éd. de 1809, t. IV, p. 91 : *Cet Empire romain...*

2. *Id.*, *ibid.* : *policées, la plupart infiniment malheureuses; la simplicité...*

3. *Id.* (p. 92), *ibid.* : *Et ces moyens sont si efficaces, que, deux siècles après le Messie, Tertullien disait aux juges de Rome : nous ne sommes....*

4. *Id.*, *ibid.* : *et nous remplissons tout....*

5. *Id.*, *ibid.* : *vos îles, vos forteresses, vos colonies....*

6. *Id.*, *ibid.* : *vos décuries, vos conseils, le Palais....*

7. *Id.*, *ibid.* : *que vos temples. » Sola relinquimus templa. A la grandeur....*

8. *Id.*, *ibid.* : *dans l'Orient; Gabriel descend vers Marie, et un chœur....*

d'esprits bienheureux chante du haut du ciel, pendant la nuit : Gloire à Dieu ! Paix aux hommes !

« Tout à coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans
de l'indigence^(A)

la pourpre, mais dans l'humble¹ asile ; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes ; mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples ; il n'a point réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés, et par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

«² Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants devenir les Dieux des nations. Mais voici que le fils du charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misère ; il est flétri publiquement par un supplice ; il choisit ses disciples dans la foule obscure³ ; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir ; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde, fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont au

(A). Correction dans l'interligne de la main de Chateaubriand.

1. *Var.*, *Génie*, 5^e éd., t. IV, p. 92 : dans l'asile de l'indigence....

2. *Id.* (p. 93), *ibid.* : misérables. *Arrêtons-nous ici, pour faire une réflexion.* Nous voyons....

3. *Id.*, *ibid.* : ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société ; il ne prêche....

contraire éternellement¹ menacés par lui. Il renverse² toutes les notions communes de la morale; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique³. Non, Hiéroclès⁴, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une croix; celui qui a offert pour objet de culte aux hommes l'humanité souffrante et⁵ la vertu persécutée; celui-là, nous le jurons, ne peut⁶ être qu'un Dieu.

« Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. [*Il vient pour être le plus infortuné⁷ des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables* (A).] Afin⁸ d'inculquer ses préceptes,

(A). Le fragment entre crochets et en italiques a été barré de la main de Chateaubriand.

1. Var., *Génie*, 5^e édit., 1809, t. IV, p. 93 : sont au contraire menacés....

2. *Id.*, *ibid.* : il renverse les notions....

3. *Id.* (p. 94), *ibid.* : foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et parvient à subjuguier la terre : Non....

4. *Id.*, *ibid.* : Non, quand la voix....

5. *Id.*, *ibid.* : l'humanité souffrante, la vertu persécutée....

6. *Id.*, *ibid.* : ne saurait être qu'un Dieu....

7. *Id.*, *ibid.* : le plus malheureux des mortels....

8. *Id.*, *ibid.* : pour les misérables. Ses miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. Pour inculquer....

il choisit l'apologue ou la parabole qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses divines leçons. [*En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres*^(A)]; on lui apporte un petit¹ enfant, et il recommande l'innocence; [*se trouvant au milieu des bergers il se donne à lui-même le titre de Pasteur des âmes, et se représente, rapportant sur ses épaules la brebis égarée*^(B)]. Au printemps, il s'assied sur une montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif, etc. [*Ceux qui observent ses préceptes et ceux* cœur simple, parce qu'ils hériteront du royaume du Ciel².

(A). Le fragment entre crochets et en italiques a été barré de la main de Chateaubriand.

(B). Même observation.

1. Var., *Génie*, 5^e édit., t. IV, p. 95: on lui apporte un enfant...

2. *Ib.*, *ibid.* : ceux qui pleurent, bienheureux....

3. *Id.*, *ibid.* : faim et soif, etc. *Ceux qui observent ses préceptes, et ceux qui les méprisent sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant : selon quelques interprètes, il montrait en parlant ainsi, un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline, des cabanes détruites par une inondation. Quand il demande....*

qui les méprisent sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant] ^(A). Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive¹.

« Le caractère qu'il daigna prendre au milieu de nous² était aimable, ouvert et tendre; sa charité était³ sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : il allait faisant le bien. Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie : il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle :

« Jérusalem, Jérusalem », s'écriait-il, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable, « j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes; mais tu ne l'as pas voulu! » Du haut d'une colline, jetant ses tristes yeux⁴ sur cette ville condamnée⁵ à une

(A). Ces mots en italiques et entre crochets ont été barrés, et les mots écrits dans l'interligne l'ont été de la main de Chateaubriand.

1. *Var.*, *Génie*, 5^e édit., 1809, t. IV (p. 96) : Après : « source d'eau vive », il y a, dans le *Génie*, un développement d'une page que nous ne reproduisons pas ici : « Les plus violents ennemis... contraints d'admirer. »

2. *Id.* (p. 97), *ibid.* : son caractère était aimable....

3. *Id.*, *ibid.* : sa charité sans bornes....

4. *Id.* (p. 98), *ibid.* : jetant les yeux....

5. *Id.*, *ibid.* : condamnée, pour ses crimes, à une horrible destruction.

horrible destruction, il ne put retenir ses larmes; il vit la cité, dit l'Apôtre, et il pleura! Sa tolérance ne fut pas moins remarquable, quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu du ciel sur un village samaritain¹, qui lui avait refusé l'hospitalité; il répondit avec indignation :

« Vous ne savez pas ce que vous me demandez! »

« Si le Fils de l'Homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère! Le Christ ressentait des douleurs; son cœur se fondait² comme celui d'un homme; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité. Il répétait éternellement :

« Aimez-vous les uns les autres. »

« Mon Père, s'écriait-il sous le fer du bourreau, « pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. »

« Prêt à quitter des disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes; il ressentit les terreurs du tombeau et les angoisses de la Croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines; il se plaignit que son père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice.

« O mon Père! fais que ce calice passe loin de moi; cependant, si je dois le boire, que ta volonté soit faite. »

1. *Var.*, *Génie*, 5^e édit., 1809, t. IV, p. 98 : Sur un village de Samaritains....

2. *Id.*, *ibid.* : son cœur se brisait....

« Ce fut alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche :

« Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

« Ah ! si la morale la plus pure, et le cœur le plus tendre ; si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de Jean, ou léguant sa mère à ce disciple ; la tolérance¹ l'admire dans le jugement de la femme adultère ; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortuné ; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent ; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

² « Il serait bien étrange que ceux qui adorent un tel Dieu, un Dieu dont ses ennemis mêmes avouent la vertu sublime, fussent des monstres dignes du bûcher. Quoi ! Jésus-Christ serait la plus douce, la plus humaine, la plus chaste des divinités³, et nous penserions l'honorer par des mystères de cruauté et de débauches ? Même dans le Paganisme, célèbre-t-on la fête de Diane par les prostitutions des fêtes de Vénus ? Le christianisme,

1. *Var.*, *Génie*, 5^e édit., t. IV, p. 99 : à ce disciple ; la *charité* l'admire....

2. Ici reprend, dans les éditions imprimées, le texte des *Martyrs*. — *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 126) et suiv. : qui adorent un tel Dieu fussent des monstres....

3. *Id.*, *ibid.* : serait un modèle de douceur, d'humanité, de chasteté, et nous penserions....

dit-on, s'est nourri dans¹ la dernière classe du peuple, et de là les infamies de son culte. Repro-

et sa gloire

chez donc à cette religion ce qui fait sa beauté.
[*Elle a réuni autour d'elle les infortunés du globe;*]

pour les consoler .

elle a été² chercher des hommes auxquels les hommes ne pensaient point, et dont ils détournaient les regards; [*elle a appelé les pauvres, l'infirme, l'orphelin afin de les consoler*^(A)], et vous le lui imputez à crime! Pense-t-on qu'il n'y a de douleur que sur la pourpre; et qu'un Dieu consolateur n'est fait que pour les grands et les rois! Loin d'avoir pris la bassesse et la férocité des mœurs du peuple, notre religion a corrigé les mœurs. Dites, est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un vrai Chrétien, plus résigné sous un maître, plus fidèle à sa parole, plus ponctuel dans ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous sommes si éloignés de la barbarie que nous nous retirons de vos jeux où le sang des hommes est une partie du spectacle; nous croyons qu'il y a peu de différence entre commettre le meurtre et le voir commettre avec plaisir. Nous avons une telle horreur d'une vie dissolue, que nous évitons

(A). Les mots placés dans l'interligne, et les passages entre crochets et en italiques, c'est-à-dire barrés, sont des corrections de la main de Chateaubriand.

1. *Var.*, 1^{re} édit, 1809, t. II (p. 126) et suiv. : dit-on, *est sorti* de la dernière....

2. *Id.*, *ibid.* : elle *est allée* chercher....

vos théâtres, comme une école de mauvaises mœurs et une occasion de chute. Mais en justifiant les chrétiens sur un point, je m'aperçois que je les expose sur un autre : Nous fuyons la société, dit Hiéroclès, nous haïssons les hommes.

« Les enfants de la charité haïr les hommes¹ ! S'il en est ainsi, notre châtiment est juste. Frappez nos têtes. Mais auparavant, venez reprendre dans nos hôpitaux les pauvres et les infirmes que vous n'avez point secourus, faites appeler ces femmes romaines qui ont abandonné les fruits de leur honte. Elles croient peut-être qu'ils sont tombés dans ces lieux infâmes, seul asile offert par vos dieux à l'enfance délaissée ? Qu'elles viennent reconnaître leurs nouveaux-nés entre les bras de nos épouses ! Le lait d'une chrétienne ne les a point empoisonnés ; les mères selon la grâce les rendront avant de mourir aux mères selon la nature.

« Princes, quelques-uns de nos mystères mal entendus et faussement interprétés ont donné naissance à ces affreuses calomnies². Que ne m'est-il permis de vous dévoiler ces secrets d'innocence et de pureté ! Rome se lève, dit Symmaque, et vous supplie de lui laisser les divinités de ses pères. Oui, princes, Rome se lève, mais non pour réclamer les dieux des Caligula et des Néron³. Elle se lève

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 128) et suiv. : *Nous haïssons les hommes ; s'il en est ainsi....*

2. *Id.*, *ibid.* : à ces calomnies. *Princes*, que ne m'est-il permis....

3. *Id.* (p. 129), *ibid.* : non pour réclamer des dieux impuissans. Elle se lève....

pour vous demander Jésus-Christ qui rétablira parmi ses enfants la pudeur, la bonne foi, la probité, la modération et le règne des mœurs antiques¹. « Donnez-moi, s'écrie-t-elle, ce Dieu
 « qui a déjà corrigé les vices de mes lois, qui
 « n'autorise plus l'infanticide, la prostitution du
 « mariage, le spectacle du meurtre des hommes,
 « ce Dieu qui couvre mon sein des monuments de
 « sa bienfaisance², qui conserve les lumières des
 « lettres et des arts, et qui veut abolir l'esclavage
 « sur la terre. Ah! si un jour, vaincue du temps³,
 « je devais encore voir les Barbares à mes portes,
 « ce Dieu, je le sens, pourrait seul me sauver, et
 « changer ma vieillesse languissante en une immor-
 « telle jeunesse. »

« Reste donc à repousser la dernière et la plus effrayante des accusations d'Hiéroclès, si les chrétiens pouvaient s'effrayer de perdre les biens et la vie. Nous sommes, dit notre délateur, des séditeux qui⁴ refusons d'adorer les images de l'Empereur, et d'offrir des sacrifices aux dieux pour le Père de la Patrie. Dans quel temps les Chrétiens ont-ils refusé de payer les impôts, et d'entrer dans les armées⁵? Poussés à bout par les persécuteurs et poursuivis comme des bêtes féroces, ils n'ont pas

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 129) et suiv. : et le règne des mœurs. Donnez-moi....

2. *Id.*, *ibid.* : de sa bienfaisance, ce Dieu qui conserve....

3. *Id.*, *ibid.* : Ah! si un jour, je devais encore....

4. *Id.*, *ibid.* : des séditeux; nous refusons....

5. *Id.*, *ibid.* : le Père de la Patrie. *Les Chrétiens des séditeux!* Poussés à bout....

même fait entendre le plus léger murmure. Neuf fois ils ont été massacrés, et, s'humiliant sous la main de Dieu, ils ont laissé l'univers se venger des Néron et des Domitien¹. Qu'Hiéroclès nomme un seul fidèle engagé dans une conspiration contre son prince? Soldats chrétiens que j'aperçois ici, vous que j'eus quelquefois l'honneur de conduire aux batailles sanglantes, Sébastien, Pacôme, Victor, dites-nous où vous avez reçu les nobles blessures dont vous êtes couverts? Est-ce dans les émeutes populaires, en assiégeant le Palais de vos Empereurs? Ou bien en affrontant pour la gloire de vos princes la flèche du Parthe, l'épée du Germain et la hache du Franc? Hélas! généreux guerriers, mes compagnons, mes amis, mes frères, je ne m'inquiète point de mon sort, bien que j'aie quelque raison de regretter à présent la vie, mais je ne puis m'empêcher de m'attendrir sur votre destinée. Que n'avez-vous choisi un défenseur

éloquent^(A)

plus [*habile*]! J'aurai pu mériter une couronne civique en vous sauvant des mains des Barbares, et je ne pourrai vous dérober au fer d'un proconsul romain!

« Finissons ce long discours. Auguste, César², vous trouverez chez les Chrétiens des sujets res-

(A). Ratures et corrections de la main de Chateaubriand.

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 430) et suiv. : l'univers se soulever contre les tyrans. Qu'Hiéroclès...

2. *Id.*, *ibid.* : Finissons ce discours. Dioclétien, vous trouverez....

pectueux qui vous serons soumis sans bassesse, parce que le principe de leur obéissance vient du ciel. Ce sont des hommes de vérité dont le langage ne diffère point de la conduite¹. Ils ne reçoivent point les bienfaits d'un maître en le maudissant dans leur cœur. Demandez-vous² à de tels hommes leurs fortunes, leurs vies, leurs enfants? Ils vous les donneront parce que tout cela vous appartient. Mais voulez-vous les forcer à encenser les idoles? Ils mourront. Pardonnez, Princes, à cette liberté chrétienne. L'homme a aussi des³ devoirs à remplir envers le ciel. Si vous exigez de nous des marques de soumission qui blessent ces devoirs sacrés. Hiéroclès peut appeler les victimes⁴ : nous rendrons à César notre sang qui est à César, et à Dieu notre âme qui est à Dieu⁵. »

Comme Eudore achevait de plaider cette cause sublime, l'Ange des armées du Seigneur alluma sur la tête du héros une flamme semblable à ces signaux qu'on élève pendant la nuit au faite de la plus haute tour d'une ville assiégée; l'Esprit céleste fit en même temps tomber un pli de la toge du jeune homme, qui se hâta de recouvrir

1. *Var.*, 4^{re} édit., 1809, t. II (p. 130) et suiv. : de vérité : leur langage ne diffère point de leur conduite; ils ne reçoivent....

2. *Id.*, *ibid.* : Demandez à de tels hommes....

3. *Id.*, *ibid.* : L'homme a aussi ses devoirs....

4. *Id.*, *ibid.* : les bourreaux nous....

5. *Id.*, *ibid.* : qui est à Dieu. »¹¹

Eudore reprend sa place, rejette sur son épaule sa toge à demi tombée, et se hâte de recouvrir avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

avec une modeste rougeur les cicatrices de son sein.

Qui pourrait peindre¹ la diversité des sentimens que le⁴ fils de Lasthénès excita dans l'assemblée? C'était un mélange d'admiration, de crainte, de fureur, chacun éclatant en mouvements de haine et d'amour² selon qu'il était inspiré par un ange de ténèbres ou par un ange de lumière. Ceux-ci admiraient la beauté de la religion accusée; ceux-là n'y voyaient qu'un reproche fait à leurs mœurs et à leurs dieux. Les guerriers étaient émus et vivement intéressés en faveur d'Eudore : l'un se rappelait qu'il [*avait été le compagnon de tente de*
avait contracté avec l'orateur

l'orateur, qu'ils avaient contracté avec lui^(A)] une de ces amitiés rudes, mais fortes comme les aigles et les armes au milieu desquelles elle était née; l'autre racontait la vie militaire du fils de Lasthénès, et disait : Que nous servira-t-il donc³ de verser notre sang pour la patrie, de souffrir un long⁴ esclavage chez les Barbares, de triompher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole⁵? Hiéroclès alarmé voulait

(A). Rature et correction de la main de Chateaubriand.

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 131) et suiv. : de son sein. *Pourrai-je exprimer la diversité....*

2. *Id.*, *ibid.* : des sentimens que le *discours* du fils....

3. *Id.* (p. 132), *ibid.* : chacun *éclatait* en mouvemens de haine ou d'amour. Ceux-ci admiraient....

4. *Id.*, *ibid.* : en faveur d'Eudore :

« Que nous servira donc, disaient-ils, de verser.... »

5. *Id.*, *ibid.* : au Capitole? »

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paraissait ému :

paraître victorieux et indifférent¹, mais la rage et la frayeur perçaient malgré lui dans ses regards². Ainsi, lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Lybie, la bête féroce, après s'être longtemps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale; mais à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piège où elle est tombée. Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigna des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclara que si l'on ne punissait pas les fidèles, il quitterait la cour et se mettrait à la tête des légions d'Orient, car [enfin, dit-il], ces ennemis du ciel, [dit-il],^(A) porteraient enfin sur moi leurs mains sacrilèges³.

(A). Rature qui semble de la main de Chateaubriand.

même en laissant persécuter les Fidèles, Dieu se servait de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphait et des calomnies d'Hiéroclès, et des touchants souvenirs dont Symmaque avait environné la statue de la Victoire; tout semble annoncer que l'Empereur va prononcer une sentence favorable aux Chrétiens.

Hiéroclès alarmé....

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 132) et suiv. : voulait paraître *calme et victorieux*; mais la rage....

2. *Id.* (p. 133), *ibid.* : dans ses regards. Lorsqu'un tigre....

3. *Id.*, *ibid.* : de ses flatteurs, *s'indigne* des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne *punit* pas les Fidèles, il *quittera* la

Hiéroclès reprenant son audace, fit¹ observer qu'il y avait des mystères sur lesquels on ne s'expliquait point; qu'après tout, les factieux refusaient de sacrifier à l'empereur, et cherchaient par une
séditieuse

[coupable] éloquence à soulever [même]^(A) les soldats.

Déjà² trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savait qu'en proscrivant les Chrétiens, il se privait d'un grand appui contre l'ambition de César, mais le vieillard n'avait plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Alors Satan acheva³ d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lasthénès et va en roulant^(B).

couvrir la Louve de bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules César. Galérius s'écrie : « Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmes de ce profane. Imitiez son exemple, écrasez les impies et

(A). Ratures et corrections de la main de Chateaubriand.

(B). Correction de la main de Chateaubriand.

cour, et se mitra à la tête des légions d'Orient : « Car ces ennemis du ciel porteraient sur moi leurs mains sacrilèges. »

1. Var., 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 133) et suiv. : son audace, fait observer....

2. Id. (p. 134), *ibid.* : les soldats. Trop accoutumé....

3. Id., *ibid.* : guerre civile. Satan achève d'épouvanter....

protégez au Capitole le génie de l'empire. » Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les fidèles ; mais, par une dernière ressource de son génie, il voulut que les Dieux se prononçassent dans leur propre cause et l'aiddassent avec Galérius à porter le poids de l'exécration de l'avenir. « Si la sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit de persécution. Mais en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous mes sujets la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'Empereur quitta brusquement le Capitole¹. L'Enfer poussa un cri de joie et les anges du Seigneur dans une sainte tristesse s'envolèrent au pied du trône de l'Éternel. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphants, le premier roulant en lui-même² les projets les plus ambitieux, le second mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule³. A l'instant, les catacombes, les chapelles, les églises furent illuminées, et les prêtres du Seigneur offrirent au

1. *Var.*, 1^{re} édit., 1809, t. II (p. 134-135) et suiv. : le Capitole.... Galérius et Hiéroclès.... [La phrase : « L'enfer poussa... du trône de l'Éternel » est placée après celle qui se termine, quelques lignes plus bas, par « ... la curiosité de la foule » et termine le *Livre XVI*.]

2. *Id.*, *ibid.* : le premier, méditant les projets....

3. *Id.*, *ibid.* : de la foule. *L'Enfer pousse...* [voir la note 1].

ciel des prières pour la délivrance des fidèles ou pour un glorieux martyr.

Ici se termine, avec la partie non autographe du manuscrit, le livre XVI des *Martyrs*.

Le livre XIX, nous l'avons dit, est en grande partie de la main de Chateaubriand : pour parler en toute exactitude, plus des trois quarts sont autographes; le reste est de l'écriture d'un secrétaire, mais avec des corrections autographes de Chateaubriand. Il n'est du reste pas complet : les cinq ou six premières pages manquent.

Cette partie du manuscrit comprend d'abord 15 feuillets autographes (de 15 × 20 cent.), numérotés, écrits au recto et au verso, doubles pour la plupart, — quelques morceaux ont été collés sur des lignes barrées; — puis 4 autres feuillets non autographes, — sauf le premier qui est au quart autographe.

Nous essayons d'en donner ci-dessous une reproduction aussi fidèle que possible, indiquant par des traits verticaux la fin des différentes lignes, figurant les ratures et les corrections comme nous l'avons fait plus haut. Les notes sont ici de deux sortes. Les notes (A, B, C, etc.) donnent des indications supplémentaires sur certaines particularités du manuscrit. Les notes (1, 2, 3) indiquent les variantes de l'édition originale qui, pour ce livre, nous fournit le texte définitif. — Nous respectons scrupuleusement l'orthographe de Chateaubriand.

du demi-Dieu

le 1^{er} temple [d'*Homère*], il consacre au [près de
d'*Homère*, une petite
la lyre | de *Cymod*] pied de la statue [des couronnes

(A). Folio 9.

1. Le commencement de la phrase qu'on trouvera au tome II, p. 218 de la 1^{re} édition est : *Avant de quitter le temple....*

galère d'ivoire

augurales et] un | vase à recueillir des larmes;
[et une petite galère | d'ivoire.] Offrande et symbole

son
de [l']inquiétude et | de sa ^(A) douleur [paternelles].

Ensuite il [salue] vend ^(B) | ses Pénates chéris¹, la pourpre
de sa couche², le voile | [les Nymphes du Pamissus
et les divinités champêtres | nuptial d'Epicharis destiné
à Cymodocée et³ il |

—] ^(C) emporte | avec lui
l'enfant de son |

sa fortune entière, pour racheter Cymodocée! |
amour

Soins inutiles! le ciel ne vouvoit point céder sa |
belle conquête⁴, et [la couronne de — ^(D) la nouvelle
| chrétienne, étoit au-dessus de] tous les trésors de
la | terre n'auroient pu payer la couronne de la
nouvelle chrétienne. }

Cymodocée n'appartenoit plus au monde. | En
recevant les eaux du baptême, elle alloit | prendre
[être transformée dans un ange d'innocence]

(A). Sa est écrit en surcharge. Chateaubriand avait d'abord écrit la.

(B). Vend est à la fin d'une ligne où il y avait un espace blanc; le mot a été évidemment écrit après coup et en même temps que la correction qui suit dans l'interligne.

(C). Ici, ce long tiret remplace deux lignes écrites et barrées où je n'ai pu déchiffrer que son bonheur.

(D). Ici, un commencement de mot barré et indéchiffrable.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 218) et suiv. : ses Pénates, la pourpre....

2. Id., ibid. : de son lit....

3. Id., ibid. : Cymodocée, il emporte....

4. Id., ibid. : sa conquête....

son rang parmi les esprits célestes. | Déjà ^(A) elle
avoit quitté la grotte de Bethléem avec | Dorothee.

lieux

[lieux déserts]

Elle marchoit au lever du jour par | des [plaines
apres et stériles. Hiéronyme ¹

montagneuses] [Jérôme] vêtu | ^(B) comme S^t-Jean

montroit le chemin à la modeste

dans le désert [cheminoit devant elle] | Bientôt ils

catéchumène ² au dernier rang

arrivent [à la dernière chaîne] des | montagnes de

Judée, qui bordent les eaux de la Mer Morte et la

vallée du Jourdain. | Deux hautes chaînes de

montagnes | s'étendant du nord au midi sans

détours, sans | sinuosités s'offrent aux yeux des

trois voyageurs. | Du côté de la Judée ces

sont des monceaux

qui

montagnes de craie | et de sable, qui imitent la

de blancs ————— (C)

forme [de] faisceaux ³ d'armes | ou ⁴ de drapeaux

ployés, ou de ⁵ tentes d'un camp | assis au bord

d'une plaine; du côté de | l'Arabie ce sont des

perpendiculaires

noirs rochers qui versent | à la mer morte des

torrens de soufre et de | bitume. Le plus petit

(A). Déjà a été écrit évidemment après coup et en marge.

(B). Folio 10.

(C). Ici, un mot barré que je n'ai pu déchiffrer.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 218) et suiv. : Jérôme....

2. Id., *ibid.* : à la catéchumène....

3. Id., *ibid.* : de faisceaux....

4. Id., *ibid.* : d'armes, de drapeaux....

5. Id., *ibid.* : ou des tentes....

oiseau du ciel n'y trouveroit | pas un brin d'herbe
pour se nourrir. Tout y | annonce la patrie d'un
peuple réprouvé; tout | y respirer ^{semble} _____ (A)
l'horreur de l'inceste d'où | sortirent Ammon et
Moab | (B).

La vallée comprise entre ces deux | chaînes de
montagnes présente un sol |

(C) presque sous ses pas, quelque chose [doué de]
en | mouvement, dans l'immobilité du désert.
C'étoit un fleuve jaune, profondément encaissé.
qui rouloit | avec lenteur une onde épaissie.
L'Anachorète

[Je vous] salue | le Jourdain et s'écrie : « (D) [Ne
perdons pas un moment, | fille trop heureuse!
puiser _____ à l'endroit

Venez [recevoir] une nouvelle vie¹, [au lieu]

_____ (E) [comme
même où les Israélites passèrent le | fleuve
vous aujourd'hui] _____ en sortant _____ du

[pour entrer comme vous dans une terre de | lait
désert et [au lieu même] où J.-C.

et de miel; ou J.-C. lui-même voulut] reçut | (F)

(A). Ce tiret marque un mot barré que je n'ai pu déchiffrer.

(B). D'où sortirent Ammon et Moab semble avoir été ajouté après coup.

(C). Folio 15. Les feuillets intermédiaires manquent.

(D). Ce crochet est de Châteaubriand, pour marquer sans doute un alinéa.

(E). Ce tiret marque un mot barré que je n'ai pu déchiffrer.

(F). Reçut est en surcharge. Châteaubriand avait d'abord écrit recevoir.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 222) et suiv. : puiser la vie....

de
 le¹ baptême [*de*] la main de² son [*divin*] Précur-
 seur. | ————^{A)} Ce fut de que
 la cime de ce mont Abarim Moÿse
 Ce fut au sommet
 décou | vrit pour vous la terre promise; [*du haut*]
 que
 de | cette montagne opposée J.-C. pria pour
 vous | pendant quarante jours. A la vue des
 [*ruines*] | murs en ruines de Jéricho fessons tomber
 | la barrière de ténèbres qui environne votre |
 afin y
 âme afin [*et*] que le Dieu vivant puisse [*y*]³
 pénétrer. » |

Hieronyme

^{B)} Aussitôt [*Jérôme*]⁴ descend dans le fleuve. |
 Cymodocée y descend après lui. Dorothée, | unique
 témoin de cette grande⁵ scène, se met | à genoux
 sur la rive. Il sert de père spiri | tuel à Cymodocée
 et lui confirme le nom d'Esther. Les flots se
 divisent autour | des chastes appas de la jeune
 catéchumène⁶, | comme il se [*div*] partagèrent au

(A). Ce tiret représente une ou deux lettres barrées et indé-
 chiffrables.

(B). Folio 16.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 222) et suiv. : où Jésus-Christ
 voulut recevoir le baptême...

2. Id., *ibid.* : de la main du Précurseur. ..

3. Id., *ibid.* : puisse y pénétrer....

4. Id., *ibid.* : Aussitôt Jérôme....

5. Id., *ibid.* : de cette scène....

6. Id. (p. 223), *ibid.* : se divisent autour de la chaste caté-
 chumène....

même lieu | autour de l'arche sainte. Les plis de
sa | robe virginale entraînés par le courant |
s'enflent au loin derrière elle. Elle incline | la

Hieronyme

les roseaux

tête devant [*Jérôme*]² et d'une voix qui | charme
du Jourdain

[*le désert*] elle renonce à Satan, à | ses œuvres et

l'Anachorète

à ses pompes³. Alors⁴ | [*Jérôme*] puisant l'eau
régénératrice avec

[*du fleuve dans*] une coquille du fleuve, la verse

[*sur le front*]^(A) au nom du Père, du Fils et de

filles d'Homère

l'Esprit saint⁵, sur | le front de la [*nouvelle chré-*
tienne]. Ses beaux cheveux⁶ | dénoués tombent

sous le poids de

des deux côtés de sa tête [*avec*] | l'onde rapide qui
suit et déroule leurs gracieux | anneaux⁷ : ainsi

la couronne

les perles de la rosée se | répandent sur [*le front*]

d'un lys^(B) sans tache. | Ainsi une⁸ douce pluie du

(A). Folio 17.

(B). *Lys* a été écrit en surcharge. Je ne puis lire ce que
Chateaubriand avait d'abord écrit.

1. *Var.*, 1^{re} édit., t. II (p. 223) et suiv. : Elle incline sa
tête....

2. *Id.*, *ibid.* : devant *Jérôme*....

3. *Id.*, *ibid.* : à ses pompes et à ses œuvres....

4. *Id.*, *ibid.* : ses œuvres. L'Anachorète puisant ...

5. *Id.*, *ibid.* : du Saint-Esprit....

6. *Id.*, *ibid.* : Ses cheveux dénoués....

7. *Id.*, *ibid.* : leurs anneaux....

8. *Id.*, *ibid.* : leurs anneaux : ainsi, la douce pluie....

humecte |
 printemps [*descend* | *sur*] des jasmins fleuris, et
 glisse le long de | leur tige parfumée. Oh! qu'il
 attendrissant

étoit [*touchant*] et sublime¹ ce baptême furtif dans
 les eaux | du Jourdain! [*Quelle*] Combien elle
 étoit | touchante cette vierge qui, cachée au
 fond | ^(A) d'un désert déroboit pour ainsi dire le
 ciel | avant que l'enfer essayât de la lui ravir! | La
 souveraine beauté parut seule² plus belle en ce
 les nuées s'entrouvrent

lieu, lorsque [*le ciel s'entrouvrit*]; | que³ l'Esprit
 de Dieu descendit sur J.-C., | ^(B) en forme de
 colombe, et que l'on entendit une voix | qui
 disoit : « C'est ici⁴, mon fils bien-aimé. » |

Cymodocée sort des ondes du Jourdain⁵ | pleine
 de foi et de courage contre les maux | de la vie.
 La nouvelle chrétienne portant | J.-C. dans son
 cœur, ressembloit à une femme | qui, devenue
 mère trouve tout à coup pour | son fils des forces
 En
 qu'elle n'avoit pas pour elle- | même. [*Dans*] ce

(A). *Au fond d'* est une surcharge. Chateaubriand avait d'abord écrit *dans*.

(B). Folio 18.

1. *Var.*, 1^{re} édit. (II, p. 223) et suiv. : attendrissant ce baptême furtif....

2. *Id.*, *ibid.* : le Ciel! Seule, la souveraine Beauté plus belle....

3. *Id.*, *ibid.* : lorsque les nuées *s'entr'ouvrant*, l'Esprit de Dieu....

4. *Id.* (p. 224), *ibid.* : *Celui-ci est mon fils*....

5. *Id.*, *ibid.* : des ondes pleine de foi....

se montra non loin
moment une troupe d'Arabes | [*se fit entendre au*
bord] du fleuve. Jérôme | d'abord effrayé reconnut
bientôt une tribu | chrétienne, dont il avoit été le
missionnaire¹. | Cette petite église errante², où
Dieu étoit | adoré sous une tente, comme aux
jours de Jacob | n'avoit point échappé à la persé-
cution. Les soldats —————^(A) romains lui avoient
| enlevé ses cavales et ses troupeaux. | ^(B) Les
chameaux seuls³ étoient restés. [*Le chef a*] | Le
chef
[*Scheike*] les avoit appelés de loin, en s'enfuyant
| dans la montagne, et ils s'étoient empressés | de
serviteurs allèrent porter à leurs
le suivre. Ces fidèles [*enfants du désert*] | [*allèrent*
maîtres le tribut accoutumé d'un lait abondant
porter leur lait à leurs maîtres]⁴, comme | s'ils
avoient deviné que ces maîtres n'avoient plus
d'autre nourriture. |

Jérôme vit dans cette rencontre inattendue⁵ | la
main de la Providence. Ces Arabes, dit-il | à
chez nos frères de [*et nos frères*]
Dorothée, vous conduiront à Ptolémaïs où
| vous trouverez facilement un vaisseau pour | la
Grèce ou pour l'Italie. Cymodocée adressa quel-

(A). Ce tiret représente un mot barré que je n'ai pu déchiffrer.

(B). Folio 19.

1. *Var.*, 1^{re} édit. (II, p. 224) et suiv. : il avoit été l'apôtre....

2. *Id.*, *ibid.* : Église, où Dieu étoit....

3. *Id.*, *ibid.* : chameaux seuls lui étoient restés....

4. *Id.*, *ibid.* : serviteurs avoient porté à leurs maîtres....

5. *Id.* (II, p. 225), *ibid.* : cette rencontre la main....

ques mots supplians au chef du désert. | Gazelle
aux doux regards¹ et aux pieds légers. | répondit
l'Arabe², vierge plus agréable qu'une | source
limpide³ je te conduirai partout où | tu le dési-

Hieronyme

reras, si [Jérôme] notre frère nous⁴ l'ordonne. |

(A) Le jour étant trop avancé pour se mettre | en

s'arrête

marCHE; on [campe] au bord du fleuve. | On
égorge un agneau qu'on fait rôtir tout | entier. On
le sert à l'assemblée⁵ sur un | plateau de bois
d'aloës, [et] chacun déchire | une partie de la

On boit un peu de ce lait que le chameau | puise mira-
victime. [La nuit vient, on]

culeusement dans le sable aride et qui conservoit encore le
goût⁶ de la datte savoureuse. | La nuit vient, on

s'assied autour du bucher. [Les chameaux] |

les chameaux

attachés à des piquets forment un second | cercle,

des descendants d'Ismaël. Le Père de la tribu |

en dehors [de la troupe. Le chef Arabe]

| raconte [à Jérôme] les maux divers qu'on | fesoit
souffrir aux chrétiens. On voyoit | à la lueur du

(A). Folio 20.

1. Var., 1^{re} édit., t. II (p. 225) et suiv. : vaisseau pour
l'Italie, Gazelle au doux regard....

2. Id., ibid. : aux pieds légers, vierge....

3. Id., ibid. : limpide, dit le chef des Arabes à Cymodocée,
ne crains rien : je te conduirai....

4. Id., ibid. : si Jérôme, notre père, l'ordonne....

5. Id., ibid. : on le sert sur un plateau....

6. Id., ibid. : puise dans un sable aride, et qui conserve le
goût....

feu¹ ses gestes expressifs, | sa barbe noire, ses
dents blanches, les | diverses formes qu'il donnoit
à son vêtement | dans l'action de son récit. Ses
compagnons | l'écoutoient avec une attention pro-
fonde. | Tous penchés en avant, le visage | sur
la flamme, tantôt ils pousoient un cri d'ad-
miration; tantôt ils répétoient avec emphase | les

leur chef

paroles de ^(B) [scheik]. Quelques têtes de chameaux
| [qui] s'avançoient au-dessus de la troupe et [qui]
se dessinoient dans l'ombre. [achevoient de donner
| au tableau un ———] ^(C) | Cymodocée contem-
ploit en silence cette scène des | pasteurs de
l'Orient. [Hélas c'étoit le dernier | moment de paix
que le ciel vouloit accorder | à cette nouvelle chré-
tienne ——— — ^(D) Dieu | qui lui fesoit trouver un
abri parmi des Arabes]. Elle admiroit cette religion
[—————] ^(E) l'habitant

qui [rendoit | humains et hospitaliers des Arabes
du ^(F) ——— | désert, tandis qu'un Prince conduit
par les | faux Dieux ramenoit la Barbarie au sein
civilisoit des hordes sauvages [civilisoit l'Arabe et le portoit]

(A). Folio 21.

(B). De est écrit en surcharge. Chateaubriand avait d'abord écrit : du.

(C). Le tiret-représente une fin de phrase barrée que je n'ai pu lire.

(D). Ce trait représente deux mots barrés que je n'ai pu déchiffrer.

(E). Un mot barré que je n'ai pu lire.

(F). Même observation.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 225) et suiv. : A la lueur du feu, on voyoit....

[de Rome et de la Grèce, qui portoit l'Arabe] | à
 et les portoit
 secourir la faiblesse et l'innocence, tandis que |
 [Prince conduit] | les faux Dieux ramenoient | ^(A)
 [hommes] les Romains
 [des peuples civilisés] à la Barbarie et étouffoient |
 leur
 dans [le] cœur, ¹ la justice et la pitié. |

Au premier rayon de [la lumière] l'aurore | toute
 la troupe rassemblée offroit ² au bord du Jour-
 dain | sa prière ³ à l'Éternel. Le dos d'un chameau
 pauvre
 | paré d'un [vieux] tapis ⁴ fut l'autel où l'on plaça
 la croix ⁵
 | [les vases chrétiens] et les signes sacrés de cette |
 Hiéronyme remit
 église errante. | [Jérôme donna] à Dorothee | les
 ecclésiastiques ⁶

formata ou les lettres ———— ^(B) pour les | prin-
 fidelles
 cipaux [chrétiens] de Ptolémaïs. Il exhorta | Cy-
 modocée à la patience et au courage, [et] | en se
 chrétienne

(A). Folio 22.

(B). Ce trait représente un mot barré que je n'ai pu déchiffrer.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 226) et suiv. : dans leurs cœurs....
2. Id., *ibid.* : offrit au bord....
3. Id., *ibid.* : ses prières à l'Éternel....
4. Id., *ibid.* : paré d'un tapis....
5. Id., *ibid.* : où l'on plaça les signes sacrés....
6. Id., *ibid.* : Jérôme remis à Dorothee des lettres pour les principaux....

félicitant d'envoyer une épouse à son ami. |
 Allez, lui dit-il, fille de Jacob, autrefois fille
 d'Homère! Reine de l'Orient, vous | sortez du
 désert [*plus brillante que l'astre*] toute environnée
 de clartés¹; bravez les | persécutions des hommes.
 La nouvelle Jérusalem ne pleure point assise
 sous | le palmier comme la Judée captive de Titus.
 Mais victorieuse et triomphante | elle cueille sur
 même

ce palmier l'immortel symbole de sa gloire! |

En achevant ces mots, Hieronyme prend congé
 de ses hôtes et retourne | à sa² grotte de Beth-
 léem. |

La tribu Arabe conduisit le couple fugitif³ par
 des | montagnes inaccessibles jusqu'aux portes de
 Ptolémaïs. | La souveraine des anges qui ne
 cessoit de veiller sur Cymodocée, l'avoit | ^{B.} sou-
 au milieu de

tenue miraculeusement [*dans toutes*] ces fatigues.

Patens

| Afin de la dérober aux yeux des [*persécuteurs*],

(A). Tout le développement : « Allez, lui dit-il... veiller sur Cymodocée, l'avoit » est écrit sur un morceau de papier, lequel a été collé par des pains à cacheter sur les lignes que voici et qui ont été barrées :

[Ensuite il prit congé de ses hôtes et retourna | à sa solitude. La tribu Arabe conduisit | par des chemins détournés et des montagnes | presque inaccessibles, le couple fugitif jusqu'aux | portes de Ptolémaïs. La Reine des anges | qui ne cessoit de veiller sur Cymodocée l'avoit].

(B). Folio 23.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 227) et suiv.; du désert *brillante* de clarté. Bravez....

2. *Id.*, *ibid.* : à la grotte....

3. *Id.*, *ibid.* : les deux fugitifs....

elle | l'enveloppe d'un nuage, ainsi que Dorothée.
Tous | [*pénétrèrent*] deux entrèrent dans Ptolémaïs

tous | [*penétrent*] *penétrent* dans
 sous | ce voile [*secourable*. *L'Église des chrétiens*]
 qui n'étoit | point encore [*fermée*] abattue leur

annonce la demeure du pasteur. [*Dans les temps*]

de tribulation | des ^(A) chrétiens [*fugitifs*] persécutés [*persécutés*] étoient

[*hôtes sacrés*] frères
des [*anges*] qu'on recevoit avec respect et tendresse. On les cachoit aux dépens² de sa vie,

[on leur prodiguait] | tous les secours ^{et} de la
[leurs étoient prodigués]

charité—^(B) la plus vive leur étoient aussitôt prodigués. | On vient annoncer⁴ au pasteur que

deux étrangers | se présentoient à sa porte. [*Il y*
presse de descendre | [*pour remplir envers eux les devoirs*
de l'hospitalité]

vole aussitôt]. | [Dorothée lui remet les lettres.]
une parole

Dorothée sans | prononcer [*un mot,*] se fait recon-
du salut

noître au signe | [*sacré de la croix*]. [*«^(C) Des*

(A). Ce tiret représente deux mots barrés que je n'ai pu déchiffrer.

(B). Même observation : un ou deux mots barrés indéchiffrables.

(C). Ce crochet est dans le manuscrit pour indiquer sans doute aux compositeurs un alinéa à faire.

1. *Var.*, 1^{re} édit. (II, p. 227) et suiv. : sous ce voile. L'église....

2. *Id.*, *ibid.* : cacheoit au péril de sa vie....

3. *Id.*, *ibid.* : et les secours...

4. *Id.*, *ibid.* : on annonce au pasteur....

connu jadis Eudore en Égypte¹. Fille | de Jérusalem que vous êtes belle ! Que votre gloire est grande et merveilleuse ! | Hélas ! votre illustre patronne Hélène la sainte est elle-même arrêtée.

les ministres d'Hieroclès

Elle ne peut plus | rien pour vous² [On] vous cherchent de tous côtés. Il faut quitter promptement | cette ville. Mais il y a³ encore des ressources. [Nous trouver] où voulez | -vous porter vos pas ? |

Dorothee dont la foi n'a pas la même ardeur que celle d'Hieronyme⁴ | et qui ne [connoit] pas
Doro-
comme lui les desseins du ciel | [et] ^(A) qui mêle à
thée encore

sa religion des tendresses humaines, | ne croit pas que Cymodocée puisse se rendre auprès de son époux. C'est vous livrer à Hiérocès, | dit-il, sans espoir de sauver, ou même⁵ de voir—

instant les soldats qui doivent | me traîner dans les [cachots] prisons ; mais] il y a encore | des ressources ; nous vous trouverons un | vaisseau. Où voulez-vous porter vos pas ? | Dorothee dont la foi n'a pas [peut] [peut-être] la même ardeur que celle de Jérôme | et qui ne connaît pas comme lui les desseins du ciel ».

Au bas de la page, il y a cette ligne barrée : « Je suis Pamphile de Césarée et j'ai jadis connu Eudore en Égypte. Fille ».

(A). Folio 25.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 228) et suiv. : en Égypte. Que votre gloire est grande. Hélas....

2. Id., *ibid.* : votre illustre patronne, Hélène la sainte, ne peut plus rien pour vous : elle est elle-même arrêtée....

3. Id. (p. 229), *ibid.* : mais il est encore....

4. Id., *ibid.* : que celle de Jérôme....

5. Id., *ibid.* : ni même de voir....

[*l'illustre Eudore s'il est entre les mains de vos ennemis*]
 [votre Eudore, j'irai vous cacher en Méssénie |
 auprès de votre père, je vous conduirai plutôt | en
 [l'illustre] Eudore
 Méssénie. Votre père vous cachera | daignez,] s'il
 est tombé entre les mains de vos¹ ennemis.
 Souffrez, [si vous m'en trouvez digne] | que je vous
 accompagne chez votre père. | Votre présence lui
 rendra la vie. Nous vous | cachérons dans quelque
 inconnue
 grotte [du Taygète], j'irai² chercher à Rome
 manque
 l'heureux³ fils de | Lasthénès et s'il [peut échapper
 céleste
 à] sa gloire, | vous lui donnerez [par] sur la terre
 un | bonheur, dont il n'y aura point eu d'exemple
 | ici-bas. » — « Je suis très jeune⁴, répondit
 Cymodocée, | et sans expérience [dans la vie],
 doux hommes
 conduis-moi | ^(A) ô le plus [généreux] des [mortels].
 Ta fille chrétienne | doit obéir [à ta sagesse et] à
 tes conseils. |

se
 Il ^(B) ne trouva dans le port de Ptolémaïs | qu'un
 seul Thessalonique [nouvelle
 vaisseau, faisant voile pour [Epidaure]. La fille
 chrétienne]

(A). Folio 26.

(B). Il est écrit en surcharge, par-dessus on.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 229) et suiv. : de nos ennemis....

2. Id., *ibid.* : et j'irai chercher....

3. Id., *ibid.* : le fils de Lasthénès....

4. Id., *ibid.* : de Lasthénès. Je suis jeune....

la | Victoire¹. La captivité de S^t Pierre et de
 S^t Paul | purifia^(A) dans la suite cet azyle des
 criminels. | C'est là qu'Eudore attendoit chaque
 jour l'arrêt² | qui devoit le [s] livrer aux juges.
 C'est là qu'il | avoit reçu la nouvelle de [sa mère]
 la mort de | sa mère comme le commencement de
 son | sacrifice. [Tout entier] il avoit souvent adressé
 la fille d'Homère
 | à [Cymodocée] des lettres pleines de religion et
 Les
 | de tendresse. [Quelques] unes avoient été arrêtées
 les
 | par les persécuteurs : [d'] autres s'étoient
 perdues | sur les flots. Mais dans la prison même
 | il goûtoit quelques-unes de ces consolations, |
 et de ces joies douloureuses qui ne sont connues |
 que des vrais³ chrétiens. Chaque jour lui |^(B)
 d'infortune et de gloire.
 amenoit des compagnons [illustres.] Lorsqu'un
 opulent
 | [riche] laboureur recueille ses moissons nou-
 une aire spacieuse
 velles, | il entasse dans [ses greniers]⁴, et les grains
 seront
 qui | [doivent être] foulés par le pied des mules, et
 ceux. | qui rendront leurs trésors sous les coups

(A). *Purifia* semble avoir été écrit en surcharge sur *sanctifièrent*.

(B). Folio 28.

1. *Var.*, 1^{re} éd. (II, p. 230) et suiv. : *dans le temple de la Concorde....*

2. *Id.*, *ibid.* : *l'ordre qui devoit....*

3. *Id.* (p. 231), *ibid.* : *que des chrétiens.*

4. *Id.*, *ibid.* : *dans une grange spacieuse....*

des | fléaux¹, et ceux qu'un cylindre pesant déta-
 chera | de la paille légère. Le village retentit des
 cris du maître et des serviteurs, de la voix | des
 femmes qui préparent le festin champêtre², | des
 clameurs des enfans qui se jouent autour | des
 gerbes, du mugissement des bœufs qui | traînent
 ou qui vont chercher [les] épis | jaunissans : ainsi
 Galérius rassemble dans³ | [la prison de S^t-Pierre]
 toutes les parties du | monde dans la prison⁴ Pierre
 froment des élus récolte
 les | chrétiens les plus illustres; [moisson | céleste
 divine qui doit enrichir le bon

[table]

réservee pour la table des anges] | Pasteur. [C'est]
 Eudore voit arriver [tour à tour]⁵ | ^(A) des amis
 jadis

qu'il avait [autrefois] rencontrés au fond des Gaules,
 en

en Égypte, en Grèce [et dans l'] Italie : | il embrasse
 Victor, Sébastien

tour à tour Nogatien, Gervais, | Protas, Lactance,
 Arnobe, l'hermite du Vésuve, | et le descendant de
 se préparoit

[venoit]

Persée qui [alloit] à mourir pour | le trône de J.-C.
 plus royalement que son | ayeul, pour la couronne

(A). Folio 29.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 231) et suiv. : les coups du fléau....

2. Id., *ibid.* : le festin, des clameurs....

3. Id., *ibid.* : rassemble de toutes les parties....

4. Id., *ibid.* : dans les prisons de saint Pierre....

5. Id., *ibid.* : voit arriver tour à tour des amis....

d'Alexandre. Le vieil | évêque martyr¹ de Lacédémone, vint aussi |

augmenter les joies du cachot. A chaque | reconnaissance² nouvelle, c'étoient des | transports³ de frères, [*des bénédictions pour | le ciel*] des cantiques à la divine Providence, | des baisers de paix⁴ et d'amour. Ces confesseurs | avoient transformé la prison en une | église⁵ respectable où l'on entendoit | nuit et jour retentir⁶

(A) Seigneur

les louanges [*du Très Haut*]. Les chrétiens qui n'étoient point | encore enfermés envioient le sort de ces | ^(B) grandes⁷ victimes. [*Les geoliers et*] les soldats qui | gardoient les martyrs étoient souvent convertis | par leurs discours, et les geoliers remettant | les clefs en d'autres mains, se rangeoient au | nombre des prisonniers. Un ordre parfait | étoit établi parmi ces compagnons de souffrances. On eût cru voir une famille | tranquille et bien réglée au lieu d'une foule | d'hommes qui marchaient à la mort. De | pieuses fraudes

confesseurs

servoient à procurer aux | [*martyrs*] tous les

(A). *Du a été barré et non remplacé.*

(B). Folio 30.

1. *Var.*, 1^{re} éd. (II, p. 232) et suiv. : L'évêque de Lacédémone....

2. *Id.*, *ibid.* : A chaque reconnaissance, c'étoient....

3. *Id.*, *ibid.* : des transports, des cantiques....

4. *Id.*, *ibid.* : des baisers de paix. Ces confesseurs....

5. *Id.*, *ibid.* : en une église où l'on entendoit....

6. *Id.*, *ibid.* : nuit et jour les louanges....

7. *Id.*, *ibid.* : le sort de ces victimes....

soulagemens de l'humanité | et de la religion. Dix persécutions avoient | rendu l'Église habile. Des prêtres, | des diacres déguisés en soldats, en | marchands, en esclaves, des femmes, | des enfans même par¹ de saintes | impostures, pénétroient dans les prisons². | ^(A) Les fidèles ainsi³ rassemblés dans les prisons | étoient témoins des aventures les plus merveilleuses. | Combien Eudore fut surpris de découvrir | au nombre des servantes⁴ cachot

du ^(B) [prisonniers], la | belle et riche⁵ Aglaé! [^(C) Eudore, lui-dit-elle⁶, | Boniface a tenu sa⁷ pa-

(A). Folio 31.

(B). Du a été écrit en surcharge sur des.

(C). Le crochet figure sur le manuscrit : signe typographique pour marquer un alinéa.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 233) : par d'ingénieuses et saintes impostures....

2. Id., *ibid.* : dans les prisons, au fond des mines, et jusqu'au pied des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le pontife de Rome dirigeait au dehors les mouvemens du zèle. Une fidélité inviolable, celle de la religion et du malheur, étoit le lien de tous les frères. Non seulement l'Église secondait ses enfans; elle veilloit encore sur les infortunés d'une religion ennemie; elle les recueilloit dans son sein; la charité lui faisoit oublier ses propres douleurs, pour ne s'occuper que des besoins du misérable. Les fidèles... [voir p. 263, note 2].

3. Id., *ibid.* : Les fidèles rassemblés....

4. Id., *ibid.* : surpris un jour de reconnoître, déguisée sous l'habit d'une servante du cachot....

5. Id., *ibid.* : la belle et brillante Aglaé....

6. Id., *ibid.* : dit-elle, Sébastien a été percé de flèches à l'entrée des catacombes; Pacôme s'est retiré dans les déserts de la Thébaïde; Boniface....

7. Id., *ibid.* : Boniface a tenu parole....

role. Il m'a envoyé | ses reliques sous le nom de
martyr. Boniface | a confessé J.-C. ! [*et que*] Priez
le ciel | [*qu*] d'accorder le même honneur à une |
malheureuse pécheresse². Oh ! que [*les tribulations*]
| mes peines d'aujourd'hui sont préférables | aux
délices de Naples ! »

Une autre fois on entendit un grand | tumulte et
dans
Genès, cet acteur fameux, | fut introduit [*au milieu*
la prison
des confesseurs] | : « Ne me craignez plus, s'écria-
blasphé-
t-il en | entrant. Je suis votre frère ! Je jouais
mois³ j'amusois
| tout-à-l'heure vos saints mystères, | [*je fesois*
rire] la foule autour de moi. | Dans mes jeux
criminels j'ai demandé | ^(A) le martyr et le bap-
tême. [*Mais*] aussitôt | que l'eau m'a touché⁴ j'ai
vu une main | qui venoit du ciel et des anges
lumineux | au-dessus de ma tête ils ont effacé mes
| péchés dans un livre. [*Alors*] tout à | coup
[transformé] changé, j'ai crié | sérieusement : « Je
On rioit
suis chrétien. » On | refusoit de me croire. J'ai
raconté ce | que j'avois vu. On m'a battu de

(A). Folio 32.

1. Var., 1^{re} éd. (II, p. 233) et suiv. : sous le nom d'un martyr....

2. Id. (p. 234), *ibid.* : une malheureuse pécheresse. Une autre fois....

3. Id., *ibid.* : Tout à l'heure encore je blasphémois vos saints mystères....

4. Id., *ibid.* : m'a touché, j'ai vu...

verges | et je suis venu mourir avec vous. » |

En achevant ces mots, Genès | embrasse Eudore.
Le fils de Lasthénès | _____^(A) au milieu des con-
fesseurs | attiroit¹ tous les hommages et tous | les
regards. L'Hermite du Vésuve | lui rappelloit leur
rencontre au tombeau | de Scipion, et les espé-
rances qu'il | avoit dès lors _____^(B) au^(C) fond des
mines, et jusqu'au pied des bûchers². | Le Pontife
de Rome dirigeoit au dehors [tous] | les mouve-
ments du zèle. Une fidélité inviolable | celle de la
religion et du malheur, étoit le lien | de tous ces³
frères. Non seulement l'Église secouroit | ses
enfants⁴, mais elle veilloit encore sur les | infor-
tunés d'une religion ennemie. Elle les | recueilloit
dans son sein⁵ sanglant et percé | de coups, et sa
charité sublime lui fesoit | oublier ses propres
besoins

douleurs, pour ne s'occuper | que des [peines] des
[autres] misérables⁶.

[Les fidèles ainsi rassemblés dans la | prison ne

(A). Un mot barré que je n'ai pu déchiffrer.

(B). Les deux pages 31 et 32 écrites sur des feuilles plus petites que les autres, ont été visiblement composées et intercalées après coup. La page 33 fait en réalité suite à la page 30. La suite de la page 32 est à la page 34.

(C). Folio 33.

1. Var., 1^{re} éd. (II, p. 234) et suiv. : attiroit tous les regards.

2. Id. (p. 233), *ibid.* . des bûchers. Du fond d'une retraite ignorée, le Pontife....

3. Id., *ibid.* : de tous les frères.

4. Id., *ibid.* : ses enfans; elle veilloit encore....

5. Id., *ibid.* : dans son sein : la charité lui faisoit....

6. Id., *ibid.* : du misérable....

se demandoient point leurs aventures : | ils savoient qu'ils étoient tous là pour J.C. | Eudore au milieu de ces élus attiroit tous | les regards. L'Hermite du Vésuve lui | rappelloit leur rencontre au tombeau de | Scipion et les espérances qu'il avoit dès lors | conçues ^{A)} de sa vertu. Les confesseurs des Gaules | lui disoient : « Vous souvenez-vous que nous avons souhaité de nous [re] trouver réunis à |

maintenant

Rome, comme nous le sommes [aujourd'hui]? | Vous étiez encore bien loin de la gloire qui | vous couronne aujourd'hui [vous avez acquise depuis] : » |

Tandis que les [confesseurs parl] prisonniers | de la sorte s'entretenoient [ainsi], ils virent entrer sous |

homme

l'habit¹ d'un soldat vétéran un [vieillard] chargé d'années. Ils ne l'avoient point | encore remarqué parmi les chrétiens qui | servoient les cachots. Il apportoit aux | martyrs [dans une boîte] le S^t Viatique | que Marcellin envoyait à l'évêque | de Lacédémone. La sombre lumière | de la prison, ne permettoit pas de | découvrir les traits du vieillard. | Il demande Eudore; on le lui montre | ^(B) en prières. Il s'approche de lui, le prend dans | ses bras affoiblis, et le presse sur son cœur

(A). Folio 34.

(B). Folio 35.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 235) et suiv. : sous la casaque d'un soldat....

en | versant des larmes. Enfin il s'écrie avec des |
 sanglots d'attendrissement : « Je suis Zacharie. »
 | « Zacharie ! répète Eudore saisi de joie et de |
 trouble, Zacharie ! vous mon père ! Vous | Zacharie ! »
 Et il tombe aux genoux du | vieillard. « Ah ! mon
 fils, dit l'Apôtre | des Francs. Relevez-vous ! c'est
 à moi à | me prosterner¹ devant votre gloire.
 [Elle] | Fameux confesseur, que suis-je auprès de
 | vous qu'un vieillard inutile et ignoré ! » On |
 s'assemble autour des deux amis, on veut savoir |
 leur histoire. Eudore la raconte² en peu de | mots.
 Des larmes coulent de tous les yeux. | Le fils de
 Lasthénès demande à Zacharie | quel miraculeux³
 conseil de la Providence | l'a [conduit] ramené des
 bords de l'Elbe aux | ^(A) rivages du Tibre. Mon fils.

descendant de Cassius

[battus] vaincus

répond | le [vieillard,] les Francs ont été [subjugués]

Pharamond m'avoit donné à une petite

par | Constance. [La tribu que je servois a été]
 tribu qui totalement | subjuguée fut transportée

| [vint s'établir] auprès de la
 colonie d'Agrippina | [transportée dans les Gaules].

La persécution est | survenue : comme
 elle ne règne point encore | dans les Gaules où
 César protège les chrétiens, | les évêques de Lutèce
 et de Lugdunum | ont [jugé convenable de] choisi [r]

(A). Folio 36.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 235) et suiv. : à me prosterner.
 Que suis-je....

2. Id. (p. 236) et suiv. : Eudore la raconte : des larmes....

3. Id., *ibid.* : quel conseil....

parmi nous ¹ | un certain nombre de prêtres pour
servir | [*nos frères*] les confesseurs dans les autres
parties | de l'Empire. J'ai cru devoir me présenter
de | préférence à des jeunes gens dont l'âge ^(A) |
est
plus [*digne*] que le mien [*de la vie*] digne de la
bien voulu
vie. | On a [*daigné*] accepter ma prière et j'ai été |
envoyé à Rome. »

Zacharie apprit ensuite à Eudore | l'heureuse
arrivée de Constantin auprès de | son père, la mala-
die de Constance et | ^(B) la disposition des soldats
réservoient

qui [*paraissent vouloir* | *donner*] la pourpre à son
fils. Cette [*heureuse*] | nouvelle ranima le courage
des chrétiens et les | soutint dans ces momens
d'épreuves [*et de périls.*] | Eudore n'avoit jamais ²
la

perdu l'espérance ³. Du fond | même de [*s*] prison
[*s*], il suivoit ⁴ un plan pour le | salut de l'Eglise
et du monde. Il vouloit engager | Dioclétien à
un messager
repandre l'empire, et il lui avoit envoyé | au nom

(A). Un commencement de mot illisible et barré.

(B). Folio 37.

1. *Var.*, 1^{re} édit. (II, p. 236) et suiv. : ont choisi un certain nombre....

2. *Id.* (p. 237), *ibid.* : n'avoit jamais été sans espérance.

3. *Id.*, *ibid.* : sans espérance, quoique les chrétiens eussent perdu leurs puissantes protectrices : Prisca avoit accompagné son époux à Salone, et Valérie avoit été exilée en Asie par Galérius. Du fond....

4. *Id.*, *ibid.* : des prisons, Eudore suivoit....

des fidelles. _____ (A). Cyrille¹ | et les vieux
évêques s'étoient opposés à cette | démarche.
Vous ne suivez pas, disoient-ils | au fils de
vous ne suivrez pas
Lasthénès d'une voix sévère, les préceptes | du
qui peut-être va vous appeller à lui
Dieu [*pour lequel vous allez peut-être | mourir.*
L'Empire reconnoît] Galérius [*dès | ce moment il*] est
il ne vous est pas permis
votre souverain légitime. | [*devant Dieu et devant*
briser son sceptre
de songer à [*ruiner sa puissance*] le
les hommes.] Ah! | laissez jouir de ce
le

trône dont vous voulez | ^(B) précipiter. Il y trouvera
des dégoûts | qui vous vengeront assez. [*Le pouvoir*
a un]. ^(C) Le pouvoir a une amertume secrète que la
vertu | seule peut adoucir, et quiconque règne sur
les hommes | pour les rendre malheureux, est
cent fois plus à plaindre | que ses victimes.

[Le jeune homme plein d'ardeur et de foi | ne
gouloit pas bien encore] ces maximes de | résigna-
 étoient
tion et d'indulgence d'autant plus belles | qu'elles
 Mais
sortoient de la bouche d'un martyr. | Le sang de

(A). Un ou deux mots barrés que je n'ai pu déchiffrer.

(B). Commencement de mot barré et indéchiffrable.

(C). Folio 38.

1. Tout le passage : « Cyrille et les vieux évêques... » jusqu'à : « qu'un crime enfanté par de grands vices, » supprimé sans doute à cause des allusions à Napoléon, ne figure pas dans les éditions imprimées.

Philopœmen qui couloit dans les | veines d'Eudore
 de l'autorité
 se soulevoit malgré lui contre | la licence [du pou-
 absolue [Eudore] le jeune chrétien
 voir]. Selon [lui] se soumettre | à la tyrannie,
 c'étoit légitimer l'esclavage. | Cette pensée de
 qu'
 révolte approuvoit ^(A) [par] la morale | humaine,
 que
 mais repoussoit ^(B) [par] la morale plus | sublime de
 la religion étoit une véritable | erreur, et Dieu
 punit souvent une faute | commise par de hautes
 vertu ^(C) plus sévèrement | qu'un crime enfanté par
 de grands vices.

^(D) Hélas ¹ ! l'Église entière [avoit] s'appuyoit |
 sur le courage, la prévoyance et les conseils |
 d'Eudore, et [l'infortunée] Cymodocée réclamoit
 | en vain la ^(E) [secours] protection de son jeune ²
 époux. | Elle voguoit vers les rivages ³ — ^(F) inhos-
 pitaliers de la Macédoine [pour cette] [cacher ^(G) dans
 le sein | de cette Grèce qui ne seroit plus pour la

(A). Qu' a été ajouté après coup dans l'interligne. Approuvoit est écrit en surcharge (la fin du mot tout au moins). Chateaubriand avait d'abord écrit : *approuvée par*....

(B). Même observation pour *repoussoit*.

(C). *Vertu* sans s.

(D). Folio 39.

(E). *La* est écrit en surcharge sur *le*.

(F). Mot ou commencement de mot barré et illisible.

(G). *Se* n'a pas été barré, par oubli.

1. *Var.*, 1^{re} édit. (II, p. 337) et suiv. : l'Église entière....

2. *Id.*, *ibid.* : de son époux....

3. *Id.*, *ibid.* : vers les rivages de la Macédoine....

filles de | *Démodocus qu'une terre étrangère.*] Des
hommes | affreux l'environnoient. Des soldats et
des | matelots idolâtres plongés du matin au soir
| dans la débauche et dans l'yvresse insultoient |
s'aperçurent
à chaque instant l'innocence. Ils [*découvrirent*] |
bientôt que Dorothee et la fille de Démodocus |
étoient chrétiens : il y a dans la croix une vertu ¹ |
secrète ————— (A) qui se | trahit [*en un moment*]
aux regards du vice. | Cette découverte augmenta
tantôt ils

l'insolence de | ces barbares. [*Les ba*] [*ils tenoient*]
promettoient | au couple infortuné de le [s]
livrer aux bourreaux | (B) en arrivant au rivage.

Tantôt

[*Au moment*] [*s'il s'élevoit* | *une tempête*] ils le
menaçoient de le jeter dans | la mer pour apaiser
le courroux de Neptune, | ils fesoient retentir aux
chants

oreilles de Cymodocée des | [*chansons*] abomina-
bles, et sa beauté enflammant | leur brutal désir,
[*tout*] il étoit à (C)

[*il étoit à*] craindre qu'ils | n'en vinssent aux
derniers outrages. |

Dorothee défendoit l'innocence avec | la pru-

(A). Deux ou trois mots barrés et indéchiffrables.

(B). Folio 40.

(C). *Il étoit* est écrit en surcharge, par-dessus *faisoit*. Chateaubriand avait d'abord voulu dire : *tout* *faisoit* craindre.

1. Var., 1^{re} éd. (II, p. 337) et suiv. : dans la croix une vertu qui se trahit....

dence [et le courage] d'un père et le | courage d'un
héros

[héros]. [Tantôt il parloit en maître | à ces vils
esclaves; tantôt il les conjuroit | d'être sensibles au
malheur de la beauté. La | nuit l'épée à la main, il
veilloit au repos | de Cymodocée]. Mais que pouvoit
un homme | seul¹ contre une troupe de tigres
furieux? |

accompagné des chœurs célestes

Le fils de l'Éternel revenoit dans ce moment | des
Il étoit sorti

bornes les plus reculées de la Création. [accompagné
des demeures incorruptibles, pour rendre la vie et la jeunesse
| des chœurs célestes il] —————

à des mondes vieillissans ² (A)

De globe en globe | de soleil en soleil, ses pas majes-
parcouru toutes les ³ sphères [mélodieuses]
tueux avoient | [^(B) parcouru les mondes inconnus]
qu'habitent des | intelligences divines et peut-être
[humains.] [Il étoit]

des hommes | inconnus aux hommes rentré dans le
s'asseyoit ⁴ —

Tandis qu'il [reprenoît sa place] à la droite de Dieu ⁵,
sanctuaire | impénétrable [aux acclamations] des

(A). Lignes et mots barrés et indéchiffrables.

(B). Même observation.

1. Var., 1^{re} éd. (II, p. 238) et suiv. : un seul homme
contre....

2. Id., *ibid.* : à des mondes vieilliss....

3. Id., *ibid.* : toutes ces sphères qu'habitent....

4. Id., *ibid.* : impénétrable, il s'assied à la droite....

5. Id., *ibid.* : à la droite de Dieu ; ses regards pacifiques....

les saints et les chantoient^(A) _____
 sâints et des | anges [*redisoient. Oh! qu'il est grand le*
Oh! qu'il est grand
 fils] | [*de ton amour*] l'éternel héritier d'un éternel
 | Père! Engendré, il n'a point pris naissance; |
 toujours en toi et pourtant séparé _____^(B) bien |
 _____^(C) harmonie, _____^(D) beauté _____^(E) [*l'uni-*
 l'éternel héritier d'un éternel
vers. Oh!] | qu'il est grand, [*le fils de ton amour*].
 Père! |

Les regards pacifiques du Sauveur tombèrent¹ |
 les ouvrages du Tout-Puissant
 bientôt sur la terre. De tous^(F) [*de merveilles qu'il* |
venoit de parcourir] il n'en est point à ses yeux | de
 plus agréable que l'homme². [*Il aperçoit*]^(G) Il

(A). *Chantoient* n'est pas barré dans le manuscrit. A la suite de *chantoient*, un mot barré et indéchiffrable.

(B). Un mot barré et indéchiffrable.

(C). Même observation.

(D). Même observation.

(E). Même observation.

(F). Tous a été écrit en surcharge, par-dessus tant.

(G). A partir de « *Il aperçoit...* » jusqu'à « *jusqu'alors avoit été* » tout le passage est écrit sur un morceau de papier, lequel a été collé par des pains à cacheter sur les quelques lignes que voici :

[*voit*]

[« *Le vaisseau de Cymodocée. Il vit les*] [*malheurs*] | [*périls de l'innocence* — (a) | *ces paroles à*] [*l'Eternel*] [*la divine Marie*] | [*mère adorable la Vierge vouée à votre amour. | O mon divin Père, auriez-*
 [*conseils*]

vous changé | vos décrets! Celle qui doit appeler votre clémence ».]

(a). Deux ou trois mots barrés et illisibles.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 238) et suiv. : *Ses regards pacifiques tombent bientôt sur...*

2. Id. (p. 239), *ibid.* : que l'homme. *Le Sauveur aperçoit...*

| la vierge^(A) confié à son amour par vos
divins décrets. |

Le Père répondit du fond du tabernacle éternel :
| « Mon fils bien aimé, je n'ai point changé | mes
conseils, la victime offerte pour les Gentils | n'ira
ou mourir obscurément

point égarer inutilement ses pas dans | un pays
Le
barbare, loin de son époux et de son | père. Le
jour

moment de son triomphe approche; je la | vais^(B)
conduire au lieu du combat en punissant | les

en ce moment^(C)

méchants qui l'outragent et ^(D) | deviendra
sa conquête ^(E) vont devenir l'épouse de |
votre ^(F) point abandonnée; elle | ^(G)
confesseur ^(H) Sa ^(I) première con-
quête | viendra secourir quand mes ordres seront
la

exécutés. | Si j'ai permis que [cette] nouvelle chré-
tienne fût | éprouvée c'est pour lui donner la force
les ^(J) dernières afflictions,

de surmonter | les grandes et dernières épreuves qui
la couvriront | d'une gloire immortelle. O mère de

^(K) vous
miséricordes, | cette douce victime aura dans un
allez dans un instant secourir

instant besoin de votre secours. | ^(L) [Cette vierge]

(A) à (K). Mots barrés et indéchiffrables.

(L). Folio 43.

[*vierge innocente victime, quand les ordres de | mon
Père auront été exécutés. »*]

[*Il dit et par un signe dans la nue | il fait con-
noître ses desseins à l'ange des mers les | desseins
de l'Éternel.*]

[*Aussitôt le vent qui jusqu'alors avoit été*] favo-
rable au
rable | [*à la course du*] vaisseau de Cymodocée,
expire; [*et | laisse*] un calme profond règne dans
les airs.

A peine des brises incertaines se lèvent tour à
[*sur leur passage*] la sur-
tour | de divers côtés, vident la surface unie des
face
flots, | et viennent agiter les voiles, sans avoir la
force | de les soulever. ^(A) Le soleil pâlit au milieu
de son | cours, et l'azur du ciel, traversé de
bandes | verdâtres, semble se décomposer dans
une lumière | louche et troublée. Des sillons
plombés se | creusent¹ dans une mer pesante et
morte. Le | pilote levant ses mains au ciel²,
s'écrie : « O | Neptune ! que nous présagez-vous ? »

(A). A partir de là, jusqu'à la fin du livre XIX, ce n'est plus l'écriture de Chateaubriand, mais celle d'un secrétaire avec, çà et là, des corrections de la main de Chateaubriand. Ces corrections sont figurées par des italiques; les passages entre crochets ont été barrés par Chateaubriand. On ne saurait dire si le secrétaire écrivait sous la dictée, ou s'il mettait tout simplement au net un brouillon du grand écrivain. J'inclinerais plutôt d'ailleurs à cette dernière hypothèse.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 239) et suiv. : plombés s'étendent sans fin dans.... \

2. Id. (II, p. 240), *ibid.* : Le pilote levant les mains s'écrie....

Si mon art | n'est pas trompeur, jamais plus
horrible | tempête n'aura bouleversé les flots. »
A l'instant | il ordonne d'abattre des voiles, et
chacun se | prépare au danger. |

entre le Midi et

(A) Cependant les nuages s'amonceloient¹ [*dans*] |
l'Orient. Leurs bataillons funèbres se rangeoient |
sur² l'horizon comme une noire armée, ou comme
| de lointains écueils. Le soleil descendant derrière
| ces nuages, les perce d'un rayon livide, et
découvre | dans ces vapeurs entassées, des pro-
fondeurs | menaçantes et des abymes de tempêtes³.

D'épaisses ténèbres enveloppent⁴ le

La | nuit vient. [*Tout disparaît dans l'épaisseur*
vaisseau

des | *ténèbres*], le matelot ne peut distinguer le
| matelot tremblant auprès de lui. |

Tout à coup un mouvement parti des régions |
l'aurore

de [*l'orient*], annonce que Dieu vient d'ouvrir | le
trésor des orages. La barrière qui retenoit | le
tourbillon est brisée, et les quatre vents du | ciel,

paraissent

[*sortent pour paroître*] devant le dominateur | des
et présente sa poupe bruyante

mers. Le vaisseau fuit [*sous le souffle de* | *la*

(A). Folio 44.

1. *Var.*, 1^{re} éd. (II, p. 240) et suiv. : au danger. Les nuages s'amoncellent entre....

2. *Id.*, *ibid.* : bataillons funèbres paraissent à l'horizon....

3. *Id.*, *ibid.* : des profondeurs menaçantes. La nuit....

4. *Id.*, *ibid.* : ténèbres enveloppent le vaisseau....

au souffle impétueux de l'Orient
colère] toute la nuit il sillonne les [vagues ^(A) | élin-
cellantes ^(B)

mantes]. Le jour renaît, et ne verse de clarté | que
pour laisser voir la tempête. Les flots | se dérou-
loient avec uniformité. Sans les mâts | ^(C) et le corps
du navire que le vent rencontroit | dans sa course,
on n'auroit entendu aucun bruit | sur les eaux.
Rien n'étoit plus menaçant que ce | silence dans
le tumulte, cet ordre dans le désordre. | [Et]
comment se sauver d'une colère intelligente¹, |
qui sembloit avoir un but, et des fureurs | pré-
méditées? |

Neuf jours entiers la galère est emportée vers |
l'occident avec une force irrésistible. [A ce milieu
achevoit son tour lorsqu'

| de] la dixième nuit on aperçut à la lueur | des
éclairs sur les deux flancs du vaisseau² des | côtes
qui sembloient

sombres [et] d'une hauteur démesurée. Le | nau-
frage parut alors³ inévitable. Le capitaine | plaça
chaque marin à son poste et ordonna⁴ | aux pas-

(A). *Vagues* est écrit en surcharge par Chateaubriand : le secré-
taire avait écrit *flots*.

(B). Le secrétaire avait écrit : *écumans*. Chateaubriand ajoute
tes (écumantes), puis barre le tout, et écrit dans l'interligne :
étincellantes.

(C). Folio 45.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 241), et suiv. : se sauver d'une tem-
pête qui semble avoir....

2. *Id.*, *ibid.* : des éclairs des côtes sombres....

3. *Id.*, *ibid.* : naufrage parut inévitable....

4. *Id.*, *ibid.* : Le capitaine place chaque marin à son poste
et ordonne aux passagers....

sagers de se retirer au fond du vaisseau. | Ils
obéirent, et ils entendirent¹ la fatale planche | se
refermer sur eux. |

Ah !²

d'épreuve³

C'est dans ces momens que l'on apprend bien |
à connoître les hommes. Un esclave se prit |^{A)} à
chanter⁴ d'une voix forte, une femme pleuroit |
en allaitant l'enfant qui bientôt n'auroit plus |
besoin du sein maternel, un disciple de Zénon se
lamentoit sur la perte de la vie; il n'avoit | pu
trouver

dans sa lière sagesse rencontrer quelque | assu-
rance contre la mort. Pour Cymodocée elle |
pleuroit son père et son époux, et prioit avec |
Dorothee celui qui sait bien⁵ nous retrouver jus |
ques dans les flancs des monstres de l'abyme. |

Bientôt⁶ une violente secousse entrouvre et | fait
un torrent⁸
gémir⁷ la galère. A l'instant d'eau se | précipite
dans la retraite des passagers. Ils | roulent pèle-
mêle⁹ avec les sièges et les couches. | Un cri
cel
étouffé sort de horrible chaos. |

(A). Folio 40.

1. Var. 1^{re} éd. (II, p. 241) et suiv. : ils obéissent, et ils
entendent....

2. Id., *ibid.* : sur eux. C'est dans....

3. Id., *ibid.* : momens que l'on apprend....

4. Id., *ibid.* : l'un esclave chantoit....

5. Id. (p. 242), *ibid.* : qui sait nous retrouver....

6. Id., *ibid.* : de l'abyme. Une violente....

7. Id., *ibid.* : entr'ouvre la galère....

8. Id., *ibid.* : la galère : un torrent d'eau....

9. Id., *ibid.* : ils roulent pèle-mêle. Un cri étouffé....

*Une vague monstrueuse*¹

[*Le flot qui*] avoit enfoncé la poupe du navire
furent jettés |
 [*jetta*] la fille d'Homère et Dorothee au pied | des
 degrés qui conduisoient sur le pont. Ils | y montent
 à demi suffoqués. Quel spectacle | s'offrit^(A) à leurs
 yeux²! Le vaisseau s'étoit échoué | sur un banc
 de sable qui s'étendoit de l'une | à l'autre rive³.

A deux traits d'arc de la proue

[*A un trait d'arc*] un rocher lisse | et verd
 s'élevoit à pic au-dessus des flots. Quelques |
 matelots avoient été emportés par la lame, | et⁴
 nageoient dispersés sur le vaste abyme⁵; les |
 autres, vêtus d'une seule tunique⁶, se tenoient |
 accrochés aux cordages et aux ancrés. Le capi-
 taine, | une hache à la main, frappoit le mât
 du | vaisseau, et le gouvernail abandonné alloit |
 tournant et battant sur lui-même avec un | bruit
 rauque.

Il restoit une faible espérance⁷. Le flot, en |
 s'engouffrant dans le détroit, pouvoit soulever
 le | navire, et le jeter de l'autre côté du banc | de

(A). *S'offrit* est une correction de Chateaubriand, en surcharge
 sur *s'offre*, écrit par le secrétaire.

1. *Var.*, 1^{re} édit. (II, p. 241) et suiv. : Une vague avoit
 enfoncé....

2. *Id.*, *ibid.* : Quel spectacle! Le vaisseau....

3. *Id.*, *ibid.* : sur un banc de sable : à deux traits....

4. *Id.*, *ibid.* : Quelques matelots, emportés par la lame,
 nageoient....

5. *Id.*, *ibid.* : sur le gouffre immense : les autres....

6. *Id.*, *ibid.* : les autres se tenoient accrochés....

7. *Id.*, *ibid.* : Restoit une faible espérance....

sable. Mais qui oseroit tenir le gouvernail | dans ^(A)
tel

un [*pareil*] moment? Un faux mouvement | du
donneroit

pilote [*pouvoir donner* ^(B)] la mort à trois | cents ¹
 personnes : les mariniers domptés par la | crainte
 n'insultoient plus les deux chrétiens; ils | recon-
 noissoient [*en*] au contraire la puissance | de leur
 Dieu, et les supplioient d'en | ^(C) obtenir leur déli-
 vrance. La douce ² Cymodocée | oubliant leurs
outrages

[*injures*] et ses périls, se jette à genoux et fait un
 vœu à la Mère du Sauveur. | Dorothee saisit le
 timon abandonné : les yeux | tournés vers la
 poupe, la bouche entr'ouverte et le cœur suspendu,
 il attend la lame qui | va rouler sur le vaisseau ou
 la vie ou la | mort. Elle se lève, elle approche,
 elle se brise. | On entend le gouvernail tourner
 avec effort | sur ses gonds rouillés : l'écueil voisin
 semble | changer de place, et l'on suit avec une
 joie | mêlée d'un doute affreux, le vaisseau soulevé
 | et emporté rapidement. Un moment du plus |
 terrible silence règne sur le bord ³. Tout à coup |

(A). *En* a été écrit par Chateaubriand en surcharge sur *dans* écrit par le secrétaire.

(B). Chateaubriand a d'abord barré *pouvoit*, puis corrigé *donner* en *donnoit*, puis barré le tout, et écrit *donneroit* dans l'interligne.

(C). Folio 48.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 243) et suiv. : la mort à deux cents personnes....

2. *Id.*, *ibid.* : leur délivrance. Cymodocée oubliant....

3. *Id.*, *ibid.* : règne à bord. Tout à coup....

une voix demande la sonde; la sonde se | précipite : on étoit dans une eau profonde! Un | cri de joie s'élève jusqu'au ciel. |

Brillante étoile¹ des mers, patronne des pauvres² |
| mariniere, le salut de ces [*hommes dans ce* |

(A) *infortunés*

pressant danger] fut un miracle de votre | bonté
divine (B)

[*divine*]. On ne vit point un dieu ima | ginaire,
lever la tête au-dessus des vagues. et [*leur*] |
leur

commander le silence; mais une lumière | surnatu-
relle entr'ouvrit les nuées; au milieu | d'une gloire
ineffable³ on aperçut une femme | céleste portant

un enfant dans ses bras⁴ *apparut* (C) | [*calmant*] les
gloire ineffable et calma

flots par un sourire. L'équipage | entier⁵ se jeta au
et

[*piéd*] (D) genoux de Cymodocée, | confessa J.-Ch.,

(A). Folio 49.

(B). Le mot *divine*, écrit dans l'interligne, est en surcharge. de la main de Chateaubriand, par-dessus un mot que je n'ai pu lire.

(C). *Apparut* est écrit par Chateaubriand en surcharge sur le mot *et*, écrit par son secrétaire.

(D). *Piéd* a été écrit par Chateaubriand en surcharge sur *genou*, écrit par son secrétaire, puis effacé par lui.

1. *Var.*, 1^{re} édit. (II, p. 243, et suiv. : jusqu'au ciel. Étoile des mers....

2. *Id.*, *ibid.* : patronne des mariniere....

3. *Id.* (p. 244), *ibid.* : au milieu d'une gloire, on aperçut....

4. *Id.*, *ibid.* : dans ses bras, *et calmant* les flots....

5. *Id.*, *ibid.* : L'équipage se jette aux genoux....

[et jura de mourir pour lui]. | Telle fut la ¹ première
récompense que l'Éternel | accorda ² aux vertus
d'une vierge persécutée [en | son nom]. Le vaisseau
s'approcha ³ de où se voyoit ⁴
[vint échouer] doucement | [sur] la rive, [au pied
[sur un rocher désert] une chapelle chrétienne | abandonnée.
d'une chapelle chrétienne | abandonnée.
On précipite au fond de la mer des sacs remplis de pierres |
Cymodocée descendit à terre |
attachés à un cable de Tyr et, l'ancre sacrée, dernières res-
portée sur les épaules des matelots comme
ainsi ⁵
source dans les | naufrages parvenu à fixer [ainsi] la galère
| une reine abandonnée une reine
on se hâte de l'abandonner. | [A la nage et sur des
environnée d'une troupe de |
débris]. Cymodocée descendit à terre portée sur les épaules
| captifs qu'elle vient de délivrer d'un rude
| des matelots, comme une reine environnée d'une troupe de
| elle accomplit son vœu à l'instant]
captifs qu'elle | vient de délivrer d'un rude esclavage ⁶. Elle
(A) même. Elle marche à la chapelle en
accomplit son vœu à l'instant ⁷ |

(A). Folio 50.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 243) : et confesse Jésus-Christ : première récompense....

2. Id., *ibid.* : que l'Éternel accorde....

3. Id., *ibid.* : Le vaisseau s'approche....

4. Id., *ibid.* : la rive où s'élevoit une chapelle chrétienne....

5. Id., *ibid.* : les naufrages. Parvenu à fixer....

6. Id., *ibid.* : Comme une reine environnée d'un groupe de captifs qu'elle vient de délivrer de l'esclavage, Cymodocée descend à terre, portée sur les épaules des matelots....

7. Id., *ibid.* : A l'instant même, elle accomplit son vœu.

ruines, | [*qui s'élevoit sur le promontoire*]. Les matelots | la suivent deux à deux, demi nuds. et couverts | de l'écume des flots. Soit hasard, soit dessein | du ciel, il restoit dans cet azile désert une | image de Marie à moitié brisée. La future ^{son} | épouse d'Eudore y suspendit [*un*] voile [*nuptial*] tout trempé des eaux de la mer. C'étoit | ainsi que ² Cymodocée prenoit possession d'une | terre réservée à sa gloire, et qu'elle ³ entroit [*en*] triomphante ⁴ en Italie.

FIN DU LIVRE DIX-NEUVIÈME

*
* *

Dans notre étude sur les *Variantes des « Martyrs »*, nous relevions ailleurs ¹, d'après M. Georges Vicaire, les variantes que présente, par rapport au texte courant de l'édition originale, lequel, en plusieurs endroits, a été « cartonné », un exemplaire non cartonné des *Martyrs*. Depuis cette époque, nous avons eu entre les mains un de ces exemplaires non cartonnés. Cet exemplaire, qui

(A). *Triomphe* a été écrit par le secrétaire, Chateaubriand a corrigé, ajouté *ante* et effacé *en*.

1. Var., 1^{re} édit. (II, p. 243) : moitié brisée. *L'épouse d'Eudore*....

2. *Id.*, *ibid.* : de la mer. Cymodocée....

3. *Id.*, *ibid.* : à sa gloire : elle entroit triomphante....

4. Voir notre *Chateaubriand, études littéraires*, p. 211-214.

nous avait été confié par la comtesse de Rayneval, porte la dédicace suivante :

*Exemplaire des Martyrs non cartonné
offert par l'amitié à M. Bertin de Veaux.*

F.-A. DE CHATEAUBRIAND.

Ce 31 mars 1809.

J'y ai retrouvé plusieurs cartons qui n'ont pas été signalés par M. Georges Vicaire. Les voici :

TEXTE NON CARTONNÉ

Rome vieillie et dépravée nourrit dans son sein un troupeau de sophistes, d'historiens, de panégyristes, d'orateurs, de poètes. Porphyre, Jamblique, Libanius, Maxime, Mamertin Némésien, Calpurnius, qui tous attaquent les chrétiens....

PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE

Rome vieillie et dépravée nourrit dans son sein un troupeau de sophistes; Porphire Jamblique, Libanius, Maxime, dont les mœurs et les opinions seroient un objet de risée, si nos folies n'étoient trop souvent le commencement de nos crimes. Ces discours d'une science vaine, attaquent les chrétiens....

(T. I, p. 125.)

« Ce sont les armes de mon père qui gémissent : elles m'annoncent quelque malheur. »

Alors s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

« Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour; mais peut-être qu'un trône le feroit palpiter? Parle; veux-tu l'Empire? Une Gauloise l'avoit promis à Dioclé-

« Ce sont les armes de mon père qui gémissent : elles m'annoncent quelque malheur. »

Après un moment de silence elle ajouta :

« Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour auroit dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire. »

Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup d'une

TEXTE NON CARTONNÉ

tien; une Gauloise te le propose; elle n'étoit que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et par mon art je forcerai le ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les Druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Si je ne puis t'asseoir sur le trône, du moins je mourrai à tes côtés. Mais il est encore un objet plus digne de ton ambition. Rejette loin de toi cette pourpre pesante, sous laquelle le genre humain est étouffé. Affranchis les Gaules, délivre ma patrie, surpasse les Vindes et les Civilis. Grec, songe que ton pays est esclave comme le mien, que nous devons faire cause commune! Libérateur de la terre opprimée, quelle gloire n'auras-tu pas dans la postérité! Et l'on dira : c'est Velléda qui lui inspira ces nobles sentimens! Si le sort nous étoit contraire.... »

(T. I, p. 324-325.)

Il dit, et, d'une main forcénée, il arrache les serpens attachés à ses flancs; il les

PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE

réflexion profonde, elle s'écria :

« Voilà la raison que je cherchois ! Tu ne peux me souffrir, parce que je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi ! »

Alors s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

« Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour; mais peut-être qu'un trône le feroit palpiter ? Parle; veux-tu l'Empire ? Une Gauloise l'avoit promis à Dioclétien; une Gauloise te le propose; elle n'étoit que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons souvent disposé de la pourpre. J'aviserai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et par mon art je forcerai le ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les Druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous étoit contraire... »

Il dit, et, d'une main forcénée, il arrache les serpens attachés à ses flancs, et les

TEXTE NON CARTONNÉ

déchire avec ses dents bruyantes, *et il rejette les lambeaux des vipères dans sa coupe ensanglantée.* Satan frémissant de colère....

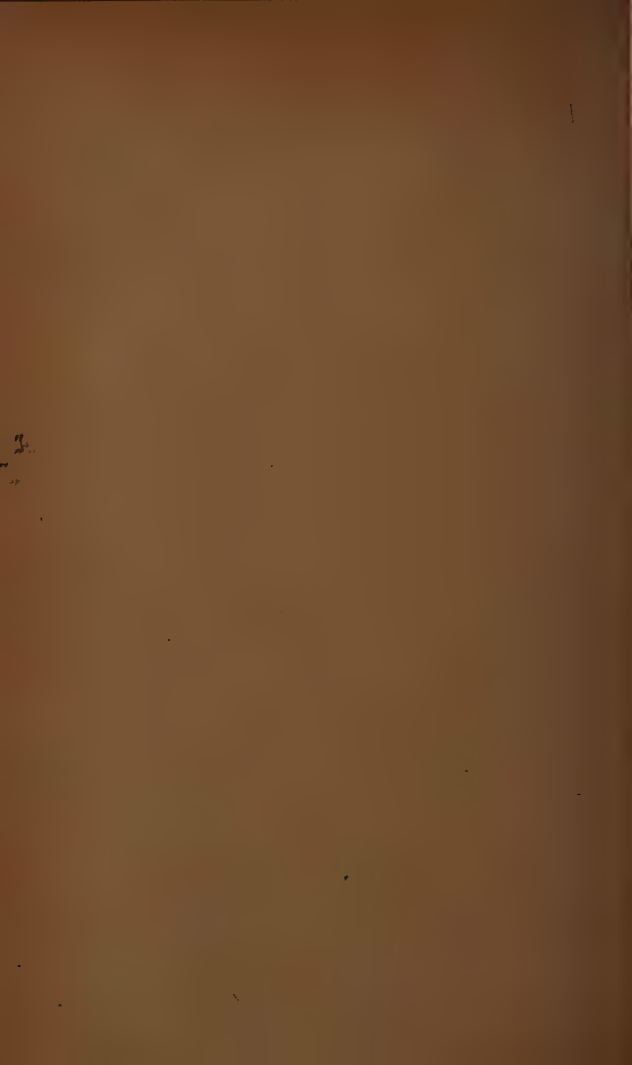
PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE

déchire avec ses dents bruyantes.

Satan frémissant de colère....

(T. II, p. 39.)

Et voilà, croyons-nous tout ce que, actuellement du moins, nous pouvons saisir du texte des *Martyrs* antérieur à l'édition princeps.



LETTRES INÉDITES

DE CHATEAUBRIAND

AUX DEUX FRÈRES BERTIN

ET A FRAYSSINOUS

Les lettres de Chateaubriand aux deux frères Bertin qui vont suivre nous avaient été communiquées avant qu'elles ne fussent acquises par la Bibliothèque nationale, par feu Mme la comtesse de Rayneval. Elles se rapportent à peu près toutes à la vie politique du grand écrivain. Elles pourraient donner lieu, si on les rapprochait des autres lettres ou faits connus de la même époque et des *Mémoires d'Outre-Tombe*, à d'assez longs commentaires que nous épargnerons au lecteur. La prose de Chateaubriand est de celles qu'il ne faut pas ensevelir sous le poids des notes et des bavardages critiques.

Rappelons simplement les principaux faits de cette vie politique ¹, qui ne fut pas l'une des moins

1. La vie politique de Chateaubriand n'a pas encore été étudiée à fond, et elle mériterait tout un gros livre, auquel ne sauraient

agitées du siècle qui vient de finir. Disgracié en 1816, à la suite de la publication de sa *Monarchie selon la Charte*, devenu l'ennemi acharné du ministère Decazes contre lequel il fonda le *Conservateur*, Chateaubriand ne tarde pas à rentrer en grâce quand, après l'assassinat du duc de Berry, et la chute de Decazes, le duc de Richelieu revint au pouvoir. On lui donna la légation de Berlin qu'il ne garda que quelques mois (1821). Un nouveau ministère, celui de Villèle, l'envoya comme ambassadeur à Londres (1822). Là il réussit, non sans quelque peine, à se faire désigner comme ministre plénipotentiaire au Congrès de Vérone (1823). A son retour, nommé, ce qui était son rêve, ministre des Affaires étrangères, il eut la principale initiative de la courte et heureuse guerre d'Espagne,

suppléer ni le méchant article de Sainte-Beuve dans les *Lundis*, ni l'article, plus sérieux, de Spuller dans ses *Figures disparues*. L'ensemble de cette vie a été esquissé assez longuement par Villemain dans son livre sur *Chateaubriand*, et plus rapidement par M. de Lescure dans son livre de la collection des *Grands Écrivains français*. Certains épisodes ont été l'objet d'importantes études fragmentaires, parmi lesquelles nous signalerons surtout celles de Marcellus, *Politique de la Restauration*, 1853, de M. d'Haussonville, *L'Ambassade de M. de Chateaubriand à Rome en 1828* (*Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1885; recueilli dans les *Souvenirs* du même auteur), de M. de Gabriac, *Chateaubriand et la guerre d'Espagne, d'après des documents inédits* (*Revue des Deux Mondes* des 1^{er} octobre et 1^{er} novembre 1897), de M. G. Lanson, la « Défection » de *Chateaubriand*, 1824-1827 (*Revue de Paris*, 1^{er} août 1901), de M. Charles de Loménie, *Trois années de la vie de Chateaubriand, 1814-1816* (Paris, Fontemoing, 1905), la *Mission de Chateaubriand à Berlin*, (*Correspondant*, 25 octobre et 10 novembre 1906). Enfin, dans le *Livre du centenaire* du « *Journal des Débats* », il faut lire les vives et pénétrantes pages qu'E.-M. de Vogüé a consacrées à Chateaubriand journaliste. — Signalons en terminant le livre de M. Albert Cassagne, la *Vie politique de François de Chateaubriand*, Plon, 1911.

mais il ne tarda pas à se brouiller avec Villèle, et il fut brutalement révoqué par ordonnance royale (6 juin 1824). Redevenu journaliste, Chateaubriand entama contre le ministère, dans le *Journal des Débats*, une violente campagne de presse, qui ne contribua pas médiocrement à sa chute. A la fin de 1827, le ministère des Affaires étrangères lui ayant encore une fois échappé, il accepta comme compensation l'ambassade de Rome, mais donna en 1829 sa démission, à la suite de la formation du ministère Polignac. Ce fut la fin de sa carrière politique.

Les lettres à Bertin de Vaux, datées de 1821, 1824 et 1828, nous initient à certains détails de la vie ou à certaines dispositions intimes du ministre de Berlin, du journaliste des *Débats* et de l'ambassadeur de Rome.

I

LETTRES A M. BERTIN DE VAUX.

I

Berlin, 30 janvier 1821.

J'avais déjà, Monsieur et ami, promis à M. Roquin de faire pour la réclamation à laquelle il s'intéresse tout ce qui dépendrait de moi. J'ai malheureusement trouvé, en arrivant à Berlin, que la légation s'était dessaisie de cette affaire et qu'elle était renvoyée, par un accord avec le gouvernement prussien, devant les quatre ministres des quatre grandes puissances à Paris.

Il y a ici un dossier considérable de cette affaire; et les dernières observations que vous me transmettez sont très nettes et très décisives. Je les ferai valoir *confidentiellement*, car *officiellement*, on me répondra toujours que l'affaire se traite à Paris, et que M. le comte de Goltz prononcera pour son gouvernement.

Je ne me découragerai cependant pas, ni pour vous, ni pour M. Roquin, ni pour la justice. J'ai à cœur de vous prouver mon dévouement et ma vieille amitié. Les exilés ont bonne mémoire : c'est à vous, habitant de Paris, qu'il faut dire : *Memento*.

CHATEAUBRIAND.

II

Samedi, 17 février 1821.

Le grand logogriphe est arrivé.

Quant aux dépêches, je n'ai pas attendu l'avis pour séparer la matière. Les dernières, j'espère, en valent la peine. Comme je ne serai pas là au mois de mai, je veux laisser un monument.

Quant à vos projets, je n'y comprends rien. Il me semble que tout s'en va et se brouille. Mes flagorneries à M. Del... ne sauveraient rien, et je me les épargne. Je ne vois qu'un moyen de salut, c'est que les deux amis se retirent. Quant à moi, mon parti est pris. Ne demandez plus rien pour moi.

Conserver la Chambre est absurde et odieux, maintenir les lois d'exception est folie : je ne sais pas marcher au rebours du bon sens et de la raison. Rayez-moi donc de vos papiers.

Je mande aujourd'hui à Mathieu ce que je désire. C'est la seule chose à laquelle je tiens. On m'a trop menti, on ne me mentira plus.

Bonjour, tout à vous. Mille choses aux deux Bertin¹. J'ai écrit au gros il y a deux courriers.

Chassera-t-on cette police qui fait crier toute l'Europe?

1. Ceci me fait croire que cette lettre n'était pas adressée à l'un des deux Bertin. Elle ne porte pas d'ailleurs de suscription extérieure.

Oh ! non. Vous verrez qu'elle aura raison contre tous. J'aurai occasion lundi de parler officiellement de M. de Serre, et bien. Veillez.

III

Dimanche, 3 heures, 30 septembre 1824.

*Indemnité aux émigrés*¹.

Vous reconnaitrez ma docilité. Je vous renvoie *mon épreuve* avec les grandes coupures que vous désirez. La partie financière proprement dite était changée; mais elle était peut-être inutile : je l'ai mise de côté.

Quelques-unes de vos observations de détail, vers la fin, n'ont plus de base, par la suppression des grands morceaux qui précédaient; ainsi, je n'ai pas fait droit.

Remerciements et tout à vous. J'enverrai prendre demain matin l'épreuve.

CHATEAUBRIAND.

Vous ne vous étiez trompé que pour les maisons de Cicéron.

IV

Paris, ce samedi 27 novembre 1824.

Indemnité des émigrés.

Voilà, mon honorable ami, mon gros paquet : j'ai appris quelque chose de nouveau que je mettrai sur l'épreuve. Tranchez, ajoutez, corrigez, tout sera bien reçu. Renvoyez-moi le tout, si vous pouvez, dans la journée. Mille compliments.

CHATEAUBRIAND.

1. Cette suscription est d'une autre écriture, probablement celle de Bertin de Vaux. Même observation pour les deux lettres qui suivent.

V

A Monsieur Bertin de Vaux.

Lundi matin, 29 novembre 1824.

Indemnité des émigrés.

Je crains que mon billet ne trouble votre sommeil. Je voudrais vous éviter cette persécution, mais je ne le puis, parce qu'il faut mettre à la presse. Renvoyez-moi donc mon paquet. J'espère que vous aurez été content de votre serviteur soumis. Mille amitiés et remerciements, mon honorable ami.

VI

Monsieur Bertin de Vaux.

Dimanche matin, 30 novembre 1824.

Indemnité des émigrés¹.

Avez-vous, mon honorable ami, achevé votre lecture ? J'ai toutes les autres corrections et changements. Je n'attends plus que les vôtres. Tout à vous et compliments.

CH.

VII

Judi matin, 19 juillet 1827.

J'ai vu Michaud, il consent à la réunion. En conséquence, je viens d'écrire à Kératry pour lui proposer mardi prochain 24, chez moi entre midi et une heure. Voilà donc cette affaire en bon train. Savez-vous de votre côté quelque chose ? Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

1. La date et la suscription sont d'une autre écriture, probablement de celle de Bertin de Vaux.

VIII

Rome, le 2 décembre 1828.

Rép[ondu] 18 décembre 1828¹.

Je me souviens très bien, Monsieur et cher ami, du g[énéral] Wolf et je n'ai oublié ni nos victoires, ni nos traités : je vous assure qu'on s'en souvient à merveille dans ce pays. Je vais étudier l'affaire de M. *Felice Levis*; mais je sais par mon expérience de Berlin, combien d'obstacles on rencontre dans ces matières. Je ferai tout ce qui me sera possible de faire. Le malheur est que *les traités* se contredisent, et qu'on les oppose les uns aux autres.

Maintenant voici une querelle : vous me recommandez M. de Soissons, vous me recommandez M. *Felice Levis*, et vous ne me dites absolument rien de Mme Bertin de Vaux et de M. Bertin qui tombent tout à coup à Rome. Votre femme et votre fils n'avaient sans doute pas besoin d'un mot de vous pour être bien reçus par moi et par ma femme, mais vous vous étiez mis en frais d'écriture pour mon voisin de Toscane. Est-ce que vous aviez peur ? Je ne vous reconnais pas là. Quoi qu'il en soit, mes hôtes dînent chez moi aujourd'hui, et j'espère qu'ils me feront l'honneur d'assister mardi prochain à mon *Recevimento*. Je suis à leurs ordres pour tout.

Vous voilà enfin conseiller d'État ainsi que M. Villemain : Dieu soit loué ! Les ministres m'ont tenu parole. Vous n'êtes pas où vous devriez être, mais du moins vous êtes où vous étiez. Moi, je vais descendre, et j'aspire à descendre encore ; je ne demande plus qu'à m'ensevelir dans mon *Infirmierie*. Notre ami Horace disait à quelques lieues d'ici, il y a mille huit cent vingt-huit ans et plus encore : *Omnes una manet nox*. Les ruines romaines me rabâchent cette vérité, et je voudrais aller chercher cette nuit auprès de mes amis. Mon rôle est fini : à vous, Messieurs des générations nouvelles ; tirez-vous-en comme vous pourrez.

J'allais finir en vous priant de dire mille choses à votre

1. Probablement de l'écriture de Bertin de Vaux.

gros frère. M. de Ganay arrive et m'apporte deux lettres de lui. Je vais lui répondre un mot. Il me parle beaucoup de mouvements ministériels : peu m'importe. Je ne prends plus à tout cela. Je vous embrasse, Monsieur et cher ami, et tout à vous pour la vie.

CHATEAUBRIAND.

IX

Rome, le 3 janvier 1829.

[Répondu] 18.

Je vous remercie, Monsieur et ancien ami, de votre bonne longue lettre : je sais que vous aimez peu à écrire, et je dois être d'autant plus reconnaissant. J'ai déjà répondu à votre frère qui me disait à peu près les mêmes choses que vous. Je n'ai jamais pensé un seul moment à revenir en France pour l'ouverture des Chambres : j'ai parlé vaguement à La Ferronnays d'un congé que je *pourrais demander après Pâques* ; ce qui me mènerait à Paris, comme vous voyez, à la fin de mai : c'est-à-dire à la fin de la session, lorsque toutes les grandes discussions seront terminées. J'ai écrit de retirer *Moïse*. Mais je vous dirai, mon honorable ami, que je l'ai fait pour vous, pour nos amis, et non pour moi, car je renonce à toute carrière politique : je veux absolument deux choses : la liberté de la presse, et en partie¹ la chute de M. de Villèle. C'est assez dans l'histoire d'un homme. Je n'ai point d'enfants, point de fortune à laisser à personne : au moins que les dernières années d'une vie si agitée m'appartiennent : ce que je désire, c'est qu'on m'oublie à présent, comme on m'oubliera une heure après mon enterrement.

La Quotidienne me fait jésuite, et *la Gazette* menace la France de moi. Elle forge des lettres que je n'ai jamais écrites. C'est très bien : liberté de la presse complète pour tout le monde. Du milieu des ruines où je suis placé, je ne juge peut-être pas bien les affaires de France, mais je ne crois point aux périls du ministère ; je crois qu'il aura sa majorité.

1. En partie semble avoir été écrit en surcharge, par-dessus la chute, et donc ce serait une atténuation apportée après coup.

Je conçois l'exaspération où sera le général Sebastiani si Maisons a le bâton pour abandonner la Morée. Pauvres Grecs ! Que deviendront-ils ? Depuis que les gouvernements civilisés ont montré leur jugement, en *disciplinant* la barbarie turque, je désespère de la liberté d'Athènes ; le chef des Eunuques noirs, propriétaire du Parthénon, continuera à faire du plâtre avec les bas-reliefs de Phidias.

Vous êtes plus jeune que moi, mon honorable ami ; votre fils que je vois souvent, nous remplacera l'un et l'autre. J'ai hâte que cette jeunesse vigoureuse, avec quelques vieux guides comme vous, s'établisse sur ma tombe, succède à une génération abâtardie et épuisée, et saisisse le noble avenir que je lui aurai un peu préparé. Mme Bertin se porte très bien ; votre petite fille a été un peu malade, mais elle est à présent beaucoup mieux. Quant à votre fils, il s'amuse à Rome, autant que je m'y ennuie. Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

X

Rome, le 31 janvier 1829.

Je reçois votre lettre du 18, mon ancien et honorable ami. Votre amitié vous rend un éloquent flatteur, mais je suis moins touché de vos éloges, que de votre attachement. Ne croyez pas que je sois sensible à quelques injures que j'ignore, car je ne lis pas, même *la Gazette*. Mon découragement, puisque vous l'appellez de ce nom, ne vient pas de moi, mais du dehors. Jamais désormais je ne consentirais à entrer dans un ministère qui ne serait pas composé comme je le voudrais, et qui ne signerait pas une déclaration de principes, telle que je la crois nécessaire pour la gloire, la liberté, et le repos de la couronne et de la France. Or, mon vieil ami, jamais on ne m'appellera à de pareilles conditions. Je sais parfaitement ce qui me manque : j'ai fait très bien la partie du ministère qui dépendait de moi lorsque j'étais dans le conseil, mais j'ai échoué dans tout le reste, parce que je n'ai ni intrigue, ni goût de la cour, ni talent pour m'amoindrir et me rapetisser, et que je serai constamment la dupe de la médiocrité. Avec cette connaissance de moi-même, je n'irai pas, à mon âge,

entrer dans un ministère incomplet pour en sortir flétri, et tombé dans l'opinion. Si La Ferronays ne reprend pas le portefeuille, ma retraite est forcée, et vous approuverez que je préfère la *rue d'Enfer* au partage d'une autorité qui ne durerait pas deux sessions. Ma santé d'ailleurs n'est pas bonne. Le climat de Rome m'éprouve. Allons ! mon vieil ami, nous nous réunirons au coin du feu, au Rocher de Cancale, et nous lirons des romans, bons ou mauvais, dans notre lit, jusqu'à midi : cela vaut mieux que l'histoire. Je vous embrasse. Votre femme, votre fils et petite-fille se portent bien. Je me suis promené avec Mme Bertin il y a deux ou trois jours. Mille choses à votre gros frère.

Les lettres au « gros frère », c'est-à-dire à Bertin aîné, datées de 1821, 1822, 1823, semble-t-il, et 1824, vont nous faire pénétrer dans la vie non pas seulement du ministre de Berlin et du journaliste des *Débats*, mais dans celle de l'ambassadeur de Londres et du ministre des Affaires étrangères. Et ainsi tous les principaux épisodes de la carrière politique de Chateaubriand vont se trouver représentés au cours de cette correspondance.

II

LETTRES A BERTIN AÎNÉ.

XI

Berlin, 10 février 1821.

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaisir. Écrivez-moi toujours avec la même franchise ; je suis au-dessus, et vous aussi, des petites prudences, et mes opinions sont accoutumées à la lumière du soleil. Rien de ce

que vous me dites ne me surprend; j'attendais tout cela. Les pauvres gens qui ricanent de la Charte et qui font de petits complots contre les libertés publiques, ne connaissent guère le siècle, et ne savent pas que les institutions triompheront, ou que le monde périra.

Les deux chicanes qu'on m'a faites sont bien bêtes et bien mal fondées. Quant à l'auberge, c'est ce qui arrive à tous les ambassadeurs. S'est-on jamais fourré dans un hôtel, dans les *meubles d'un autre ministre*, sans savoir si cet hôtel vous conviendra, et si vous voudriez *acheter* les meubles dont vous vous êtes *servi*? Le nonce du Pape à Paris n'a-t-il pas demeuré six mois dans un hôtel garni, et M. de Bonnay lui-même n'a-t-il pas été deux mois à Berlin, à l'auberge? Quant à la lettre au Prince de Hardenberg et au courrier que j'ai dû lui envoyer, *je ne lui ai pas écrit un mot, et je ne lui ai envoyé aucun courrier*. Mathieu pourra vous montrer la copie d'un *Post-scriptum* que je viens d'expédier à M. Pasquier.

J'ai travaillé beaucoup ici à mes dépêches; je crois qu'elles mériteront un jour d'être connues. On verra ce que j'ai dit, et ce que j'ai fait pour les royalistes. Si vous connaissiez à fond l'affaire de Laybach! Au reste, mon cher ami, encore quelques moments, et je vous reverrai. D'après toutes les promesses qu'on m'avait faites et qu'on n'a pas tenues, je me trouve rendu à ma liberté. J'ai fait tous les sacrifices; tous les procédés sont de mon côté. S'il y a réunion des royalistes au ministère, cette réunion m'est due. Pour prix de ma loyauté, on me refuse Laybach; on ne m'envoie même pas cette guenille de ministère d'État *qui devait m'attendre à Berlin!* et dont les appointements auraient au moins fait vivre ma pauvre femme. Il faut en finir, et mettre un terme à mes voyages. Le soleil de Berlin n'est guère propice à réchauffer mes vieux ans.

Ma pauvre femme est bien malade. J'en suis très inquiet; d'autant plus qu'elle me cache sans doute une partie de son mal. Écrivez-moi, mandez-moi de ses nouvelles. Dites mille choses à votre frère et à Mme Le Normant. Je vous embrasse.

CH.

Tâchez de savoir si Fiévée a reçu la lettre que je lui ai écrite du 20 ou 25 du mois dernier.

Que produira le pétard? Rien : on dira qu'on a trop penché vers les royalistes. C'est ce qu'il a exaspéré l'esprit des grévistes.

XII

Berlin, 3 mars 1821.

Je reçois votre lettre du 19 février, mon cher ami. Vous savez comme ma politique ressemble à la vôtre. Ainsi nous sommes d'accord sans nous être parlé. Je n'ai qu'une satisfaction, c'est de laisser après moi dans mes dépêches la preuve que mes doctrines secrètes étaient semblables à mes doctrines publiques, et que j'ai blâmé plus violemment peut-être, dans mes rapports intimes, ce que j'ai blâmé à la face du soleil. Si l'Europe ne veut pas entendre qu'il n'y a pour elle de salut que dans l'établissement des libertés publiques et dans l'administration des honnêtes gens, elle ira au fond de l'abîme.

Si quelque chose pouvait me faire oublier mon malheureux pays, c'est l'accueil que l'on me fait dans la terre étrangère. Je ne vous écris point ceci parce que je sais qu'on lira ma lettre; je vous parle avec sincérité. Tout ce qu'on peut donner en témoignages d'estime, de considération, de bienveillance, je le reçois du Roi, de la famille royale, des ministres, de la société et du public, et j'aime à publier hautement ma sincère reconnaissance.

Quant à notre ministère, il paraît content de mes dépêches : reste nos petits débats particuliers. On m'a fort trompé, mais en dernier résultat, ce n'est pas moi qu'on attrape.

Je suis régulièrement le cours de vos séances. Le discours de votre frère m'a paru excellent, et M. Delalot s'est élevé dans le sien à la véritable éloquence. Je ne doute point que M. Delalot n'arrive à une grande renommée, comme orateur, et qu'il ne joigne cette gloire à la célébrité qu'il a déjà acquise comme écrivain. Je suis bien fâché de ne l'avoir pas vu avant mon départ de Paris. S'il se réunit à votre frère dans la doctrine de la Charte et des honnêtes gens, ils peuvent rendre tous les deux de grands services à la France.

J'ai reçu, il y a quinze jours, une lettre fort gracieuse de M. de Richelieu, et hier, une lettre assez triste et découragée de M. de Villèle.

Je vous remercie, mon cher ami, des soins que vous donnez à ma veuve. Ne l'effrayez pas et faites-lui voir tout en beau. Elle n'est pas assez bien portante pour soutenir toute la vérité.

Je vous remercie encore de ce que vous avez dit de moi dans votre journal. Votre journal est le seul ici qui fasse autorité, et vous pouvez sous ce rapport me servir puissamment.

Votre querelle vous honore : votre lettre a été trouvée noble, ferme, mesurée. Mais quelle misère !

Je vous embrasse. Écrivez-moi. Vous aurez reçu quelques autres lettres que je vous ai écrites, tandis que vous m'écriviez de votre côté. Mille choses à votre frère, à Mme Bertin, à Mme Le Normand, etc.

J'ai reçu la lettre de Fiévée. Je lui ai répondu sur sa brochure qu'il m'avait envoyée, en prenant le parti de M. de Villèle. Vous me reconnaissez là.

XIII

Berlin, le 31 mars 1821.

Voilà, mon cher ami, quelques mots sur Fontanes. Faites-en ce que vous voudrez. Changez, retranchez, etc. J'espère vous embrasser à la fin d'avril. A vous pour la vie. Serrons nos rangs : combien de nos soldats manquent déjà à l'appel !

Vous savez sans doute le tour heureux qu'ont pris les affaires d'Italie. Tout est ici parfaitement tranquille.

CHATEAUBRIAND.

XIV

[Londres¹.] 23 juillet 1822.

J'ai reçu une bonne lettre de Mathieu contenant cette phrase à propos de la démission de Blacas : *Vous avez un*

1. En tête, au crayon, et d'une autre écriture.

puissant concurrent de moins pour le Congrès. D'après cela, et vos paroles de Villèle, je pourrais me croire nommé. Mais reste la concurrence de Mathieu lui même : Si Lord Londonderry va à Vienne, Mathieu ne voudra-t-il pas y aller? Je ne vois à cela aucune parade, si ce n'est que Mathieu m'emmène avec lui. Au reste, il ferait selon moi une énorme faute de quitter Paris et de se jeter d'un autre côté au Congrès dans tous les dangers d'une responsabilité ministérielle. Vous voilà prévenu; travaillez en conséquence. Avant quinze jours, la chose doit être décidée. Si la nouvelle est bonne, demandez à être le courrier, et apportez-moi la lettre officielle. Souvenez-vous aussi que le Congrès commencera à Vienne et finira à Florence : j'en donne les raisons dans ma dépêche. Si jamais on a été content de moi, ce doit être dans ce moment. Depuis un mois, ce que j'ai mandé et expliqué en vaut la peine. A vous.

Je reçois votre billet du 20. Venez, si vous voulez. Je pense qu'il serait mieux de finir avant. D'autant plus que je n'ai rien du tout à vous dire de plus que je ne vous ai dit dans mes lettres. Si M. de Vaux a envie de voir Londres, je serai charmé de le voir.

XV

Londres, 30 juillet 1822.

Je reçois votre billet du 27. J'ai des autorités toutes contraires aux vôtres et qui m'assurent que Mathieu est très tenté et presque décidé à aller au Congrès. Que cela soit fou, je le pense; mais cela ne fait rien à l'affaire; on fait tous les jours des folies. S'il y va, il ne m'emmènera pas avec lui (quoique chaque puissance doive avoir deux représentants au Congrès). Le cœur humain n'est pas fait ainsi. Peu importe; mon parti est pris. Quant à l'ami sauvage, je n'ai jamais douté de son succès, et n'ai pas eu à son égard un moment d'inquiétude. Il n'y a que la nature ombrageuse de son esprit qui ait pu lui faire voir la chose manquée. Ma force qui ne peut rien pour moi peut tout

pour les autres, quand je l'emploie avec persévérance, et je suis patient.

Je vous l'ai dit, venez quand vous voudrez. Le plaisir que vous me ferez est très indépendant de ce que vous pouvez me dire. Nous ne parlerons pas même de nouvelles, mais nous dînerons bien ! Vous ne me ferez pas changer de résolution, et dans cette position je suis indifférent à tout.

XVI

Londres, ce 6 août 1822.

Lord Londonderry part du 13 au 20 pour le Congrès à Vienne. Il faut que l'on se décide à Paris. Voilà le moment venu : remettez à l'instant, je vous prie, cette lettre à Villèle. Elle ne dit rien ; elle ne fait que lui rappeler ses promesses. Si Mathieu ne va pas au Congrès, je me crois sûr d'y aller. Mais ce si l'emportera, malgré toutes les raisons d'intérêt personnel qui doivent retenir Mathieu à Paris.

Si je vais au Congrès, apportez-moi sur-le-champ la lettre.

Lord Londonderry emmène avec lui à Vienne le premier sous-secrétaire d'État, lord *Clamwilliam* : ne serait-ce pas là un *exemple* et un *précédent* pour Mathieu, s'il allait à Vienne, pour m'emmener avec lui ? Mais au moment où je vous demande ceci, l'affaire est peut-être décidée à Paris.

Voici une *petite chose*, mais qui peut en produire de grandes, par l'influence que cela a pour moi. Dites donc à Mathieu qu'il n'oublie pas de faire inviter ma femme à dîner quand il arrive quelques Anglais marquants à Paris, et surtout qu'il ne l'oublie pas lors du passage de lord Londonderry. Elle se plaint, et elle a raison, et moi, j'en suis à la *goutte d'eau* : elle peut faire répandre le vase.

XVII

[Londres¹,] mardi, 20 août 1822.

Je reçois votre billet du 17. Si la chose n'est pas faite quand vous recevrez celui-ci, voici des points essentiels :

1. D'une autre écriture, au crayon.

1^o Pozzo va au Congrès : bel exemple à suivre. La Russie vient chercher son ambassade en France pour l'envoyer au Congrès; la France peut donc, etc.

2^o Combattre la sotte raison que je suis utile à Londres dans ce moment. Il ne faut pas savoir un mot de l'Angleterre pour dire cela. Jamais ambassadeur étranger n'a eu ni n'aura la plus petite influence ici dans le choix d'un ministre. Les gazettes disent les nouvelles tout aussi bien et mieux que moi.

3^o Quel que soit l'ambassadeur que l'Angleterre enverra à Vienne, il sera toujours accompagné de *Lord Clamwiliam*, sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. Je puis donc accompagner Mathieu, si Mathieu se décide au voyage.

4^o Enfin les grandes raisons que moi seul je puis mettre sur les traces de la politique anglaise à Vienne, etc.

5^o Enfin le roi de Prusse vient de m'écrire de m'envoyer son portrait et le comte de Berstorff, son ministre, m'écrit que *sa satisfaction serait extrême* de me voir à Vienne et qu'il *n'est d'augure* (c'est sa phrase) *qui lui paraîtrait plus favorable pour le succès des travaux du Congrès!*

Les expériences sont bonnes ici; les libéraux pourront avoir une joie courte. Les chances augmentent pour M. Canning et le duc de Wellington. J'attends avec bien de l'impatience!

J'envoie Marcellus à Paris porter deux nouvelles agréables et importantes. Comme je sers ces gens-là, et comme ils me servent! Si Marcellus ne me rapporte pas une solution, je prendrai le parti que j'ai pensé prendre en lisant le fatras que m'a apporté Hyacinthe. Mathieu et Villèle disent *oui* et *non, non et oui*. C'est comme on veut. Si c'est comme cela que l'on compte me payer de ma loyauté, on n'est pas au bout. C'est moi qui me suis livré *tout entier et sans réserve*; je ne souffrirai pas qu'on se moque de moi.

Tout à vous.

Marcellus sait tout et expliquera tout. Il faut être d'une ignorance entière de ce pays pour croire que j'y suis utile dans ce moment.

Mercredi soir, 21 août.

XVIII

[Londres 1,] mardi [27 août 1822].

J'attendais presque un petit mot de vous ce matin par la poste, et d'autant plus que j'ai reçu par cette même poste la nouvelle de l'arrivée de Marcellus. La chose doit être décidée à présent, à moins qu'elle ne soit remise au conseil de mercredi 28.

J'ai reçu une très bonne lettre de Rayneval qui me mande que si cela dépendait de lui, il m'enverrait au Congrès. J'ai fait mon deuil de ce voyage. Il faudra maintenant voir ce qui me restera à faire.

Bonjour et à vous.

XIX

Paris, samedi 20 novembre 1824.

J'ai vu votre nom ce matin; et je suis désolé. La B. m'avait dit que c'était aujourd'hui à une heure que j'aurais le plaisir de vous voir. Soyez tranquille, très tranquille; je crois que je ferai bien et d'une manière à porter un rude coup. Dans tous les cas, je vous soumettrai l'épreuve : nous pèserons, retrancherons, ajouterons. Je suis entouré d'ailleurs de beaucoup de conseils et de lumières. Je travaille douze et quinze heures par jour. Tout le monde, j'espère, sera satisfait, hors un seul homme. Vous verrai-je aujourd'hui, et dois-je vous attendre? Courage, patience et nous triompherons. La position est bizarre, mais le succès dans un temps donné n'en est pas moins certain.

A vous de tout mon cœur.

CHATEAUBRIAND.

1. Au crayon, et d'une autre écriture.

XX

M. Berlin ¹.

Mon cher ami, il y a des phrases que tout le monde m'appliquera, parce qu'elles sont du roi, le *zèle inconsidéré*, etc.

Voilà qui est fini sur votre explication. Mais je suis las, tandis que tout le monde tripote, d'être là comme un ennemi dont chacun se cache. Si je suis un ennemi qu'on le dise; je le deviendrai tout franc et tout net. On fait chaque jour mille sottises, et on ne daigne pas seulement s'informer si je les approuve. La bêtise et la faiblesse nous tueront, sans compter les petites ambitions et les intrigues.

Je suis occupé, et ne puis sortir.

Tout à vous.

XXI

Mardi 30, 3 heures ².

J'ai reçu tous vos griffonnages, y compris celui du 27, 2 heures. Vous aurez depuis reçu par mon courrier extraordinaire une autre lettre pour Corbière telle que vous la désiriez. Enfin voici encore une lettre pour Villèle relative au bavardage des journaux sur la place de secrétaire général des finances. Je désire que tout cela vous soit bon à quelque chose; mais je suis bien peu content de vous tous.

Je ne vous envoie point de lettres pour Tours.

M. de Duras n'aime point M. de Vaux à cause de la Charte, et ne le servirait pas. D'ailleurs, vous avez été prévenu par Boisbertrand. Je reçois dans ce moment même une lettre de lui où il me demande une lettre pour Bacot. Il est à Tours. Voici une phrase de sa lettre : « J'ai beaucoup de chances en ma faveur. L'archevêque auquel j'ai apporté une lettre de M. le vicomte de Montmorency et M. le duc de Duras, président du conseil, me seconderont

1. Lettre non datée.

2. Lettre incomplètement datée.

de leur influence. M. Bacot est tout à fait dans mes intérêts. Il me réunira dans deux jours avec les électeurs les plus capables de favoriser mon élection. Je suis ici avec l'assentiment du ministère, etc... »

Que voulez-vous faire contre cela? Je vais écrire un mot à Bacot en lui disant que s'il y a *seconde* place, je la demande pour Bertin. Mais je ne réussirai pas, et vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute.

XXII¹

Votre éloquente amitié plaide auprès de moi la cause d'un homme que j'aime autant que vous. Créer une place m'est impossible à présent; être utile autrement à notre ami, rien de plus juste. Je ne puis écrire plus au long. Les grandes nouvelles d'Espagne sont arrivées. L'esprit révolutionnaire l'a emporté. Les notes sont repoussées. On déclare qu'on ne changera rien à la constitution. Les envoyés d'Autriche, de Russie et de Prusse ont demandé leur passeports.

A vous pour toujours. CH.

Jeudi 16.

XXIII

Paris, 1^{er} mai 1838².

Je n'ai connu que ce matin, Monsieur, le numéro de *l'Univers religieux*, où l'on veut bien parler de moi avec des éloges que je suis loin de mériter. Comme j'ignore, Monsieur, l'auteur de ce bel article, auriez-vous la bonté de lui offrir l'hommage empressé de ma reconnaissance en vous priant d'agréer, avec tous mes remerciements, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND.

1. Lettre incomplètement datée.

2. Cette lettre à un inconnu, — probablement le directeur de *l'Univers religieux*, — faisait partie du dossier que j'ai eu entre les mains. Voilà pourquoi je la donne ici.

La correspondance de Chateaubriand avec les deux frères Bertin n'est assurément pas là tout entière. Quelques autres lettres ont paru ailleurs, et il est possible qu'on en retrouve d'autres encore. Voilà en tout cas une contribution nouvelle à cette édition de la *Correspondance générale* du grand écrivain que nous devrions avoir depuis un demi-siècle, et dont nous allons voir enfin, grâce à M. Louis Thomas, paraître les premiers volumes ¹.

*
* *

Et voici enfin deux lettres de Chateaubriand à Frayssinous, toutes deux relatives aux négociations qui ont précédé la fondation ou plutôt la donation de l'Infirmierie Marie-Thérèse, la grande préoccupation, comme on le sait, des vingt dernières années de Mme de Chateaubriand ².

Paris, le 21 septembre 1827.

Je vous remercie infiniment, Monseigneur, de votre obligeant billet. Vous verrez par la nouvelle rédaction que j'ai l'honneur de vous envoyer, rédaction pour laquelle je me suis entendu avec M. l'Archevêque de Paris, qu'elle ne change presque rien au texte. Quand vous aurez pris connaissance des changements et de leurs motifs, vous resterez, Monseigneur, du moins je l'espère, convaincu comme moi qu'il est tout à fait inutile d'envoyer la nouvelle rédaction à la revision du Conseil d'État.

Qu'est-ce que veut surtout le Conseil? Que votre adminis-

1. A la librairie Champion.

2. J'adresse ici l'expression de toute ma respectueuse gratitude à la personne qui a bien voulu me les procurer.

tration entre comme surveillante dans cette affaire. Eh bien ! rien n'est changé à cet égard. Quelques articles obscurs ou sujets à chicane entre les donateurs et les archevêques de Paris sont seulement éclaircis. Vous trouverez juste, Monseigneur, que, pendant notre vie, Mme de Chateaubriand et moi ne soyons pas gênés dans le peu de bien que nous avons fait et que nous voulons faire. Dans tous les cas, je suis persuadé que si vous vous décidiez à renvoyer le projet au Conseil d'État, il adopterait sans difficulté les changements qui rendent le sens et l'ouvrage évidemment meilleurs. Entre nous, Monseigneur, si vous prenez le parti de passer outre avec ma rédaction pour abréger le temps, je suis sûr que le Conseil d'État ne s'apercevra même pas des modifications, tant elles sont légères. Quant à l'article 16, article additionnel, il peut être *de vous*, comme la réparation d'un oubli majeur du Conseil d'État.

Enfin, Monseigneur, si vous approuvez le tout, si vous ne renvoyez rien au Conseil d'État, si vous donnez des ordres pour faire copier l'acte modifié et pour me le renvoyer sur-le-champ, je le signerai avec Mme de Chateaubriand ; je le porterai à l'archevêque qui l'approuvera, j'aurai l'honneur de vous le transmettre de nouveau, et tout sera dit.

Mille pardons, Monseigneur, de tant d'importunités : il est plus court et plus facile de faire le mal que le bien.

Remerciements nouveaux et hommages respectueux.

CHATEAUBRIAND

Si vous renvoyez l'acte au Conseil d'État, je vous serai infiniment obligé de m'en prévenir par un mot confidentiel : je connais mes *juges*.

Mon secrétaire qui a l'honneur de vous porter cette lettre confidentielle, vous porte aussi la lettre *officielle avec les pièces*¹.

Paris, le 1^{er} octobre 1827.

J'ai l'honneur d'offrir mes respectueux compliments à Monseigneur l'Évêque d'Ilermopolis et de lui envoyer l'acte

1. En tête de cette lettre, probablement de l'écriture de Frayssinous, on lit ce mot : *conserver*.

signé. Mme de Chateaubriand et moi nous lui offrons des remerciements sincères.

CHATEAUBRIAND.

Il est infiniment probable que Frayssinous a dû recevoir dans sa vie d'autres lettres de Chateaubriand. Ces autres lettres existent-elles encore par le monde, ou bien le destinataire les avait-il détruites? Nous l'ignorons. Mais, dans le premier cas, nous souhaiterions que cette bien modeste publication en provoquât d'autres, plus importantes et plus complètes.

LE SILLAGE DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand est, littérairement, le plus grand nom et la plus grande influence du XIX^e siècle français.

Il est devenu presque banal d'observer que tout le romantisme est en lui. Le romantisme, quoi qu'on en ait dit parfois, n'est pas tout entier dans Rousseau : on ne trouvera chez ce dernier, ni le romantisme historique, ni le romantisme moyen-âgeux, ni le romantisme exotique, ni le romantisme, je ne dis pas chrétien, mais catholique. Tous ces traits, au contraire, et tous ceux qu'on note avec raison chez Rousseau, — individualisme, poésie lyrique, sentimentalisme, amour passionné de la nature, — sont très fortement marqués dans Chateaubriand. Il y a même chez celui-ci cette nuance particulière de romantisme que j'appellerais volontiers classique, qui, après lui, n'a guère eu d'adeptes, — sauf, peut-être, chez Lamartine, — et qui consiste à ne point répudier l'héritage d'un glorieux passé, à concilier et à fondre ensemble le goût et le culte des vieux chefs-d'œuvre avec la

recherche ardente des nouveautés nécessaires. Il est sans doute fâcheux que Chateaubriand, sur ce point, n'ait pas fait école. En littérature comme ailleurs, les révolutionnaires ont toujours tort, et il n'est pas nécessaire d'injurier Racine pour admirer les *Contemplations*.

Les romantiques n'ont eu garde en général d'injurier Chateaubriand : ils ont compris que c'eût été se renier eux-mêmes. Grands et petits, l'œuvre de Chateaubriand a été la source intarissable où ils sont tous venus puiser sans compter leurs thèmes d'inspiration, leurs coupes de phrases, mille détails de leurs romans ou de leurs poèmes, bref, leur vision du monde et leur manière de la traduire. On ferait plus d'un volume de la liste sommaire de tous leurs emprunts. Je ne crois pas que Dante lui-même, chez les Italiens, ait été plus imité que Chateaubriand, chez nous, ne l'a été par la génération de 1830 : il a été le « modèle idéal » sur lequel tous ceux qui tenaient une plume, et même les autres, se sont, vingt ou trente ans durant, façonnés. Le mal du siècle s'est pendant longtemps confondu avec le « mal de René », et je ne suis pas sûr que le « mal de René » ne se retrouve encore au fond de cette crise aiguë de pessimisme que traversait, il y a une vingtaine d'années, la pensée française. « Celui que notre siècle, jeune encore, salua et eut raison de saluer *comme son Homère* » : en concluant par ces mots le livre de dénigrement qu'il a consacré à Chateaubriand, Sainte-Beuve a réparé quelques-unes au moins de ses injustices.

I

Essayons de préciser cette indication par des noms et par des œuvres. On a souvent cité, mais il faut bien citer encore le mot caractéristique que Victor Hugo, le 10 juillet 1816, écrivait sur son cahier d'écolier de quatorze ans : « Je veux être Chateaubriand, ou rien. » « L'enfant sublime », comme l'appela bientôt René, se tint assez bien parole. N'est-ce pas, de son propre aveu, le *Génie du christianisme* qui l'a fait chrétien ? Q'il soit nourri de Chateaubriand, c'est ce dont toute son œuvre témoigne. Sans le *Génie*, ni la *Préface de Cromwell*, ni *Notre-Dame de Paris* n'eussent été possibles. Les *Orientales* sont pleines de réminiscences des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*, et les plus beaux vers de l'*Expiation* sont une transposition lyrique de deux pages de Chateaubriand. — Ce fut un jour décisif aussi pour la formation intérieure et la vocation de Lamartine que celui où le P. Béquet lut à ses élèves du collège de Belley quelques morceaux du *Génie du christianisme* : ce jour-là, les *Méditations* venaient de naître dans la conscience obscure, subitement illuminée, du collégien de quinze ans. Victor Hugo a été le chef d'école que Chateaubriand n'a pas daigné être ; Lamartine a été le poète complet dont Chateaubriand donnait l'idée, et dont il éveillait le besoin. Ce n'est certes pas diminuer l'originalité de l'admirable *Jocelyn* que de noter toutes les « affinités électives » qui

le rapprochent d'*Atala*. Au reste, quoiqu'il soit arrivé à Raphaël de médire de René, le premier n'a jamais nié la dette qu'il avait contractée envers le second : « Le peu de poésie qui est dans mon âme, déclarait-il, y a découlé de la sienne : mon hommage n'est que de la reconnaissance et de la tendresse pour cette grande individualité de notre temps ». — Et quant à Vigny, il aura beau, dans une de ses lettres, se moquer de la sollicitude avec laquelle Chateaubriand a « soigné » sa tombe, ou, un jour d'amertume, esquisser le plan d'un bel article d'« éreintement » sur le poète des *Natchez* : il ne fera pas que *Moïse* et *Eloa* ne soient des œuvres d'une inspiration proprement « chateaubrianesque » ; la *Maison du Berger* est déjà dans l'épisode de Velléda ; et ne nous montrait-on pas récemment dans *Atala* la source principale de la *Sauvage des Destinées* ?

Que les grands poètes romantiques aient été des tributaires tantôt conscients, tantôt involontaires sans doute, de Chateaubriand, cela n'a rien qui doive surprendre : ils avaient avec lui une certaine parenté de tempérament ou d'imagination. Ce qui est plus inattendu, c'est que des écrivains d'un tour d'esprit très différent, et presque contradictoire, aient été séduits et conquis par lui au point de le prendre pour maître : « Savez-vous, lui disait Béranger, savez-vous que j'ai commencé par être votre disciple ? J'étais fou du *Génie du christianisme*, et j'ai fait des idylles chrétiennes : ce sont des scènes de curé de campagne, des tableaux du culte

dans les villages et au milieu des maisons. » Sainte-Beuve, qui a eu ces premières œuvres entre les mains, nous confirme ce témoignage. — Et lui-même, Sainte-Beuve, l'auteur du réquisitoire le plus habile et le plus détaillé qu'on ait dressé contre René, que serait-il, si René, directement et indirectement, n'avait agi sur sa pensée? Un voluptueux matérialiste, le dernier héritier des idéologues, et, pour tout dire, l'homme le moins fait qu'il y eût au monde pour comprendre Pascal : il n'eût écrit ni les *Consolations*, ni *Volupté*; il n'aurait pas conçu le type de Joseph Delorme, et encore bien moins celui d'Amaury; surtout, il n'eût pas écrit *Port-Royal*; or, qu'est-ce que *Port-Royal*, sinon le *Génie du jansénisme*? En un mot, tout ce qu'il y a de poésie, et, sinon d'idéalisme, tout au moins d'intelligence des choses de l'âme dans l'œuvre de Sainte-Beuve, lui vient en ligne directe de Chateaubriand; et je ne m'étonne pas que celui-ci ait été pour lui le plus encourageant des lecteurs et des guides. Il est vrai qu'alors René ne prévoyait pas le « cours professé à Liège en 1848-1849 »; et, s'il l'eût prévu, peut-être eût-il été moins chaleureux.

Il aurait eu pour se consoler d'ailleurs tous les témoignages d'admiration et de gratitude respectueuse qui lui venaient sans trêve de tous les points de l'horizon, tous les signes indéniables « d'une gloire universellement acceptée », — le mot est de George Sand, « l'un de ses croyants les plus fidèles », — les preuves chaque jour renaissantes

d'une influence universellement acceptée ou subie. Il n'avait qu'à ouvrir « le livre du jour » pour y reconnaître, avec la langue qu'il parlait lui-même, les sentiments ou les idées dont il avait été l'initiateur. Chez George Sand et chez Mérimée, chez Balzac et chez Musset; chez Augustin Thierry, chez Michelet et même chez Guizot; chez Lamennais, Montalembert et Lacordaire; chez Villemain et chez Cousin, partout il retrouvait, vivantes et parlantes pour lui plus encore que pour nous, des traces de son action spirituelle. Cette action, un poète qui lui doit aussi plus d'une de ses inspirations, Théophile Gautier, l'a définie dans son *Histoire du Romantisme* avec une justesse bien spirituelle : « Chateaubriand, écrivait-il, peut être considéré comme l'aïeul ou, si vous l'aimez mieux, comme le Sachem du Romantisme en France. Dans le *Génie du christianisme* il restaura la cathédrale gothique; dans les *Natchez*, il rouvrit la grande nature fermée; dans *René*, il inventa la mélancolie et la passion moderne. » Si l'on ajoute que dans le *Génie* encore il a créé la critique telle qu'on l'entend aujourd'hui, que dans les *Martyrs* et dans les *Études historiques*, il a inauguré une nouvelle manière de comprendre et d'écrire l'histoire, on entrevoit toute l'étendue de la dette que les écrivains de 1830 ont contractée envers le poète d'*Atala*.

II

A la génération de 1830 il en succéda une autre

d'un caractère tout différent, et même contradictoire : chaque génération nouvelle est toujours en contradiction avec la génération précédente; et pour mieux se prouver à elle-même son originalité et son indépendance, elle commence par brûler les idoles que ses pères ont adorées. Positifs, réalistes et critiques, les écrivains qui débutèrent vers 1850 n'ont pas manqué à cette loi constante de l'histoire :

Nous ne sommes plus au temps, — écrivait l'un d'eux, Hippolyte Taine, dans un article peu connu sur Camille Selden, — nous ne sommes plus au temps où les poètes, maudissant la société et niant la science, appelaient de leurs déclamations et de leurs vœux le magnifique avenir qui devait réparer tout ce que leur siècle avait détruit. *Nous ne voulons plus pour héros des solitaires désespérés ou des jeunes gens enthousiastes.* Nous demandons qu'on nous montre des personnages moins rêveurs et moins chimériques, exempts des imaginations humanitaires, *moins occupés à lever de grands bras vers l'absolu*, plus prompts à comprendre le monde et à se comprendre eux-mêmes, bref, plus positifs et plus critiques.

Chateaubriand ne pouvait plus être le demi-dieu ou le Sachem d'une génération aussi peu inclinée à l'idéalisme; et, de fait, sa réputation, sinon sa gloire, a subi alors, pendant trente ou quarante ans, jusque vers 1880 environ, plus d'une atteinte. C'est Sainte-Beuve, comme l'on sait, qui « attacha le grelot ». Mais quoi! il est plus facile de désavouer d'anciennes admirations que de secouer certaines influences. Flaubert, on l'a souvent observé, et il en convenait volontiers lui-même, Flaubert est nourri de Chateaubriand, et

bien qu'il se soit défendu de s'en être inspiré, nous pouvons affirmer que, sans *les Martyrs*, *Salammbô* n'existerait pas. Il y a du Chateaubriand aussi, et du mauvais Chateaubriand, dans Baudelaire; tout ce qu'il y a de morbide et de malsain dans l'auteur de la trop célèbre *Lettre à Céluta* a fructifié, s'est épanoui dans les *Fleurs du mal*. Et enfin, si l'exotisme de Leconte de Lisle ne procède pas uniquement de celui de Chateaubriand, il en procède certainement en partie; à y regarder de près, on pourrait signaler plus d'un emprunt, plus d'une réminiscence « chateaubrianesque » dans l'auteur des *Poèmes barbares*; et n'est-il pas vrai que les « grands vers » du poète de *la Fontaine aux lianes* nous rendent comme un écho des « grandes phrases » de René?

Il n'y a rien là, je le sais, que d'assez naturel : en matière de littérature d'imagination, on ne se défait pas brusquement d'une grande influence longtemps subie, et il arrive souvent qu'on parle une langue d'emprunt, alors que la pensée est pleinement affranchie. Mais, précisément, c'est la pensée même de cette génération nouvelle qui ne parvient pas à s'affranchir du « modèle idéal » élu par la génération précédente. S'il y a deux écrivains qui semblent aux deux pôles du monde de l'esprit, c'est bien Chateaubriand et Auguste Comte : autant l'un est artiste, autant l'autre l'est peu. Il n'en est pas moins vrai que le plus bel hommage qui depuis Chateaubriand ait été rendu par un penseur indépendant au catholicisme soit l'œuvre d'Auguste

Comte. Lui-même s'est justement vanté d'avoir « rendu au catholicisme une plus complète justice qu'aucun de ses propres défenseurs, sans en excepter l'éminent De Maistre ». Or qu'on veuille bien ne pas se laisser rebuter par les aspérités de l'« écriture » la moins « artiste » que je connaisse, et qu'on lise jusqu'au bout ces pages du *Cours de philosophie positive* où Comte a fortement et longuement développé « le génie éminemment social du catholicisme » : on y reconnaîtra une pure et simple « reprise » du *Génie du christianisme*, au moins dans ses parties d'apologétique sociale. Ce n'est pas là, on peut le croire, une simple coïncidence.

Et Auguste Comte n'est pas le seul à subir, sans l'avoir voulu apparemment, l'obsédante maîtrise. Taine a été souvent bien dur pour Chateaubriand. Il traite quelque part *les Martyrs* de « pastiche sentimental ». Et elle est de lui, dans l'un de ses premiers articles, cette page d'une ironie cinglante :

Nos plus grands maîtres, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ont été atteints ou effleurés du même mal que M. Jean Reynaud, et il n'en est pas un qui, vingt fois dans sa vie, n'ait prouvé et propagé sa doctrine en disant aux hommes qu'elle est consolante pour le genre humain. Le premier et le plus contagieux de ces exemples fut le *Génie du christianisme*. Les apologistes précédents parlaient à la raison et démontraient leurs dogmes par des faits et par des syllogismes. M. de Chateaubriand changea de route et prouva le christianisme par des élans de sensibilité et des peintures poétiques. L'effet fut immense, et tout le monde mit la main sur une arme si bien trouvée et si puissante. Chaque doctrine naissante se crut obligée d'établir qu'elle

venait à point, que les circonstances la réclamaient, que les hommes la désiraient, qu'elle venait sauver le genre humain. Elle se défendit avec des arguments de commissaire de police et d'affiche, en proclamant qu'elle était conforme à la morale et à l'ordre public, et que le besoin de sa venue se faisait partout sentir. *On imposa à la vérité l'obligation d'être poétique et non d'être vraie.* On répondit aux faits évidents la main sur son cœur, en disant : « Mon cœur m'empêche de vous croire. » On considéra la science comme un habit qu'on essaye, et qu'on renvoie s'il ne convient pas. On démontra des doctrines usées par des arguments détruits, et l'on conquist la popularité et la puissance aux dépens de la certitude et de la vérité.

Certes, la page est belle, et spacieuse, et éloquente. Mais n'est-elle pas de l'homme qui, dans un fragment d'autobiographie morale, avouait n'être sorti d'une crise de scepticisme où avait failli sombrer sa pensée de dix-neuf ans que de la manière suivante : « Fatigué des contradictions, déclarait-il, je mis mon esprit au service de l'opinion la plus nouvelle *et la plus poétique*; je défendis le panthéisme à outrance.... Ce fut mon salut ? » Et c'est le même homme encore qui plus tard, visitant l'Ombrie, écrivait à sa mère : « Si j'ai un éloignement contre le christianisme, ce n'est point contre celui-là (celui de Dante et de l'*Imitation*); il est sincère *et poétique* et vaut dans son genre tout ce que la Grèce et la Renaissance ont fait de plus accompli. » Et qu'est-ce que Chateaubriand a dit de plus ? Lorsque Taine définit ailleurs la religion « un beau poème tenu pour vrai », ignore-t-il qu'il met tout simplement en formule l'idée maîtresse du *Génie du christianisme* ? Et enfin, l'on se rap-

pelle les belles pages des *Origines* sur le christianisme et son rôle social : « Il est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défont ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent... » Ces pages n'ont-elles pas l'air comme détachées du *Génie*, et n'est-il pas bien curieux de voir Taine revenir aux conclusions mêmes de Chateaubriand ?

Si sévère que Taine ait été parfois pour Chateaubriand, Renan l'a été bien davantage encore. Toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion, — au besoin, il la faisait naître, — il a médité de son glorieux compatriote ; il l'a accablé de son dédain, de son ironie transcendante, — de cette ironie très particulière où il entrait tant d'éléments divers : du détachement d'homme supérieur, de l'orgueil sacerdotal, du désir d'étonner et de scandaliser, du goût des « gasconnades », du mépris de « philologue » à l'égard des amateurs et des gens du monde.... Ironie bien malencontreuse dans l'espèce, car, au lieu de dissimuler, elle accuse plus fortement encore tout ce que l'auteur de la *Vie de Jésus* a dû à l'écrivain des *Martyrs*. Ne parlons même pas des innombrables réminiscences « chateaubrianesques » qui, à chaque instant, se lèvent pour ainsi dire des écrits de Renan, au cours d'une lecture attentive. Admettons même que l'idée de la fameuse *Prière sur l'Acropole* ne lui ait pas été suggérée par l'admi-

nable « méditation » qu'un demi-siècle auparavant René rêva au pied du Parthénon. Si nous avons trouvé du mauvais Chateaubriand dans Baudelaire, n'en pourrions-nous pas trouver aussi dans l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre*? Feuilletons maintenant *Patrice*, ce roman inachevé où Renan s'est mis et exprimé tout entier avec une sévérité, avec une naïveté même que ses autres ouvrages ne nous offrent pas au même degré :

Le temps est venu où le christianisme doit cesser d'être un dogme pour devenir une poétique. Le paganisme avait cessé depuis des siècles d'obtenir la foi des esprits éclairés, qu'il fournissait encore des images et de la poésie aux représentants les plus élevés du rationalisme d'alors et que Proclus écrivait des hymnes à Vénus. De même, le christianisme restera notre mythologie et notre topique poétique, alors qu'il ne sera plus notre règle de foi. *Cela est si vrai, que, quand nous voulons revenir un instant à la poésie, à l'image, au symbole, nous sommes obligés de redevenir chrétiens par fiction. Notre mythologie, c'est le christianisme.* La science aspire à être vraie; la religion tient surtout à être belle. Voilà pourquoi une religion trop exacte et trop simple, comme le protestantisme, bien que plus philosophique, est bien inférieure comme religion. La précision, l'exactitude, la sobriété d'invention, l'absence de la faculté imaginative peuvent être des qualités dans un livre scientifique, mais jamais dans une épopée. Il ne s'agit pas de la faire vraie, mais de la faire riche et belle.

Rien n'égale la grandeur du catholicisme, quand on l'envisage dans ses proportions colossales, avec ses mystères, son culte, ses sacrements, son histoire mystique, ses patriarches, ses prophètes, ses apôtres, ses martyrs, ses vierges, ses saints, entassement immense de dix-huit siècles, où rien ne se perd, montagne toujours grandissante, temple gigantesque où chaque génération pose une assise....

N'est-ce pas là, je le demande, une page extraite

d'un *Génie du christianisme* hétérodoxe, j'en conviens, mais tout de même d'un *Génie du christianisme*? L'auteur de l'*Essai sur les Révolutions* aurait pu la signer. Renan est, à bien des égards, un Chateaubriand qui, à force de voir dans la religion une esthétique, n'a, finalement, voulu y voir que cela. Du vase vide il n'a gardé que le parfum.

III

Franchissons quelques années encore. Une génération nouvelle s'est levée, celle qui eut vingt ans vers 1870, et qui s'est efforcée de voir le monde et la vie avec des yeux un peu différents de ceux de ses prédécesseurs. Elle a revisé nombre des jugements portés par les maîtres de la veille sur les hommes et les œuvres du passé; elle en a cassé plus d'un, d'une façon probablement définitive. Parmi ceux-là, et au premier rang, est celui que les Renan et les Taine ont porté sur Chateaubriand, et qu'ils avaient comme reçu des mains de Sainte-Beuve. La critique a commencé une réhabilitation devenue nécessaire. « On ne referra pas le livre de Sainte-Beuve, écrivait Brunetière dès 1877, mais on en adoucira l'amertume.... On n'enlèvera pas à Chateaubriand l'honneur d'avoir exercé pendant trois générations d'hommes une royauté littéraire qui peut-être n'a de comparable dans notre histoire que celle du seul Voltaire. » Il devait aller plus tard beaucoup plus loin dans cette œuvre de réparation et de justice, et, après s'en être d'abord

défendu, il a bien « refait » en détail le livre de Sainte-Beuve. Puis sont venus M. Émile Faguet, dans un bel article d'ensemble dont on n'a pas encore dépassé l'intuitive et sobre justesse, Eugène-Melchior de Vogüé dans une de ces études chaudes, généreuses, pénétrantes, comme il savait en écrire quand le sujet lui tenait au cœur. Nous attendons maintenant le jugement motivé de M. Jules Lemaître.

On ne s'est pas contenté de réhabiliter Chateaubriand dans l'opinion critique; on l'a lu, et l'on a continué à subir son influence. Cette influence s'est-elle exercée directement ou indirectement sur Huysmans, sur M. Anatole France, sur M. Maurice Barrès? c'est ce qu'il est assez difficile de dire. Mais qu'il soit entré au moins un peu de René dans l'auteur de *la Cathédrale*, dont la conversion offre tant de rapports avec la sienne, dans le romancier de *Thaïs*, dans l'écrivain du *Culte du moi* et du *Voyage à Sparte*, — je sais de lui une belle « méditation » sur Combourg, — c'est ce qui me semble difficile à contester.

Pour d'autres écrivains contemporains, nous n'en sommes pas réduits aux simples conjectures. Ce que M. Paul Bourget appelle, d'un mot expressif, l'apologétique expérimentale, à travers Balzac, Le Play et Taine, lui vient en ligne directe de Chateaubriand, — et cela est peut-être d'autant plus remarquable que M. Bourget n'aime guère Chateaubriand. S'il est vrai que l'analyse exacte des passions humaines aboutit presque

nécessairement à des conclusions apologétiques, l'auteur d'*Atala* et de *René* s'en était avisé avant l'auteur de *Mensonges* et du *Disciple*, et je ne veux rien dire de l'accord, sur un grand nombre de points, de leurs vues sociales, car il se pourrait qu'à cet accord Bonald et Rivarole eussent collaboré d'une façon plus immédiate et plus effective que Chateaubriand. — Le cas de Brunetière est plus clair et plus significatif encore. Si différent qu'il fût de René par le tempérament et le tour d'esprit, il l'a, chose assez curieuse, toujours excepté du jugement bien sévère qu'il a porté de tout temps sur le romantisme et la « littérature personnelle ». Il a toujours proclamé le *Génie du christianisme* « un livre essentiel », il a toujours félicité l'auteur d'avoir « réintégré l'idéal chrétien dans ses droits sur le sentiment et sur l'imagination », de nous avoir « rendu cette possibilité de vie intérieure dont l'existence mondaine et affairée du XVIII^e siècle était la négation », de nous avoir rappelé qu'« il y aura toujours à la circonférence de nos courtes certitudes quelque chose d'obscur et d'inquiétant, de lourdes et d'épaisses ténèbres... dont nous savons bien, par une assez longue expérience, que tous les efforts conjurés de la science et de la philosophie ne dissiperont jamais l'énorme amoncellement ». Et l'on sait quelle part des considérations de ce genre ont eue dans son évolution religieuse. Un peu plus tard, il a été plus particulièrement frappé des parties d'apologétique sociale que renferme l'œuvre entière de Chateaubriand, et

il s'en est senti raffermi, encouragé dans ses conceptions nouvelles. « Telle est, écrivait-il, l'histoire de Chateaubriand. *Lui aussi*, ses convictions de chrétien et ses aspirations de « républicain » ou de « démocrate » se sont développées, précisées, élargies, fortifiées ensemble, et démontrées à lui-même les unes par les autres. S'il y a un « christianisme social » et un « socialisme chrétien », — deux expressions que nous n'aimons guère et dont on ne peut se servir qu'après avoir fait cette utile réserve, — nul en son temps ne l'a mieux vu que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ni n'a fondé sur l'alliance du christianisme et de la démocratie de plus généreuses, de plus héréditaires, de plus hardies espérances. » L'accent tout personnel de ces lignes dit assez qu'en parlant de Chateaubriand, Brunetière ici parlait aussi pour lui-même.

L'influence de René est plus visible encore sur un autre écrivain d'aujourd'hui, E.-M. de Vogüé, et elle a été d'ailleurs souvent constatée. Leur grand style à tous deux, la nature de leurs idées et de leurs aspirations, leur carrière même, tout appelait une comparaison qu'il est facile de poursuivre dans le détail. Le premier volume de l'éloquent écrivain que nous venons de perdre, *Syrie, Palestine, Mont-Athos*, nous rend souvent un écho de l'*Itinéraire*, et qui sait si, sans l'exemple de Chateaubriand, ce « voyage aux pays du passé » eût été entrepris? Il y a quelque chose des *Martyrs*, de la confession d'Eudore, dans le

Testament de Silvestre. L'inspiration du *Génie du christianisme* se retrouve dans le *Roman russe*, et Chateaubriand ambassadeur aurait pu écrire l'admirable et généreux article des *Affaires de Rome*. Veut-on des indications plus précises encore? Qu'on lise cette superbe page des *Histoires orientales* sur « le poétique début de l'*Orestrie* » :

Un esclave, placé en sentinelle sur la terrasse du palais d'Agamemnon à Argos épie le retour de la flotte, attardée aux rivages troyens : oisif et plaintif, il use ses yeux depuis de longues années à interroger les flots vides : aucune voile n'apparaît. — Qui de nous, en lisant cette page, ne s'est pas retrouvé dans cet homme? — Esclaves de nos rêves, nous usons nos yeux sur l'horizon de la vie, comme la sentinelle argienne sur celui de la mer, à attendre on ne sait quoi.... Sans doute ces vaisseaux que nous avons lancés à vingt ans, chargés à couler bas de chimères et d'espérances, vers les rives inconnues : flotte trompeuse, qui sombre en haute mer aux premiers coups du vent d'automne, qu'on attend toujours, et qui ne revient jamais!

Ouvrons maintenant les *Mémoires d'Outre-Tombe* :

La jeunesse est une chose charmante; elle part au commencement de la vie couronnée de fleurs, comme la flotte athénienne pour aller conquérir la Sicile et les délicieuses campagnes d'Enna. La prière est dite à haute voix par le prêtre de Neptune; les libations sont faites avec des coupes d'or; la foule, bordant la mer, unit ses invocations à celles du pilote : le psœan est chanté tandis que la voile se déploie aux rayons et au souffle de l'aurore. Alcibiade vêtu de pourpre et beau comme l'Amour, se fait remarquer sur les trirèmes, fier des sept chars qu'il a lancés dans la carrière d'Olympie. Mais à peine l'île d'Aleinois est-elle passée, l'illusion s'évanouit : Alcibiade banni va vieillir loin de sa patrie et mourir percé de flèches sur le sein de Timandra. Les compagnons de ses premières espérances, esclaves à

Syracuse, n'ont pour alléger le poids de leurs peines que quelques vers d'Euripide....

Lisons encore cette autre page des mêmes *Mémoires* :

Que de choses j'ai vainement attendues ! Un esclave dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, placé en sentinelle au haut du palais d'Argos ; ses yeux cherchent à découvrir le signal convenu du retour des vaisseaux ; il chante pour solacier ses veilles, mais les heures s'envolent et les astres se couchent, et le flambeau ne brille pas. Lorsque, après maintes années, sa lumière tardive apparaît sur les flots, l'esclave est courbé sous le poids du temps ; il ne lui reste plus qu'à recueillir des malheurs, et le chœur lui dit « qu'un vieillard est une ombre errante à la clarté du jour ».

Il me paraît évident que ceci a inspiré cela. On pourrait noter, dans *Jean d'Agrève*, par exemple, bien d'autres inspirations ou réminiscences de Chateaubriand. On pourrait signaler entre les deux gentilshommes écrivains bien d'autres points de contact. Inspiration ou simple rencontre ? On ne sait trop ; on ne sait qu'une chose : c'est que le poète du *Roman Russe* est nourri de celui qu'il appelle « l'aïeul qu'il aime et qu'il vénère le plus » ; qu'il s'est fait de l'un à l'autre une sorte de transfusion d'âme, et que René a rencontré sur le tard mieux qu'un héritier légitime, un frère posthume qui a parlé sa langue et prolongé sa pensée.

Il en a rencontré un autre dans la personne de Pierre Loti. Loti serait le plus grand poète descriptif de la littérature française si Chateaubriand n'existait pas. C'est celui-ci qui lui a appris à voir dans un paysage et à dessiner d'un trait

rapide et sûr le caractère à la fois particulier et général qui enveloppe tous les autres, et qu'il suffit d'évoquer pour *suggérer* tous les autres. C'est de lui qu'il tient en partie sa phrase souple, colorée, musicale surtout, et où de subtiles alliances de mots suffisent à traduire les plus fugitives nuances de la sensation, du sentiment ou du rêve. C'est à lui aussi qu'il a emprunté ce goût de l'exotisme et de l'idylle exotique dont il a été, de notre temps, le maître incomparable. Aziyadé, Rarahu, Fatou-Gaye, Mme Chrysanthème sont les filles ingénues de la douloureuse Céluta, qui aime René l'Européen. Et René lui-même a transmis un peu de son âme ardente, nostalgique et désabusée à l'auteur de *Pêcheur d'Islande*. Qu'il y eût entre les deux poètes de secrètes affinités, et comme une sorte d'harmonie préétablie, c'est ce dont je suis plus convaincu que personne. Mais il y a aussi autre chose. *Ramuntcho* est une admirable, une géniale transposition d'*Atala*, mais suppose la lecture et la méditation d'*Atala*, et nous ne parlons pas des nombreuses réminiscences chateaubrianesques qu'on peut relever dans les écrits de l'auteur d'*Aziyadé*. Il faut savoir que Chateaubriand est l'une des rares lectures qu'avoue volontiers Loti. Plus heureux que « Leconte de Lisle, Baudelaire, Fromentin, Sully Prudhomme et Bernardin de Saint-Pierre », « que j'affirme, m'écrivait-il, n'avoir jamais lus », le poète des *Martyrs* a réussi à s'imposer à son attention. « Chateaubriand, oui, ajoutait-il, les *Natchez* ont

laissé sur moi une forte impression vers ma dix-huitième année. » On aurait pu suppléer à cet aveu : il n'en est pas moins à retenir.

IV

Ainsi donc, et nous sommes loin d'avoir tout dit, de quelque côté qu'on se tourne, on trouve des preuves irrécusables de l'empreinte profonde dont Chateaubriand a marqué un siècle de notre littérature. D'aucun autre d'entre les grands écrivains du XIX^e siècle on ne saurait en dire autant. Ni Mme de Staël, ni Lamartine, ni Hugo, ni Balzac, ni Renan, ni Taine n'ont exercé pareille hégémonie. Le XIX^e siècle français a été véritablement le siècle de Chateaubriand. A la différence d'un Ronsard, par exemple, dont l'influence expire au seuil de la prose, l'influence de ce grand prosateur s'est étendue jusqu'à la poésie. Épopée, roman apologétique, histoire, critique, journalisme, pamphlet, mémoires, littérature de voyages, littérature épistolaire, traduction même, il a touché à presque tous les genres, et il les a presque tous renouvelés. La seule influence que je trouve chez nous à comparer avec la sienne, et non pas en largeur, mais en profondeur, est celle de Rousseau : ni Voltaire, ni Bossuet, ni même Calvin n'ont autant agi sur l'ensemble des destinées intellectuelles et peut-être morales de leur pays.

Sortons de France, et essayons d'embrasser d'un rapide regard la littérature universelle. Mettons à part quelques écrits qui sont à peine des

œuvres littéraires : la Bible, Homère, les Évangiles : mettons à part aussi quelques œuvres de philosophes : Platon, Aristote, Descartes, Kant. En dehors de là, je vois d'aussi grands noms, des œuvres aussi considérables, des influences aussi prépondérantes ; je ne vois pas d'action littéraire plus vaste, plus efficace et plus continue que celle de Chateaubriand. Ce que Dante a été pour les Italiens, Shakespeare pour les Anglais, Cervantes pour les Espagnols, Goethe pour les Allemands. Mickiewicz pour les Polonais, Gogol pour les Russes, il me semble que Chateaubriand l'a été, et le sera longtemps encore pour les Français. « Il est l'un des sept », comme il le disait de Shakespeare, et comme Sainte-Beuve le redisait de lui-même. Il y a, certes, des génies plus sains : Pascal et Bossuet, par exemple. Il y en a peut-être de plus complets, si l'on veut : Lamartine, Hugo et Musset ont mieux possédé les deux instruments, la prose et le vers. Il n'y en a pas, au total, de plus fécond et de plus grand. Parmi tous ceux qui ont manié notre langue française, il n'en est aucun qui l'aient honoré davantage, qui en aient mieux connu et utilisé les infinies ressources, qui en aient tiré des effets plus nouveaux et plus heureux. — A une heure où l'on parle beaucoup de la « crise du français », où, à n'en pas douter, chez les nouveaux venus, la langue fléchit d'une façon parfois bien inquiétante, il n'est peut-être pas de grand écrivain que l'on puisse plus utilement étudier que Chateaubriand.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	VII
-----------------------	-----

LA GENÈSE DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

I. La Bretagne. — Le milieu géographique et son influence. — Aspect général du pays : mélancolie des paysages bretons. — La Bretagne intérieure : Combourg. — Saint-Malo : la poésie de la mer.....	1
II. Le Génie breton. — La race et ses caractères généraux. — Esprit d'opposition et d'indépendance. — Tristesse : le culte de la mort. — Idéalisme : la poésie celtique, — la conception de l'amour, — l'instinct religieux.	8
III. L'Apport héréditaire des Chateaubriand. — L'orgueil nobiliaire, l'instinct combatif et le loyalisme. — Apparition de la disposition littéraire. — Tristesse physique du père et piété de la mère.....	19
IV. Psychologie de Chateaubriand. — Le fond substantiel : tristesse et désir ; — caractères originaux de la combinaison. — L'honneur ou l'orgueil.....	23
V. L'éducation et le milieu familial. — La libre vie sur la plage. — Premières émotions religieuses : les fêtes à la cathédrale, la cérémonie du relèvement du vœu....	30
VI. Le collège, les études et les lectures. — Dol : éveil de la faculté littéraire ; — la première communion. — Rennes et Dinan. — Combourg : la « Sylphide » et les deux années de « délire » ; — Lucile : la vocation poétique. — Chateaubriand au moment du départ pour Paris : le Poète naissant ; attiédissement de la ferveur religieuse.....	34

VII. Le Paris de 1787-1791. — État des esprits et des âmes. — Déplacements divers. — Les commencements de la Révolution : départ pour l'Amérique.....	44
VIII. Fréquentations, études et lectures. — Le nouveau milieu : la société des gens de lettres; — Malesherbes. — Puissante action de Rousseau et nombreuses influences livresques. — Activité intellectuelle de Chateaubriand...	50
IX. L'évolution morale. — L'incrédulité contemporaine et son influence. — Chateaubriand « philosophe » : psychologie de son incroyance. — Chateaubriand au moment du départ pour l'Amérique : son déisme sentimental et son « désespoir sans cause ».....	54
X. Le voyage en Amérique. — La fiction et la vérité probable. — Résultats littéraires du voyage.....	59
XI. Le retour en France et l'Armée des Princes. — Le mariage de Chateaubriand. — Nouveau séjour à Paris. — L'émigration : l'armée de Condé; — maladie et souffrances physiques; — départ pour Londres.....	62
XII. Le manuscrit primitif des « Natchez ». — Différentes hypothèses à ce sujet. — Valeur psychologique des écrits de cette période.....	64
XIII. Dispositions morales et religieuses. — Le sentiment de la nature et la tendance panthéistique. — L'ardeur de prosélytisme irrégulier : Tulloch. — Curiosité persistante et croissante des choses religieuses. — Chateaubriand au moment du départ pour Londres : l'inquiétude morale.....	67
XIV. Du départ pour l'Angleterre à la crise religieuse. — La vie à Londres : misère et souffrances physiques. — Peltier. — Publication de l'Essai. — Rapports avec Fontanes.....	72
XV. L'« Essai sur les Révolutions ». — Incohérence, et pourtant unité secrète du livre : négation de l'idée de progrès. — Philosophie religieuse de l'ouvrage : les traces de l'esprit encyclopédique; — influence prépondérante de Rousseau et aspirations croissantes vers l'idéal chrétien. — L'idée de l'excellence sociale du christianisme.....	76
XVI. Évolutions morales contemporaines. — Bonald et Joseph de Maistre : la <i>Théorie du Pouvoir</i> et les <i>Considérations sur la France</i> . — Rivarol et le <i>Discours préliminaire</i> . — La Harpe : sa conversion et son <i>Apologie de la Religion</i> . — Joubert et Fontanes : leur retour aux « préjugés ». — Ballanche : le livre du <i>Sentiment</i> . — Lente éla-	

boration dans les profondeurs de la pensée française d'une apologétique sociale et esthétique du christianisme.....	81
XVII. La crise religieuse. — État moral de Chateaubriand : exaltation sentimentale, inquiétude et tristesse. — La nouvelle de la mort de sa mère. — La crise : ses caractères; essai d'une reconstitution psychologique. — La conversion : idée d'un livre à écrire sur <i>la Religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts</i>	100
XVIII. Conception du « Génie du christianisme ». — Beauté, richesse et portée de l'idée trouvée par Chateaubriand. — En quoi elle s'adaptait merveilleusement à la nature de son propre génie.....	111
Appendice I. — SUR LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME » PRIMITIF.....	113
Appendice II. — SUR DEUX LETTRES INÉDITES DE BOISSONADE ET DE LAMENNAIS A CHATEAUBRIAND.....	119
Appendice III. — SUR UNE LETTRE DE CHATEAUBRIAND.....	130
Appendice IV. — SUR DEUX CONTREFAÇONS D'« ATALA » ET DE « RENÉ ».....	134
Appendice V. — UN FRAGMENT INÉDIT DES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »... ..	139

DEUX ÉPISODES DE LA JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND

René commis voyageur en bas.

Un illustre Gaudissart imprévu : ses qualités professionnelles. — Circonstances dans lesquelles Chateaubriand a été amené à acheter et à revendre des bas. — Insignifiance littéraire des lettres qu'il écrit alors et banalité de son écriture. — Prodigalité incorrigible de René..... 146

II

René à vingt-deux ans.

LA TRAVERSÉE EN AMÉRIQUE, D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS.
Rareté des documents directs que nous possédons sur la jeunesse de Chateaubriand. — Suspicion qui s'attache aux

<i>Mémoires d'Outre-Tombe.</i> — Pauvreté des témoignages extérieurs. — Un témoignage d'outre-tombe : l'abbé de Mondésir. — Sa relation de la traversée en Amérique. — Citation et commentaire. — En quoi ce témoignage confirme les déclarations des <i>Mémoires</i> . — En quoi l'on y voit poindre déjà l'auteur du <i>Génie du christianisme</i>	156
--	-----

LES RELIQUES DU MANUSCRIT DES « MARTYRS »

I. Ce qui reste du manuscrit des <i>Martyrs</i> . — Intérêt littéraire que présentent ces fragments. — Les corrections de Chateaubriand, et leur raison d'être : recherche de la sobriété littéraire, de la convenance morale et de la vraisemblance psychologique; — suppression des allusions imprudentes. — Les remaniements; — les développements supprimés : l'abrégé de l'histoire du peuple d'Israël.	175
II. TEXTE CRITIQUE DES DEUX FRAGMENTS :	
Livres XVI : <i>Les Harangues</i>	190
Livre XIX.....	241
III. Les « cartons » de l'édition originale des <i>Martyrs</i>	282

LETTRES INÉDITES DE CHATEAUBRIAND AUX DEUX FRÈRES BERTIN ET A FRAYSSINOUS

I. Lettres à Bertin de Vaux : 30 janvier 1821; — 17 février 1821; — 30 septembre 1824; — 27 novembre 1824; — 29 novembre 1824; — 30 novembre 1824; — 19 juillet 1827; — 2 décembre 1828; — 3 janvier 1829; — 31 janvier 1829.....	287
II. Lettres à Bertin aîné : 10 février 1821; — 3 mars 1821; — 31 mars 1821; — 23 juillet 1822; — 30 juillet 1822; — 6 août 1822; — 20 août 1822; — 27 août 1822; — 20 novembre 1824; — Lettres non datées.....	296
Lettre du 4 ^{er} mai 1838 à un journaliste.....	305
III. Lettres à Frayssinous : 21 septembre 1827; — 1 ^{er} octobre 1827.....	306

LE SILLAGE DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand est, littérairement, la plus grande influence du XIX^e siècle français.

- I. Chateaubriand et la génération romantique. — Influence de Chateaubriand sur Victor Hugo, Lamartine et Vigny; — sur Béranger et sur Sainte-Beuve; — sur George Sand et sur Gautier : « le Sachem du Romantisme en France » 311
- II. Chateaubriand et la génération réaliste. — Son influence sur Flaubert, sur Baudelaire et sur Leconte de Lisle; — sur Auguste Comte, sur Taine et sur Renan.... 314
- III. Chateaubriand et la génération de 1870. — Réhabilitation progressive de Chateaubriand. — Son influence sur Huysmans, Anatole France et Maurice Barrès; — Chateaubriand et M. Paul Bourget; — Chateaubriand et Brunetière; — Chateaubriand et Eugène-Melchior de Vogüé; — Chateaubriand et Pierre Loti..... 321
- IV. Conclusion. — En France et hors de France, on ne voit pas d'influence littéraire qui soit plus considérable que celle de Chateaubriand..... 328



